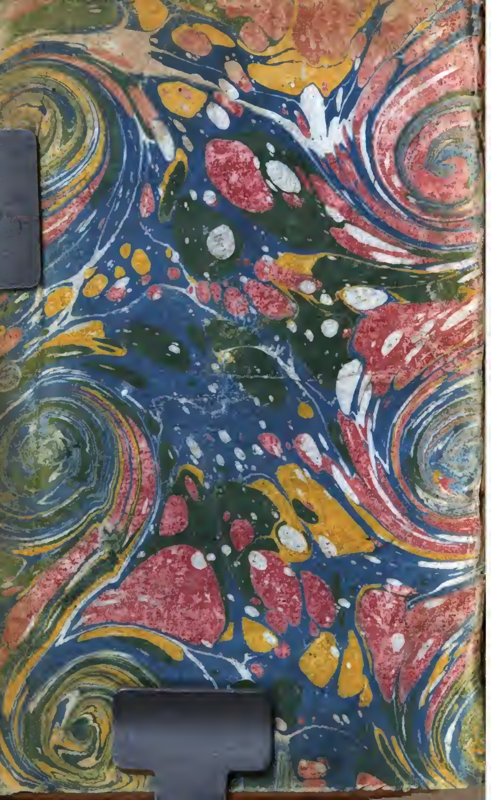






HARANGUES

TIRÉES

DES HISTORIENS GRECS.

TOME SECOND.

HARANGUES

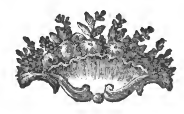
TIRÉES

D'HÉRODOTE, DE THUCYDIDE, DES HISTOIRES GRECQUES DE XÉNOPHON, DE SA RETRAITE DES DIX MILLE, ET DE SA CYROPÉDIE,

Insérées dans un abrégé des Histoires de ces mêmes auteurs, avec des Notes sur le texte des Harangues de Thucydide;

Traduites par M. l'Abbé AUGER, *Vicaire-Général de Lescar, de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres.*

TOME SECOND.

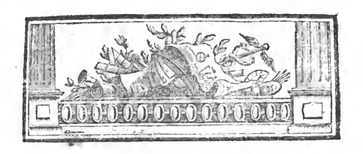


A PARIS,

Chez NYON l'aîné & fils, Libraires, rue du Jardinet, près l'Imprimeur du Parlement.

M. DCC. LXXXVIII.

Avec Approbation, & Privilege du Roi.



HARANGUES

TIRÉES DE THUCYDIDE.

LIVRE VI.

PENDANT l'hiver de la feizieme année de la guerre, Athenes entreprit la conquête de la Sicile. Thucydide fait une defcription de cette île fameufe; il expofe les états différens par où elle paffa, & les villes diverfes qu'y fonderent les Grecs & les Barbares. Les Athéniens réfolurent de s'en emparer fous prétexte de fecourir les peuples de leur origine, & en particulier ceux d'Egefte, qui, ne pouvant fe défendre feuls contre Syracufe, avec laquelle ils avoient de violens démêlés, envoyerent des députés à Athenes pour folliciter du fecours en vertu de leur alliance. Ils repréfentoient, entre autres chofes, que, fi on les aban-

donnoit, les Syracuſains ſe rendroient maîtres de toute la Sicile, comme ils avoient fait de Léonte, & ne manqueroient pas de ſecourir les Péloponéſiens qui étoient leurs fondateurs; qu'il falloit donc s'y oppoſer avec ce qui reſtoit d'alliés, d'autant plus que les Egeſtains s'offroient de payer les troupes qu'on y enverroit. Les Athéniens, preſſés par les députés d'Egeſte, & par quelques citoyens d'Athenes qui favoriſoient leurs demandes, envoyerent en Sicile pour s'aſſurer de la vérité, & pour connoître s'il y avoit aſſez d'argent dans le tréſor des Egeſtains ou ailleurs pour ſoutenir une ſi grande guerre. Au commencement du printemps de la dix-ſeptieme année, les députés d'Athenes revinrent avec ceux d'Egeſte qui apportoient ſoixante talens en lingots pour le paiement d'un mois de ſoixante navires qu'ils demandoient; ils donnoient en outre aſſurance d'une plus grande ſomme, qui étoit toute prête, diſoient-ils, ſoit dans le tréſor, ſoit dans les temples. Le peuple leur accorda donc leur demande, & nomma Nicias, Alcibiade & Lamachus pour commander la flotte, avec plein pouvoir, non-ſeulement de ſecourir Egeſte & de rétablir Léonte, mais encore d'ordonner des affaires de la Sicile, conformément aux intérêts de la république. Cinq jours après, pour hâter l'exécution & régler les préparatifs néceſſaires, on tint une nouvelle aſſemblée,

où Nicias, qui ne pouvoit goûter ce projet, s'avança pour en détourner le peuple, & parla ainsi :

Premier cours de Ni aux Athéni pour les déte ner de l'exp tion de Sicil

» Athéniens, quoique nous soyons assemblés pour nous occuper des préparatifs d'une expédition en Sicile, peut-être faudroit-il délibérer encore s'il est à propos d'y envoyer une flotte; peut-être ne devrions-nous point agir si précipitamment dans une affaire de cette importance, ni entreprendre en faveur d'étrangers une guerre qui ne nous regarde pas. Cette entreprise cependant me procure l'honneur d'être un des chefs, & je crains moins que d'autres pour moi-même, persuadé au reste qu'il est d'un bon patriote de ne pas oublier entiérement ni sa personne, ni sa fortune, parce que alors il n'en est que plus zélé pour la république dont les intérêts se confondent avec les siens. Quoi qu'il en soit, les commandemens dont m'a honoré votre confiance ne me firent jamais parler contre ma pensée; je ne le ferai pas encore dans ce jour, & je vais vous donner l'avis qui me paroît le plus avantageux. Dans la disposition où vous êtes, vous ferez peu de cas, je le sais, d'un conseil qui tend à conserver ce que nous avons, & à ne point hasarder nos possessions certaines sur l'espérance d'une conquête imaginaire; je vous ferai voir néanmoins que

votre précipitation eſt déplacée, & qu'il n'eſt pas facile d'obtenir ce que vous deſirez avec ardeur.

Comme ſi vous n'aviez pas déja aſſez d'ennemis, vous paſſez en Sicile pour en attirer chez vous de nouveaux. Vous croyez peut-être pouvoir vous repoſer ſur une treve qui, de la maniere dont elle a été rédigée par quelques-uns de nos citoyens & de nos ennemis, ne feroit qu'une treve de nom, duſſiez-vous ne faire aucun mouvement : mais ſi vous recevez un échec un peu grave, vos anciens ennemis ne tarderont pas à vous attaquer. Ils ont fait avec nous la paix, forcés par la circonſtance; cette paix n'eſt pas fort honorable pour eux, & pluſieurs des articles qu'elle renferme ſouffrent des difficultés. Il eſt même des peuples du Péloponèſe, & ce ne ſont pas les moins puiſſans, qui ont refuſé d'y ſouſcrire. Parmi ces peuples, les uns nous ſont ouvertement la guerre; les autres (1) ne ſont encore retenus par une ſimple treve de dix jours, que parce qu'ils voient qûe Lacédémone ne remue pas encore. Mais, ſans doute, s'ils apprennent qu'une ambition téméraire nous a fait diviſer nos forces, ils ne tarderont pas à nous attaquer conjointement avec la Sicile, dont ils

(1) *Les autres*, leſquels n'avoient qu'une treve de dix jours, c'eſt-à-dire, qui ſe renouvelloit de dix jours en dix jours.

desirerent toujours l'alliance plus que toute autre. Pesez, Athéniens, sur ces réflexions, & craignez d'exposer une ville dont les affaires sont encore mal assurées : n'ambitionnons pas un nouvel empire avant que d'avoir affermi le nôtre. Nous n'avons pas encore réduit les Chalcidiens de Thrace, qui se sont révoltés contre nous il y a tant d'années ; quelques autres peuples du continent chancelent dans leur devoir. Nous nous pressons de secourir les Egestains nos alliés comme étant lésés ; & d'anciens rebelles qui nous offensent, nous tardons à les punir ! Toutefois si nous soumettions nos rebelles, nous les contiendrions aisément ; mais quand même nous aurions vaincu les Siciliens, il ne nous feroit pas facile de leur commander, vu leur grand nombre & l'intervalle des lieux qui nous séparent. Or, seroit-il raisonnable de marcher contre des peuples que l'on ne pourroit contenir quand on les subjugueroit, & qu'on n'auroit plus les mêmes facilités d'attaquer si on manquoit de réussir ? Il me semble que les Siciliens, vu leur état actuel, seront encore moins redoutables s'ils passent sous le joug de Syracuse, ce dont les Egestains voudroient surtout nous faire peur. Maintenant chacun des peuples pourroit venir fondre dans notre pays pour complaire à Lacédémone ; au lieu qu'alors il ne seroit pas vraisemblable qu'un empire nouveau

vînt attaquer un autre empire. Car ils auroient à craindre que les mêmes Péloponésiens, avec le secours desquels ils nous auroient enlevé le commandement, ne détruisissent leur puissance de la même maniere & pour le même motif. Quant aux Grecs établis en Sicile, ils nous redouteront davantage si nous n'y passons pas, ou si ne faisant que paroître avec nos forces, nous nous retirons aussi-tôt. On admire ce qui est éloigné & ce qu'on n'a pas eu occasion de connoître (1). Mais au premier échec que nous recevrons, ils ne manqueront point de nous mépriser, & de se liguer sur le champ avec nos ennemis dans la Grece pour venir nous combattre. Il leur arrivera ce qui nous est arrivé à nous-mêmes. C'est parce que nous avons vaincu contre notre attente les Lacédémoniens & leurs alliés dans la partie où nous les redoutions d'abord, que nous les méprisons maintenant & les bravons jusqu'à porter nos vues sur la Sicile. Cependant vous ne devez pas vous enorgueillir des disgraces de vos ennemis, mais n'avoir de pleine confiance que quand vous aurez triomphé de leur haine. Comptez que Lacédémone, cette république toujours si jalouse de la réputation de bravoure, rougit de sa défaite, &

(1) J'ai transposé cette petite phrase : il m'a paru que par cette transposition, les idées se lioient mieux en françois.

cherche tous les moyens d'en effacer la honte en nous faiſant échouer dans nos projets.

Si donc nous ſommes ſages, nous ne nous occuperons pas des Egeſtains, de ces Barbares (1) de Sicile; nous penſerons à nous mettre en défenſe contre une république dont le gouvernement ne peut ſouffrir le nôtre. Rappellons-nous qu'épuiſées par les maux de la peſte & de la guerre, nos forces commencent à peine à ſe rétablir; nos finances & nos troupes ſe renouvellent. Nous devons les employer ici pour nous-mêmes, & non pour des exilés qui implorent notre ſecours, qui, ayant intérêt de nous tromper, ne nous offrent que des paroles pour nous précipiter dans le péril; qui ne nous ſauront aucun gré s'ils réuſſiſſent, & qui veulent, s'ils échouent, entraîner leurs amis dans leur ruine.

Si quelqu'un (2), fier d'avoir été choiſi pour un

(1) Tous les Siciliens n'étoient pas Grecs; la Sicile renfermoit beaucoup de Barbares, qui l'habitoient ſeuls avant que les Grecs fuſſent venus s'établir dans une grande partie de cette île. = *Et non pour des exilés*, ſans doute, des villes de Léonte & d'Egeſte, dont les uns s'étoient enfuis de leur ville, après que les Syracuſains s'en furent emparés; & les autres avoient quitté la leur par crainte des mêmes Syracuſains.

(2) *Si quelqu'un*..... C'eſt Alcibiade que déſigne ici Nicias.

des chefs, ne considérant que lui-même, d'ailleurs neuf dans le commandement, vous exhorte à l'expédition dont je vous détourne, veut faire admirer les chevaux qu'il a dressés, & trouver dans sa nouvelle dignité des moyens de signaler son faste : ne lui permettez pas de briller aux dépens de la république ; croyez que de tels citoyens nuisent à l'état en dissipant leur patrimoine, & que l'expédition qu'on médite est trop importante pour être confiée à l'imprudence d'un jeune homme. Lorsque je le vois environné d'une foule de ses pareils qu'il rassemble autour de lui pour favoriser ses projets, je ne puis m'empêcher d'éprouver quelque crainte, & j'exhorte les vieillards à opiner d'après eux-mêmes sans s'inquiéter de l'opinion des jeunes gens auprès desquels ils se trouvent. Qu'ils n'appréhendent point de subir le reproche de lâcheté en dissuadant la guerre ; qu'ils ne se permettent point, à l'exemple de la jeunesse, d'envier ce qu'ils n'ont pas. Bien persuadés que c'est la prudence & non la passion qui procure les succès, qu'ils prononcent hardiment pour la patrie qu'on veut jetter dans le plus grand péril qu'elle ait jamais couru ; qu'ils décident que les Siciliens se tiendront dans les limites que nous ne pouvons leur contester ; que, bornés du côté de la terre par le golfe ionien, & du côté de la mer par la mer sicilienne, ils vuideront entre eux

leurs différends. Je leur conseille de dire en particulier aux Egestains que, puisqu'ils ont entrepris d'abord la guerre contre Sélinonte sans l'agrément d'Athenes, ils peuvent la terminer sans nous. Ne prenons pas désormais pour alliés, suivant notre usage, des peuples que nous secourrons dans leurs disgraces, & dont nous ne tirerons aucun secours dans le besoin. Et toi, prytane (1), si tu penses qu'il est de ta place de veiller aux intérêts de la république, si tu te piques d'être bon patriote, remets l'affaire en délibération, & propose aux Athéniens de prononcer sur ce que je demande. Ne crains pas qu'on t'impute d'avoir violé les loix dans une affaire qui rassemble un si grand concours de peuple. Empêche le mauvais succès d'un conseil précipité, & crois que c'est s'acquitter le mieux de sa charge que de servir le mieux la patrie & de ne lui nuire en rien avec réflexion. ——

(1) *Et toi, prytane.* Nicias s'adresse au prytane ou magistrat qui, dans les assemblées, mettoit une affaire en délibération. Ce magistrat s'appelloit aussi *épistate.* Il n'étoit pas permis, suivant les loix, de remettre en délibération une affaire décidée dans toutes les formes. Mais, dit Nicias, il est permis de s'éloigner un peu des loix dans une affaire aussi importante, dans une affaire qui rassemble toute la ville.

Ainsi parla Nicias : quelques-uns furent de son avis, mais le plus grand nombre exhorterent le peuple à demeurer ferme dans sa résolution ; & plus que tous, Alcibiade, tant pour contredire Nicias qui lui étoit opposé dans le gouvernement, que pour se venger des injures de ce général. D'ailleurs, il avoit l'ambition de commander, il se flattoit de prendre Carthage & Syracuse, de combler de gloire & de biens sa famille. Enivré de l'estime dont il jouissoit parmi le peuple, il concevoit des projets vastes, & faisoit des dépenses au-dessus de ses forces, en chevaux, en meubles, en équipages : ce qui fut une des principales causes de la ruine d'Athenes ; car la plupart des Athéniens, alarmés par le faste extraordinaire de sa vie privée & par l'immensité de ses vues dans toutes ses entreprises, s'imaginerent qu'il aspiroit à la puissance suprême & se déclarerent contre lui. Ils perdirent l'état en confiant à d'autres les emplois de la guerre qui avoient déja réussi & pouvoient encore réussir parfaitement entre ses mains, malgré les défauts qui choquoient dans sa personne. Quoi qu'il en soit, Alcibiade s'avança pour haranguer le peuple, il parla avec ce ton tranchant qui lui étoit naturel, avec cette confiance présomptueuse qui eût révolté dans tout autre, mais qui plaisoit chez lui, parce qu'elle étoit accompagnée d'un vrai mérite & de succès réels.

Pour répondre d'abord, ô Athéniens! aux injures de Nicias qui m'a attaqué ſans me nommer, je dis que le commandement doit m'être déféré plus qu'à tout autre, & je me flatte d'en être digne. Ce qui m'a fait un nom dans le monde, eſt auſſi glorieux pour mes ancêtres & pour moi-même qu'avantageux à ma patrie. L'éclat avec lequel je me ſuis annoncé dans les jeux olympiques, a relevé la gloire d'Athenes aux yeux des Grecs qui croyoient cette république abattue. J'ai lancé dans la lice ſept chars, ce que ne fit jamais aucun particulier; j'ai remporté les premiers, les ſeconds & les quatriemes honneurs de la courſe. J'ai montré par-tout une magnificence qui répondoit à mon triomphe. Ces victoires, accompagnées d'un faſte noble, ſont légitimes, & acquierent à notre ville une réputation de force & de puiſſance. La maniere dont je me ſuis ſignalé au milieu de vous dans les charges publiques & dans d'autres occaſions, peut exciter la jalouſie des citoyens, mais elle fait admirer aux étrangers la grandeur d'Athenes; & ce n'eſt pas un projet ſi mal conçu que d'être utile à ſoi-même & à ſon pays par un tel emploi des richeſſes. Quand les ſuccès élevent nos ſentimens, nous pouvons ſans injuſtice nous élever au-deſſus des autres, puiſque celui qui eſt accablé par le malheur ne trouve perſonne qui partage ſes diſgraces. On nous dédaigne

Dis biade niens ponse Nicias

dans l'adverſité, on doit donc ſouffrir la fierté de notre ame dans la proſpérité; ou qu'on ne mépriſe pas le malheureux ſi on ne veut pas être mépriſé par celui que le ſort favoriſe. Ces hommes pleins d'un noble orgueil, & en général tous ceux qui ont brillé par des qualités ſupérieures, ſe ſont vus en butte pendant qu'ils vivoient à l'envie de leurs contemporains, & ſur-tout de leurs rivaux : mais telle eſt la célébrité qu'ils ont laiſſée après eux, que pluſieurs ont prétendu être de leur race quoiqu'ils n'en fuſſent pas ; & que leur patrie elle-même les regardant comme ſes enfans les plus chers, ſe glorifioit de leur avoir donné la naiſſance, &, loin de déſavouer leurs actions, s'en applaudiſſoit.

Jaloux de cette gloire & diſtingué entre tous dans ma vie privée, voyez ſi je le cede à perſonne dans l'adminiſtration des affaires publiques. Après vous avoir acquis ſans beaucoup de périls & de dépenſes l'amitié des villes les plus puiſſantes du Péloponèſe, j'ai forcé les Lacédémoniens de riſquer à Mantinée (1) toute leur fortune, dans une ſeule bataille dont ils ſont encore étourdis, quoiqu'ils aient remporté la victoire. Ma jeuneſſe, & cette fougue ſi impétueuſe, ne vous ont pas été inutiles : j'ai ſu gagner les puiſſances du Pélopo-

(1) Voyez tome 1, pages 427 & 428.

nèſe par des diſcours adroits, leur inſpirer de la confiance par une certaine fierté, & vous apprendre à vous-mêmes que vous pouvez encore aujourd'hui vous abandonner à Alcibiade. Tandis que je brille par la vivacité de l'âge, & que Nicias jouit de la réputation d'un guerrier heureux (1), ſervez-vous de l'impétuoſité de l'un & de la ſageſſe de l'autre, & ne renoncez pas à l'entrepriſe que vous avez réſolue, comme ſi la Sicile étoit une nation fort redoutable. Les villes qui la compoſent, remplies d'une foule d'hommes de toute eſpece qu'elles reçoivent tous les jours dans leur ſein, ſont ſujettes à mille orages & à mille révolutions. Auſſi perſonne n'y ſonge à les munir de bons remparts, ou à ſe fournir en particulier de bonnes armes, comme pour défendre ſa patrie : chacun, par l'artifice de ſes diſcours, ou en excitant des troubles, cherche à s'enrichir aux dépens du tréſor, diſpoſé à changer de pays s'il ne réuſſit pas. Eſt-il probable que des amas d'hommes ſi confus s'accordent pour écouter de bons avis, ou ſe réuniſſent pour agir ? Chaque ville ne tardera point à ſe rendre, pour peu qu'on lui faſſe des propoſitions avantageuſes, ſur-tout

(1) Juſqu'à la malheureuſe expédition de Sicile, Nicias avoit parfaitement réuſſi dans toutes les entrepriſes dont il avoit été chargé.

puisqu'elles sont divisées, ainsi que nous l'apprenons. D'ailleurs, les forces des Siciliens ne sont pas aussi considérables qu'ils le publient. Ainsi autrefois les Grecs vantoient le nombre de leurs soldats, & après avoir trompé les autres peuples sur la nature de leurs armées, ils en ont eu à peine de bien complettes dans la derniere guerre.

Tel est, suivant ce que j'ai oui dire, l'état de la Sicile. Nous y trouverons même de plus grandes facilités encore ; & nous aurons pour nous les Barbares (1), qui, excités par la haine qu'ils leur portent, attaqueront avec nous les Syracusains. Au reste, cette guerre ne peut nuire à celle du Péloponèse, si vous prenez de sages mesures. Nos peres qui, outre ces mêmes ennemis que nous laissons en Grece, dit-on, pour passer en Sicile, avoient encore les Perses sur les bras (2), ont acquis l'empire sans avoir d'autre avantage qu'une excellente marine. Les Péloponésiens sont plus éloignés que jamais d'avoir sur nous la supério-

(1) *Les Barbares*, sans doute ceux qui habitoient une partie de la Sicile.

(2) Alcibiade parle, sans doute, ici du temps où les Athéniens, quoiqu'ils fussent en guerre avec Lacédémone, remporterent sur les Perses, sous la conduite de Cimon, fils de Miltiade, des victoires éclatantes, qui obligerent Artaxerxès de conclure une paix aussi honorable pour Athenes que pour toute la Grece.

rité; & quand ils auroient une grande puissance, ils peuvent ravager notre pays, ce qu'ils feroient indépendamment de notre expédition navale : mais ils ne pourront nous molester sur mer, parce qu'il nous restera toujours assez de vaisseaux pour leur tenir tête. Quelle raison plausible pourroit donc retarder notre entreprise, ou quel prétexte nous empêcheroit de donner du secours à des alliés que nous devons secourir en vertu de nos sermens, sans alléguer pour excuse qu'ils ne nous secourroient pas eux-mêmes? En effet, ce n'est pas pour qu'ils viennent nous secourir que nous leur sommes attachés; mais pour qu'ils inquietent nos ennemis en Sicile, & les empêchent de venir nous attaquer chez nous. Les Athéniens, & en général tous les peuples qui jamais ont commandé, défendirent toujours avec zele les Grecs & les Barbares qui imploroient leur assistance. Si nous restions tranquilles, ou si nous examinions scrupuleusement ceux à qui nous devons du secours, nous agrandirions peu notre empire, ou plutôt nous risquerions de le perdre. On ne se contente pas de se défendre contre celui qui possede une puissance supérieure, on cherche encore à prévenir ses attaques. Il ne nous est pas libre de nous borner à notre gré dans l'exercice du pouvoir; mais puisque nous commandons, il nous faut de toute nécessité attaquer ou

fecourir. Nous ferions bientôt dominés fi nous ne dominions pas. Ne jugeons point du repos comme tant d'autres, à moins que, changeant de fyftême, nous ne prenions leurs fentimens.

Ainfi, Athéniens, perfuadés qu'en paffant dans un pays étranger vous étendrez votre domination, exécutez avec ardeur votre entreprife, réprimez l'orgueil des Péloponéfiens, montrez-leur que vous les méprifez, & que le repos vous déplaît. J'ajoute que vous pouvez efpérer de commander à toute la Grece par les conquêtes que vous ferez en Sicile; ou du moins le mal que vous ferez aux Syracufains tournera à votre avantage & à celui de vos alliés. Avec notre armée navale, nous ferons toujours les maîtres de partir, ou de demeurer fi quelque peuple fe joint à nous: car nous l'emporterons pour la marine, même fur tous les Siciliens réunis. Que les raifons de Nicias, qui vous exhorte à refter oififs, & qui jette la divifion parmi les jeunes gens & les vieillards, ne vous touchent pas. Suivons l'exemple de nos peres, qui, en fe réuniffant tous, jeunes & vieux, ont porté cet empire au point où nous le voyons: remplis des mêmes fentimens, prenons les mêmes routes, & travaillons encore aujourd'hui à agrandir cette république. Croyez que la jeuneffe & la vieilleffe ne peuvent rien l'une fans l'autre; & que ce qui fait la principale force d'un

d'un état, c'eſt la réunion de tous les âges & de tous les ordres. Croyez encore que, ſi les Athéniens reſtent tranquilles, ils perdront leurs talens dans l'oiſiveté; & que l'inaction, nuiſible à tous les êtres dans la nature, leur fera ruiner leurs forces contre eux-mêmes : au lieu que les combats les rendront plus habiles, les accoutumeront à repouſſer leurs ennemis par des effets plutôt que par des paroles. En général, un peuple naturellement actif ne ſe conſervera point long-temps s'il paſſe de l'agitation au repos; il réuſſit mieux en ſuivant toujours ſes inclinations & ſes maximes, qu'en les changeant même contre de meilleures. —

Les Athéniens, animés par ce diſcours d'Alcibiade, & par les ſupplications des exilés d'Egeſte & de Léonte, qui leur rappelloient leurs ſermens & les conjuroient de les ſecourir, ſe porterent avec ardeur à l'expédition réſolue. Nicias voyant qu'il ne pourroit rien gagner ſur eux par les raiſons dont il avoit déja fait uſage, eſſaya de les détourner de leur entrepriſe par les difficultés de l'exécution & la grandeur des dépenſes; il leur parla ainſi :

Puiſque je vous vois, Athéniens, abſolument déterminés à l'expédition de Sicile, en ſouhaitant qu'elle réuſſiſſe au gré de vos deſirs, je vais vous

Second d cours de Nic aux Athénie

faire part de ce que je penſe dans la conjoncture. Les villes que nous allons attaquer ſont des villes puiſſantes à ce que j'ai appris ; indépendantes les unes des autres, elles n'aſpirent point à une révolution pour ſecouer le joug de la ſervitude, & paſſer à un état plus heureux : renfermées dans une ſeule île, & grecques pour la plupart, elles ne préféreront certainement pas notre domination à leur liberté. Si on excepte Naxe & Catane qui, je l'eſpere, ſe rangeront de notre parti, vu leur commune origine avec les Léontins, il en eſt ſept autres auſſi bien fournies que nous de tout ce qui eſt néceſſaire pour la guerre, & particuliérement Sélinonte & Syracuſe contre leſquelles nous marchons. Ces deux villes ont beaucoup d'infanterie peſante & légere, un grand nombre d'hommes & de vaiſſeaux : les finances ne leur manquent pas. Indépendamment de la fortune des particuliers, Sélinonte a de grands fonds dans ſon épargne, Syracuſe leve même des tributs ſur divers peuples. Ajoutez, ce qui leur donne ſur nous un grand avantage, une cavalerie nombreuſe ; du grain en abondance, qu'elles trouvent dans leur pays, & que, comme nous, elles ne ſont pas venir de loin.

Contre une telle puiſſance, il ne faut pas ſimplement une armée de mer, une armée foible ; il faut auſſi des troupes de terre conſidérables, ſi

nous voulons que l'exécution réponde au projet, & qu'une forte cavalerie ne nous arrête pas au débarquement. Car il eſt à craindre que les villes effrayées ne ſe réuniſſent, & que nous ne trouvions pas d'autres amis que les Egeſtains dont nous recevions de la cavalerie pour nous défendre. Or, il feroit honteux que nous fuſſions contraints de nous retirer, ou de faire revenir des troupes parce que nous aurions d'abord mal pris nos meſures. Vous devez donc ne partir qu'avec un puiſſant armement, bien aſſurés que vous allez faire la guerre loin de chez vous, & qu'il vous faudra changer de méthode. Songez que nous n'allons pas ſecourir des alliés dans un pays de notre obéiſſance, où nous puiſſions trouver aiſément les choſes dont nous avons beſoin : nous partons pour une contrée abſolument ennemie, où en hiver quatre mois ſuffiront à peine pour en recevoir des nouvelles. Il faut donc que nous tranſportions beaucoup d'infanterie peſante, tant de notre pays que de celui de nos alliés & des peuples de notre empire, & même du Péloponèſe, dont nous tâcherons d'en tirer ſoit par prieres ou pour de l'argent. Il faut encore beaucoup d'archers & de frondeurs pour repouſſer la cavalerie ſicilienne ; une flotte bien ſupérieure à celle des ennemis pour qu'il nous ſoit facile de vivre chez eux à leurs dépens. Il faut de plus tranſporter

dans des vaiſſeaux de charge, des farines avec des hommes pour faire le pain, afin que l'armée ait de quoi ſubſiſter ſi un mauvais temps l'arrête au port : comme notre armée doit être nombreuſe, toute ville ne ſera pas en état de la nourrir. En un mot, il faut diſpoſer tout le mieux que nous pourrons pour ne dépendre de perſonne, porter avec nous beaucoup d'argent, ſans nous attendre à celui des Egeſtains, que l'on dit être prêt, mais qui ne l'eſt qu'en parole. Si nous ne partons pas avec des forces capables de réſiſter à la cavalerie des Siciliens, capables de tenir contre leur infanterie peſante, nous ne pourrons réuſſir, puiſque, même en nous ſuppoſant mieux fournis de toutes choſes que nos ennemis, nous aurons encore de la peine à les vaincre & à défendre nos alliés. Nous entreprenons de nous aſſujettir une grande ville dans une contrée ennemie & abſolument étrangere, il faut que, dès le premier jour où nous aborderons dans l'île, nous ſoyons maîtres de la campagne; ſans quoi, au premier échec, tout nous ſera contraire. D'après ces craintes, & la perſuaſion où je ſuis que nous avons beſoin d'une grande ſageſſe & d'un plus grand bonheur encore (& il n'eſt pas facile d'avoir la fortune à ſes ordres), je veux m'abandonner au haſard le moins qu'il eſt poſſible, & ne partir que bien pourvu de tout ce qui eſt néceſſaire ſelon les

regles de la prudence. De-là, sans doute, dépend la gloire d'Athenes & le salut de l'armée. Si quelqu'un croit pouvoir réussir avec de moindres préparatifs, je lui cede volontiers le commandement. ——

Les Athéniens, contre l'opinion de Nicias, se croyant en état de faire tout ce qu'il demandoit, n'en témoignerent que plus de confiance, & lui promirent de ne rien négliger pour le succès de leur entreprise.

Pendant que tous les âges & tous les états s'occupoient avec zele des préparatifs, il arriva un événement qui troubla un peu la ville, & qui pensa retarder le départ. Toutes les statues de Mercure, en forme quarrée, appellées Hermès, qui étoient à l'entrée des maisons & des temples, furent mutilées en une nuit, particuliérement au visage, sans qu'on pût savoir l'auteur de cette impiété, qui fut prise pour un complot de factieux qui vouloient changer le gouvernement. Les ennemis d'Alcibiade le chargerent de ce crime; mais craignant la fureur du soldat & du peuple qui l'aimoit, ils jugerent à propos de le laisser partir, pour le déchirer plus facilement en son absence, & le faire révoquer de son emploi.

Vers le milieu de la campagne, l'armée mit à la voile pour Corcyre, où devoient se rendre

la plupart des alliés & des vaiſſeaux qui portoient les vivres & les équipages. Les Athéniens donc & ceux des alliés qui étoient préſens, ſe rendirent dès le point du jour au port de Pirée, chacun conduiſant ſon parent, ſon ami ou ſon camarade avec une joie mêlée de quelque triſteſſe. Le ſouvenir du péril leur revenoit alors dans l'eſprit; mais ils ſe conſoloient par l'eſpérance, comme aſſurés du ſuccès à cauſe de la grandeur de l'appareil qui ſurpaſſoit tous les précédens. On voyoit s'embarquer deux armées, l'une de terre & l'autre de mer, équipées de tout avec grand ſoin, aux dépens du public & des particuliers qui s'étoient piqués d'émulation. Lorſque les navires furent chargés & les troupes embarquées, la trompette ayant ſonné, on fit retentir le port des vœux ſolemnels pour le départ; & rempliſſant de vin des coupes d'or & d'argent, on fit les effuſions accoutumées, avec les acclamations du peuple qui bordoit le rivage, & qui étoit accouru en foule à la magnificence de ce ſpectacle.

Cette nouvelle ayant été portée à Syracuſe de tous côtés, on n'en voulut rien croire d'abord. Il ſe prononça diverſes harangues à ce ſujet dans l'aſſemblée du peuple. Hermocrate, mieux inſtruit que les autres, parla en ces termes:

Diſc. d'Her- Syracuſains, nous ne ſerons peut-être pas crus

ni moi, ni d'autres, quand nous vous parlons de l'arrivée prochaine des ennemis : ceux qui diſent ou qui annoncent des choſes peu croyables, je le ſais, loin de perſuader ceux qui les écoutent, paſſent même dans leur eſprit pour des hommes peu ſages. Mais cette conſidération ne m'arrêtera pas, & ne me fermera point la bouche dans un péril auſſi preſſant. Je me flatte de parler comme étant mieux inſtruit que perſonne. La nouvelle aura de quoi vous ſurprendre ; les Athéniens marchent contre nous avec une armée formidable de terre & de mer, ſous prétexte de ſecourir les Egeſtains & de rétablir les Léontins, mais en effet pour envahir la Sicile, & ſur-tout Syracuſe, dans l'eſpoir que, ſi une fois ils ſont maîtres de cette ville, ils le ſeront bientôt de toute la contrée. Puis donc qu'ils ne tarderont pas à paroître, examinez les meilleurs moyens de les repouſſer avec nos forces actuelles, & prenez garde d'être pris au dépourvu en dédaignant leurs préparatifs, ou de négliger les intérêts de l'état en refuſant de nous croire. Au reſte, que leur réſolution & leur puiſſance n'étonnent point votre courage. Nous pouvons leur faire autant de mal qu'ils nous en feront ; & plus leurs forces ſeront grandes, plus nous verrons les nôtres s'augmenter par la terreur des autres Siciliens, qui n'en ſeront que plus diſpoſés à ſe joindre à nous. Soit que nous

mocrate Syracuſ

les mettions en déroute, soit que nous les obligions de se retirer sans avoir rien fait (car je n'appréhende nullement que leurs projets s'exécutent), nous nous couvrirons également de gloire.

Il me semble que nous ne devons attendre que des succès : sans compter que peu de grandes armées, grecques ou barbares, ont réussi dans des contrées éloignées, les Athéniens ne seront pas en plus grand nombre que les Syracusains & les Siciliens réunis ; & la crainte les réunira tous. Si, faute de provisions, ils échouent en pays étranger ; quoique leur défaite doive être imputée en grande partie à leur imprudence, elle fera toujours un nom à ceux contre lesquels ils auront marché. Ainsi, quoique les Perses aient été vaincus en grande partie par leur faute, ils ont rendu Athenes plus célebre en annonçant qu'ils marchoient contre elle. Espérons aujourd'hui le même avantage. Pleins de confiance, disposons nos propres forces ; envoyons dans toute la Sicile pour confirmer nos anciennes alliances & en faire de nouvelles, afin que tous les Siciliens, Grecs & Barbares, se réunissent contre l'ennemi commun. Envoyons en Italie, pour que les peuples se liguent avec nous, ou refusent de recevoir les Athéniens. Il seroit à propos d'envoyer aussi chez les Carthaginois, qui

ne doivent pas être eux-mêmes tranquilles, dans la crainte continuelle où ils ſont que les Athéniens ne viennent attaquer Carthage. Voyant bien que, s'ils ſont peu d'attention à l'entrepriſe d'Athenes, ils pourront être inquiétés eux-mêmes, ils nous aideront de quelque maniere que ce ſoit, ſecrettement du moins s'ils ne le ſont pas ouvertement. Et ils ſont plus en état de nous ſecourir, s'ils le veulent, qu'aucun des peuples qui exiſtent. Ils ont beaucoup d'or & d'argent, ce qui eſt d'une grande reſſource principalement à la guerre. Envoyons auſſi à Lacédémone & à Corinthe; invitons ces deux républiques à nous faire paſſer au plutôt des ſecours, & à entrer dans l'Attique pour occuper les Athéniens chez eux.

Il y auroit une entrepriſe, à mon avis, la plus convenable de toutes, mais que je ne pourrois aiſément vous perſuader à cauſe de votre lenteur ordinaire; je vais cependant vous en faire part. Si tous les Siciliens, ou du moins la plus grande partie, ſe réuniſſant à nous, nous raſſemblions tous nos vaiſſeaux avec des vivres pour deux mois; ſi allant à la rencontre des Athéniens à Tarente & au promontoire d'Iapygie, nous leur apprenions qu'avant de combattre pour défendre la Sicile, on leur diſputera le paſſage de la mer ionienne, nous les étonnerions par cette démarche, & leur ferions voir que nous partons d'un

pays ami, dont nous ferions les défenfeurs; car nous ferons reçus dans Tarente : ils verroient qu'il leur faut traverfer une vafte étendue de mer avec toute leur flotte, & que, dans une fi longue traite & avec un fi grand nombre de vaiffeaux, il eft difficile de garder fon rang & de fuivre fa route. Nous pourrons donc les attaquer fans peine, parce qu'ils s'avanceront lentement & par petites divifions. Si, avec leurs plus légers navires déchargés de tout poids, ils viennent contre nous à force de rames & dans un ordre ferré, nous les combattrons quand ils feront déja épuifés de fatigues; ou, fi nous craignons de les affaillir, nous ferons libres de nous retirer à Tarente. S'ils paffent avec peu de vivres comme pour une bataille navale, ils auront à fouffrir de la faim fur des côtes défertes; s'ils y reftent, ils y feront affiégés; s'ils veulent pourfuivre leur navigation, ils feront obligés d'abandonner une partie de leur équipage, fans être affurés de trouver, à leur arrivée en Sicile, une feule ville qui veuille les recevoir. Je crois que, retenus par cette idée, ils ne partiront pas même de Corcyre; que, tandis qu'ils délibéreront, qu'ils enverront à la découverte pour favoir combien nous fommes & où nous fommes, ils feront rejettés jufqu'à l'hiver; ou que même, effrayés par la hardieffe de notre démarche, ils renonceront abfolument à leur

entrepriſe. Je ſuis d'autant plus porté à le croire, que leur meilleur général, à ce que j'apprends, n'approuve pas l'expédition, & qu'il ne ſera pas fâché d'avoir un prétexte, ſi nous montrons des forces capables de lui réſiſter. D'ailleurs, je ſuis certain que la renommée groſſira le nombre de nos troupes : or, ce ſont les bruits publics qui reglent les opinions des hommes. Ajoutez qu'on redoute ceux qui attaquent, plus que ceux même qui ſe préparent à une réſiſtance vigoureuſe ; on ſe perſuade qu'ils ſont en état de ſoutenir la partie. Les Athéniens s'imaginent que nous n'aurons pas le courage de les repouſſer ; & ils ſont fondés à avoir de nous cette opinion, parce que nous avons refuſé de nous joindre aux Lacédémoniens pour les perdre. Mais s'ils nous voient, contre leur attente, montrer de la hardieſſe, ils ſeront plus effrayés de notre audace imprévue que de nos forces réelles.

Suivez donc le conſeil que je vous donne, ou du moins diſpoſez au plutôt tout ce qui eſt néceſſaire pour la guerre. Soyons convaincus que c'eſt dans la chaleur des combats qu'il faut mépriſer l'ennemi ; mais que le plus avantageux pour nous eſt de faire ſans délai & avec crainte les plus sûrs préparatifs, comme ſi nous étions en péril. Les Athéniens arrivent, n'en doutez pas ; ils ſont à nos portes, ils ſont prêts à fondre ſur notre ville. —

Peu de perſonnes voulurent croire Hermocrate. Athénagoras, chef du peuple, qui avoit beaucoup d'empire ſur l'eſprit de la multitude par ſon éloquence populaire, ſe préſenta à l'aſſemblée & lui adreſſa ce diſcours :

Diſc. d'Athénagoras aux Syracuſains, en réponſe à celui d'Hermocrate.

Ne pas deſirer que les Athéniens ſoient aſſez imprudens pour venir ſe livrer eux-mêmes entre nos mains, c'eſt manquer de courage, ou d'affection pour la patrie. Ce n'eſt pas l'audace qui m'étonne dans ceux qui cherchent à vous effrayer par de fauſſes nouvelles; c'eſt l'extravagance, s'ils croient que leur deſſein nous échappe. Appréhendant pour eux-mêmes, ils veulent inſpirer leurs craintes à la ville, afin de cacher leur frayeur dans l'épouvante commune : & c'eſt-là le motif de toutes les nouvelles qu'on débite. Elles ne ſe ſont pas répandues d'elles-mêmes, mais ont été forgées par ces hommes dont l'unique occupation eſt de ſoulever le peuple. Vous, Syracuſains, ſi vous êtes ſages, ce n'eſt pas d'après ce qu'ils annoncent, que vous ſongerez à prendre un parti convenable, mais d'après ce que peuvent faire les Athéniens qui ne manquent ni d'eſprit, ni d'expérience. Or, eſt-il probable que, la guerre du Péloponèſe n'étant pas encore parfaitement terminée, ils laiſſent leurs anciens ennemis pour venir d'eux-mêmes en chercher de nouveaux? ne devroient-ils pas au contraire ſe trouver heu-

reux que nous n'allions point les attaquer, nous qui compoſons tant de villes & de villes puiſſantes ? Mais quand ils viendroient, comme on dit, je crois que la Sicile, mieux fournie de toutes choſes que le Péloponèſe, ſera plus en état de les réduire; & que notre ville ſeule eſt plus qu'en état de triompher de l'armée qui s'avance, dit-on, quand elle ſeroit deux fois plus forte. Je ſuis certain qu'ils ne ſeront pas ſuivis de cavalerie, & qu'ils n'en pourront tirer que fort peu de la ville d'Egeſte : quant à leur infanterie peſante, elle ne ſauroit, venant ſur des vaiſſeaux, être auſſi nombreuſe que la nôtre. Il n'eſt pas facile de traverſer une vaſte étendue de mer, je dis même ſur de légers navires, & de tranſporter ſeulement tout ce qu'il faut pour l'attaque d'une ville auſſi conſidérable que Syracuſe. Je penſe donc bien autrement que pluſieurs; & il me ſemble que, quand les Athéniens auroient dans la Sicile une ville auſſi puiſſante que la nôtre, qui en ſeroit voiſine, & d'où ils partiroient pour nous faire la guerre, ils ne pourroient éviter une entiere défaite : ils l'éviteront encore moins lorſqu'ils auront à combattre toute la Sicile. Ce ne ſera qu'à l'abri de leurs vaiſſeaux qu'ils pourront former un camp : renfermés ſous de petites tentes qu'ils auront dreſſées pour la conjončture, notre cavalerie les tiendra en reſpect & les empêchera de

s'éloigner. En général, je ne crois pas même qu'ils puissent prendre terre, tant nos forces sont supérieures aux leurs. Mais, je le répete, les Athéniens sont trop éclairés pour courir follement à leur ruine; tous les faits que publient nos nouvellistes sont faux, ils ne se réaliseront jamais.

Ce n'est pas pour la premiere fois aujourd'hui que nos forgeurs de nouvelles travaillent à effrayer le peuple, à dominer dans Syracuse par des discours ou des démarches semblables, ou par d'autres encore plus nuisibles; & j'appréhende qu'après bien des tentatives inutiles, ils ne réussissent enfin. Pour nous, nous attendons qu'ils nous aient opprimés, & nous n'avons la force ni de prévenir, ni de punir leurs desseins pernicieux. Cependant, c'est par-là que Syracuse est rarement tranquille, que souvent troublée par des séditions, elle combat moins contre ses ennemis que contre elle-même, & que quelquefois elle subit le joug d'une injuste tyrannie. Si vous voulez suivre mes conseils, je pourrai vous garantir de ces maux. Je vous éclairerai sur vos vrais intérêts, je ferai punir ceux qui trament de mauvais desseins, non quand ils seront pris en faute (il seroit alors trop tard), mais je les préviendrai avant qu'ils aient pu réussir. Peu content de repousser les attaques d'un ennemi, on doit rompre ses

mesures, si on craint d'être surpris & accablé. Il est parmi nous un petit nombre d'hommes, dont j'observerai ou dévoilerai les manœuvres, ou que je rappellerai à leur devoir : car c'est-là le moyen de les faire renoncer à leurs projets coupables. Au reste, je me le suis souvent dit à moi-même, que veulent les jeunes gens ? veulent-ils exercer dès-à-présent les charges ? Mais ils en sont exclus par la loi, qui a été portée, moins pour leur faire un affront, que parce qu'ils ne peuvent pas encore régir l'état. Veulent-ils s'élever au-dessus du peuple ? mais les citoyens d'une même ville ne doivent-ils pas jouir des mêmes droits ?

On dira que le gouvernement démocratique n'est pas moins insensé qu'injuste, & que les riches sont les plus propres à gouverner. Moi, je dis d'abord que tout le peuple compose ce qui s'appelle l'état, & que les principaux n'en sont qu'une partie. J'ajoute que les riches sont admirables pour défendre leurs richesses, & les hommes sages pour donner des conseils ; que la multitude est bon juge quand elle est instruite ; que, dans la démocratie, les citoyens jouissent des mêmes droits chacun pris séparément & tous réunis ; que dans l'oligarchie, au contraire, les dangers sont sur-tout pour la multitude, tandis que les chefs s'arrogent exclusivement tous les avantages

ſans ſe contenter d'en prendre la meilleure part. Pluſieurs d'entre nous, fiers de leur puiſſance & de leur jeuneſſe, aſpirent à ce partage inique; mais ils ne peuvent réuſſir dans une auſſi grande ville que la nôtre. Vous êtes, puis-je leur dire, bien dépourvus de raiſon & de lumieres, ſi vous ne voyez pas encore tout le danger de vos projets; vous êtes les plus pervers & les plus audacieux des hommes, ſi le voyant vous ne pouvez être arrêtés par cette conſidération. Eclairés ou corrigés, occupez-vous du bien public; ſoyez aſſurés que les premiers de la ville y participeront comme le peuple, & que même ils en auront une part plus conſidérable; ou que, ſi vous avez d'autres vues, vous riſquerez de perdre le tout. Ainſi donc, convaincus que nous pénétrons vos deſſeins, & que nous ſaurons les réprimer, renoncez à débiter vos nouvelles. Si les Athéniens arrivent, nous les repouſſerons avec un courage digne de Syracuſe. Nous avons des généraux qui veilleront à ce que nous ne ſoyons pas ſurpris. Si, comme je penſe, il n'y a rien de vrai dans ce qu'on annonce, la ville ne ſe laiſſera pas effrayer par vos nouvelles, & ne s'impoſera pas volontairement le joug de la ſervitude en vous choiſiſſant pour chefs : elle examinera les choſes par elle-même, & jugera de vos diſcours comme ayant force d'actions. Elle n'abandonnera pas ſa liberté ſur

ſur de vains bruits, mais tâchera de ſe mettre à couvert par une grande vigilance & par de ſages meſures. —

Après cette harangue, un des généraux de Syracuſe prit la parole, & dit : Ce n'eſt ici le temps ni de débiter, ni d'écouter des injures ; mais plutôt, d'après les nouvelles dont on nous fait le rapport, chaque particulier & toute la ville doivent prendre leurs précautions, & ſe diſpoſer à bien recevoir les ennemis. Quand ils n'arriveroient pas, il ne réſultera aucun mal d'avoir fait des proviſions d'armes, de chevaux, & des autres choſes néceſſaires. Vos généraux auront ſoin d'en faire une revue exacte ; ils enverront dans les villes pour découvrir ce qui s'y paſſe, & régler d'autres objets eſſentiels. Nous avons déja pris quelques meſures, & nous ferons part à l'aſſemblée des lumieres que nous pourrons acquérir. — Diſc. d'un des généraux de Syracuſe aux Syracuſains.

Lorſqu'on ſut certainement à Syracuſe que la flotte athénienne étoit à Rhege, on commença tout de bon à ſe préparer à la guerre, & l'on dépêcha par toute l'île pour demander du ſecours aux uns & en envoyer aux autres. Il avoit été décidé entre les généraux d'Athenes que l'on feroit voile vers pluſieurs villes pour ſolliciter leur alliance ; on en avoit déja viſité quelques-unes : il arriva

d'Athenes une galere avec ordre à Alcibiade & à quelques autres de venir répondre sur les crimes qu'on leur imputoit. Car depuis le départ de l'armée, on avoit fait la recherche de ceux qui avoient mutilé les statues & profané les mysteres. On avoit reçu les dépositions de toute sorte de personnes; &, sur le rapport des méchans, on avoit emprisonné nombre de gens de bien, comme s'il y eût eu moins de mal à punir les innocens qu'à laisser échapper les coupables. Mais le souvenir de la tyrannie des Pisistratides, dont les suites avoient été si cruelles, en faisoit craindre au peuple une pareille. Après une digression assez longue, au sujet des Pisistratides, sur l'entreprise d'Harmodius & d'Aristogiton, après avoir prouvé qu'Aristogiton ne se porta à tuer Hipparque, tyran d'Athenes, que par une rivalité d'amour, Thucydide revient à Alcibiade, & dit que le peuple s'emporta fort contre ce général, le croyant coupable de la mutilation des statues, de la profanation des mysteres, & d'une conspiration contre l'état; qu'on l'envoya chercher avec ses complices pour lui faire subir les plus rigoureuses peines, sans oser cependant l'arrêter, parce qu'on craignoit quelque tumulte parmi les soldats, & qu'on appréhendoit que les guerriers de Mantinée & d'Argos, qui n'étoient venus qu'à cause de lui, ne voulussent se retirer. Alcibiade étoit parti sur

ſon navire, & accompagnoit la galere envoyée par les magiſtrats d'Athenes; il trouva moyen de s'évader avec ſes prétendus complices. La galere, au lieu des perſonnes, apporta la nouvelle de leur évaſion. Ils furent tous condamnés à mort par contumace. Ainſi les Athéniens, par leur trop grande facilité à prêter l'oreille aux rapports de la calomnie, ſe priverent d'un homme qui auroit pu leur rendre les plus grands ſervices, & qui, par une vengeance condamnable ſans doute, fit échouer leurs deſſeins. Ils avoient eu tort d'entreprendre la guerre de Sicile d'après ſes conſeils; mais ils firent une bien plus grande faute d'enlever aux troupes le général qui ſeul pouvoit faire réuſſir le projet téméraire dont il étoit le principal auteur. Il ſemble que plus une entrepriſe eſt folle, plus elle demande à être exécutée par ces étourdis qui ſont pleins de reſſources, & dont le génie actif commande aux circonſtances.

Après le départ d'Alcibiade, Nicias & Lamachus ayant partagé l'armée, marcherent enſemble vers Egeſte & Sélinonte, pour obliger l'une à fournir l'argent qu'elle avoit promis, & pour épier la contenance de l'autre. Ils prirent Hyccare, qu'ils rendirent aux Egeſtains, & aſſiégerent Hybla qu'ils ne purent prendre. Ils tournerent enſuite du côté de Syracuſe, y camperent dans un poſte avantageux, & préſenterent la bataille à l'ennemi.

Avant que d'en venir aux mains, Nicias exhorta ses troupes en ces mots :

Premier discours de Nicias à ses troupes.

Est-il besoin, guerriers, d'un long discours pour animer des hommes qui tous sont préparés à bien combattre ? Les forces d'une armée me paroissent plus propres à donner de la confiance que de belles paroles avec une armée foible. Nos troupes sont composées de soldats d'Argos, de Mantinée, d'Athenes, des principales îles : avec tant de braves compagnons, ne devons-nous pas tous être assurés de la victoire ? Et quels ennemis avons-nous à combattre ? des hommes ramassés au hasard parmi tout le peuple, & qui ne sont pas, ainsi que nous, des guerriers d'élite ; des Siciliens qui affectent de nous mépriser, mais qui ne pourront soutenir nos efforts, parce qu'ils ont moins d'habileté que d'audace. Pensons encore que nous sommes loin de la Grece, & que nous n'aurons de terrein à nous que celui que nous emporterons à la pointe de l'épée. Nos ennemis, pour s'animer, se diront les uns aux autres, qu'ils combattent dans le sein de leur patrie & pour elle ; moi je vous représente au contraire que vous combattez hors de votre patrie, dans un pays où, ayant en tête une cavalerie nombreuse prête à vous poursuivre, vous ne pouvez sortir que par une victoire. Encouragés par le souvenir

de vos glorieux exploits, chargez vos adverſaires avec ardeur ; croyez que la néceſſité préſente & votre poſition critique ſont plus redoutables pour vous que les ennemis. ——

Les ſoldats, animés par ces paroles, chargerent les Syracuſains avec vigueur & eurent l'avantage. On étoit en hiver ; les deux généraux, qui manquoient d'argent & de cavalerie, & qui vouloient profiter de leur victoire pour attirer dans leur parti le plus qu'ils pourroient de Siciliens, ſe renfermerent avec leurs troupes dans Naxe & dans Catane.

Pour les Syracuſains, après avoir rendu les derniers devoirs à leurs morts, ils tinrent une aſſemblée, où Hermocrate, qui, dit l'hiſtorien, étoit auſſi diſtingué par ſon expérience dans la guerre & par ſa bravoure que par ſon bon ſens & par ſa prudence, raſſura les eſprits & les empêcha de ſe laiſſer abattre par une premiere diſgrace. Il repréſentoit qu'on n'avoit pas manqué de courage, mais de conduite ; que cependant on n'avoit pas eu un auſſi grand déſavantage qu'on pouvoit croire, ſi l'on faiſoit attention que de ſimples ouvriers, peu au fait des batailles, avoient combattu contre les premiers guerriers de la Grece, les plus habiles & les mieux exercés : que la

Diſcours indirect d'Hermocrate aux Syracuſains.

multitude des chefs (ils étoient au nombre de quinze) avoit nui beaucoup, sans compter le peu d'ordre & d'obéissance : que, si l'on choisissoit des généraux expérimentés, qui pendant l'hiver disposassent un corps nombreux d'infanterie pesante en fournissant des armes à ceux qui en manquoient, alors la bonne discipline, jointe à la bravoure, feroit triompher des ennemis : que ces deux vertus se fortifieroient par leur union ; que la premiere se perfectionneroit au milieu des périls, & que l'autre, soutenue de la science, feroit plus ferme & plus résolue : qu'il ne falloit élire que peu de généraux, leur donner plein pouvoir, & faire serment de leur obéir en toutes choses ; que les résolutions en feroient plus secrettes, qu'elles s'exécuteroient avec plus d'ordre & de promptitude. ——

L'avis d'Hermocrate ayant été approuvé, lui-même fut élu général avec deux autres. Après quoi l'on envoya à Corinthe & à Lacédémone, tant pour renouveller l'alliance avec ces deux républiques, que pour les engager à faire diversion, afin de détacher les Athéniens de la Sicile, ou de les empêcher au moins d'y faire passer des renforts. On envoya aussi à Camarine, sur la nouvelle que les Athéniens y avoient envoyé pour renouveller leur alliance avec cette ville. Hermocrate

y arriva de la part des Syracusains, & parla ainsi dans l'assemblée :

Nous avons été députés vers vous, Camariniens, non dans la crainte que vous ne soyez effrayés des forces actuelles de nos ennemis, mais plutôt de peur qu'avant que vous ayez rien entendu de notre part, vous ne vous laissiez séduire par leurs discours artificieux. Ils viennent en Sicile sous le prétexte qu'ils vous ont annoncé, & avec l'intention que nous soupçonnons tous. Il me semble qu'ils cherchent moins à rétablir les Léontins, qu'à s'établir eux-mêmes à notre place. En effet, il n'y auroit pas de raison de rétablir les villes de Sicile lorsqu'ils renversent celles qui sont voisines de l'Attique; de s'intéresser pour les Léontins qui sont Chalcidiens, à cause de l'origine commune, lorsqu'ils asservissent les Chalcidiens d'Eubée dont les Léontins sont une colonie. Mais c'est dans le même principe qu'ils se sont emparés des villes de leur voisinage, & qu'ils cherchent à envahir les nôtres. Les Ioniens & tous les alliés qui tiroient d'eux leur origine, leur avoient déféré d'eux-mêmes le commandement pour qu'ils humiliassent les Perses : ils les ont assujettis; les uns, parce que, disoient-ils, ils avoient refusé le service; les autres, parce qu'ils se faisoient une guerre mutuelle; tous, en un mot,

Disc. d'Hermocrate aux habitans de Camarine.

ſous mille prétextes ſpécieux. Ils n'ont pas combattu contre les Perſes pour la liberté des Grecs, ni les Grecs pour ſe délivrer du joug : mais les uns ont pris les armes pour qu'on leur fût aſſervi plutôt qu'aux Perſes ; tandis que les autres, en ſe délivrant de ceux-ci, ſe ſont donné un nouveau maître plus adroit & plus politique.

Mais nous ne ſommes pas venus accuſer un peuple évidemment coupable, & expoſer ſes injuſtices dont le détail ſeroit trop facile : je viens plutôt nous reprocher à nous-mêmes d'être auſſi peu touchés de l'exemple des autres Grecs, qui ſe ſont vus aſſervis par les Athéniens faute de s'être ligués pour repouſſer le joug. Nous voyons qu'Athenes emploie aujourd'hui contre nous les mêmes artifices, qu'elle s'annonce pour vouloir rétablir les Léontins dont l'origine eſt la même que la ſienne, pour vouloir ſecourir les Egeſtains qui ſont ſes alliés ; & nous différons à nous réunir ! & nous tardons à lui apprendre, avec une fierté noble, que nous ne ſommes ni des Ioniens, ni des Helleſpontiens, ni des inſulaires qui, paſſant tour-à-tour de la domination des Perſes à une autre, ne ſont que changer de maîtres ſans ceſſer d'être eſclaves ; mais des Doriens, amis de la liberté, venus du Péloponèſe, d'un pays libre, pour habiter la Sicile ! Attendrons-nous que les Athéniens nous aſſerviſſent en détail, lorſque

nous savons que c'est-là le seul moyen de nous vaincre, lorsque nous voyons qu'ils cherchent à nous diviser, à armer Siciliens contre Siciliens, enfin à nous nuire, ou par la séduction de leurs beaux discours, ou par l'espoir de leur alliance, ou par la perspective de quelque autre avantage? Lorsqu'une ville sicilienne, un peu éloignée, aura été assujettie, croirons-nous chacun que le péril ne viendra pas jusqu'à nous; que le malheureux actuel le sera seul, que c'est une victime sacrifiée pour tous? Si les autres Siciliens s'imaginent que les Syracusains seulement sont ennemis des Athéniens, que pour eux ils n'ont rien à démêler avec Athenes, qu'ils auroient tort de s'exposer pour ma patrie; ils doivent croire plutôt que même dans Syracuse ils combattent pour leur patrie autant que pour la mienne, avec d'autant plus de sûreté que nous attaquerons de concert l'ennemi commun, & qu'ils ne seront pas dépourvus de secours par ma perte: ils doivent croire que ce n'est pas pour se venger de leurs ennemis que les Athéniens nous poursuivent; mais que, sous prétexte de notre inimitié, ils veulent s'assurer l'amitié des autres peuples. Si, par un sentiment de crainte ou de jalousie qu'il est naturel de concevoir contre la puissance & la grandeur, ils desirent que Syracuse éprouve assez de défaites pour être humiliée, mais non une destruction

totale, parce que leur sûreté dépend de notre conſervation; ce qu'ils demandent n'eſt pas au pouvoir de l'homme, qui ne peut à ſon gré diriger le cours de la fortune. S'ils ſont trompés dans leur attente, les malheurs qui les accableront eux-mêmes leur feront regretter peut-être de ne pouvoir plus porter envie à notre proſpérité. Mais il n'y aura plus de remede, parce qu'ils ne nous auront pas ſecourus, qu'ils n'auront pris aucune part à des dangers où ils avoient réellement autant d'intérêt que nous; car la ruine de Syracuſe entraîneroit certainement celle de toute la Sicile.

Puiſque, placés ſur nos frontieres, vous êtes après nous les plus voiſins du péril, vous devriez, Camariniens, prévoir les malheurs, & ne pas nous ſecourir foiblement comme vous faites. Vous auriez dû vous rendre de vous-mêmes à Syracuſe, nous exhorter, nous encourager avec la même ardeur que vous imploreriez notre ſecours ſi les Athéniens euſſent attaqué d'abord Camarine. Mais ni vous, ni d'autres vous n'avez eu encore cette penſée. Vous direz peut-être, pour couvrir votre lâcheté du voile de la juſtice, que vous avez conclu une alliance avec Athenes ainſi qu'avec Syracuſe. Mais cette alliance, ce n'eſt pas contre vos amis que vous l'avez conclue, mais contre les ennemis qui viendroient vous aſſaillir. Vous

vous êtes engagés de fecourir les Athéniens s'ils étoient attaqués, & non s'ils attaquoient, comme ils font à préfent. Les habitans de Rhege eux-mêmes, qui font Chalcidiens, ne croient pas devoir fe joindre à eux pour rétablir les Léontins qui font pareillement Chalcidiens. Mais lorfque le peuple de Rhege, regardant comme fufpect le prétendu acte de juftice d'Athenes, montre une fageffe qui femble peu naturelle dans la conjoncture, ne feroit-il pas étrange que vous, qui naturellement devriez être plus fages dans le péril qui vous menace, vous vouluffiez prêter la main à des hommes vos ennemis dans le cœur, & vous réunir à ces ennemis mortels pour perdre ceux qui vous font unis par le fang ?

Ne vous permettez pas, ô Camariniens ! une pareille injuftice ; fecourez-nous plutôt, fans craindre la puiffance des Athéniens qui ne feront redoutables qu'autant que nous nous diviferons au gré de leurs defirs. Quoiqu'ils nous aient attaqués feuls & même vaincus dans un combat, ils fe font vus néanmoins obligés de fe retirer promptement, fans pouvoir exécuter leur projet. Loin donc de nous décourager dans nos délibérations communes, portons-nous avec plus d'ardeur à former une ligue, & penfons que nous ferons fecourus par les Péloponéfiens bien fupérieurs aux Athéniens en bravoure. Ne regardez pas

comme juste à notre égard & sûre pour vous; la précaution de garder la neutralité, sous prétexte que vous êtes alliés des uns & des autres. Cette neutralité n'est pas aussi juste qu'elle le paroît. Car si, faute d'avoir obtenu votre secours, nous sommes vaincus & les Athéniens victorieux, qu'aurez-vous fait autre chose, sinon avoir permis la ruine de Syracuse & favorisé l'ambition d'Athenes? Cependant il est plus beau de vous attacher à des peuples attaqués qui vous sont unis par le sang, & de travailler avec eux au bien commun de la Sicile, que de vous prêter aux usurpations des Athéniens vos prétendus amis.

Pour conclure, je dis, en un mot, qu'il est inutile de vous instruire vous & les autres peuples sur des objets dont vous n'êtes pas moins instruits que nous. En vous exhortant à suivre nos conseils, nous protestons, si vous ne les suivez pas, que Doriens nous sommes trahis par des Doriens, & attaqués par des Ioniens nos ennemis naturels. Si les Athéniens parviennent à nous vaincre, ils nous vaincront par votre faute, & ils auront tout l'honneur d'une victoire dont le prix sera pour eux de dominer celui même auquel ils en seront redevables. Si nous sommes vainqueurs, vous serez punis comme auteurs des risques que nous aurons courus. Délibérez donc, & choisissez en ce jour, ou une servitude qui

ne vous offre aucun péril pour le moment, ou l'avantage de vaincre avec nous, & par-là de ne pas vous donner honteusement des maîtres, & d'éviter notre inimitié qui ne feroit point passagere. ——

Il n'étoit pas facile de répondre au discours d'Hermocrate; Eupheme, député des Athéniens, y répond avec une adresse & une subtilité d'autant plus propres à gagner les auditeurs, qu'elles se cachent sous un ton de sincérité & de franchise.

Discours des députés d'Atheniens aux Camariniens, en réponse à celui d'Hermocrate.

Camariniens, dit-il, nous étions venus pour renouveller avec vous notre ancienne alliance; mais, puisque le député de Syracuse s'est déchaîné contre notre république, il est nécessaire de lui répondre, & de montrer que nous avons droit à l'empire dont nous sommes en possession. Il en a donné lui-même la meilleure preuve, en disant que les Ioniens furent toujours ennemis des Doriens. Nous qui sommes Ioniens, nous avons cherché à secouer le joug du Péloponèse, dont les habitans sont Doriens, voisins de notre pays, & supérieurs à nous en nombre. Après la défaite des Perses, pourvus d'une puissante flotte, nous nous sommes affranchis de l'empire des Lacédémoniens : nous pensions que le seul droit qu'ils avoient de nous commander, c'est que pour le

moment ils étoient les plus forts. Nous nous ſommes rendus les chefs des peuples qui auparavant obéiſſoient au monarque barbare, perſuadés que, pour nous ſouſtraire entiérement à la domination des Péloponéſiens, nous devions nous procurer une puiſſance capable de leur réſiſter. Et, à dire vrai, n'eſt-ce pas avec juſtice que nous avons ſoumis à notre empire ces Ioniens & ces inſulaires que les députés de Syracuſe nous reprochent d'avoir aſſervis, quoiqu'ils partagent notre origine? Ils ſont venus avec les Perſes attaquer leur mere commune; ils n'ont pas eu le courage de s'armer contre eux, ni de ſe retirer en brûlant leurs maiſons de leurs propres mains, comme nous qui avons abandonné notre ville. Après avoir accepté le joug de la ſervitude, ils ont voulu nous l'impoſer à nous-mêmes. Ainſi nous leur commandons, parce que nous en ſommes dignes, parce que nous avons fourni le plus grand nombre de vaiſſeaux, & que nous avons montré un zele à toute épreuve pour le ſalut de la Grece; tandis qu'eux, montrant le même zele pour les Barbares, ont cherché à nous perdre: nous leur commandons, parce que nous deſirions d'avoir des forces ſuffiſantes pour tenir tête aux Péloponéſiens, pour ne pas ſuivre les auſpices d'un autre, nous qui avions détruit la puiſſance du monarque aſiatique, qui nous étions expoſés pour

la liberté des Ioniens plus encore que pour celle des autres Grecs & même pour la nôtre. Or, ſans doute, on ne doit faire un crime à perſonne de pourvoir à ſa propre ſûreté.

C'eſt pour notre ſûreté encore que nous ſommes venus aujourd'hui en Sicile; j'ajoute, Camariniens, que c'eſt pour votre avantage; & je le prouve par les reproches que nous font les Syracuſains, par les ſoupçons mêmes que vous avez conçus contre nous, ces ſoupçons qui vous inſpirent une ſi grande frayeur. Oui, ſans doute, quand l'épouvante rend ſoupçonneux, on ſe laiſſe gagner ſur le champ par la ſéduction des paroles; mais enſuite, eſt-il queſtion d'agir, on conſulte ſes intérêts. La même crainte qui nous a fait deſirer l'empire dans la Grece, nous amene en Sicile pour régler tout ſûrement avec nos amis, pour les ſouſtraire à la ſervitude & non pour les aſſervir nous-mêmes. Et qu'on ne s'imagine pas que nous nous occupons de vous ſans un motif d'intérêt perſonnel. Si vous ſubſiſtez, ſi vous êtes aſſez forts pour réſiſter aux Syracuſains, ils ſeront moins en état d'envoyer du ſecours dans le Péloponèſe, & par-là de nous porter préjudice. Nous ſommes donc les plus intéreſſés à votre conſervation. C'eſt pour cela encore que nous devons établir les Léontins, & que, loin de les aſſujettir comme les Chalcidiens d'Eubée dont ils partagent

l'origine, nous devons les rendre puiſſans, afin qu'étant voiſins de Syracuſe ils inquietent pour nous cette ville. Quant aux guerres que nous ſoutenons en Grece, nous pouvons par nous-mêmes faire tête au Péloponèſe. Les Chalcidiens d'Eubée que, par un trait d'inconſéquence, dit-on, nous avons aſſujettis, tandis que nous venons mettre en liberté ceux de Sicile, peuvent nous ſervir par le tribut qu'ils nous paient & non par les troupes qu'ils nous fourniſſent. Les Léontins, au contraire, & les autres Siciliens nos amis, ne nous ſerviront qu'autant qu'ils ſeront libres. Or, pour un monarque, & pour une république qui commande, tout ce qui eſt utile eſt convenable : ils ne s'attachent qu'à ceux ſur leſquels ils peuvent compter, & ſe font des amis ou des ennemis ſuivant les circonſtances. Notre avantage en Sicile, n'eſt pas d'opprimer nos amis, mais de les fortifier pour affoiblir nos ennemis. On doit d'autant moins ſe défier ici de nous, qu'on nous voit traiter ailleurs nos alliés ſelon qu'ils peuvent nous ſervir. Nous les aſſujettiſſons pour la plupart, & nous en exigeons avec rigueur un tribut. Nous laiſſons les habitans de Chio & de Méthymne ſe gouverner par leurs propres loix, afin d'en obtenir des vaiſſeaux. Nous en laiſſons d'autres abſolument libres de nous ſecourir dans la guerre, quoiqu'ils habitent des îles & que nous-

puiſſions

puissions sans peine les soumettre, parce qu'étant voisins du Péloponèse, leur position nous est favorable. Il est donc à présumer que nous nous conduirons en Sicile selon les mêmes principes, nous réglant sur notre intérêt, & sur la crainte que nous avons de Syracuse.

Les Syracusains ambitionnent de vous dominer: ils voudroient, sans doute, en vous déterminant à vous liguer avec eux par la défiance qu'ils vous inspirent contre nous, & en nous obligeant, soit par la force des armes, soit par les secours qu'ils nous retireront, à partir sans avoir rien fait; oui, ils voudroient commander eux-mêmes dans la Sicile : ce qui arrivera infailliblement, si vous vous rendez à leurs desirs. Car nous ne pourrons plus rassembler & transporter dans ces régions d'aussi grandes forces; & les Syracusains auront assez de puissance pour vous assujettir lorsque nous serons éloignés. Le fait même suffit pour convaincre celui qui penseroit autrement. Vous nous avez attirés par le seul motif que nous aurions nous-mêmes des risques à courir, si nous vous laissions assujettir par les Syracusains. Vous ne devez donc pas suspecter à présent la raison même dont vous vous êtes servi pour nous persuader; vous ne devez pas avoir des soupçons parce que nous avons amené une armée considérable pour combattre la puissance de Syracuse,

dont il faut vous défier bien plus que de la république d'Athenes. Il est impossible aux Athéniens de rester en Sicile si vous ne les soutenez; & quand ils seroient assez perfides pour la subjuguer toute entiere, ils ne pourroient garder cette conquête, vu leur extrême éloignement, & la difficulté de retenir sous leur obéissance de grandes villes que défendent des troupes de terre de toute espece. Quant aux Syracusains, qui sont près de vous, non avec une armée, mais avec une ville où ils trouvent des forces supérieures à celles qui nous accompagnent, ils cherchent sans cesse à vous opprimer, & dès que l'occasion s'offrira, ils la saisiront. Ils l'ont déja fait voir dans mille circonstances, & sur-tout à l'égard des Léontins. Encore aujourd'hui, comme si vous étiez dénués de sens, ils ont le front de vous animer contre ceux qui répriment leurs efforts, & qui jusqu'à ce jour les ont empêchés de se rendre maîtres de la Sicile. Nous vous exhortons avec bien plus de raison à pourvoir à votre sûreté, & à ne pas abandonner les avantages que nous pouvons nous procurer mutuellement. Soyez convaincus que les Syracusains, même sans alliés, auront toujours par leur grand nombre la facilité de vous opprimer, & que vous n'aurez pas souvent celle de vous défendre contre eux avec des secours aussi puissans. Si, par vos défiances, vous éloignez ces

fecours fans qu'ils aient pu vous fervir, ou fi vous les laiffez ruiner par une défaite, inutilement les rappellerez-vous dans la fuite lorfqu'ils feront trop foibles pour vous arracher à l'oppreffion.

N'écoutez donc pas, citoyens de Camarine & des autres villes, n'écoutez pas les calomnies de Syracufe. Vous venez d'entendre quels font les foupçons qu'on a contre nous, je vous les ai expofés avec franchife ; pour achever de vous déterminer, je vais reprendre en peu de mots tout ce que j'ai dit. Nous dominons fur plufieurs des Grecs pour ne pas obéir à d'autres ; nous voulons mettre en liberté les Siciliens pour ne pas en recevoir de préjudice ; il eft beaucoup de chofes que nous fommes contraints de faire, parce qu'il nous faut prendre beaucoup de précautions. Nous avons fecouru en tout temps ceux d'entre vous qui font opprimés, & nous les fecourons encore à préfent, non pas de nous-mêmes, mais parce qu'on nous appelle. Ne cherchez point, ce qui feroit maintenant difficile, à nous détourner de notre entreprife, ni comme juges, ni comme cenfeurs de notre conduite. Prenez dans notre activité naturelle ce qu'il peut y avoir d'utile pour vous : profitez de notre ardeur, & croyez qu'elle n'a pas nui également à tout le monde ; mais qu'elle a fervi au plus grand nombre des Grecs dans tous les pays, même dans ceux où nous ne comman-

dons pas. Quiconque veut opprimer ou craint de l'être, sûr d'être attaqué ou défendu par les Athéniens, trouve néceſſairement dans eux, ou des ennemis qui le répriment, ou des protecteurs qui le ſauvent. Ne rejettez donc pas, Camariniens, une reſſource toujours prête pour ceux qui l'implorent, & que vous avez actuellement en votre diſpoſition. Joignez nos forces aux vôtres pour pouvoir tenir tête à vos adverſaires, & au lieu d'avoir ſans ceſſe à redouter les Syracuſains, ayez enfin le courage de les attaquer vous-mêmes. —

Le peuple de Camarine ſe défioit de l'intention des Athéniens, & redoutoit les menaces des Syracuſains : il prit donc le parti de rendre quelque ſervice à Syracuſe ; mais pour qu'Athenes victorieuſe n'eut aucun ſujet de ſe plaindre, il répondit, après quelque délibération, qu'étant également allié des uns & des autres, il ne vouloit ſe mêler de leurs différends que pour les accorder.

Cependant les députés envoyés par Syracuſe à Lacédémone, y étoient arrivés; Alcibiade y arriva bientôt avec les autres bannis, ayant pris ſes aſſurances pour traiter avec les Lacédémoniens dont il avoit été juſqu'alors l'ennemi le plus déclaré, & avec leſquels la haine contre ſa patrie le réconcilia. Il parut dans leur aſſemblée, & leur adreſſa un diſcours où, après avoir juſtifié ſa

conduite à leur égard, il leur dévoile les projets d'Athenes & les moyens de les traverser.

Lacédémoniens, dit-il, il faut commencer d'abord par me justifier auprès de vous, de peur que les préventions que vous pourriez avoir contre moi ne nuisent au conseil que je vais vous donner. Mes ancêtres ayant renoncé, pour un mécontentement particulier, au droit public d'hospitalité qu'ils avoient à Lacédémone, je renouai, moi, cette amitié rompue, par les services que je vous rendis sur-tout dans votre disgrace de Pylos. Quoique je continuasse à signaler pour vous mon attachement, vous fîtes la paix avec Athenes par l'entremise de mes adversaires (1), & vous accrûtes leur puissance en même temps que vous me fîtes un affront. Irrité de ce mauvais procédé, je pris le parti des peuples de Mantinée & d'Argos, je vous traversai dans mille autres circonstances, & vous fis tout le mal que je pus vous faire. Si donc vous m'en vouliez, quoique à tort, lorsque je vous desservois, vous changerez de disposition à mon égard, si vous considérez le vrai motif qui m'a fait agir. Je dis la même chose de l'idée peu avantageuse que pourroit donner de moi mon

Disc. d'Alcibiade exilé, aux Lacédémoniens.

(1) La paix avoit été conclue par l'entremise sur-tout de Nicias, ennemi d'Alcibiade.

dévouement au peuple. Ma famille fut toujours contraire aux tyrans d'Athenes : or, dans un état, on ne peut être opposé à quelques hommes qui dominent, sans être partisan de la multitude. Voilà le principe de mon zele à défendre le peuple. D'ailleurs, ma république étant attachée à la démocratie, j'étois bien obligé, malgré moi, de m'accommoder à cette constitution. J'ai tâché du moins, en gouvernant, de faire paroître plus de modération que ne le comporte la licence démocratique. Notre siecle ni celui de nos peres n'ont manqué de citoyens qui portent le peuple à la violence : ce sont eux qui m'ont fait exiler. Tant que j'ai été à la tête des affaires, j'ai cru devoir maintenir une forme de gouvernement que je trouvois établie, avec laquelle Athenes étoit devenue la plus puissante des villes & la plus indépendante. Car les plus sensés d'entre nous connoissoient la nature de la démocratie; je la connoissois mieux que tout autre, & je pourrois mieux que personne me déchaîner contre elle. Mais je ne dirois rien de nouveau sur l'extravagance reconnue de cette administration; je dis donc seulement qu'il ne me paroissoit point sûr de la changer pendant la guerre, lorsque vous étiez à nos portes. Voilà tout ce qui a pu vous indisposer contre moi.

Voici maintenant les objets qui doivent faire la matiere de votre délibération, & sur lesquels

je dois vous conſeiller comme en étant mieux inſtruit. Nous ſommes paſſés en Sicile, d'abord pour ſubjuguer les peuples de cette contrée & après eux les peuples d'Italie; enſuite pour tenter d'aſſujettir les Carthaginois & les pays de leur obéiſſance. Tous ces projets ou la plus grande partie étant achevés, nous devions attaquer auſſitôt le Péloponèſe avec les ſoldats grecs de toute la Sicile, & les troupes ſoudoyées de pluſieurs Barbares, les Iberes & autres qui paſſent pour les plus belliqueux. Enveloppant tout le Péloponèſe avec les vaiſſeaux que nous aurions fait conſtruire dans les forêts d'Italie, emportant de force une partie des villes avec des armées de terre qui ſeroient à nos ordres, environnant les autres de retranchemens, nous eſpérions réduire ſans peine toute cette contrée & dominer enſuite ſur la Grece entiere. Quant aux ſubſides & aux vivres, les pays que nous aurions conquis devoient nous en fournir ſuffiſamment ſans qu'il fallût employer les fonds de notre tréſor. Voilà quels étoient nos deſſeins dans l'expédition que nous venons d'entreprendre; j'en ſuis parfaitement inſtruit, & vous pouvez m'en croire. Les généraux qui ſont reſtés en Sicile les exécuteront s'ils le peuvent.

Il faut vous montrer à préſent que, ſi vous négligez de ſecourir la Sicile, elle ne peut échapper à l'ambition d'Athenes. Quoique les Siciliens

ne ſoient pas fort habiles, ils pourroient néanmoins, s'ils ſe réuniſſoient, échapper encore au danger. Les Syracuſains étant ſeuls, ayant déja été vaincus quoiqu'ils aient raſſemblé leurs forces, & d'ailleurs enfermés du côté de la mer, ne pourront réſiſter aux troupes que les Athéniens ont tranſportées dans ce pays. La priſe de Syracuſe rendra ceux-ci maîtres de toute la Sicile, enſuite de l'Italie, & le péril, comme je le diſois tout-à l'heure, ne tardera pas à venir chez vous. Ainſi croyez que vous n'aurez pas ſeulement à délibérer ſur la Sicile, mais ſur le Péloponèſe, ſi vous ne faites ſans délai ce que je vais vous dire. Envoyez ſur des vaiſſeaux une armée compoſée d'hommes qui puiſſent être rameurs dans le paſſage, & ſoldats à leur arrivée; &, ce que je regarde comme plus eſſentiel qu'une armée, envoyez un chef Lacédémonien, qui mette de la diſcipline dans les troupes qu'auront fournies une partie des peuples, qui engage les autres à en fournir. Par-là, vos amis déclarés auront plus d'aſſurance, & ceux qui héſitent de ſe joindre à votre république, le feront avec moins de crainte. Ce n'eſt pas tout: il faut porter ouvertement la guerre dans l'Attique, afin que les Syracuſains, ne pouvant douter de l'intérêt que vous prenez à eux, réſiſtent plus vivement aux attaques des Athéniens, & que ceux-ci ſoient moins en état d'envoyer des ren-

forts en Sicile. Il vous faut ſaiſir & fortifier Décélée, ce que les Athéniens redouterent toujours, & la ſeule choſe à laquelle ils croient qu'on ait manqué dans cette guerre. On eſt sûr de cauſer à ſes ennemis un tort réel, lorſqu'on eſt inſtruit de ce qu'ils ont le plus à craindre, & qu'on agit en conſéquence : car il eſt probable qu'ils connoiſſent & qu'ils appréhendent ce qui peut leur nuire. Je ne détaillerai pas tous les avantages que vous vous procurerez à vous-mêmes, & que vous retirerez à vos adverſaires, en fortifiant Décélée ; voici les principaux. Le pays & toutes ſes reſſources feront à vous par force ou autrement. Vos ennemis feront privés auſſi-tôt de leurs mines du mont Laurium (1), du revenu qu'ils tirent des campagnes & de l'adminiſtration de la juſtice, & ſur-tout du tribut de leurs alliés, qui, vous voyant enfin faire la guerre avec vigueur, négligeront d'acquitter leur taxe. L'exécution prompte & vive

(1) Les Athéniens avoient dans l'Attique, ſur le mont Laurium, des mines fort riches dont ils tiroient un grand revenu. Les Lacédémoniens étant campés ſur leur territoire, les empêcheroient d'exploiter ces mines. Les amendes impoſées aux citoyens accuſés & condamnés pour divers griefs, formoient encore un revenu dont les Athéniens ſe verroient privés, parce que les ennemis étant dans leur pays, ils ſeroient obligés d'interrompre ou de ralentir beaucoup l'exercice des tribunaux.

de tout ceci dépend de vous, Lacédémoniens; pour moi je ſuis convaincu que la choſe eſt poſſible, & je me perſuade que je ne ſerois point trompé dans mon attente.

Au reſte, ne me regardez pas comme ſuſpect, parce que je me joins aux plus grands ennemis de ma patrie, & que je l'attaque maintenant avec chaleur, moi qui paſſai toujours pour lui être affectionné. Ne penſez pas que mon zele pour vous ſoit celui d'un ennemi exilé. Je ſuis ennemi de ceux qui m'ont chaſſé injuſtement, & non de Lacédémone, comme vous le reconnoîtrez ſi vous ſuivez mes conſeils. Les plus grands ennemis d'Athenes ne ſont pas les Lacédémoniens qui lui ont fait du mal lorſqu'ils étoient en guerre avec elle, mais ceux qui ſoulevent contre elle ſes meilleurs amis. J'ai aimé ma patrie lorſque mes concitoyens reconnoiſſoient mes ſervices, & non à préſent qu'ils les paient d'ingratitude. D'ailleurs, je marche moins contre ma patrie, que je ne cherche à la recouvrer; & celui qui en étant chaſſé par une injuſtice, tente tous les moyens d'y rentrer, l'aime plus que celui qui ne ſonge pas à y revenir dès qu'il en eſt exclus (1). Vous

(1) On ſent toute la foibleſſe de la raiſon d'Alcibiade. On aime ſa patrie lorſqu'on ſupporte avec douceur même ſes mauvais traitemens, & qu'on cherche à lui faire du bien

devez donc, Lacédémoniens, m'employer sans crainte dans les circonstances les plus embarrassantes & les plus hasardeuses, persuadés, d'après la voix publique, que si Alcibiade vous a fait beaucoup de mal étant votre ennemi, il peut vous rendre d'importans services étant votre ami, lui sur-tout qui connoît les affaires d'Athenes par expérience & les vôtres par conjecture. Croyez qu'il s'agit maintenant de vos plus grands intérêts; ne balancez pas à passer en Sicile & à marcher contre l'Attique. Vous sauverez un grand pays avec le peu de troupes que vous enverrez à Syracuse; vous détruirez pour toujours la puissance actuelle d'Athenes: & n'ayant plus rien à craindre pour la suite, vous serez les arbitres de toute la Grece, qui recevra votre empire avec empressement, qui vous obéira par amour & non par crainte. ——

Les conseils d'Alcibiade ne furent suivis que trop fidellement pour le malheur de sa patrie. Les Lacédémoniens arrêterent qu'on fortifieroit le

---

lors même qu'elle nous fait du mal. Au reste, il annonce ici assez clairement qu'il veut se servir des Lacédémoniens pour humilier la ville d'Athenes, pour abattre sa puissance & son orgueil, & la réduire à recevoir malgré elle celui qu'elle a forcé de s'exiler.

poſte de Décélée, & que Gylippe ſe tranſporteroit en Sicile avec un certain nombre de vaiſſeaux. Le ſiege de Syracuſe commencé; les ouvrages des Athéniens pour inveſtir la ville & ceux des Syracuſains pour la défendre, une rupture ouverte entre Athenes & Lacédémone; voilà ce qui remplit la campagne & la dix-ſeptieme année de la guerre. Il eſt bon d'avertir avant de paſſer au livre ſeptieme, que tout le ſiege de Syracuſe eſt le plus beau morceau de narration de Thucydide, par la multiplicité & la variété des événemens autant que par la maniere dont l'hiſtorien les préſente.



LIVRE VII.

JUSQU'ALORS les Athéniens avoient eu quelques avantages; mais l'arrivée de Gylippe avec les fecours de Lacédémone & de Corinthe, changea la face des chofes; fans s'effrayer d'un léger échec qu'il avoit effuyé d'abord, il empêcha les affiégeans de fermer leur circonvallation, les enferma eux-mêmes par un mur & des forts qu'il fit conftruire, ranima le courage des affiégés, & les fit fecourir plus puiffamment par les autres Siciliens dont il parcourut les villes. Nicias étoit, fans doute, un général fort habile, un homme prudent & fage; mais il montra jufqu'à la fin, dans toutes fes opérations, une lenteur qui ruina fans reffource fes troupes de terre & de mer. Il avoit commencé trop tard le fiege de Syracufe, & il ne fut pas l'abandonner à propos, lorfqu'il étoit encore poffible de fauver une grande partie de la flotte & des foldats. Quoi qu'il en foit, voyant que fes forces diminuoient tous les jours, & que celles des ennemis augmentoient, il dépêcha à Athenes, & écrivit au peuple une lettre qui fut lue en pleine affemblée. Voici en quels termes elle étoit conçue :

Athéniens, nous vous avons déja informés par Lettre de Ni-

cias aux Athéniens.

nos dépêches, de plufieurs détails & fuccès de notre entreprife; mais il eft fur-tout à propos aujourd'hui que vous fachiez l'état préfent des affaires, pour que vous y donniez ordre. Nous avions eu l'avantage fur les Syracufains dans la plupart des combats, & les lignes où nous fommes maintenant étoient fort avancées; Gylippe Lacédémonien eft arrivé avec des troupes du Péloponèfe & de quelques villes de Sicile. Nous l'avons vaincu une premiere fois; dans un fecond combat, foutenu d'une cavalerie nombreufe & de tous fes gens de trait, il nous a forcés & repouffés jufque dans nos retranchemens. Nous y demeurons renfermés fans ofer rien entreprendre ni achever notre circonvallation, vu le nombre fupérieur de nos ennemis. Une partie de nos foldats font occupés à garder nos forts, & nous ne pouvons faire ufage de toutes nos troupes. D'ailleurs les Syracufains ont coupé nos lignes par un mur fimple qui nous empêche de les fermer : il nous faudroit des forces confidérables pour renverfer leur mur. Ainfi d'affiégeans nous fommes devenus affiégés, au moins du côté du rivage dont nous ne pouvons nous écarter à caufe de leur cavalerie. Ils viennent encore d'envoyer dans le Péloponèfe pour obtenir de nouveaux renforts : Gylippe parcourt les villes de Sicile pour engager celles qui font neutres à fe déclarer, & pour tirer des autres des

hommes & des vaiſſeaux. Ils ſe diſpoſent, je l'ai ſu, à nous attaquer par terre & par mer. Ils ont appris que notre flotte, dont les vaiſſeaux & les hommes étoient d'abord dans le meilleur état, eſt maintenant fort affoiblie. Nos galeres, que nous ne pouvons mettre à ſec pour les radouber, font eau de toutes parts. Nous craignons ſans ceſſe d'être aſſaillis par la flotte de nos adverſaires, qui eſt auſſi forte que la nôtre & même plus nombreuſe. Il eſt certain qu'ils ſe préparent à faire quelque tentative; ce qu'ils peuvent aſſurément, avec la facilité qu'ils ont de mettre à ſec leurs navires, & n'étant pas obligés de les garder toujours à la rade. Nous, au contraire, quand nous aurions un très-grand nombre de vaiſſeaux, nous ne pourrions entreprendre une attaque, réduits comme nous ſommes à les tenir perpétuellement ſur la défenſive. Car pour peu que nous vinſſions à relâcher de nos ſoins, nous manquerions bientôt de vivres, n'ayant déja que trop de peine à faire paſſer nos convois à la vue de Syracuſe. C'eſt-là ce qui a fait périr beaucoup de matelots, & qui en fait périr encore tous les jours. Forcés d'aller chercher au loin le bois, l'eau & le fourrage, ils ſont enlevés par la cavalerie ennemie. La proximité des camps favoriſe la déſertion des eſclaves. Les étrangers que nous avons contraints de ſervir ſe diſperſent dans les villes. Quant à ceux que nous

avons engagés par une forte paie, qui croyoient venir au pillage plutôt qu'au combat, comme ils voient, contre leur attente, qu'on a des forces suffisantes pour nous résister, les uns vont se rendre aux ennemis, les autres se retirent où ils peuvent dans la Sicile qui est fort étendue. Il est même des matelots qui ont gagné les commandans de navires, & mis à leur place des esclaves Hyccariens (1) achetés dans le pays. En conséquence, il n'y a plus de précision dans la manœuvre : car, vous le savez, la bonté d'un équipage n'est pas de longue durée, & il est peu de matelots qui entendent à manier la rame & à faire mouvoir un navire. Mais ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est que vos esprits n'étant point faciles à gouverner, votre général a beaucoup de peine à arrêter ces désordres. Il ne peut retrouver des hommes pour mettre dans les vaisseaux, comme les ennemis à qui il en vient de toutes parts. Les villes qui nous sont alliées, Naxe & Catane, sont hors d'état de nous en fournir ; il faut nécessairement que nous en demandions à la ville d'où nous avons amené ce qui a péri & ce qui nous reste. Mais si, pour comble de malheur, les places de l'Italie, d'où nous tirons notre subsistance,

(1) *Des esclaves Hyccariens*, des esclaves pris dans Hyccare, ville de Sicile, qui avoit été prise par les Athéniens.

apprennent

apprennent quelle eſt notre ſituation ; ſi voyant que nous ne recevons pas de ſecours, elles viennent à nous abandonner & à paſſer du côté des ennemis, il n'eſt plus pour nous de reſſources ; nous ſommes défaits ſans combat.

Je pourrois yous mander des choſes plus agréables, mais qui ne feroient pas auſſi utiles. Vous devez être inſtruits de ce qui ſe paſſe dans votre armée pour y donner ordre : d'ailleurs je connois votre caractere, je ſais que vous aimez à entendre des menſonges flatteurs ; mais qu'enſuite vous vous en prenez à ceux qui vous ont trompés, ſi l'événement ne répond pas à ce qu'ils vous annoncent. J'ai donc cru que le plus sûr étoit de vous dire la vérité. Au reſte, ſoyez perſuadés que juſqu'ici vous n'avez aucun ſujet de vous plaindre ni des chefs, ni des ſoldats, & qu'ils ont toujours bien fait leur devoir. Mais comme toute la Sicile ſe ſouleve contre nous, & qu'on attend de nouvelles troupes du Péloponèſe, je vous préviens que nous ne pouvons plus réſiſter aux forces actuelles des ennemis : il faut nous rappeller, ou nous envoyer une armée auſſi forte que la premiere avec des fonds conſidérables pour l'entretenir. Il faut auſſi me donner un ſucceſſeur, mes infirmités ne me permettant plus de ſoutenir le poids du commandement ; & il me ſemble que mes longs ſervices, lorſque j'étois en pleine ſanté,

m'ont bien mérité cette grace. Enfin, quoi que vous deviez faire, faites-le sans délai & sans remise pour le printemps. Les Syracusains ne tarderont pas à tirer des secours de la Sicile : quant à ceux du Péloponèse, ils seront peut-être plus lents ; mais si vous n'y prenez garde, vous serez surpris ou prévenus, comme il est déja arrivé par le passé. ——

Voilà ce qu'écrivoit Nicias. Sans lui envoyer de successeur, on ordonna que l'on formeroit de nouvelles armées de terre & de mer ; & l'on élut Eurymedon & Démosthene en la place d'Alcibiade, & de Lamachus qui avoit été tué dans une attaque. Eurymedon partit aussi-tôt avec dix navires & quelque argent pour assurer Nicias d'un prompt secours. Les Athéniens & les Lacédémoniens passerent l'hiver à lever des troupes pour envoyer des secours en Sicile. Dès les premiers jours du printemps, les Lacédémoniens & leurs alliés passerent dans l'Attique sous la conduite du roi Agis ; & après avoir ravagé la campagne, ils fortifierent Décélée, & se retrancherent dans ce poste qui est à quatre lieues d'Athenes. Les Athéniens envoyerent trente vaisseaux, sous le commandement de Chariclès, pour ravager les côtes du Péloponèse. Démosthene partit ensuite avec soixante-cinq navires, chargés de douze mille

Athéniens, outre les ſoldats qu'il avoit ramaſſés dans toutes les îles & les pays de l'obéiſſance d'Athenes. Après ſon départ, il arriva treize mille Thraces d'infanterie légere ; mais comme Démoſthene, qui devoit les mener en Sicile, étoit parti, on trouva à propos de les renvoyer pour décharger de cette dépenſe la république qui commençoit à manquer d'argent depuis que les ennemis étoient retranchés à Décélée. Tout étoit continuellement ravagé, & on étoit privé des revenus de la campagne. La ſuperbe Athenes n'étoit plus qu'une ville de guerre. Pendant le jour, on faiſoit la garde tour-à-tour aux portes ; pendant la nuit, tous les habitans étoient ſur les murailles ou ſous les armes, en hiver comme en été. On ſoutenoit à la fois deux guerres conſidérables, & avec tant d'opiniâtreté, que, tandis qu'Athenes étoit, pour ainſi dire, bloquée, elle bloquoit une autre ville auſſi puiſſante qu'elle, & y envoyoit continuellement du renfort. Cela étonnoit toute la Grece, qui n'avoit pas cru qu'elle pût tenir plus de deux ou trois campagnes. Cependant il y avoit dix-ſept années que la guerre duroit, lorſqu'elle en entreprit une nouvelle qui n'étoit pas moindre. Ce qui prouve la bonté de l'adminiſtration de Périclès, & que les Athéniens euſſent été invincibles, ſi, d'après ſes conſeils, ils n'euſſent pas entrepris de guerre hors de la Grece. Les treize mille Thraces

furent renvoyés ; mais on leur donna un chef avec ordre de ravager les côtes de la Béotie. Ces Barbares entrerent dans Mycaleſſe, & mirent tout à feu & à ſang. Ils ſe retiroient chargés du butin ; des troupes thébaines accoururent, reprirent le butin, & forcerent les Thraces de regagner précipitamment leurs vaiſſeaux.

Diſcours indirect de Gylippe & d'Hermocrate aux Syracuſains.

Cependant Gylippe, après avoir fait le tour de la Sicile & raſſemblé des ſecours de tous côtés, engagea les Syracuſains à équipper une flotte, & à haſarder un combat naval, ſur l'eſpérance d'un ſuccès digne d'une ſi grande entrepriſe. Il étoit ſecondé par Hermocrate qui conſeilloit au peuple de ſa ville d'attaquer hardiment ſur mer les Athéniens : il montroit que ceux-ci n'avoient pas poſſédé de tout temps & comme un héritage de leurs ancêtres la ſcience dans la marine ; que c'étoient les Perſes qui les avoient forcés d'y devenir habiles ; que, par leur poſition, ils avoient moins de facilité pour y réuſſir que les Syracuſains ; que pour impoſer à des hommes auſſi entreprenans que l'étoient leurs ennemis, il falloit l'être ſoi-même ; que c'étoit moins par leur puiſſance que par leur audace qu'ils épouvantoient les autres ; qu'on les réprimeroit en les combattant par les mêmes armes : il étoit aſſuré que les Syracuſains tireroient plus d'avantage de leur réſolution contre

les Athéniens que ceux-ci n'en tireroient contre eux de leur expérience : ils ne devoient donc pas balancer à tenter le ſort d'une bataille navale. ——

Le peuple fut déterminé par les diſcours de Gylippe & d'Hermocrate. On combattit à la fois ſur l'un & l'autre élément. Les Athéniens remporterent ſur mer une victoire qui ne leur fut pas très-avantageuſe ; & ils eſſuyerent ſur terre une défaite qui les mit dans le plus grand embarras, ne pouvant plus avoir de vivres qu'à la pointe de l'épée.

Il y eut un peu au loin quelques expéditions de part & d'autre qui produiſirent peu d'effets. Les Corinthiens avoient à l'ancre, près de Naupacte, un nombre de vaiſſeaux pour la sûreté des navires qui alloient au ſecours de Syracuſe. Ils en raſſemblerent encore quelques-uns, & ſe mirent en état de combattre trente-trois galeres athéniennes qui venoient les attaquer. Les deux partis ayant eu à-peu-près un égal avantage, s'attribuerent chacun la victoire. Tandis que l'on combattoit à Naupacte, on livroit dans le port de Syracuſe un combat bien plus important. Après diverſes eſcarmouches ſur terre & ſur mer, on engagea enfin une bataille navale, où les Syracuſains urent une ſupériorité viſible qu'ils dûrent ſur-

tout aux éperons dont ils avoient armé la proue de leurs vaiſſeaux.

Cependant Démoſthene, après quelques expéditions faites dans la Laconie, ſelon les ordres qu'il en avoit reçus, avoit navigé en diligence vers la Sicile; il arriva avec une flotte de ſoixante-treize galeres, chargées d'environ cinq mille ſoldats peſamment armés, tant des troupes auxiliaires que des autres, ſans comprendre les gens de trait & le reſte de l'équipage. L'arrivée de ce nouveau renfort remplit les aſſiégés d'étonnement & de frayeur, & rendit le courage aux aſſiégeans qui commençoient à s'affoiblir. Démoſthene ayant vu l'état de l'armée, crut qu'il ne falloit pas perdre de temps comme avoit fait Nicias qui avoit paſſé l'hiver à Catane, au lieu d'attaquer Syracuſe, & avoit donné lieu à Gylippe d'y jetter des troupes. Voulant donc profiter de la terreur des ennemis, & voyant que le mur qui coupoit la circonvallation étoit ſimple & facile à emporter, il réſolut de l'attaquer. Il ſe hâta d'exécuter ce projet qui mettoit plutôt fin à la guerre, dans la vue qu'en réuſſiſſant il ſe rendroit maître de Syracuſe; ſinon, qu'il leveroit le ſiege, & ne fatigueroit pas davantage les troupes par tant de combats, qui, ſans rien décider, ne faiſoient qu'épuiſer la ville d'Athenes par des dépenſes inutiles. N'ayant pu réuſſir à emporter le mur qu'on défendit vigoureuſement,

il se restreignit à l'attaque d'un poste qui devoit le rendre maître du mur. Comme on n'y pouvoit monter de jour sans être découvert, il partit au milieu de la nuit avec toutes les troupes, & tout l'équipage nécessaire pour se retrancher dans le poste lorsqu'il l'auroit pris. Tout parut lui réussir d'abord. Les soldats établis à la garde du passage sont repoussés, bientôt le mur est emporté d'emblée, toute la ville qui accourt en armes ne peut tenir; & les Athéniens s'avancent pour forcer tout ce qui résiste. Arrêtés tout court par un corps de Béotiens qui fit ferme, ils reculent & sont mis en fuite. Le désordre fut tel qu'on peut se l'imaginer pendant la nuit où le clair de la lune laissoit appercevoir les objets, mais ne permettoit pas de les distinguer. Les uns accouroient victorieux sans savoir rien de la défaite de leurs compagnons, les autres s'enfuyoient, ceux qui n'avoient pas encore combattu marchoient au hasard; plusieurs se cherchant & ne pouvant se reconnoître, ni distinguer l'ami de l'ennemi, ne savoient qui frapper ou épargner. Dans la confusion & le tumulte, ils en venoient souvent aux mains les uns avec les autres & s'égorgeoient mutuellement; tandis que le vainqueur tomboit sur eux & les massacroit sans pitié. Enfin, tous ne songerent plus qu'à fuir; un grand nombre, au lieu de gagner la descente qui étoit trop étroite, se préci-

piterent à bas de la montagne. L'entreprise fut donc manquée & coûta beaucoup de monde aux Athéniens.

L'ennemi, que l'arrivée de la flotte avoit un peu abattu, reprit cœur par cette victoire. Gylippe parcourut une seconde fois la Sicile pour ramasser de nouvelles troupes. La défaite que venoient d'essuyer les Athéniens, lui donnoit l'espérance de les forcer dans leurs retranchemens; & on ne songeoit plus tant à se sauver qu'à les perdre. Après un si mauvais succès dans une entreprise importante, Démosthene étoit d'avis de lever le siege & de se retirer au plutôt. C'étoit, sans doute, le meilleur parti à prendre; mais Nicias donna tant de raisons pour rester, qu'on resta, & qu'il ne fut plus possible de partir lorsqu'on le voulut, l'ennemi ayant fermé les passages. Gylippe revint avec des renforts considérables.

Après quelques petits combats sur mer, où les Syracusains & les Athéniens eurent chacun quelque avantage, on se prépara à une bataille navale, qui fut décisive. Thucydide fait l'énumération des peuples Grecs & Barbares qui avoient pris parti dans cette guerre : le nombre de ces peuples, en effet, a de quoi surprendre. Nicias voyoit les soldats découragés par la bataille qu'on avoit perdue avant l'arrivée de Démosthene, mais déterminés à combattre parce qu'on man-

quoit de vivres; il les aſſembla, & leur adreſſa ce diſcours :

Soldats, Athéniens & alliés, vous allez tous combattre également, ainſi que les ennemis, pour le ſalut de vos perſonnes & pour la patrie, puiſque la victoire nous procurera à chacun l'avantage de revoir nos femmes & nos enfans. Vous ſentiriez-vous découragés à l'exemple de ces hommes peu aguerris qui, vaincus dans un premier combat, ne ſongent plus qu'à leur défaite & ſont abattus pour toujours? Je m'adreſſe à vous, Athéniens, qui vous êtes déja trouvés dans pluſieurs actions; & à vous, alliés, qui fûtes par-tout les compagnons de nos périls. Inſtruits par expérience des haſards de la guerre, & eſpérant que la fortune nous favoriſera à notre tour, préparez-vous à combattre de nouveau avec une ardeur qui réponde à votre multitude. J'ai tout examiné conjointement avec les pilotes; j'ai pris tous les avantages qu'on peut prendre dans un port étroit contre le nombre des vaiſſeaux ennemis. Pour rendre inutiles les troupes que nos adverſaires ont diſpoſées ſur les ponts, & qui nous ont fait perdre la bataille précédente, j'ai eu l'attention de border nos galeres de gens de trait & de les remplir de ſoldats peſamment armés : ils nous embarraſſeroient ſi nous combattions en pleine

Second diſcours de Nicias à ſes troupes.

mer, & leur poids nuiroit à l'agilité de nos mouvemens; mais obligés de combattre de pié-ferme comme sur terre, nous en tirerons un grand service. J'ai trouvé le moyen, sans rien changer à la construction de nos navires, de résister aux éperons des galeres de Syracuse, pourvu que les ordres soient bien exécutés. Ce sont des harpons de fer, qui, les accrochant, rompront leur coup, & les empêcheront de se mouvoir pour revenir à la charge; ce qui nous a nui plus que toute autre chose. Obligés, je le répete, de combattre de pié-ferme comme sur terre, il est visible que notre avantage est de nous attacher à la flotte des ennemis, & de les forcer de s'attacher à la nôtre; d'autant plus que tout le rivage est à eux hors l'espace qui est occupé par notre camp. Combattez donc de toutes vos forces, & prenez garde qu'on ne vous pousse contre le bord. Lorsque les vaisseaux se seront approchés, ne vous séparez point avant que d'avoir nettoyé le tillac des ennemis. Cet ordre s'adresse particuliérement aux soldats: car l'exécution regarde sur-tout les combattans; & telle est notre position, que nous serons redevables à l'infanterie de la plus grande partie de la victoire. J'exhorte les matelots, & même je les conjure, de ne pas se laisser décourager par leur derniere défaite, puisque leurs navires sont maintenant mieux garnis & en plus grand nombre.

O vous qui, ſans être Athéniens, étiez regardés comme tels par l'imitation de nos mœurs & par la facilité à parler notre langue, qui, grace aux avantages de notre ville auxquels vous participiez plus que nous, étiez eſtimés & redoutés dans toute la Grece, penſez combien il eſt doux & ſatisfaiſant de conſerver ces avantages! Puiſque ſeuls de nos alliés vous en jouiſſiez librement, craignez de les trahir en ce jour. Pleins de mépris pour les Corinthiens que vous avez ſi ſouvent vaincus, & pour les Siciliens dont aucun n'oſoit tenir devant vous lorſque notre flotte n'avoit reçu aucun échec, réſiſtez-leur tous avec courage; montrez-leur que, malgré votre foibleſſe & le contre-temps que vous avez eſſuyé, vous l'emporterez par votre expérience ſur leurs forces & ſur leur fortune. Quant aux citoyens d'Athenes, je leur adreſſe encore la parole; qu'ils ſe rappellent qu'ils n'ont point laiſſé de galeres dans leurs arſenaux ni de jeuneſſe dans leur ville, pour remplacer ce qu'ils vont haſarder; que leurs ennemis de Sicile paſſeront auſſi-tôt dans l'Attique, & que leurs concitoyens qui ſont reſtés à Athenes, ne pourront repouſſer à la fois & les troupes qui ſont à préſent dans leur pays & celles qui viendront de ces contrées. Vous, ſoldats, vous tomberez ſur le champ entre les mains des Syracuſains; & vous ſavez dans quelle vue vous

les avez attaqués : vos compatriotes tomberont ſous la puiſſance de Lacédémone. Puis donc que, dans une ſeule action, vous allez combattre pour eux & pour vous, ſignalez votre bravoure aujourd'hui plus que jamais ; ſongez, chacun en particulier & tous enſemble, matelots & combattans, qu'en vos mains réſident, le ſalut du reſte de nos citoyens, nos troupes de terre & de mer, la marine d'Athenes & ſon grand nom. S'il en eſt qui l'emportent ſur les autres par la ſcience & par le courage, ils ne peuvent le montrer dans une conjoncture plus importante & plus critique pour eux-mêmes & pour la patrie. ——

C'eſt ainſi que Nicias cherchoit à ranimer le courage de ſes troupes. Gylippe & les chefs Syracuſains de leur côté encouragerent leurs ſoldats par cette harangue :

Diſcours de Gylippe & des chefs Syracuſains à leurs troupes.

Syracuſains & vous alliés, la plupart de vous n'ignorent pas, ſans doute, qu'on a déja fait de grandes choſes & qu'on va encore combattre pour de grands objets. Si vous n'aviez eu cette idée, euſſiez-vous pris les armes avec tant d'ardeur ? Mais ſi vous ne le ſentiez pas encore autant qu'il le faut, nous allons vous inſtruire. Les Athéniens étoient paſſés dans ce pays, d'abord pour aſſervir la Sicile, & enſuite, s'ils réuſſiſſoient, pour envahir le Péloponèſe & le reſte de la Grece. Quoiqu'ils

ſoient les Grecs les plus puiſſans qu'aient vus les ſiecles paſſés & les temps actuels, vous êtes les premiers qui leur ayez réſiſté dans la marine qui leur a tout ſoumis; vous les avez déja vaincus dans pluſieurs actions, & il eſt probable que vous les vaincrez encore dans celle-ci. Dès qu'on a reçu un échec dans la partie où l'on croit exceller, on eſt abattu pour la ſuite, & on a moins d'aſſurance que ſi on n'avoit jamais eu cette opinion de ſoi-même. Fier juſqu'alors de ſa ſupériorité, mais fruſtré du ſuccès contre ſon attente, on n'a plus qu'un courage inférieur à ſes forces. Et c'eſt-là, ſans doute, ce qu'éprouvent aujourd'hui les Athéniens. Pour nous, le courage que nous avions déja, & qui nous a fait ſoutenir la guerre, quoique nous ne fuſſions pas encore fort expérimentés, eſt maintenant plus ferme. La haute idée qu'on a de notre ſcience dans la marine, depuis que nous avons vaincu les plus habiles marins, redouble notre eſpoir: or, plus on a d'eſpoir dans les entrepriſes, plus on montre ordinairement d'ardeur. Quant aux troupes qu'ils ont diſpoſées à notre exemple ſur les ponts de leurs vaiſſeaux, elles ne ſont pas fort à craindre. Nous qui ſommes accoutumés à cette manœuvre, nous ſerons préparés contre de pareilles attaques; mais tous leurs ſoldats peſamment armés, tous leurs gens de trait, qui combattront contre leur uſage ſur

des galeres, qui ne sauront comment diriger leurs coups même lorsqu'ils seront en repos, n'empêcheront-ils pas le service des matelots, & ne s'embarrasseront-ils pas eux-mêmes, lorsqu'ils éprouveront des balancemens qui leur sont inconnus ? La multitude de leurs navires ne leur servira de rien ; j'en avertis ceux qui pourroient être effrayés, parce qu'ils ont l'avantage du nombre. Entassés dans un espace étroit, ils ne pourront, ni se mouvoir à leur volonté, ni éviter le choc de nos éperons. Mais écoutez ce qui est vrai & que nous croyons savoir certainement. Accablés de maux & pressés par la faim, c'est le désespoir qui les fait combattre, & non la confiance en leurs forces : ils veulent tenter la fortune, faire un dernier effort pour se sauver sur leurs vaisseaux, ou se retirer par terre en lieu de sûreté, comme ne pouvant être dans une plus triste situation. Combattez donc avec une espece d'animosité contre des ennemis mortels qui sont en désordre, & qui se livrent eux-mêmes entre nos mains. Croyez qu'il est fort légitime d'assouvir son ressentiment dans le sang de pareils adversaires, qui se sont armés, disent-ils, pour la défense de leur pays sur lequel vous vouliez faire des irruptions (1).

---

(1) *Sur lequel vous vouliez faire des irruptions*, en vous joignant aux Lacédémoniens leurs ennemis.

Oui, nous allons être les maîtres de nous venger d'ennemis odieux, ce qui paſſa toujours pour le plaiſir le plus doux. Vous n'ignorez pas quelle haine les anime contre les Syracuſains; vous ſavez qu'ils ſont venus pour nous aſſervir; que, s'ils avoient réuſſi, ils nous auroient traités indignement, ils auroient fait ſouffrir mille opprobres à nos enfans & à nos femmes, ils auroient imprimé une honte éternelle à Syracuſe. Faites donc retomber ſur eux les maux qu'ils vous réſervoient, ne vous laiſſez pas émouvoir par la compaſſion, & ne vous contentez pas de vaincre par leur fuite : ils fuiroient toujours même quand ils ſeroient vainqueurs. Il nous eſt honorable, en ſortant victorieux de cette guerre, de nous venger de nos ennemis, & d'aſſurer à toute la Sicile la liberté dont elle jouiſſoit auparavant. C'eſt un avantage qu'il eſt rare de trouver dans les combats, & que nous trouvons dans celui-ci, de ne rien perdre par la défaite, de tout gagner par la victoire. ——

Le combat fut opiniâtre, & la victoire longtemps diſputée. L'hiſtorien décrit avec intérêt, ſur-tout les inquiétudes & les mouvemens des Athéniens qui étoient reſtés au camp, & qui, par la poſition des lieux, contemploient la bataille comme d'un amphithéatre. Portant la vue de

divers côtés, ceux qui voyoient leurs guerriers avoir l'avantage, ne pouvoient contenir leur joie, & les yeux tournés vers le ciel, prioient les dieux de ne pas leur envier leur retour; ceux qui, d'autre part, voyoient le contraire, plus malheureux que les vaincus, pouffoient des cris & des lamentations; ceux dont les regards étoient arrêtés dans l'endroit où la victoire étoit en balance, fe tourmentoient de mille manieres, exprimant par leurs geftes & par leurs poftures les fentimens de crainte & d'efpérance qui agitoient tour-à-tour leur efprit: de forte que dans l'armée on entendoit à la fois des cris de joie & de trifteffe. Enfin la victoire fe décida entiérement pour les Syracufains. La flotte d'Athenes prit la fuite & fut pouffée contre le rivage.

Les Athéniens abattus ne fongeoient pas feulement à redemander leurs morts pour leur rendre les derniers devoirs; ils penfoient à s'enfuir pendant les ténebres de la nuit. On avoit réfolu de s'embarquer fur tous les vaiffeaux pour fe fauver au point du jour; mais les matelots refuferent d'obéir, ne fe croyant pas en état de forcer les paffages. Il fallut donc fe réfoudre à fe retirer par terre. On perdit en préparatifs du départ une journée pendant laquelle l'ennemi, avec toutes fes troupes, occupa les différentes avenues. On partit enfin, toute l'armée étant dans une profonde conſternation,

consternation, non-seulement pour le danger présent & la perte de la flotte aussi-bien que de l'espérance; mais par la vue des morts & des mourans, dont les uns étoient exposés aux bêtes farouches, & les autres à la cruauté des ennemis. Les malades & les blessés les conjuroient avec larmes de les emmener: les retenant quand ils vouloient partir, ou se traînant après eux, ils les suivoient le plus qu'ils pouvoient; & quand les forces venoient à leur manquer, ils avoient recours aux cris & aux plaintes, ils invoquoient contre eux les dieux & les hommes. Tout retentissoit de gémissemens; ce qui retardoit la marche, quoiqu'il fût à propos de se hâter pour sortir d'un pays ennemi. Chacun emportoit ce qu'il pouvoit avec ses armes; on eût dit des habitans d'une ville prise, qui se sauvent après avoir tout perdu. La consolation ordinaire des malheureux, d'avoir plusieurs compagnons de leurs infortunes, ne servoit qu'à aigrir leurs maux au lieu de les adoucir, lorsqu'ils pensoient comment ils étoient partis d'Athenes, parmi les vœux & les acclamations du peuple; & avec quelle honte ils se retiroient de devant Syracuse, parmi les cris & les imprécations de leurs camarades qu'ils abandonnoient. Arrivés triomphans sur des navires, ils étoient contraints de s'enfuir à pié; & ils étoient sur le point de tomber au pouvoir d'autrui eux qui étoient venus pour

s'assujettir les autres. Les maux présens qui les accabloient leur paroissoient supportables en comparaison des maux à venir que la crainte leur faisoit envisager. Nicias parcouroit les rangs, il tâchoit par ses discours de ranimer leur courage & de leur redonner espoir.

Troisieme discours de Nicias à ses troupes, après leur entiere défaite.

Athéniens & vous alliés, leur disoit-il, nous ne devons pas perdre espérance même dans notre situation malheureuse. Plusieurs ont déja échappé à de plus cruels embarras. Ne nous reprochons point des maux & des infortunes dont nous ne sommes point coupables. Moi-même, qui ne suis pas plus robuste qu'aucun de vous (vous voyez quel est mon état de langueur), & qui dans ma vie privée ou publique fus toujours aussi heureux qu'on peut l'être, je me trouve réduit aux mêmes extrémités que les derniers des citoyens. Cependant je me suis acquitté envers les dieux de ce qui leur étoit dû, j'ai traité les hommes avec équité & modération. La droiture & la régularité de ma conduite, me donnent la plus grande confiance pour l'avenir, & m'empêchent de me laisser abattre par des malheurs qui auront peut-être quelque fin. Nos ennemis ont eu assez de succès; & si notre entreprise a offensé quelque divinité, nous en sommes suffisamment punis. D'autres conquérans, emportés par une ambition natu-

relle à l'homme, ont du moins évité leur ruine totale. Nous devons espérer que les dieux traiteront désormais avec plus de douceur des infortunés plus dignes de leur compassion que de leur haine. En regardant vos armes, en voyant quel est votre nombre & votre bravoure, prenez courage, soldats; pensez que, par-tout où vous vous arrêterez, vous formerez aussi-tôt une ville, & qu'aucune autre ville de Sicile ne pourroit soutenir votre attaque, ni vous chasser de l'endroit où vous vous seriez établis. Marchez en bon ordre, toujours prêts à vous défendre, persuadés chacun que, dans quelque endroit que vous soyez forcés de combattre, vous y trouverez, si vous êtes vainqueurs, une ville & une patrie. Manquant de vivres, il faut que nous doublions le pas nuit & jour. Dès que nous serons arrivés dans un pays ami, nous serons en sûreté. Nos alliés nous sont encore fideles par la crainte qu'ils ont des Syracusains; invitons-les à venir au-devant de nous & à nous apporter des rafraîchissemens. En un mot, soldats, c'est pour vous une nécessité d'être courageux, puisque vous n'avez aucune place où vous puissiez trouver retraite en vous conduisant lâchement. Si vous échappez aux ennemis qui vous poursuivent, les uns trouveront ce qu'ils desirent de revoir; les Athéniens releveront la puissance d'Athenes quoique tombée : car ce sont

les hommes qui font une ville, & non des murs déserts ni des galeres vuides. ——

On marcha d'abord avec assez d'ordre, sans être inquiété ; mais bientôt on rencontra par-tout des ennemis, sur les montagnes, dans les plaines, sur les bords des fleuves. Les traits pleuvoient de toutes parts sur les malheureux Athéniens. Après bien des efforts inutiles pour échapper, leurs généraux se rendirent à condition qu'on feroit cesser le carnage. Les prisonniers furent menés à Syracuse. On fit mourir Nicias & Démosthene. La plupart des autres périrent, soit de leurs blessures, soit du mauvais air des prisons où ils furent enfermés.



LIVRE VIII.

PLUSIEURS croient, & avec raiſon, que le huitieme livre de l'hiſtoire de Thucydide, n'étoit que des mémoires compoſés par lui-même ſur leſquels il devoit travailler. En effet, on n'y trouve ni deſcriptions, ni harangues, comme dans les autres livres; on n'y voit qu'un ſimple expoſé des faits détaillés avec ordre. Athenes conſternée par la nouvelle de la défaite, mais non abattue, formant une nouvelle flotte, tenant ferme malgré la fierté de ſes ennemis & la révolte de la plupart de ſes alliés, malgré l'or des Perſes dont s'aidoient les Lacédémoniens, pluſieurs fois victorieuſe, vaincue en quelques rencontres plus par ſes propres diviſions que par les forces de ſes adverſaires; le gouvernement démocratique aboli, celui des Quatre-cents établi (1), & enſuite celui des Cinq-mille, puis le rétabliſſement de la démocratie; Alcibiade, après avoir abandonné le parti

(1) Comme on avoit beſoin à Athenes d'Alcibiade & des Perſes; & que l'on craignoit qu'ils n'euſſent pas de confiance dans le peuple, on imagina de remettre le pouvoir à quatre cents citoyens qui en abuſerent extrêmement; on le leur ôta pour le donner à cinq mille, & bientôt après l'ancien gouvernement fut rétabli.

de Lacédémone, & entrepris de procurer à sa patrie l'amitié de Tissapherne, satrape du roi de Perse, rétabli dans une assemblée de soldats qui le nomment général, agissant avec ardeur pour les Athéniens : ces événemens, & d'autres encore moins considérables, composent le huitieme livre, & terminent ce que Thucydide nous a laissé de son histoire. Ce livre renferme une partie de la dix-neuvieme année, la vingtieme toute entiere, & presque toute la vingt-unieme.





HARANGUES

TIRÉES DES HISTOIRES GRECQUES DE XÉNOPHON.

LIVRE PREMIER.

THUCYDIDE laiſſe ſon hiſtoire de la guerre du Péloponèſe ſur la fin de la vingt-unieme année; le dernier événement qu'il rapporte eſt une victoire remportée ſur mer par les Athéniens, & quelques ſuites de cet avantage. Xénophon, ſans aucune préface, ni réflexions préliminaires, continue le récit des faits, & commence où finit Thucydide. Il y a dans le calcul de cet hiſtorien quelque embarras que je n'ai pas entrepris de lever. Il ne compte que ſix ans juſqu'à la fin de la guerre, leſquels joints à vingt & un font les vingt-ſept années que l'on croit ordinairement qu'a duré la guerre du Péloponèſe. Cependant il dit en termes formels qu'elle a duré vingt-huit ans & demi, & il nomme vingt-neuf éphores (1),

(1) On éliſoit à Lacédémone tous les ans cinq éphores, ou premiers magiſtrats, dont l'autorité étoit ſupérieure à

ou premiers magiſtrats de Lacédémone, élus depuis le commencement de la guerre juſqu'à la fin. Quelle que ſoit la cauſe de cette erreur dans le calcul des temps, voyons l'abrégé des faits.

Les Athéniens eurent encore, ſur la fin de la vingt-unieme année, quelques ſuccès qu'ils dûrent ſur-tout à Alcibiade. Ce général ayant abandonné le parti des Lacédémoniens, s'étoit retiré auprès de Tiſſapherne, ſatrape du roi de Perſe, qu'il avoit mis dans les intérêts d'Athenes. Tiſſapherne avoit un caractere inconſtant & perfide, qui lui fit embraſſer tour-à-tour différens partis : ajoutez à ce caractere, qu'il avoit reçu ordre du roi de ſe déclarer contre les Athéniens. Après avoir accueilli & traité avec égard Alcibiade, il le fit arrêter un jour qu'il étoit venu le ſaluer & lui faire des préſens : mais cet illuſtre priſonnier, retenu à Sardes, ſe ſauva la nuit, & alla joindre la flotte athénienne avec quelques vaiſſeaux. Il fait voile vers Cyzique, attaque les ennemis, leur prend ſoixante galeres, force les Syracuſains, leurs alliés, de brûler leurs navires, & profitant de ſa victoire, tire de pluſieurs peuples des ſommes conſidérables. Pharnabaze, autre ſatrape du roi de Perſe, raſſura les Lacédémoniens découragés, &

---

celle des rois : l'année ſe marquoit par le nom du premier éphore, comme à Athenes par celui du premier archonte.

leur fournit de l'argent pour construire & équiper des vaisseaux. Une sédition dans Thase, d'où les partisans de Lacédémone furent chassés avec son gouverneur Etéonice, quelques entreprises du roi Agis retranché dans Décélée, finirent cette année, pendant laquelle les Carthaginois envoyerent cent mille combattans en Sicile, & se rendirent maîtres d'Himere & de Sélinonte. Cette même année, Hermocrate, qui a joué un si grand rôle dans la guerre de Sicile, & qui avoit rendu à sa patrie des services si importans, en fut payé d'ingratitude. Envoyé avec d'autres au secours du Péloponèse, il fut banni par le peuple avec ses collegues, & condamné sans être entendu : mais il ne tarda pas à être vengé par Denys (1) son gendre, qui, comme nous le verrons, s'empara de la souveraine puissance à Syracuse. La vingt-deuxieme année ne présente que quelques exploits de Thrasyle, général d'Athenes, quelques échecs reçus, les progrès d'Alcibiade, & quelques événemens peu remarquables. Pendant la vingt-troisieme, Alcibiade continua à remporter de grands avantages sur les ennemis, quoiqu'ils fussent secourus des trésors & de la cavalerie de Pharnabaze. Il

(1) Denys étoit d'une famille obscure, fils d'un autre Hermocrate que celui dont il est ici question, & dont il épousa la fille.

affiégea Byzance qui fut vivement défendue, mais qui lui ouvrit enfin ſes portes.

L'année ſuivante, le roi de Perſe donna à Cyrus, ſon jeune fils, le commandement de toutes les provinces maritimes avec ordre de ſecourir les Lacédémoniens de tout ſon pouvoir. Les Athéniens nommerent trois généraux, Conon & Thraſybule, qui furent ſouvent employés avant la ruine d'Athenes, & qui par la ſuite la rétablirent, l'un ſur mer, l'autre ſur terre. Le troiſieme général étoit Alcibiade, qui, après avoir recueilli cent talens de contributions, voulut retourner dans ſon pays où il étoit deſiré. Juſqu'alors regardé comme banni, n'ayant été rétabli que dans une aſſemblée de ſoldats, il avoit fait la guerre pour Athenes, mais ſans titre : en l'élevant au généralat, le peuple lui rendoit avec ſa premiere faveur tous les droits de citoyen. On accourut en foule au Pirée pour le voir. Les uns diſoient que c'étoit le premier des citoyens pour le mérite; lui ſeul avoit prouvé par des effets qu'il avoit été injuſtement exilé, qu'il avoit ſuccombé ſous les calomnies d'adverſaires qui valoient moins que lui, qui, dans l'adminiſtration, n'avoient ni ſon éloquence, ni ſon déſintéreſſement : qu'uniquement occupé de la gloire publique, il y avoit employé ſes propres fonds avec les reſſources de l'état : qu'étant accuſé d'avoir violé les myſteres,

il avoit demandé qu'on le jugeât ſur le champ, lorſque les imputations étoient toutes récentes; mais que ſes ennemis avoient attendu qu'il fût abſent pour le faire croire coupable, & le faire bannir de ſa patrie: que ſe voyant exilé, dépourvu de toute reſſource, il avoit été forcé par les conjonctures de ſe jetter entre les bras de ſes plus grands ennemis, au milieu deſquels il couroit ſans ceſſe des riſques pour ſes jours : que ſon banniſſement le mettoit hors d'état de ſervir ſes concitoyens, ſes parens, ſa patrie qu'il chériſſoit, & à laquelle il voyoit commettre des fautes : qu'un homme tel que lui n'avoit pas beſoin d'une révolution; que, s'il jouiſſoit de l'avantage d'être plus diſtingué que ceux de ſon âge & même que les vieillards, & ſi ſes ennemis le revoyoient auſſi puiſſant que par le paſſé, c'étoit au peuple qu'il en étoit redevable : que les hommes médiocres venoient ſouvent à bout d'écarter les citoyens d'un mérite ſupérieur, & qu'alors reſtant ſeuls ils étoient employés néceſſairement, parce qu'on ne trouvoit rien de mieux. Voilà ce que diſoient le plus grand nombre des Athéniens. Quelques-uns prétendoient qu'Alcibiade étoit la ſeule cauſe des maux qu'avoit déja éprouvés la république, & qu'il étoit à craindre que ſe faiſant chef de parti il ne la jettât dans les malheurs qu'elle avoit lieu d'appréhender. Au reſte, Alcibiade

entra comme en triomphe dans Athenes, où, après avoir fait son apologie dans le sénat & devant le peuple, & s'être justifié des crimes dont on l'accusoit, il fut déclaré généralissime avec un pouvoir absolu, comme seul capable de remettre la république dans son ancienne splendeur. La premiere chose qu'il fit fut d'aller célébrer par terre avec toute la ville les mysteres de Cérès qu'on n'osoit plus célébrer que par mer à cause des ennemis retranchés dans Décélée. Il ne tarda pas à partir, il fit voile vers l'île d'Andros qui s'étoit révoltée, & qui fut remise dans le devoir.

Cependant Lysandre prit le commandement de la flotte du Péloponèse qu'il mit en bon état avec l'or de Cyrus. Alcibiade ayant appris que Thrasybule fortifioit Phocée hors de l'Hellespont, l'alla trouver, laissant Antiochus pour commander à sa place, mais lui défendant de combattre en son absence. Au mépris des ordres de son général, Antiochus attaqua Lysandre qui le vainquit, lui prit quinze vaisseaux, & se retira à Ephese. Alcibiade de retour alla présenter la bataille au vainqueur jusque dans le port, & voyant qu'il ne vouloit pas sortir parce qu'il étoit le plus foible, il se retira. La nouvelle de la défaite ayant été portée à Athenes, on l'imputa à la négligence & aux débauches d'Alcibiade, & l'on élut en sa

place dix généraux. Ce général, à qui on ne laissa pas le temps de réparer une défaite dont il n'étoit pas la cause, ayant appris qu'on le révoquoit, partit avec sa galere, & alla se refugier dans des forts qu'il avoit en Thrace. Conon, un des dix généraux élus pour le remplacer, prit le commandement de l'armée navale par ordre du peuple.

Au commencement de la vingt-cinquieme année, les Lacédémoniens envoyerent pour successeur à Lysandre Callicratidas, qui, ayant ajouté à l'armée navale cinquante galeres de divers endroits, se prépara à aller attaquer les Athéniens avec cent quarante voiles. Il s'apperçut que les amis de Lysandre n'obéissoient qu'à regret, qu'ils tenoient des discours séditieux; il assembla donc les Lacédémoniens qui étoient présens & leur adressa ces paroles :

Je ne demande pas mieux, leur dit-il, que de m'en retourner d'où je viens; & soit qu'on veuille mettre à la tête de la flotte Lysandre ou un autre plus habile, je ne m'y oppose pas. Envoyé par Lacédémone pour commander les vaisseaux, je n'ai point autre chose à faire que d'exécuter ponctuellement ses ordres. Vous ne pouvez ignorer que Sparte & moi nous sommes uniquement jaloux du bien public : exposez donc sincérement l'avis que vous semble demander l'intérêt commun; Disc. de Callicratidas aux Lacédémoniens.

décidez enfin ſi je dois reſter, ou m'en retourner pour rendre compte de l'état & des plaintes de l'armée. ——

Ce diſcours modéré de Callicratidas lui ayant ramené tous les eſprits, il alla demander de l'argent à Cyrus qui le remit à deux jours; mais ennuyé d'attendre, & d'aller ſans ceſſe à ſa porte, il ſe rendit à Mylet d'où il envoya à Lacédémone pour avoir des fonds. Enſuite ayant aſſemblé les Miléſiens;

Diſcours du même Callicratidas aux Miléſiens.

Je ſuis obligé, leur dit-il, d'obéir aux magiſtrats de Sparte, & de ménager (1) les Perſes d'après leurs intentions. Je vous exhorte à vous porter à la guerre avec la plus grande ardeur, pour être plutôt en état de ſecouer le joug des Barbares, au milieu deſquels vous habitez & dont vous avez déja ſouffert une infinité de maux. Vous devez donner l'exemple aux alliés, nous fournir les moyens de pourſuivre promptement & vivement les ennemis, en attendant le retour des exprès que j'ai envoyés à Lacédémone pour en rapporter des fonds. L'argent qui reſtoit dans la

(1) J'ai ajouté quelque choſe au texte dans ce commencement du diſcours, pour mieux faire entendre la penſée de celui qui parle en la développant.

caisse, Lysandre, avant son départ, l'a rendu à Cyrus, comme si on n'en avoit plus besoin. Je me suis présenté à ce prince qui m'a toujours renvoyé à un autre temps. Je ne puis me déterminer à retourner sans cesse à la porte de son palais. Je vous réponds que, si nous remportons quelque avantage jusqu'à ce qu'il nous vienne de l'argent de Lacédémone, vous ne vous repentirez pas du service que vous nous aurez rendu. Montrons aux Barbares, avec le secours des dieux, que, sans leur faire bassement la cour, nous pouvons nous venger de nos ennemis. ——

Les Miléfiens contribuerent volontairement; & avec les sommes que Callicratidas tira de cette contribution, jointes aux cinq drachmes que les habitans de Chio fournirent à chaque soldat, il fut en état de faire voile vers Méthymne qu'il assiégea & qu'il prit. Il empêcha Conon de rentrer dans Samos, d'où il faisoit des courses sur mer, & l'obligea de se sauver vers Mitylene, où, après lui avoir enlevé un grand nombre de ses navires, il l'assiégea avec cent soixante-dix vaisseaux, & le tint bloqué par terre & par mer.

Les Athéniens informés de l'état de leur flotte, ordonnerent sur l'heure qu'on la secourroit avec cent dix galeres qui furent prêtes dans un mois. Ces galeres, avec quarante autres qui furent four-

nies par les alliés, formerent une flotte de cent cinquante voiles. Callicratidas ayant appris cette nouvelle, laiſſa Etéonice au ſiege avec cinquante vaiſſeaux, & ſe mettant en mer avec les cent vingt autres, il alla attaquer les Athéniens près des Arginuſes. Il périt dans le combat; les Lacédémoniens furent vaincus & perdirent plus de ſoixante-dix vaiſſeaux. Les Athéniens vainqueurs en perdirent douze (1) avec tous les hommes qui les montoient. Les généraux chargerent Théramene, Thraſybule, & quelques autres officiers, de faire voile avec quarante-cinq navires pour enlever les débris & les corps morts, tandis qu'on vogueroit avec le reſte contre Etéonice qui tenoit Conon aſſiégé devant Mitylene. Mais la tempête qui ſurvint ayant empêché d'exécuter cette réſolution, on paſſa la nuit en cet endroit après avoir dreſſé un trophée. On nomma à Athenes de nouveaux généraux, & on ne conſerva des dix anciens que Conon; à qui on donna pour collegues Adimante & Philoclès. Des huit autres, deux ne retournerent pas à Athenes & ſix y revinrent (2). Ces ſix furent arrêtés & préſentés au

(1) Le texte porte vingt-cinq, mais dans le diſcours ſuivant il n'eſt parlé que de douze.

(2) Xénophon ne parle pas du neuvieme, qui étoit, ſans doute, Léon, puiſqu'il nomme tous les autres. C'eſt pro-

peuple

peuple pour rendre compte de leur conduite. Théramene lui-même se déclara contre eux. Nous venons de voir qu'ils l'avoient chargé avec quelques autres de recueillir les débris & les corps morts. Thucydide parle de ce Théramene comme d'un homme qui avoit beaucoup d'esprit & d'éloquence, qui fut le principal auteur de l'établissement des Quatre-cents, & ensuite de celui des Cinq-mille. Il se déclaroit alors contre les généraux pour se décharger lui-même. Les accusés se justifierent par des raisons que le peuple sembla goûter, & d'après lesquelles il eût probablement prononcé en leur faveur s'il n'eût pas été trop tard. On remit à un autre jour la décision de cette affaire. Cependant on anima contre les généraux les parens des morts, lesquels animerent le peuple, paroissant en public vêtus de deuil. Callixene fit ordonner par le sénat que les accusés seroient jugés en pleine assemblée par un seul & même suffrage, sans qu'il fût besoin de les entendre de nouveau. Euryptoleme accusa Callixene comme auteur d'un décret contraire aux loix; mais le peuple l'obligea de se désister. Les sénateurs en charge, parmi lesquels étoit Socrate, disoient

bablement de lui qu'il est parlé dans le discours, comme s'étant trouvé dans un des vaisseaux submergés, & ayant échappé au naufrage.

hautement qu'ils ne fouffriroient pas que le peuple fît rien au préjudice des loix; mais comme on vouloit les envelopper dans la condamnation des généraux, ils renoncerent à leur avis, excepté le philofophe qui demeura ferme fans craindre la mort dont il étoit menacé. Euryptoleme fit un dernier effort, & montant à la tribune, il parla ainfi en faveur des généraux :

Difc. d'Euryptoleme pour les généraux accufés.

Athéniens, dit-il, Diomédon & Périclès font tous deux mes amis, le dernier même eft mon parent; je fuis monté à la tribune pour leur faire quelques reproches, pour les juftifier fi je le puis, & pour vous donner le confeil qui me femble le plus conforme à l'intérêt de toute la ville.

Je reproche aux accufés d'avoir diffuadé leurs collegues qui vouloient mander au fénat & au peuple que Théramene & Thrafybule, chargés par eux de recueillir les morts & les débris du naufrage avec quarante-fept vaiffeaux, ne s'étoient pas acquittés de leur commiffion. Ils fubiffent maintenant une accufation en commun pour la faute de ces deux hommes : punis de leur complaifance, ils courent rifque de périr par les intrigues des coupables mêmes & de quelques autres. Mais, Athéniens, vous ne les condamnerez pas fur l'heure fi vous voulez m'en croire, fi écoutant la juftice & la raifon, vous faites tout ce qui eft

en vous pour être inſtruits de la vérité, pour n'être point expoſés par la ſuite à vous reprocher une faute énorme commiſe envers les dieux & envers vous-mêmes.

Il eſt un moyen que je vous conſeille pour que nous ne vous trompions ni moi ni d'autres, & que vous puniſſiez les coupables avec connoiſſance, en leur impoſant la peine qui vous paroîtra convenable ; donnez-leur au moins un jour pour s'occuper de leur juſtification, & n'en croyez pas l'animoſité de leurs ennemis plus que votre équité. Vous ſavez qu'il eſt un décret de Canobe très-rigoureux, qui ordonne que quiconque ſera accuſé de crime envers le peuple d'Athenes, plaidera ſa cauſe devant lui chargé de fers ; que, s'il eſt condamné, il ſera puni de mort, ſon corps jetté dans le *barathrum* (1), ſes biens confiſqués, & la dixieme partie conſacrée à Minerve. Je demande que les généraux ſoient jugés ſuivant ce décret ; oui, je le demande, & pour mon parent tout le premier ſi vous le trouvez bon : car je rougirois de préférer un parent à la patrie. Jugez-les, ſi vous voulez, d'après la loi établie contre les ſacrileges & les traîtres, qui porte que quiconque aura trahi la ville ou volé les choſes ſaintes, ſera jugé dans

(1) Le *barathrum* étoit un lieu à Athenes où l'on jettoit les corps des criminels d'état qui avoient été mis à mort.

le tribunal ; que, s'il eſt condamné, il ne ſera pas inhumé dans l'Attique, & que ſes biens ſeront confiſqués. Que chacun des accuſés ſoit jugé d'après une de ces deux loix, ſelon qu'il vous plaira. Le jour ſera diviſé en trois parties. Dans la premiere, vous vous raſſemblerez pour décider ſi les accuſés vous paroiſſent innocens ou coupables ; la ſeconde ſera pour l'accuſation, & la troiſieme pour la défenſe (1). Ainſi les coupables ſeront punis ſévérement, les innocens ſeront abſous, & ne ſubiront pas une mort injuſte. Vous, Athéniens, vous jugerez d'après la loi, ſelon la juſtice & votre conſcience ; vous n'agirez pas au gré des Lacédémoniens vos ennemis, en faiſant périr contre la loi, ſans les juger, des hommes qui les ont vaincus, qui leur ont enlevé ſoixante-dix vaiſſeaux.

Qu'auriez-vous à craindre en n'uſant pas d'une ſi grande précipitation ? craindriez-vous de voir échapper un coupable à toute la rigueur de votre juſtice par la raiſon que vous le jugeriez d'une maniere légale ? voudriez-vous imiter Callixene

(1) Cette diſtribution paroît bien extraordinaire. Il ſemble que l'accuſation & la défenſe auroient dû précéder, pour qu'après avoir entendu les raiſons de part & d'autre, les Athéniens puſſent décider avec connoiſſance ſi les accuſés étoient innocens & coupables.

qui a persuadé au sénat de requérir que les généraux soient jugés par un seul & même suffrage du peuple ? Si par hasard vous faisiez mourir un seul particulier innocent, & que vous eussiez lieu par la suite de vous en repentir, voyez combien une pareille erreur seroit triste & contraire à vos intérêts; à plus forte raison si elle tomboit sur des hommes tels que vos généraux. Quoi ? un Aristarque qui avoit voulu abolir votre gouvernement, qui avoit livré une de vos places aux Thébains avec lesquels vous étiez en guerre, aura obtenu de vous un jour entier pour se défendre à son gré, vous lui aurez accordé les autres privileges de la loi ; & vous les refuseriez à vos généraux qui ont vaincu vos ennemis, qui ont réussi selon vos desirs ! Ne commettez pas, ô Athéniens, une injustice aussi criante ; mais consultant les loix de votre ville, ces loix, les principales causes de votre puissance, n'agissez que d'après ce qu'elles vous prescrivent.

Considérons ensemble, je vous prie, les faits mêmes qui ont donné occasion à accuser les généraux. Lorsqu'après la victoire on eut relâché à bord, Diomédon étoit d'avis d'aller avec toute la flotte recueillir les morts & les débris du naufrage : Erasinide vouloit qu'on réunît toutes ses forces pour attaquer sur le champ les ennemis postés devant Mitylene : Thrasyle prenant un

milieu, penfoit qu'on pouvoit détacher une partie des vaiffeaux & conduire le refte à l'ennemi. Ce dernier avis ayant prévalu, il fut décidé que les huit généraux donneroient chacun de leur efcadre trois galeres, qui avec dix des triérarques (1), dix autres des Samiens, & trois des capitaines de navires, devoient former un nombre de quarante-fept : quatre vaiffeaux devoient être occupés à un des douze qui avoient péri. Thrafybule, & Théramene lui-même qui accufoit les généraux dans la premiere affemblée, étoient deux des principaux officiers qu'on détachoit. On fit voile vers Mitylene avec le refte de la flotte. Qu'y avoit-il dans tout ceci qui ne fût très-bien concerté? Ceux qui étoient chargés d'attaquer les ennemis, doivent donc rendre compte des fautes qui ont pu être commifes dans cette partie : ceux à qui les généraux ont donné commiffion d'enlever les débris & les morts, doivent être jugés pour n'avoir pas fait ce qui leur étoit commandé. Mais je puis dire en faveur des uns & des autres, que

(1) Au lieu de *taxiarchôn*, dans le grec, j'ai lu *triérarchôn*. On fait que les *triérarques* étoient des citoyens qui armoient à leurs dépens un ou plufieurs vaiffeaux, foit qu'ils les commandaffent eux-mêmes ou les fiffent commander par d'autres. = *Quatre vaiffeaux*.... Il n'eft pas befoin d'avertir que pour qu'il y en eût quatre précifément employés à un des douze vaiffeaux, il en auroit fallu quarante-huit.

les vents contraires ont empêché l'exécution de ce qui avoit été résolu. Nous avons pour témoins de ce que je dis ceux qui par hasard ont échappé ; entre autres un de nos généraux qui s'est sauvé du naufrage, qui avoit lui-même besoin de secours, & que Callixene veut envelopper dans le jugement de ceux qui n'ont pas exécuté les ordres du conseil de guerre. Ne traitez pas, Athéniens, le bonheur & la victoire, comme vous traiteriez le malheur & la défaite ; ne punissez pas les hommes de ce qui est l'effet de la volonté des dieux ; ne jugez pas coupables de trahison, ceux qui n'ont commis d'autre faute que d'avoir été mis par les vents & les flots dans l'impuissance de remplir leur commission. Pour complaire à de mauvais citoyens, n'ajoutez pas l'injustice à l'ingratitude, en faisant mourir des vainqueurs que vous devriez couronner. ——

Le peuple trop échauffé pour écouter la raison ; condamna les généraux, & ne tarda pas à s'en repentir. Callixene se sauva pour échapper au jugement. De retour après l'expulsion des Trente, se voyant détesté de tout le monde, il se laissa mourir de faim.

LIVRE II.

SUR la fin de l'hiver, les habitans de Chio & les autres alliés s'étant assemblés à Ephese, envoyerent des députés à Lacédémone conjointement avec Cyrus, pour représenter l'état des affaires, & demander pour général Lysandre, qui étoit en grande estime depuis la victoire qu'il avoit remportée sur la flotte athénienne. Lysandre fut envoyé & ne trompa point leurs espérances. Il commença la campagne de la vingt-sixieme année, de cette année si fatale aux Athéniens, qui vit abattre leur puissance. Le général de Lacédémone, après avoir recueilli de l'argent & mis tous ses vaisseaux en bon ordre, attaqua plusieurs places qu'il prit, entre autres Lampsaque. Il rangea sa flotte dans le port de cette derniere ville, de façon qu'on ne pouvoit pas le forcer de combattre. Les Athéniens aborderent à Egos-Potamos, vis-à-vis de Lampsaque, sur l'Hellespont. Ils présenterent la bataille à Lysandre, qui faisoit tout disposer pour le combat, mais qui feignant de craindre les ennemis, ne se présentoit pas, & se contentoit d'envoyer de légers navires, lorsqu'ils se retiroient, pour observer leur contenance. Alcibiade, qui vit de son fort la situation des uns &

des autres, vint conseiller aux généraux Athéniens de passer à Sestos qui seroit un port plus favorable; mais comme ils reçurent mal ses avis, il se retira. Cependant Lysandre profita de la négligence de quelques-uns d'entre eux, qui pleins de mépris pour lui parce qu'il refusoit le combat, souffroient que les soldats & les matelots descendissent à terre & s'écartassent. Il vogue contre la flotte ennemie à toutes rames : en vain Conon s'efforce de rassembler les hommes dispersés; les galeres étoient presque entiérement dégarnies; Lysandre les prend toutes à l'exception de huit, avec lesquelles Conon, voyant tout perdu, cingle en pleine mer, & fait voile vers Evagoras, roi de Salamine, où il attendit l'occasion de servir plus utilement sa patrie.

Le vainqueur ne perd pas de temps, il vogue vers Byzance & Chalcédoine qui lui ouvrent leurs portes : il parcourt plusieurs autres villes alliées ou sujettes d'Athenes, qui toutes changent de parti. Après avoir réglé plusieurs autres affaires, il tourne du côté d'Athenes où la nouvelle de la défaite avoit jetté la consternation, & où l'on se préparoit à soutenir un siege. Il fait savoir son arrivée à Décélée & à Lacédémone, d'où Agis & Pausanias sortent, l'un avec toutes les troupes qu'il commandoit, l'autre avec toutes celles du Péloponèse. Athenes, sans vivres, sans vaisseaux,

ſans ſecours, ſans aucune reſſource, eſt aſſiégée en même temps par terre & par mer. On envoie à Lacédémone pour capituler, on demande ſeulement le port & la ville, & on abandonne le reſte. Les éphores ordonnent aux députés de ſe retirer, & de revenir avec d'autres propoſitions s'ils vouloient obtenir la paix. Cette réponſe jetta le déſeſpoir dans la ville où pluſieurs n'avoient plus de quoi vivre. Dans ce triſte état des choſes, Théramene promettoit d'obtenir de Lyſandre des conditions moins dures. Les Athéniens l'ayant député vers ce général, il fut plus de trois mois ſans revenir pour les laiſſer dompter par la faim. Il dit à ſon retour, qu'il avoit été arrêté tout ce temps-là, & qu'on avoit fini par lui dire qu'il falloit s'adreſſer aux éphores. Il fut donc envoyé lui dixieme à Lacédémone avec plein-pouvoir de conclure. Les éphores leur donnerent audience dans une aſſemblée générale, où pluſieurs des alliés, & ſur-tout les Corinthiens & les Thébains, demandoient la deſtruction entiere d'Athenes. Mais les Lacédémoniens répondirent généreuſement qu'il ne leur feroit jamais reproché d'avoir détruit une ville qui avoit rendu de ſi grands ſervices à toute la Grece. La paix fut donc faite aux conditions que quelques citoyens d'Athenes rejettoient abſolument, mais qui paſſerent à la pluralité ; qu'on démoliroit les fortifi-

cations du Pirée, avec la longue muraille qui joignoit le port à la ville; que les Athéniens livreroient toutes leurs galeres à la réſerve de douze; qu'ils rappelleroient leurs bannis; qu'ils feroient ligue offenſive & défenſive avec les Lacédémoniens, & les ſuivroient par-tout où ils voudroient les mener. Lyſandre, ſuivi des bannis, entra dans le port, & fit démolir les murailles au ſon de la flûte, avec grande alégreſſe, comme ſi tous les Grecs euſſent recouvré ce jour-là leur liberté. Ainſi finit cette année vingt-ſixieme, dans laquelle Denys de Syracuſe, gendre d'Hermocrate, ſe ſaiſit de l'empire après avoir vaincu les Carthaginois.

L'année d'après, que les Athéniens nomment anarchique, à cauſe de l'abolition de la démocratie, il y eut pluſieurs événemens dans la Theſſalie & dans la Sicile. Lyſandre termina ſes conquêtes par la priſe de Samos, qui ſeule avoit refuſé d'abord de ſe rendre. Il licentia ſon armée navale, & retourna à Lacédémone comblé de gloire & de richeſſes. Telle fut la fin de la guerre du Péloponèſe, qui dura vingt-ſept ans.

Xénophon continue l'hiſtoire de la Grece juſ- An. M. 3600.
qu'à la bataille de Mantinée; je continuerai d'en Av. J. C. 404.
donner l'analyſe, mais ſans marquer les années comme j'ai fait dans ce qui précede. Immédiatement après la démolition du Pirée & de la longue

muraille, trente hommes, connus dans l'hiſtoire ſous le nom des trente tyrans, ou ſimplement des Trente, furent choiſis parmi les principaux citoyens d'Athenes pour la gouverner ſous l'autorité de Lacédémone. Au lieu de régler le gouvernement, les Trente commencerent par établir un ſénat & nommer des magiſtrats à leur fantaiſie. Ils n'abuſerent pourtant pas d'abord de leur pouvoir. Ils firent la recherche des délateurs qui étoient abhorrés de tous les honnêtes gens pour leurs calomnies, & les firent condamner par un décret, ce qui rejouit tous les bons citoyens au lieu de les intimider. Mais bientôt ils voulurent ſe rendre maîtres abſolus de la ville. Ils demandent à Lacédémone des gardes & des troupes ſous prétexte d'affermir leur autorité & de châtier les méchans, mais en effet pour opprimer tous ceux qui étoient capables de s'oppoſer à leur tyrannie. Ils n'épargnoient plus le ſang, & ſacrifioient à leur cupidité, à leur vengeance ou à leur ſûreté, ceux dont ils convoitoient la fortune, dont ils avoient reçu quelques injures, ou dont ils craignoient les oppoſitions. Parmi tous les citoyens, ils en choiſiſſent trois mille qui leur étoient dévoués, pour autoriſer & ſoutenir leurs violences. Ils laiſſent les armes à ces trois mille, mais ils viennent à bout d'en dépouiller les autres. Théramene & Critias, du nombre des Trente,

avoient d'abord été fort unis ; mais Théramene ne pouvant souffrir les excès de ses collegues, & les ayant toujours traversés, ils résolurent de le perdre. Se faisant donc escorter des plus braves de la jeunesse, ils assemblerent le sénat ; Critias porta la parole :

Disc. de Critias contre Théramene ; réponse de celui-ci ; répliques de l'un & de l'autre.

Sénateurs, dit-il, si quelqu'un de vous croit qu'on fait mourir trop de citoyens, qu'il songe que ces rigueurs deviennent nécessaires dans toutes les révolutions, & qu'il est inévitable d'avoir beaucoup d'ennemis lorsqu'on change le gouvernement démocratique en oligarchique, sur-tout dans une ville qui est la plus peuplée de toutes les villes grecques, & qui a été nourrie dans la liberté. Bien persuadés que la démocratie ne vous est pas moins à charge qu'à nous-mêmes, qu'elle est odieuse aux Lacédémoniens à qui nous devons notre conservation, & qu'il n'y a de sûreté que lorsque les grands gouvernent, nous avons changé la forme de notre république de concert avec Lacédémone, & nous cherchons à nous défaire de quiconque nous paroît opposé à l'oligarchie. Mais nous croirions principalement devoir punir celui de notre corps qui travailleroit lui-même à ruiner la constitution nouvelle. Or, Théramene est coupable de ce crime. Il fait tout ce qui est en lui pour nous perdre vous & nous, comme on

le voit par toute ſa conduite. Perſonne n'eſt plus porté à blâmer tout ce que nous faiſons, & ne ſoutient avec plus d'ardeur les orateurs du peuple dont nous voudrions nous délivrer. S'il eût penſé de la ſorte dans le principe, nous le regarderions comme notre ennemi, & non comme un méchant. Mais c'eſt après avoir été lui-même le principal auteur de notre union avec Lacédémone & de la deſtruction de la démocratie; c'eſt après nous avoir excités plus que tout autre à ſévir contre les premiers qui nous ont été déférés; c'eſt lorſque nous ſommes devenus les ennemis déclarés du peuple; c'eſt alors qu'il s'éleve contre notre adminiſtration : il veut, en cas de changement, ſe mettre à couvert, & ſe ſouſtraire à la peine que nous ſubirions ſeuls. Nous devons donc, je le répete, le pourſuivre non-ſeulement comme notre ennemi, mais comme un traître & un perfide. La trahiſon eſt plus à craindre qu'une guerre ouverte, parce qu'il eſt plus difficile de ſe garantir d'une embûche que d'une attaque à découvert. Elle eſt auſſi plus odieuſe. On ſe réconcilie avec des ennemis jurés, & on leur donne ſa confiance : mais celui qu'on a reconnu traître, on ne lui rendit jamais ſon amitié; on ne peut plus ſe fier à lui.

Et pour que vous ſachiez, ſénateurs, que cette conduite n'eſt pas nouvelle dans Théramene, qu'il

eſt naturellement perfide, je vais vous rappeller quelques traits de ſa vie. Aimé & conſidéré du peuple dès ſa jeuneſſe, comme l'avoit été ſon pere Hagnon, il fut un des plus ardens à ruiner la démocratie par l'établiſſement des Quatre-cents dont il fut un des principaux. Comme le parti oligarchique lui paroiſſoit chanceler, il ſe fit chef du parti contraire : ce qui lui mérita le ſurnom de *Cothurne* (1), parce qu'un cothurne également fait pour les deux piés s'ajuſte également à l'un & à l'autre. Mais, je vous le demande, Théramene, celui-là eſt-il digne de vivre, qui ſe fait une politique d'engager les autres dans les affaires, & qui lui-même change avec les conjonctures ? Il faut redoubler ſes efforts pour réſiſter à la tempête juſqu'à ce qu'on ait un vent favorable, ſinon on ne peut arriver au terme, lorſqu'on change de route à tout vent. On ſait que, dans les révolutions, il périt toujours beaucoup de monde ; or, par cette inconſtance qui vous a fait paſſer tour-à-tour de la démocratie à l'oligarchie, de l'oligarchie à la démocratie, vous êtes cauſe de la

(1) Ariſtophane, dans ſa comédie des grenouilles, parle de Théramene comme d'un politique adroit qui ſavoit s'accommoder aux circonſtances. Lyſias, dans quelques-uns de ſes diſcours, n'en fait pas un portrait favorable. Sa mort cependant annonce qu'il étoit incapable de ſe prêter aux excès & aux cruautés de ſes collegues.

mort d'un grand nombre de partifans de l'une ou l'autre. C'eft lui, fénateurs, qui ayant reçu ordre des généraux d'enlever les Athéniens morts après la bataille navale auprès de Lesbos, ne les a pas enlevés, s'eft porté accufateur des généraux, & a cherché fon falut dans leur perte. Eh ! doit-on épargner un homme qui s'annonce pour ne refpecter ni l'amitié, ni l'honneur, uniquement fenfible à fon intérêt perfonnel ? fes variations qui nous font connues, ne doivent-elles pas nous infpirer de la défiance, & nous faire craindre d'éprouver nous-mêmes les effets de fa perfidie ? Je vous défere donc un traître qui cherche à nous nuire.

Voici une réflexion qui juftifie mes pourfuites. Le gouvernement de Sparte eft le plus parfait fans doute : fi un des éphores, au lieu de penfer comme le plus grand nombre, entreprenoit de décrier le régime de fa ville, & de traverfer les réfolutions qui s'y prennent, croyez-vous qu'il ne feroit pas traité avec la plus grande rigueur par les éphores mêmes & par la ville entiere ? Vous auffi, fénateurs, fi vous êtes fages, vous ne craindrez pas de facrifier Théramene à votre sûreté propre. S'il échappe, fon impunité enhardira vos adverfaires ; au lieu que fa mort déconcertera tous les factieux dans Athenes & hors d'Athenes.

Lorsque Critias eut fini de parler, il s'assit; Théramene, se levant, parla en ces termes:

Sénateurs, je vais commencer ma défense par où Critias a fini son accusation : il me reproche d'avoir accusé les généraux & d'avoir été cause de leur perte. Mais ce n'est pas moi qui les ai attaqués le premier ; ce sont eux qui m'ont accusé de n'avoir pas exécuté leurs ordres, de n'avoir pas enlevé les corps de nos guerriers après la bataille navale auprès de Lesbos. Je me justifiois sur ce que le temps contraire avoit empêché de faire voile, loin qu'il fût possible d'enlever les corps. Ma justification fut goûtée de tout le monde, & on jugea que les généraux se condamnoient eux-mêmes. Ils disoient qu'il eût été possible de recueillir les corps; & les laissant à la merci des vagues, ils étoient partis avec la flotte. Au reste, je ne suis pas étonné des calomnies de Critias sur cet article : absent pour lors d'Athenes, il étoit avec Prométhée en Thessalie, où il établissoit le gouvernement populaire, & armoit les esclaves contre leurs maîtres. Puisse-t-il ne rien faire chez nous de ce qu'il a fait dans ce pays (1) !

Je lui accorde que, si quelqu'un travaille à détruire la constitution présente & à rendre puis-

(1) Théramene parloit devant les partisans & les chefs du gouvernement oligarchique.

ſans nos adverſaires, il doit être traité avec la derniere rigueur. Mais quel eſt le citoyen coupable de ce crime ? Pour en juger sûrement, réfléchiſſez, ſénateurs, ſur tout ce qui a précédé, & ſur la conduite de chacun de nous. Tant qu'on vous choiſiſſoit pour compoſer le ſénat, qu'on nommoit des magiſtrats en regle, & qu'on dénonçoit de vrais factieux, nous penſions tous de même : mais lorſque mes collegues commencerent à faire arrêter d'excellens citoyens, je commençai alors à penſer différemment. Je ſavois qu'en faiſant mourir Léon de Salamine (1) qui étoit eſtimé pour ſon mérite & parfaitement innocent, les citoyens qui lui reſſembloient craindroient pour eux, & que la crainte les rendroit ennemis du gouvernement actuel. J'étois perſuadé que faire arrêter Nicérate, fils de Nicias, homme riche, & qui n'avoit jamais favoriſé la démocratie ni lui, ni ſon pere, ce feroit indiſpoſer contre votre parti tous les citoyens qui avoient de la fortune. J'étois convaincu que, ſi vous faiſiez périr Antiphon, qui, dans la guerre, avoit

(1) Il eſt auſſi parlé de ce Léon dans l'apologie de Socrate par Platon. Les Trente vouloient forcer Socrate & quatre autres de ſe tranſporter à Salamine, & d'en amener Léon. Socrate s'y refuſa conſtamment. On ne ſait ſous quel prétexte les Trente firent mourir ce malheureux.

fourni deux vaiſſeaux bien équipés, vous aliéneriez de vous tous ceux qui étoient zélés pour l'état. J'étois encore oppoſé à mes collegues, lorſqu'ils diſoient qu'on devoit ſe ſaiſir de pluſieurs étrangers établis à Athenes : il étoit clair que leur mort feroit haïr le gouvernement à tous les autres étrangers. Je leur étois oppoſé de même lorſqu'ils ôtoient les armes au peuple, ne croyant pas qu'on dût affoiblir la patrie. Je ne voyois point, en effet, que Lacédémone voulût nous conſerver, pour qu'étant réduits à un petit nombre nous ne puſſions lui être d'aucun ſecours. Si elle eût eu cette intention, elle pouvoit nous laiſſer tous mourir de faim ſans épargner perſonne. Je n'étois pas non plus d'avis que nous priſſions à notre ſolde des gardes étrangers, lorſque nous pouvions nous attacher un pareil nombre de citoyens juſqu'à ce que notre autorité fût ſolidement affermie. Comme j'en voyois pluſieurs parmi ceux qui étoient reſtés dans la ville ou qui étoient exilés, ſouffrir avec peine notre pouvoir, je ne voulois pas qu'on chaſsât ni Thraſybule (1),

(1) Le fameux Thraſybule, qui chaſſa les trente tyrans & rétablit dans Athenes le gouvernement démocratique. Anytus, un des plus zélés partiſans de la démocratie. Alcibiade, ſans doute le fils du grand Alcibiade : car le pere ne revint pas de la Thrace où il s'étoit refugié. Il fut

ni Anytus, ni Alcibiade. Je favois que le parti contraire prendroit des forces fi la multitude avoit des chefs capables de la conduire, & fi ceux qui vouloient être chefs étoient foutenus par une foule de mécontens. Celui qui donnoit ouvertement ces confeils, doit-il être regardé comme un traître ou comme un ami fidele? Ce ne font pas, Critias, ceux qui indiquent les moyens de diminuer le nombre des adverfaires & d'augmenter celui des partifans, qui fortifient le parti oppofé; mais bien plutôt ceux qui dépouillent de leurs fortunes ou qui privent de la vie des hommes innocens : ce font ceux-là qui fufcitent des milliers d'ennemis, & qui pour un vil intérêt trahiffent leurs amis, fe trahiffent eux-mêmes. Voici, entre autres chofes, ce qui prouve la vérité de ce que j'avance : penfez-vous que Thrafybule, Anytus & les autres exilés, aiment mieux que nous faffions ce que je confeille, ou ce que font la plupart de mes collegues? Pour moi j'en fuis perfuadé, ils croient maintenant que toute la ville eft pleine d'hommes qui favorifent leurs projets : mais fi la plus faine partie des citoyens nous étoit attachée, ils croiroient qu'il leur eft difficile de pénétrer dans l'Attique.

---

affaffiné par un fatrape de Perfe peu de temps après la victoire de Lyfandre.

Quant aux variations & à l'inconſtance que me reproche Critias, voici ce que j'ai à dire. C'eſt le peuple lui-même qui a établi le pouvoir des Quatre-cents, dans la perſuaſion où il étoit que Lacédémone ſe rapprocheroit plus volontiers des Athéniens lorſqu'ils auroient renoncé au régime démocratique. Mais, comme on preſſoit toujours la ville avec la même chaleur, comme Ariſtote, Mélanthius & Ariſtarque conſtruiſoient ouvertement près des murs, un fort pour y recevoir les ennemis, pour les rendre maîtres d'Athenes & y dominer eux-mêmes : ſi, m'appercevant de ces manœuvres, je les ai traverſées, eſt-ce là être traître à ſes amis ? Il m'appelle *Cothurne*, parce que, dit-il, je tâche de m'accommoder aux deux partis. Mais celui qui ne s'accommode à aucun, comment doit-on l'appeller ? Vous, Critias, dans la démocratie, vous paſſiez pour le plus grand ennemi du peuple ; dans l'ariſtocratie, vous étiez le plus oppoſé aux principaux. Moi, j'ai toujours combattu ceux qui croient qu'il n'y a de démocratie que quand les eſclaves, & les citoyens pauvres qui vendroient l'état pour une obole, participent à l'adminiſtration des affaires : j'ai toujours été contraire à ceux qui ne reconnoiſſent d'ariſtocratie que quand la république eſt opprimée par un petit nombre d'hommes puiſſans. En un mot, j'ai toujours regardé comme la meilleure

forme d'adminiſtration celle où l'on pouvoit ſervir l'état avec les citoyens qui ont des chevaux & des boucliers, & je penſe encore de même. Si vous pouvez dire, Critias, que je me ſois jamais ligué avec les partiſans de la démocratie ou de l'ariſtocratie, pour éloigner du gouvernement les bons citoyens; dites-le. Oui, ſi je ſuis convaincu de le faire encore ou de l'avoir déja fait, j'avoue que je mérite de perdre la vie dans les derniers ſupplices.

Ainſi parla Théramene, & toute l'aſſemblée témoigna ſon approbation par un murmure. Critias appréhendant que, ſi on laiſſoit la choſe en la diſpoſition du ſénat, Théramene ne fût renvoyé abſous, ce qui lui auroit cauſé une peine extrême, ſortit un moment pour en conférer avec les Trente, & ayant fait approcher des barreaux la jeuneſſe qu'il avoit armée de poignards, il rentra & dit :

Sénateurs, il eſt d'un chef attentif d'empêcher que ceux de ſon parti ne tombent dans une ſurpriſe; & c'eſt ce que je veux faire en cette rencontre. Ceux que voici, ajouta-t-il en montrant ſes ſatellites, ne ſont pas d'humeur à ſouffrir qu'on laiſſe échapper un homme qui ſappe les fondemens de l'oligarchie. Les loix nouvelles ne permettent point de faire mourir autrement que de l'avis du ſénat un homme qui eſt du nombre

des Trois-mille, en même temps qu'elles abandonnent aux Trente le ſort de ceux qui ne ſont pas de ce nombre ; j'en efface Théramene en vertu de mon autorité & de celle de mes collegues, & je le condamne à mort en vertu de cette même autorité.

A ces mots, Théramene s'élançant vers l'autel; Sénateurs, dit-il, je demande, & l'on ne peut me refuſer ſans injuſtice, que Critias ne ſoit pas libre de me retrancher d'une claſſe de citoyens, moi & celui d'entre vous qu'il jugera à propos ; mais qu'on nous juge vous & moi, conformément à la loi que les Trente eux-mêmes ont portée au ſujet de ceux qui ſont dans cette claſſe. Je n'ignore pas, ajouta-t-il, que la ſainteté de cet autel que j'embraſſe, ne me ſervira de rien ; mais je veux montrer que mes ennemis ne reſpectent ni les dieux, ni les hommes. Une choſe ſeulement m'étonne, dit-il encore, c'eſt que des perſonnes auſſi ſages & auſſi fermes que vous l'êtes, ne prennent pas en main la défenſe de leurs propres intérêts, quoiqu'ils voient qu'il n'eſt pas plus difficile d'effacer leur nom du rôle des Trois-mille que celui de Théramene.

Malgré ces repréſentations, l'huiſſier des Trente appella les ondecemvirs. Ceux-ci étant entrés avec leurs officiers, ayant à leur tête Satyrus le plus ſcélérat & le plus audacieux d'entre eux,

Critias leur dit : Nous vous livrons Théramene condamné à mort en vertu de la loi ; saisissez-vous de sa personne, & conduisez-le où il doit être conduit : vous ferez ensuite ce qui sera convenable. ——

Théramene fut donc conduit au lieu où il devoit boire la ciguë, tâchant d'émouvoir le peuple par ses plaintes. Lorsqu'il eut avalé le poison, il jetta en l'air ce qui restoit dans la coupe, *Voilà*, dit-il, *la part du beau Critias* (1).

Après sa mort, les Trente, comme s'ils n'eussent eu plus rien à craindre, se livrerent à de nouveaux excès ; ce qui fut cause que plusieurs des habitans se sauverent à Thebes ou à Mégare. Thrasybule, brave capitaine, employé souvent dans les guerres précédentes, prenant avec lui une centaine d'hommes, se saisit de la forteresse de Phyle. Les tyrans y accourent avec leur cavalerie & les Trois-mille ; ils sont repoussés avec perte. Ils vouloient bloquer la place pour empêcher les secours & les vivres ; il tomba la nuit une si grande quantité de neiges par un temps

(1) La coutume de jetter le reste de la coupe sur la table, avoit lieu dans les repas de réjouissance ; & ce trait de gaieté de la part de Théramene, annonce avec quelle tranquillité il mouroit. Il dit *le beau Critias*, que l'on sait d'ailleurs avoir été d'une très-belle figure.

clair & ferin, qu'ils furent contraints de fe retirer, & perdirent dans la retraite une grande partie de leur bagage. La garnifon lacédémonienne & deux corps de cavalerie furent envoyés à quelque diftance du fort pour empêcher les courfes de ceux qui l'occupoient. Thrafybule, dont la troupe montoit déja à fept cents hommes, les attaqua lorfqu'ils n'étoient pas fur leurs gardes, les mit en fuite, les pourfuivit, en tua plufieurs, & fe retira avec leurs armes & leurs dépouilles, après avoir dreffé un trophée. Alarmés de ces progrès, les Trente voulurent s'emparer d'Eleufis pour qu'elle leur fervît de retraite. Eleufis étoit une ville de la dépendance d'Athenes, confacrée à Cérès. Ils entrerent dans la place avec leur cavalerie, comme pour en faire l'infpection, & connoître le nombre des habitans. Ils fe faifirent de tous ceux qui pouvoient leur être contraires, & les firent condamner à mort par les Trois-mille, afin de fe les attacher davantage en les rendant complices & inftrumens de leurs violences. Thrafybule, dont le courage & la hardieffe croiffoient avec la troupe, fe faifit du Pirée pendant la nuit. Les tyrans raffemblent les citoyens de la ville & toutes leurs troupes pour le venir attaquer. Ils fe rangent en bataille dans un grand chemin, au-deffus duquel Thrafybule difpofe fes foldats. Avant de combattre, il leur adreffe ces paroles :

Discours de Thrasybule à ses troupes.

Citoyens, il faut que je vous apprenne ou que je vous rappelle que parmi les ennemis qui viennent vous attaquer, les uns qui occupent l'aile droite, vous les avez mis en fuite & poursuivis il y a cinq jours ; que les derniers de l'aile gauche sont les Trente qui nous ont exclus de notre ville & chassés de nos maisons quoique innocens, qui ont proscrit nos meilleurs amis. Mais ils sont maintenant au point où ils ne croyoient jamais se trouver, & où nous desirions toujours qu'ils fussent : nous nous montrons en armes à des tyrans qui faisoient mettre la main sur nos personnes pendant nos repas, pendant notre sommeil, dans la place publique, qui nous condamnoient à l'exil quoique nullement coupables, quoique éloignés volontairement de notre patrie. Irrités de ces violences, les dieux aujourd'hui combattent évidemment pour nous : ils nous envoient des orages dans un temps serein, quand notre intérêt le demande : lorsque, avec peu de monde, nous attaquons des ennemis nombreux, ils nous accordent la victoire. A présent encore ils nous conduisent dans un poste, où, obligés de monter pour venir à nous, nos adversaires ne pourront nous blesser que des armes du front de leur bataille ; tandis que les pierres & les traits que nous lancerons de haut, iront les chercher & les percer jusque dans leurs derniers rangs. Et qu'on ne s'imagine

pas que du moins la tête de leurs troupes combattra avec un avantage égal. Vous les voyez entaſſés dans le chemin ; ſi donc vous les attaquez auſſi vivement que vous le pouvez, aucun de vos coups ne portera à faux. S'ils veulent ſe garantir, ils ſe battront en retraite, cachés toujours ſous leurs boucliers : ce ſeront des aveugles que nous pourrons frapper comme nous voudrons, & mettre en fuite en tombant ſur eux avec toutes nos forces. Que chacun de vous, braves guerriers, combatte comme s'il étoit convaincu qu'il ſera le principal auteur de la victoire ; d'une victoire qui nous rendra en ce jour, s'il plait aux immortels, notre patrie, nos maiſons, notre liberté, nos privileges, nos femmes & nos enfans. Heureux qui vainqueur jouira de ſa gloire, & verra le plus agréable des jours ! mais heureux auſſi qui mourra pour la liberté, & obtiendra la mort la plus honorable ! Je commencerai, lorſqu'il en ſera temps, l'hymne du combat. Dès que nous aurons invoqué le dieu Mars, avançons tous enſemble, & allons venger nos injures. ———

Animés par ce diſcours, les ſoldats de Thraſybyle tombent ſur l'ennemi, le mettent en déroute, &, ſans dépouiller les corps de leurs citoyens, ils ſe contentent d'emporter leurs armes, & rendent les morts pour la ſépulture. Parmi les

vaincus, plusieurs se rapprochant parlerent ensemble, & Cléocrite, héraut des mysteres, ayant fait faire silence, adressa ces paroles aux vainqueurs d'une voix forte :

Disc. de Cléocrite à Thrasybule & à ses soldats.

Braves citoyens, pourquoi nous poursuivre ? pourquoi vouloir nous arracher la vie ? Nous ne vous avons fait aucun mal. Nous avons sacrifié dans les mêmes temples, assisté avec vous aux cérémonies les plus saintes de la religion, & célébré les fêtes les plus solemnelles : nous avons partagé les exercices de votre enfance & de votre jeunesse : nous avons servi sous les mêmes enseignes, couru ensemble plusieurs périls sur terre & sur mer pour le salut & la liberté commune. Nous vous en conjurons au nom des dieux de nos parens, au nom de tous les liens d'amitié, d'alliance & de parenté qui peuvent nous unir les uns avec les autres, au nom des dieux & des hommes ; n'offensez pas davantage la patrie ; ne vous prêtez pas aux desirs des Trente, les plus scélérats des mortels, qui, pour leur intérêt propre, ont fait périr presque plus d'Athéniens en huit mois que tous les Péloponésiens dans l'espace de dix années. Lorsque nous pouvions vivre en paix dans notre ville, ils ont suscité entre nous la guerre la plus triste, la plus honteuse, la plus criminelle, la plus abominable aux yeux des dieux

& des hommes. Sachez, citoyens, que nous avons pleuré autant que vous, plusieurs de ceux à qui nous avons donné la mort dans le dernier combat. ——

Les magistrats de la ville craignant que ces paroles n'excitassent quelque émeute, font rentrer promptement leurs guerriers. On s'assemble le lendemain, le conseil des Trente est aboli, & les décemvirs établis en leur place. Les uns se retirent à Eleusis, les autres restent pour tâcher d'appaiser les troubles, & dissiper les défiances. Les citoyens du Pirée, enhardis par leurs succès, incommodoient ceux de la ville par les courses qu'ils faisoient sans cesse jusqu'aux portes. Les trente tyrans retirés à Eleusis, & les Trois-mille demeurés à Athenes, envoient à Lacédémone pour en obtenir des secours, & accusent les citoyens du Pirée d'avoir abandonné l'alliance de Sparte. Lysandre & Pausanias arrivent avec les troupes du Péloponèse; & l'on prête cent talens aux citoyens de la ville. Pausanias, jaloux de la grandeur de Lysandre, craignoit qu'il ne se rendît maître d'Athenes; il agit mollement pour sa part, & ayant gagné trois des éphores, il engagea les deux partis à se rapprocher, à envoyer de concert à Lacédémone pour donner des marques de leur soumission. L'accord fut conclu: les citoyens du

Pirée entrerent dans la ville en triomphe : lorſqu'ils furent montés à la citadelle, & qu'ils eurent ſacrifié à Minerve, Thraſybule ayant aſſemblé les citoyens de la ville :

Diſcours de Thraſybule aux citoyens dans Athenes.

Citoyens, leur dit-il, qui êtes reſtés dans la ville, je vous conſeille d'apprendre à vous connoître vous-mêmes ; & vous vous connoîtrez, ſans doute, ſi vous examinez ce qui pourroit vous donner de l'orgueil, & en vertu de quoi vous prétendriez nous commander. Etes-vous donc plus integres que nous ? Mais quelque pauvres que nous ſoyons, nous ne vous avons jamais perſécutés pour envahir vos biens ; & vous, tout riches que vous êtes, un vil intérêt vous a fait commettre mille crimes honteux. Si ce n'eſt pas l'intégrité, la valeur vous rendroit-elle fiers ? mais peut-on mieux juger de votre valeur que par l'iſſue de nos combats mutuels ? Vous direz peut-être que vous nous ſurpaſſez en intelligence : vous qui avec de l'argent, des armes, des murailles & de puiſſans alliés, avez été vaincus & réduits par nous qui n'avions aucun de ces avantages. Il ne reſte que l'alliance de Lacédémone qui puiſſe vous inſpirer de la confiance. Oui, comptez ſur les Lacédémoniens qui, comme on livre enchaînés des animaux furieux, vous ont livrés au peuple offenſé, & ſe ſont retirés enſuite.

Cependant, compagnons de mes périls, je ne vous dis pas de rompre l'accord que vous venez de conclure & de ſceller du ferment ; mais je veux faire voir qu'à vos autres vertus vous joignez la fidélité la plus ſcrupuleuſe dans vos engagemens. ——

Les Trente, les Onze & les Dix s'étoient retirés à Eleuſis ; on les y attaqua, & on leur fit ſubir la peine qu'ils méritoient. On rendit enſuite ce décret célebre d'amniſtie, par lequel il fut ordonné qu'on oublieroit abſolument le paſſé, & qu'on ne s'occuperoit de part & d'autre que de la gloire & du bonheur de l'état. Athenes enorgueillie par la proſpérité, en avoit abuſé, & avoit multiplié les fautes qui l'avoient enfin conduite à ſa perte : l'adverſité l'ayant rendue ſage, elle laiſſa aux ſiecles futurs un grand exemple de modération & de prudence. Il eſt un trait de généroſité que ne rapporte pas Xénophon, mais qui eſt cité par les orateurs du temps, & ſur-tout par Démoſthene qui le releve avec de grands éloges. Lacédémone, comme nous l'avons dit plus haut, avoit prêté cent talens aux citoyens de la ville pour combattre ceux du Pirée ; elle redemandoit cet argent. Pluſieurs prétendoient que c'étoit aux citoyens reſtés dans la ville à rendre la ſomme ; mais il fut décidé qu'elle feroit rendue en commun, & qu'on donneroit cette premiere preuve d'une réunion ſincere.

LIVRE III.

ATHENES fut quelque temps ſans jouer aucun rôle dans la Grece ; Lacédémone ſeule y donnoit la loi. Artaxerxès régnoit alors en Perſe ; Cyrus, ſon frere, avoit marché contre lui & avoit été tué dans le combat. Ce fut alors que les Grecs qui l'avoient accompagné dans ſon expédition, firent cette retraite fameuſe connue ſous le nom de *retraite des Dix-mille*, dont Xénophon, qui en avoit été le principal chef, nous a donné l'hiſtoire. Tiſſapherne avoit obtenu le gouvernement de Cyrus pour récompenſe des ſervices qu'il avoit rendus dans cette guerre : il entreprit d'aſſujettir les Ioniens, qui, redoutant ſa puiſſance, eurent recours aux Lacédémoniens, comme aux libérateurs de la Grece, & les prierent de maintenir leur liberté. Ce livre renferme en grande partie les exploits de Sparte en Aſie, ſous la conduite d'abord de Thimbron qui eut quelques ſuccès ; enſuite de Dercyllidas qui en eut de bien plus conſidérables ; enfin du roi Agéſilas qui fit trembler le roi de Perſe ſur ſon trône, & qui auroit peut-être réuſſi à le renverſer ſi les guerres de Grece ne l'euſſent obligé de revenir. Tithrauſte avoit été mis en la place de Tiſſapherne, à qui

Artaxerxès

Artaxerxès avoit fait trancher la tête comme le ſervant mal dans la guerre contre Agéſilas. Le nouveau ſatrape employa contre le roi de Lacédémone des armes qui lui réuſſirent. Il envoya Timocrate de Rhode avec cinquante talens pour corrompre les principaux des villes, afin de les faire ſoulever contre les Lacédémoniens. Les principaux de Thebes & d'Argos furent gagnés. Quoique les Athéniens n'euſſent pas reçu d'argent, ils ne laiſſoient pas de ſe porter d'eux-mêmes à la guerre, dans l'eſpérance d'avoir le commandement. Les Thébains, animés par leurs chefs, ſe jettent dans la Phocide & la ravagent toute entiere. Les Phocéens implorent le ſecours de Lacédémone, qui, ayant à ſe plaindre des Thébains, ordonne à Lyſandre & à Pauſanias de marcher contre eux. Les Thébains, de leur côté, envoient des députés à Athenes pour ſolliciter ſon alliance. Voici la harangue qu'ils prononcerent dans l'aſſemblée du peuple :

Diſcours des Thébains aux Athéniens.

Athéniens, dirent-ils, vous auriez tort de vous plaindre de la ville de Thebes comme ayant propoſé un avis rigoureux contre vous à la fin de la guerre. Non, ce n'eſt pas le corps des Thébains qui a propoſé cet avis, mais un ſeul d'entre eux qui étoit pour lors dans l'aſſemblée des confédérés. Depuis, les Lacédémoniens nous invitant

à marcher contre le Pirée, toute la ville décida qu'on ne les suivroit pas dans cette expédition. Comme c'eſt principalement à cauſe de vous que Lacédémone nous déclare la guerre, nous vous croyons obligés en quelque ſorte à nous ſecourir. Ceux d'entre vous qui, ſous les Trente, ſont reſtés à Athenes, ont encore plus de raiſon que d'autres pour attaquer vivement les Lacédémoniens. Ils étoient venus avec des troupes conſidérables comme pour vous prêter ſecours; &, après vous avoir fait encourir la haine du peuple par l'établiſſement de l'oligarchie, ils vous ont livrés à ce même peuple qui vous a ſauvés, lorſque Sparte avoit tout fait pour vous perdre. Sans doute, Athéniens, vous feriez jaloux de recouvrer l'empire; mais en eſt-il un moyen plus ſûr que de défendre les Grecs qu'opprime Lacédémone? Et ne ſoyez pas effrayés parce qu'elle commande à beaucoup de peuples, n'en ayez que plus de confiance: faites réflexion que vous-mêmes vous aviez beaucoup d'ennemis lorſque beaucoup de peuples vous obéiſſoient. Tant qu'ils n'avoient point à qui recourir, leur haine contre vous reſtoit cachée: mais lorſque les Lacédémoniens s'offrirent pour être leurs chefs, ils ne tarderent pas à éclater. De même aujourd'hui, ſi on voit nos deux républiques ſe liguer contre Sparte, ſachez que pluſieurs de ſes ennemis ſecrets ſe

déclareront aussi-tôt. Avec un peu d'attention, vous verrez sans peine la vérité de ce que je dis. Est-il à présent un peuple qui soit attaché de cœur à Lacédémone? les Argiens ne conservent-ils pas toujours de l'aigreur contre elle? ajoutez les Eléens qui, se voyant privés de leurs villes & d'un vaste territoire, se sont déclarés ses ennemis. Que dirai-je des Corinthiens, des Arcadiens, des Achéens, qui, sollicités par elle, ont partagé, dans la guerre qu'elle vous a faite, les travaux, les périls & les dépenses? mais après le succès de son entreprise, ont-ils eu la moindre part à l'empire, aux honneurs ou aux richesses? Elle envoie des Hilotes (1) pour gouverner des Grecs : abusant de sa prospérité, elle tyrannise ses alliés libres. Ceux de vos alliés qu'elle a attirés à son parti, elle les a trompés visiblement, en aggravant le joug de leur servitude au lieu de les en affranchir. Ils sont opprimés par des gouverneurs, par dix hommes que Lysandre a établis dans chaque ville. Le souverain de l'Asie, qui a été d'un si grand secours à vos rivaux pour vous vaincre, est-il aujourd'hui différemment traité que s'il eût marché contre eux avec vous? n'est-il donc pas probable que, si vous vous montrez les vengeurs

(1) On sait que les Hilotes étoient les esclaves des Lacédémoniens.

d'injures auſſi manifeſtes, vous acquerrez une bien plus grande puiſſance que par le paſſé. Auparavant vous ne commandiez qu'aux peuples maritimes ; à préſent vous deviendrez les chefs de ces peuples, des Thébains, des Péloponéſiens, de tous les Grecs en un mot, du roi de Perſe lui-même, ce monarque ſi puiſſant. Vous le ſavez, nous n'avons pas été pour Lacédémone des alliés inutiles. Mais vous devez croire que nous vous ſervirons maintenant avec beaucoup plus de chaleur que nous n'avons ſervi les Lacédémoniens. Ce n'eſt pas, comme alors, pour défendre des inſulaires, des Syracuſains, des étrangers, mais pour nous venger nous-mêmes que nous joindrons nos forces aux vôtres. N'ignorez pas non plus que la domination de Sparte eſt bien plus facile à détruire que n'étoit votre puiſſance. Avec vos flottes, vous conteniez vos alliés dans le devoir. Les Lacédémoniens, qui ſont en petit nombre, oppriment des villes plus peuplées que la leur, & auſſi puiſſantes en armes. Voilà, Athéniens, ce que nous avions à vous dire. Sachez, au reſte, que nous vous ſollicitons de procurer à votre ville des avantages plus conſidérables, que ne ſont les ſervices que nous vous prions de rendre à la nôtre. ——

Il fut réſolu, ſur l'avis de Thraſybule, qu'on

ſecourroit les Thébains qui ſe préparerent à ſe défendre contre les troupes de Lacédémone. Lyſandre arriva avant Pauſanias, & campa ſous les murs d'Haliarte. Les Thébains, ſans attendre le ſecours d'Athenes, lui préſentent la bataille & remportent la victoire. Lyſandre fut tué, ſon armée défaite, & le trophée dreſſé devant les portes d'Haliarte. Pauſanias arrive avec l'armée du Péloponèſe, & les Athéniens viennent renforcer l'armée de Thebes. Les Lacédémoniens effrayés n'oſent livrer la bataille, ils redemandent leurs morts & ſe retirent. Pauſanias de retour à Sparte, fut accuſé comme ayant manqué de ſe trouver au rendez-vous, ce qui étoit cauſe de la défaite, & comme ayant redemandé honteuſement des morts qu'il pouvoit reprendre. Condamné au dernier ſupplice par les magiſtrats, il ſe retira à Tégée où il mourut de maladie.



LIVRE IV.

AGÉSILAS étoit toujours en Aſie, où il avoit attiré dans ſon parti Spithridate, ſeigneur Perſe, qui avoit reçu quelque déplaiſir de Pharnabaze. Par l'entremiſe de ce ſeigneur, il eut une entrevue avec Cotys, roi de Paphlagonie, dont il obtint l'alliance, mille chevaux, & deux mille hommes d'infanterie légere. Voulant reconnoître le ſervice qu'il avoit reçu de Spithridate dans cette rencontre, il ſe propoſe de marier ſa fille à Cotys. Après s'être aſſuré que Spithridate ſeroit flatté d'un tel mariage, il alla trouver le prince, & lui dit :

Entretien de Cotys & d'Agéſilas.

Sais-tu, Cotys, quelle eſt la naiſſance de Spithridate ? dis-le moi. Il eſt d'une des meilleures familles de Perſe, répondit le prince Thrace. As-tu vu ſon fils, reprit Agéſilas, & ſais-tu combien il eſt beau de figure ? — Comment ne le ſaurois-je pas ? je ſoupai hier avec lui. — Eh bien ! on dit qu'il a une fille encore plus belle. — Aſſurément, dit Cotys, elle doit l'être beaucoup. — Puiſque tu es devenu notre ami, reprit Agéſilas, je te conſeillerois d'épouſer une perſonne d'une beauté diſtinguée, avantage qui n'eſt

pas à mépriser, & de plus née d'un pere fort noble, d'un pere assez puissant pour s'être vengé amplement de Pharnabaze, & avoir chassé ce satrape, comme tu vois, de toute l'étendue de son gouvernement. Tu dois croire que, s'il peut se venger d'un ennemi, il pourroit servir un ami. Considere encore que, si tu épouses la fille de Spithridate, ce n'est pas seulement avec son pere que tu feras alliance, mais avec moi, avec les autres Lacédémoniens, & même avec le reste de la Grece, puisque nous commandons à tous les Grecs. Jamais mariage, si tu acceptes celui que je te propose, n'aura été célébré avec plus de magnificence. Quelle épouse, en effet, aura été conduite dans la maison de son époux avec un plus nombreux cortege de cavalerie, d'infanterie légere & pesamment armée ? Est-ce de la part de Spithridate, dit Cotys à Agésilas, que tu me fais cette proposition ? Je te proteste, répondit le roi de Lacédémone, qu'il ne m'a point chargé de t'en parler ; mais s'il m'est doux de me venger d'un ennemi, il me l'est bien plus encore d'obliger mes amis lorsque j'en trouve l'occasion. Pourquoi, dit le prince Thrace, ne pas demander à Spithridate s'il accepte ma main pour sa fille ? Alors Agésilas s'adressant à Hérippidas : va, dit-il, informer Spithridate des dispositions de Cotys, & reviens nous instruire de ses volontés.

Le mariage fut accepté & conclu. Après quoi Agéſilas, qui avoit déja ravagé le gouvernement de Pharnabaze, entra dans la Daſcylie, où étoit le palais de ce ſatrape, palais environné d'un grand nombre de bourgs, avec des parcs, des bois, & de belles eaux abondantes en poiſſons. Il y paſſa ſon quartier d'hiver. Pharnabaze étoit campé à cinq lieues de-là ; ſon camp fut emporté & pillé par un détachement de l'armée lacédémonienne. Cependant Apollophane de Cyzique, ami de Pharnabaze & d'Agéſilas, voulant les réconcilier, leur procura une entrevue. Il prit la parole du roi de Lacédémone & lui amena le ſatrape. Il étoit vêtu ſuperbement, & ſuivi de ſerviteurs qui lui portoient des carreaux pour s'aſſeoir, à la façon des Perſes ; mais ayant trouvé Agéſilas couché ſur l'herbe, avec le conſeil des trente Spartiates, il eut honte de s'en ſervir, & s'aſſit près d'eux à terre. Pharnabaze, comme le plus âgé, prenant le premier la parole :

Diſcours de Pharnabaze à Agéſilas; & réponſe de celui-ci.

Agéſilas, dit-il, & vous tous Lacédémoniens qui êtes ici préſens, j'ai été votre ami & votre allié, lorſque vous étiez en guerre avec la république d'Athenes. J'ai entretenu vos armées navales en vous fourniſſant des fonds ſur terre, j'ai combattu avec vous dans la cavalerie, & j'ai repouſſé vos ennemis juſqu'à la mer. On ne peut

me reprocher, comme à Tiſſapherne, aucune mauvaiſe foi ni dans mes actions, ni dans mes paroles. Et comment avez-vous reconnu ces bons offices? comment ſuis-je traité par vous? Je ne trouve pas même à ſubſiſter dans mon propre pays, à moins que, comme les bêtes fauves, je ne ramaſſe les reſtes qui vous échappent. Les palais ſuperbes, les jardins magnifiques, les parcs immenſes que m'a laiſſés mon pere, & dans leſquels je me plaiſois, je les vois brûlés & ravagés. Si j'ignore les principes de l'équité & de l'honneur, inſtruiſez-moi, je vous conjure, & apprenez-moi ſi ce ſont-là les procédés de la reconnoiſſance.

Les trente Spartiates baiſſoient les yeux de honte. Agéſilas, après quelques momens de ſilence : Pharnabaze, dit-il, tu n'ignores pas qu'on a auſſi dans les villes grecques des hôtes & des amis; cependant, lorſque les villes ſont en guerre, on attaque ſes propres amis pour ſervir ſa patrie; quelquefois même on eſt obligé de leur donner la mort. De même à préſent, nous qui faiſons la guerre à ton monarque, nous ſommes forcés de regarder comme ennemis tous les pays de ſon obéiſſance. Nous deſirerions fort néanmoins être tes amis en particulier. Si en t'attachant à nous, tu ne devois que changer de maîtres, je ne te conſeillerois pas d'abandonner ton

prince naturel : mais tu peux, en embrassant notre parti, jouir de tes possessions sans subir le joug d'un monarque absolu, sans ramper devant personne. Quoique la liberté me paroisse préférable à tous les biens, je ne t'engagerois pas toutefois à être pauvre & libre : mais je t'exhorte de t'allier à Lacédémone pour étendre tes domaines & non ceux de ton souverain, pour te soumettre tes compagnons de servitude & les ranger sous tes ordres. Or, si tu es en même temps riche & libre, que peut-il te manquer pour être parfaitement heureux ? Puisque tu me parles ainsi, répondit Pharnabaze, je vais te dire sincérement ce que je pense. Cela est juste, dit Agésilas. Si le roi, reprit le satrape, en nomme général un autre auquel il prétende m'assujettir, je me porterai avec ardeur à être ton allié & ton ami : mais s'il me donne le commandement de ses troupes, s'il me défere un titre honorable que je ne puis refuser, je te ferai la guerre de toutes mes forces. A ces mots, Agésilas lui prenant la main : puisque tu as, lui dit-il, une ame si franche & si honnête, sois notre ami. Je te proteste que je sortirai le plutôt qu'il me sera possible des terres de ton gouvernement ; & par la suite, quand même nous serions ennemis, je ne marcherai pas contre toi, tant que je pourrai marcher contre un autre ; je ne toucherai pas à tes domaines, tant que je pourrai vivre ailleurs. ——

Agéfilas, fidele à fa parole, avoit quitté la Phrygie, & fe difpofoit à entrer dans d'autres régions, lorfqu'il fut rappellé par les Lacédémoniens, qui, ayant appris qu'on avoit envoyé de l'argent en Grece pour corrompre les principaux des villes, & que les plus puiffantes fe déclaroient contre eux, voulurent fe procurer des forces pour être en état de les réduire. Le prince fe vit contraint avec peine de facrifier les grandes efpérances des nouvelles conquêtes qu'il méditoit; mais il obéit fans balancer. Il communiqua aux alliés les ordres de fa patrie, & promit de revenir dès qu'il auroit arrangé les affaires de la Grece. Ils reçurent avec larmes la nouvelle de fon départ, & plufieurs leverent des troupes pour l'accompagner. Avant que de partir, il établit Euxene pour fon lieutenant dans la province, & lui donna quatre cents hommes pour la défenfe du pays. Tandis qu'il faifoit les apprêts de fon retour, à Lacédémone on avoit levé une armée fous le commandement d'Ariftodeme, prince du fang royal, & tuteur du roi Agéfipolis. Les peuples d'Athenes, d'Argos, de Corinthe, de l'Eubée, & d'une partie de la Béotie, formoient la ligue contre Sparte, & avoient mis des troupes en campagne. On tint confeil pour délibérer felon quel plan on feroit la guerre. Timolaüs de Corinthe donna fon avis en ces mots:

Difcours du Corinthien Timolaus.

Braves alliés, dit-il, je trouve que les Lacédémoniens reffemblent aux fleuves. Les fleuves à leur fource ne font pas fort étendus, on peut les traverfer aifément : mais à mefure qu'ils s'éloignent, ils groffiffent & deviennent plus rapides par la jonction d'autres fleuves. De même, les Lacédémoniens font feuls quand ils fortent de chez eux; mais en s'avançant & s'attachant des peuples, leur nombre augmente, & ils deviennent plus difficiles à vaincre. Je vois auffi que, quand on veut détruire des guepes, fi on les attaque loin de leur retraite, on eft piqué de toutes parts; mais que, fi on porte le feu près de leur demeure, on les prend fans peine & fans être incommodé. D'après ces exemples, je crois que le meilleur eft de combattre les Lacédémoniens au pié de Lacédémone, ou du moins le plus près qu'il eft poffible. ——

L'avis de Timolaüs fut approuvé, & on fe mit en marche. On n'étoit encore qu'à Némée, lorfque les Lacédémoniens arriverent avec leurs alliés. Le combat fut livré & ceux-ci furent vainqueurs. Agéfilas apprit la nouvelle de cette victoire près d'Amphipolis; il en remporta deux lui-même, l'une en Theffalie peu confidérable; l'autre célebre, dans la plaine de Coronée, où s'étoient raffemblés tous les alliés ennemis de Sparte. Il

licencia ses troupes victorieuses, & retourna par mer à Lacédémone. Corinthe étoit en proie à deux factions, dont l'une étoit favorable aux Lacédémoniens, & l'autre lui étoit contraire. Cette ville malheureuse vit pendant plusieurs jours couler le sang de ses propres citoyens qui s'égorgeoient mutuellement. Les places publiques, les marchés, les temples, étoient couverts de corps morts entassés. Agésilas, qui défendoit la faction lacédémonienne, eut quelques avantages; Iphicrate, général d'Athenes, en eut aussi de son côté. Ce dernier fit dominer son parti dans Corinthe, & les bannis ne firent plus de courses, du moins par terre : pour Agésilas, il fit une expédition dans l'Acarnanie, & voici à quel sujet. Les Achéens qui tenoient Calydon, ville autrefois d'Etolie, la voyant pressée par les Acarnaniens, que soutenoient quelques troupes d'Athenes & de Béotie, envoyerent à Lacédémone des députés qui parlerent ainsi dans le conseil :

Disc. des députés Achéens aux Lacédémoniens.

Lacédémoniens, votre conduite, à notre égard, est tout-à-fait injuste. Nous prenons les armes avec vous lorsque vous nous l'ordonnez, & nous vous suivons par-tout où il vous plaît de nous conduire : vous, au contraire, qui nous voyez pressés par les peuples d'Acarnanie, par les Athéniens & les Béotiens leurs alliés, vous n'y faites

aucune attention. Si vous persistez dans cette négligence, nous serons hors d'état de résister à l'ennemi; & alors, ou nous retirerons nos troupes du Péloponèse, & nous irons porter la guerre chez les Acarnaniens & chez leurs alliés; ou nous ferons la paix aux conditions les plus favorables qu'il nous sera possible. ——

Agésilas fut envoyé en Acarnanie. Les ravages qu'il y fit cette année, obligerent les habitans l'année suivante de traiter avec les Achéens, & de conclure une alliance avec Lacédémone. Les Lacédémoniens firent ensuite des courses dans l'Argolide sous le commandement d'Agésipolis, un de leurs rois, qui désola toute la campagne sans trouver de résistance.

Nous avons parlé plus haut de Conon & de Pharnabaze; nous avons laissé l'Athénien dans l'île de Cypre, auprès d'Evagoras, roi de Salamine. Il n'y resta pas oisif; il ramassa des galeres, forma une flotte, & se joignit à Pharnabaze, qui, peu de temps après son entrevue avec Agésilas, fut mis à la tête des vaisseaux de Phénicie. Ils attaquerent ensemble sur mer la puissance de Lacédémone; & quelques jours avant la bataille de Coronée, ils remporterent auprès de Cnide une victoire considérable. Ils surent profiter tous deux de leur avantage. Voguant le long des îles

& des villes de la côte, ils en chasserent les gouverneurs Lacédémoniens, sous promesse de laisser aux peuples la liberté, & de ne pas les gêner par des citadelles. Ils furent bien reçus par-tout, & l'on apportoit de tous côtés des présens à Pharnabaze. Dercyllidas étoit gouverneur d'Abydos; il fut le seul qui ne fut pas obligé d'abandonner sa place. Ayant assemblé les habitans, il leur adressa ce discours qui produisit son effet :

Discours de Dercyllidas aux Abydéniens.

Abydéniens, leur dit-il, vous avez été jusqu'à ce jour les amis de Lacédémone; vous pouvez en être aujourd'hui les bienfaiteurs. Être fideles à ses amis dans leurs prospérités, n'est pas une vertu rare : mais leur rester attachés dans la disgrace, c'est ce qui nous assure de leur part une reconnoissance éternelle. De ce que nous avons essuyé une défaite navale, il ne s'ensuit pas que notre empire soit abattu. Sans doute, lorsque Athenes commandoit sur mer, notre république n'en étoit pas moins en état de servir ses amis & de nuire à ses ennemis. Plus les autres villes nous ont abandonnés avec la fortune, plus votre fidélité inviolable vous fera d'honneur. Que si on craint que nous ne soyons pressés ici par terre & par mer, qu'on fasse attention que les Grecs n'ont pas encore de flotte à la voile, & que, si les Barbares veulent commander sur mer, la Grece ne le

ſouffrira pas ; qu'ainſi en défendant Abydos, elle travaillera pour elle-même. ——

Les Abydéniens demeurerent fermes dans le parti de Lacédémone, & tous les efforts réunis de Conon & de Pharnabaze ne purent les réduire à l'abandonner. Pharnabaze, toujours ſecondé par Conon, fit voile vers les îles avec de nouvelles forces maritimes, & paſſant de Mélos ſur les côtes de Lacédémone, il les ravagea, & prit l'île de Cythere, où il mit garniſon ſous un gouverneur Athénien. Enſuite, après avoir navigé vers le détroit de Corinthe & encouragé les alliés à demeurer fermes, il remit le commandement de l'armée navale à Conon, & lui fournit des fonds néceſſaires pour rebâtir les murs d'Athenes. Conon, revenu triomphant dans ſa ville où il n'avoit pas oſé retourner après la défaite de l'Helleſpont, en fit relever les murs à la grande ſatisfaction de tous les Athéniens, qui reprenoient des forces & ſentoient renaître leurs eſpérances. Les Lacédémoniens alarmés des progrès que faiſoit ce général avec l'armée navale du roi de Perſe, envoyerent propoſer la paix par Antalcide à Tiribaze qui commandoit les armées du prince. Ils conſentoient à abandonner au monarque le gouvernement des villes d'Aſie. Tiribaze goûta cette propoſition ; mais voyant que Conon, qui lui avoit

avoit été envoyé par les Athéniens avec des députés, étoit contraire à la paix, il le fit arrêter (1), & partit pour aller rendre compte au roi de Perse de l'état de ses affaires, & recevoir ses ordres pour l'avenir. Il paroît que son maître n'approuva pas sa conduite : car il donna le commandement de la mer & des provinces maritimes à Struthas qui favorisa les Athéniens & leurs alliés. Les Lacédémoniens envoyerent contre lui Thimbron, qui périt par son imprudence. Ils envoyerent ensuite Diphridas, qui fut plus sage & plus heureux. Ce livre est terminé par les derniers exploits de Thrasybule qui fut tué devant Aspende dans une sortie que firent les habitans, & par ceux d'Iphicrate, qui fit périr Anaxibie, général de Lacédémone, dans un défilé où il le surprit à quelque distance d'Abydos.

(1) Xénophon ne parle plus de Conon & garde le silence sur sa mort. Isocrate, dans son Panégyrique, reproche au roi de Perse de l'avoir fait mourir cruellement pour prix de ses services. Cornélius Népos écrit qu'il fut conduit à Suze, & qu'il y fut exécuté par ordre du roi.



LIVRE V.

TANDIS que ces chofes fe paffoient dans l'Hellefpont, les Athéniens, incommodés par les courfes que les Eginetes faifoient fur leurs côtes, vinrent mettre le fiege devant Egine, par terre & par mer, fous le commandement de Pamphile, & enfermerent la place d'une circonvallation. Téleutias l'ayant appris, y accourut avec la flotte de Sparte, & obligea celle d'Athenes de fe retirer, fans pourtant faire lever le fiege. Il laiffa le commandement de l'armée navale à Hiérax, qu'on lui avoit donné pour fucceffeur, & partit avec un regret général que Xénophon a pris plaifir de peindre. Lorfque Téleutias, dit-il, defcendit vers la mer pour s'embarquer, tous les foldats s'empreffoient de lui baifer les mains, les uns le couronnoient de fleurs, d'autres lui ceignoient la tête de bandelettes; d'autres, qui arriverent trop tard, & lorfque fon vaiffeau étoit déjà éloigné du rivage, jettoient leurs guirlandes dans la mer. Je fais, ajoute l'hiftorien, que ces détails n'offrent ni le fafte de la magnificence, ni l'éclat d'une victoire, ni la nouveauté d'un ftratagême; mais je crois qu'il n'eft pas moins utile de connoître

comment Téleutias fut gagner le cœur de ses troupes, que de lire des actions plus brillantes. Hiérax laissa douze galeres à Egine, sous le commandement de Gorgopas; les Athéniens leverent le siege, & continuerent à être incommodés par les courses des Eginetes. Gorgopas remporta sur mer un avantage contre quelques navires d'Athènes; mais bientôt après il fut tué lui-même sur terre dans une embuscade où l'avoit attiré Chabrias, général de cette république. Les Lacédémoniens donnerent le commandement des vaisseaux à Téleutias, qui, aussi-tôt qu'il fut arrivé, fit cette harangue à ses troupes:

Soldats, je n'apporte pas d'argent; mais avec l'aide des dieux & secondé de votre ardeur, je tâcherai de vous procurer des munitions abondantes. Tant que je vous commanderai, je ne veux pas que vous soyez traités plus mal que moi: & même croyez que ce sont mes vrais sentimens, j'aimerois mieux manquer des choses nécessaires que de voir manquer mes soldats: je souffrirois plutôt deux jours la faim que de vous laisser un seul jour sans nourriture. Ma porte fut toujours ouverte à quiconque avoit besoin de moi; elle le sera encore. Ainsi, soldats, comme vous ne me verrez jouir des commodités de la vie que quand je vous verrai dans

Discours de Téleutias à ses soldats.

l'abondance : ſi vous me voyez ſupporter le froid, le chaud, les veilles, vous devez les ſupporter à mon exemple. Ce n'eſt pas pour que vous ſoyez toujours dans la peine que je vous exhorte à ne pas la craindre ; mais pour que vous en tiriez quelque avantage. Notre république paſſe pour être heureuſe & puiſſante : vous le ſavez, ſoldats, ce n'eſt point par une vie molle, mais en ne fuyant jamais les travaux & les dangers, qu'elle eſt parvenue au comble de la proſpérité & de la gloire. Vous vous êtes déjà montrés, je le ſais, des hommes courageux ; faites enſorte de vous ſurpaſſer aujourd'hui, afin que nous partagions avec joie les peines & les ſuccès. Quoi de plus agréable que de ne flatter ni les Grecs ni les Barbares pour en tirer de l'argent, de ſe fournir ſoi-même le néceſſaire, & par les moyens les plus nobles ? Dans la guerre, ſavoir vivre aux dépens de l'ennemi, procure à la fois de la célébrité & une ample ſubſiſtance. ——

Les ſoldats s'écrierent qu'il les menât où il lui plairoit. Il les conduiſit juſqu'au port Pirée, prit pluſieurs navires aux Athéniens, ravagea les côtes, & revint à Egine, où il donna à ſes troupes un mois de paie d'avance. Il repartit enſuite, courut librement toutes les mers voi-

ſines, enleva tous les vaiſſeaux qu'il pouvoit joindre, ce qui entretenoit le courage & l'obéiſſance des ſoldats, en fourniſſant à leur ſubſiſtance.

Cependant Antalcide, qui avoit été nommé commandant d'une flotte pour l'Aſie, en étoit revenu chargé de promeſſes & d'aſſurances que, ſi les Athéniens & leurs alliés n'acceptoient pas la paix telle que la propoſoit le roi de Perſe, celui-ci ſe déclareroit en faveur des Lacédémoniens. Il retourna en Aſie, &, après quelques entrepriſes où il eut l'avantage, il fit conclure la paix connue ſous le nom de *paix d'Antalcide*. Les deux principaux articles étoient que le monarque ſeroit maître de toutes les villes grecques d'Aſie, & que toutes les autres villes de la Grece ſeroient libres. La paix exécutée de tous points, fit licencier toutes les troupes, tant ſur terre que ſur mer, & termina la guerre d'Athenes & de Lacédémone, qui avoit commencé depuis l'abaiſſement de l'une & l'élévation de l'autre.

Pendant que les Lacédémoniens étoient occupés à faire des diſpoſitions dans quelques villes de leurs alliés, dont ils avoient eu à ſe plaindre, il arriva à Sparte des députés d'Acanthe & d'Apollonie, deux des plus grandes villes dans le voiſinage d'Olynthe. On leur donna audience

dans une assemblée générale, où Cligene, député d'Acanthe, parla en ces termes :

Discours de Cligene, député d'Acanthe, aux Lacédémoniens.

Lacédémoniens, & vous alliés, peut-être ne remarquez-vous pas une puissance qui s'éleve dans la Grece, & dont les progrès doivent vous alarmer. Vous savez tous qu'Olynthe est la ville la plus puissante de Thrace. Les Olynthiens se sont attaché d'abord quelques villes, à condition qu'elles se gouverneroient toutes par les mêmes loix, & qu'elles formeroient une seule république; ensuite ils s'en sont associé de plus considérables; enfin, ils ont même entrepris de détacher les villes de Macédoine de l'obéissance d'Amyntas, leur prince. Après avoir gagné les plus proches, ils ont été sur le champ à de plus fortes & de plus éloignées. Quand nous sommes partis, entre plusieurs autres villes, ils étoient déja maîtres de Pella, qui est la capitale. Nous avons vu Amyntas perdre successivement ses places, & presque entiérement dépouillé de son royaume. Les Olynthiens nous ont envoyé signifier à nous & aux Apolloniates, que, si nous refusions d'entrer dans leur ligue, ils viendroient nous attaquer. Nous desirons, Lacédémoniens, de vivre suivant nos loix, & de nous gouverner nous-mêmes; mais si on néglige de nous secourir, nous serons obligés de nous joindre

à des ennemis redoutables. Ils n'ont pas moins de huit cents hommes d'infanterie pesamment armée, beaucoup plus de troupes légeres : ils auront mille cavaliers & davantage si nous joignons nos forces aux leurs. Nous avons laissé dans leur ville des députés d'Athenes & de Thebes ; & on disoit qu'ils avoient décidé d'envoyer eux-mêmes des ambassadeurs à ces deux républiques, pour traiter d'une alliance. Mais si une telle puissance se joint à celle d'Athenes & de Thebes, prenez garde qu'il ne vous soit plus possible de la réduire. Déja saisis de Potidée, située dans l'isthme de Pallene, croyez que les autres villes de cet isthme ne tarderont pas à être en leur pouvoir. Une preuve de la grande frayeur qu'ils leur ont inspirée, c'est que, malgré toute leur haine contre eux, elles n'ont point osé envoyer de députés avec nous pour vous instruire. Examinez encore si, lorsque vous êtes attentifs à empêcher la réunion des peuples de la Béotie, vous devez voir tranquillement se former une puissance qui s'accroîtra même du côté de la mer. En effet, qu'est-ce qui empêchera les Olynthiens d'équiper des flottes, puisqu'ils ont dans le pays des bois de construction, puisqu'ils tirent des revenus de plusieurs ports & marchés, & qu'ils ont beaucoup d'hommes, vu la fertilité du sol? Ajoutez que les Thraces,

nation libre, dont ils font voifins, les recherchent déja. S'ils fe joignent à eux, ce ne fera pas là encore un léger accroiffement de force. Outre le fecours de ces peuples, ils trouveront des reffources dans les mines d'or du Pangée (1). Nous ne difons rien ici qui n'ait été dit mille fois dans Olynthe. Pourquoi parler de leur ambition ? Il eft dans la nature que les efpérances des hommes croiffent avec leur fortune. Lacédémoniens & vous alliés, nous avons cru devoir vous expofer l'état des chofes; c'eft à vous de confidérer fi nos difcours méritent quelque attention. Sachez, au refte, que la puiffance que nous vous avons repréfentée comme déja formidable, n'eft pas encore invincible. Si les villes que les Olynthiens fe font affociées par force, voient paroître quelque ennemi puiffant, elles les abandonneront auffi-tôt. Mais fi, d'après les réfolutions prifes, elles affermiffent leur union avec Olynthe par des alliances & des acquifitions réciproques; fi, inftruites par l'exemple des Arcadiens qui, quand ils marchent avec vous, confervent leurs poffeffions & pillent celles d'autrui, elles voient qu'il leur eft avantageux de fuivre le plus fort, la puiffance Olynthienne ne fera peut-être pas auffi facile à détruire.——

(1) Strabon parle d'un mont Pangée, près de la ville de Philippes, où il y avoit des mines d'or & d'argent.

Il fut résolu qu'on leveroit une armée, & qu'on en donneroit le commandement à Eudamidas. Celui-ci, avant son départ, pria les éphores de donner la commission à son frere Phébidas de lui amener les troupes qui ne pourroient partir avec lui : dès qu'il fut arrivé, il envoya des secours aux villes qui en demandoient, & détacha les Potidéens de l'alliance d'Olynthe. Phébidas partit avec des renforts, prit sa route par la Béotie, & étant arrivé à Thebes, campa près du lieu des exercices. Léontiade, ennemi d'Isménias, & partisan des Lacédémoniens, alla trouver Phébidas, & ayant gagné sa confiance :

Phébidas, dit-il, il s'offre aujourd'hui une occasion de rendre un grand service à ta république. Si tu me suis avec ton infanterie, je t'introduirai dans la citadelle. Dès que tu en seras maître, crois que Thebes sera absolument en ton pouvoir, puisqu'elle sera soumise aux partisans de Sparte. Tu le vois toi-même, il est défendu aux Thébains, par un édit, de t'accompagner dans ton expédition contre Olynthe. Si tu exécutes ce que je te conseille, nous te donnerons des troupes nombreuses d'infanterie & de cavalerie. Tu secourras ton frere avec des forces considérables; & tandis qu'il travaille à s'assu-

Discours de Léontiade à Phébidas.

jettir Olynthe, tu te feras affujetti Thebes, ville bien plus importante. ——

Phébidas accepte la propofition; Léontiade profite d'un moment favorable pour l'introduire dans la citadelle dont il lui remet les clefs, il va fur le champ trouver les fénateurs affemblés fous les portiques, & leur adreffe ces paroles:

Difcours du même Léontiade aux Thébains.

Thébains, ne foyez pas effrayés de voir votre citadelle occupée par les Lacédémoniens. Ils vous font annoncer qu'ils ne font ennemis que de ceux qui defirent la guerre. Pour moi, en vertu de la loi qui permet au polémarque (1) de s'affurer de quiconque fait des actions dignes de mort, je fais arrêter Ifménias comme cherchant à nous mettre en guerre avec Lacédémone. Ainfi, que les centurions & leurs foldats fe levent, & que, fe faififfant de la perfonne d'Ifménias, ils les conduifent en prifon. ——

Ifménias eft faifi & traîné dans la citadelle. Après quoi Léontiade court à Lacédémone, où

(1) Le polémarque étoit, fans doute, à Thebes comme à Athenes, non un général qui devoit commander les troupes, mais un magiftrat chargé de régler, dans la ville, fur-tout ce qui avoit rapport à la guerre.

il trouva le peuple & les magiftrats mécontens de cette action, comme ayant été faite fans leur ordre. Agéfilas s'éloigna, dans cette circonftance, de l'efprit de juftice qui animoit toute fa conduite; il dit, pour excufer Phébidas, qu'on avoit coutume de juger ces fortes d'actions par l'événement, & de ne les point punir quand elles étoient avantageufes à la république. Léontiade voyant l'affemblée ébranlée par ces paroles, acheva de la déterminer.

Discours du même Léontiade dans le confeil de Lacédémone.

Lacédémoniens, dit-il, vous êtes convenus vous-mêmes que les Thébains étoient mal difpofés pour vous & ne cherchoient qu'à vous nuire, avant qu'on fe fût emparé de leur citadelle. Vous avez vu qu'ils fe font toujours comportés en amis avec vos ennemis, & en ennemis avec vos amis. N'ont-ils pas refufé de marcher contre le peuple d'Athenes qui s'étoit faifi du Pirée, & qui vous étoit abfolument contraire? n'ont-ils pas attaqué les Phocéens, parce qu'ils les voyoient bien intentionnés pour vous? Ils ont même fait alliance avec Olynthe, parce qu'ils favoient que vous lui déclariez la guerre. Vous vous attendiez toujours, par le paffé, à entendre dire qu'ils s'étoient foumis de force la Béotie: vous n'avez pas à redouter Thebes, à préfent que fa citadelle eft occupée par vos armes. Un fimple

ordre (1) ſuffira pour qu'elle vous fourniſſe ce que vous exigerez d'elle ; pourvu toutefois que vous ſoyez auſſi attentif à nous ſoutenir, que nous l'avons été à ménager vos intérêts. ——

Il fut ordonné qu'on garderoit la citadelle ; &, malgré la paix d'Antalcide qui vouloit que les moindres villes de la Grece fuſſent libres, Thebes, une de ſes villes principales, fut aſſervie par Lacédémone. Iſménias fut jugé & condamné à mort.

Les Lacédémoniens, glorieux de ce ſuccès qui auroit dû les faire rougir, redoublerent leurs ſoins pour faire réuſſir l'entrepriſe d'Olynthe. Téleutias partit pour cet effet avec de nouvelles troupes, qu'il augmenta de celles de Thebes, de Macédoine & d'autres pays. On livra une bataille où les deux partis eurent à-peu-près un égal avantage. Téleutias ſe tint tranquille pen-

---

(1) *Un ſimple ordre* ; en grec, *une petite ſcytale.* La ſcytale, chez les Lacédémoniens, étoit une bande de cuir ou de parchemin qu'ils entortilloient autour d'un bâton, de maniere qu'il n'y avoit aucun vuide. Ils écrivoient ſur cette bande, & après avoir écrit ils l'envoyoient au général à qui elle étoit adreſſée. Ce général, qui avoit un autre bâton tout ſemblable à celui ſur lequel cette bande avoit été roulée, l'appliquoit ſur ce bâton, & par là trouvoit la liaiſon des caracteres, qui autrement étoient ſi dérangés qu'ils ne pouvoient être lus.

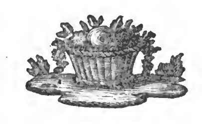
dant l'hiver. Il se mit en campagne au printemps & ravagea tout le pays. La cavalerie olynthienne, traversant la riviere qui couloit près de la ville, s'approcha secrettement de son camp. Le général, piqué de cette hardiesse, envoie après elle son infanterie légere. Les Olynthiens se retirent au petit pas ; les soldats de Lacédémone les suivent & traversent la riviere après eux. Lorsqu'il y en eut un certain nombre de passés, la cavalerie tourne bride, & tue le chef avec une centaine de soldats. Téleutias, transporté de colere, s'avance précipitamment avec l'infanterie pesante, commande à la cavalerie & au reste de l'infanterie légere de donner de toutes leurs forces. S'étant trop approchés des murs, ils se retirent en désordre. La cavalerie olynthienne revient à la charge, suivie de l'infanterie légere, & soutenue bientôt de l'infanterie pesante : les troupes lacédémoniennes sont entiérement rompues ; Téleutias est tué en combattant vaillamment. Après quoi tout plie & se disperse dans les villes voisines. Toute la fleur de l'armée périt dans cette conjoncture. De telles catastrophes, dit l'historien, doivent apprendre à ne point se laisser emporter par la colère, même contre un esclave, si l'on ne veut risquer de se faire plus de mal qu'on n'en fera. Mais c'est une faute inexcusable, principalement dans un général

qui doit pourvoir à tout avec ſageſſe. La paſſion eſt aveugle & ne penſe qu'au deſir de ſe venger ; au lieu que la raiſon, toujours maîtreſſe d'elle-même, donne ordre à ſa ſûreté avant que de ſonger à la vengeance. On envoya de Sparte une nouvelle armée, qui réduiſit enfin la ville d'Olynthe à de telles extrémités, que ne pouvant plus avoir de vivres ni par terre ni par mer, elle fut contraînte de demander la paix, qu'on lui accorda aux conditions qu'elle feroit avec Lacédémone une ligue offenſive & défenſive. Dans le cours de cette guerre, la ville de Phlionte ayant maltraité les bannis, Agéſilas marcha contre elle, &, après un ſiege opiniâtre, l'obligea de ſe rendre, de recevoir garniſon, & d'admettre les réglemens qu'on voulut y établir.

Tout réuſſiſſoit aux Lacédémoniens ; ils étoient maîtres de Thebes & d'Olynthe, arbitres de la Béotie, ou plutôt de toute la Grece. Corinthe étant ſoumiſe, Argos abattue, Athenes abandonnée, les alliés rangés à leur devoir, il ſembloit que leur empire, affermi de toutes parts, fût inébranlable, lorſqu'il fut renverſé par ceux mêmes qu'ils tenoient opprimés. Pour opérer une ſi étonnante cataſtrophe, les dieux n'employerent que la main de ſept bannis, afin de montrer leur puiſſance, & en même tems leur attention à punir l'injuſtice. Mellon, refugié à

Athenes, avec ſix autres compagnons de ſon exil, ſe rendent à Thebes, ſans autres armes que des poignards. Un nommé Phyllidas, greffier du ſénat, qui étoit d'intelligence avec eux, les reçoit dans ſa maiſon. Un jour de fête où il donnoit un repas aux premiers magiſtrats de Thebes, chefs de la tyrannie, il avoit promis de leur amener les plus belles femmes de la ville, à condition qu'on feroit retirer tous les eſclaves. Lorſque les convives furent échauffés par le vin, on fait entrer les ſept conjurés traveſtis en femmes, qui, ne tardant pas à ſe découvrir, les poignarderent tous. Léontiade eſt égorgé dans ſa maiſon. On va à la priſon, on met en liberté les priſonniers; on fait retentir dans toutes les rues ce cri, *les tyrans ſont morts.* Un grand nombre de citoyens accourent avec leurs armes; deux généraux d'Athenes, de leur chef, ſe joignent avec leurs troupes aux conjurés. On marche à la citadelle contre la garniſon, qui, auſſi effrayée de ſon petit nombre que de la multitude & de l'ardeur des aſſaillans, demande à évacuer la place. Enfin, Thebes eſt affranchie de la ſervitude. Les Athéniens, qui craignoient la puiſſance des Lacédémoniens, n'oſerent d'abord avouer leurs généraux; ils leur firent même leur procès, & les condamnerent aux plus rigoureuſes peines. Mais comme on négligea à Lacédémone de punir Sphodrias, gouverneur de Theſ-

pies, qui avoit essayé de se saisir du Pirée, & qui, ayant manqué son coup, avoit ravagé quelques bourgs de l'Attique, ils se déclarerent ouvertement pour les Thébains, & les secoururent par terre & par mer. Agésilas fit deux expéditions contre Thebes, dans lesquelles il n'eut guere d'autre avantage que de ravager le pays. Les Athéniens remporterent sur mer deux victoires considérables; l'une, sous la conduite de Chabrias contre le général Polis; l'autre, sous le commandement de Timothée, fils de Conon, contre Nicoloque; & ce double succès leur fit recouvrer l'empire maritime.



LIVRE

LIVRE VI.

Les Thébains, peu contens d'avoir secoué le joug de la servitude, se soumirent la Béotie, & porterent leurs armes dans la Phocide. Les Phocéens demanderent du secours à Sparte, qui envoya Cléombrote avec un corps de troupes. Cependant Polydamas de Pharsale arriva de Thessalie où il étoit en grande estime. Il jouissoit d'une haute considération dans sa ville, qui, pleine de confiance dans sa probité, lui avoit remis entre les mains la citadelle avec l'administration du trésor. Voici la harangue qu'il prononça dans le conseil de Lacédémone.

Lacédémoniens, comme je suis d'une famille de tout temps amie de votre république, & qui vous a rendu d'importans services, je puis recourir à vous dans mes embarras; & je dois vous avertir s'il se forme en Thessalie quelque orage qui pourroit éclater sur Lacédémone. Jason est assez puissant & assez célebre pour que son nom soit parvenu à vos oreilles. Ayant fait avec moi une treve, il vint me trouver & me dit: Polydamas, je pourrois m'assujettir de force la ville de Pharsale; tu peux t'en convaincre par toi-

Disc. de Polydamas aux Lacédémoniens.

même. J'ai en ma puissance plusieurs villes considérables de Thessalie; je me les suis soumises lorsque toi & ton peuple vous me faisiez la guerre conjointement avec elles. Tu sais que j'ai à mon service environ six mille hommes de milice étrangere, auxquels, selon moi, nulle espece de troupes ne feroit en état de résister. J'en pourrois tirer d'ailleurs un pareil nombre; mais les armées ordinaires sont composées d'enfans, ou de vieillards déja affoiblis par l'âge. Il est fort peu d'hommes dans chaque ville qui se fortifient le corps par la gymnastique: au lieu que je n'ai point à mes ordres de soldat qui ne soit capable des mêmes travaux que moi. Et Jason, Lacédémoniens (car il faut vous dire la vérité), est aussi robuste qu'infatigable. Il éprouve tous les jours ses troupes; il est sans cesse en armes à leur tête, soit dans les guerres, soit dans les exercices. Les soldats qui lui paroissent mous & trop foibles, il les réforme; ceux qu'il voit pleins de vigueur & de courage, il les gratifie de double, triple, & même quadruple paie: il les anime par d'autres récompenses, il a soin d'eux pendant leurs maladies, & leur fait après la mort de magnifiques funérailles. Aussi tous les étrangers qui sont à sa solde savent qu'avec de la bravoure ils seront comblés de gloire & de biens. Il me fit remarquer, ce que je savois, qu'il avoit déja sous sa

domination les Maraces, les Dolopes (1), & Alcétas, chef de l'Epire. Ainſi, ajouta-t-il, qui pourroit me faire appréhender de ne pouvoir aiſément vous aſſujettir? Quelqu'un qui me connoîtra mal, diſoit-il, me demandera peut-être pourquoi je differe, pourquoi je ne marche pas auſſi-tôt contre les Theſſaliens. C'eſt ſans doute que j'aime beaucoup mieux les gagner par la douceur que de les réduire par la force. Si je les ſoumettois par la crainte, ils chercheroient à me nuire autant qu'ils pourroient, & moi je travaillerois à les affoiblir : au lieu que, ſi je me les attache volontairement, il eſt clair que nous nous porterons avec ardeur à nous rendre des ſervices mutuels.

Je ſais, Polydamas, que ta patrie a confiance en toi : ſi tu me concilies ſon affection, je veux te rendre, après moi, le plus puiſſant des Grecs. Et vois un peu ſur quoi eſt fondée ma promeſſe ; ne te fie pas à mes paroles, à moins qu'il ne te ſoit évident que les effets peuvent ſuivre. Une fois maître de Pharſale & des villes qui en dépendent, je me verrai bientôt chef de toute la Theſſalie : or, dans ce cas, il eſt certain que j'aurai

(1) Dolopes, peuple de Theſſalie, ainſi que les Maraces, ſans doute, dont ne parlent ni Strabon ni Etienne. Alcétas, roi des Moloſſes ou d'Epire, biſaïeul commun d'Alexandre-le-grand & de Pyrrhus.

à mes ordres six mille hommes de cavalerie, & plus de dix mille d'infanterie pesamment armée. Je crois que si ces troupes, aussi pleines de force que de valeur, sont bien conduites, il n'y aura pas de puissance qui prétende assujettir les Thessaliens. La Thessalie étant fort étendue, toutes les nations voisines lui sont soumises lorsqu'elle agit sous un chef unique. Comme tous les gens de traits sont de ce pays, il est probable que nous ne manquerons pas de troupes légeres. J'ai pour alliés les Béotiens & tous les peuples qui sont en guerre avec Lacédémone; ils seront prêts à me suivre, pourvu que je les affranchisse du joug de cette république. Je sais qu'Athenes seroit fort empressée de faire alliance avec moi; mais je serois peu jaloux de son amitié, parce que nous pourrions acquérir l'empire sur mer plus facilement encore que sur terre. Et vois, me disoit-il, si je raisonne encore juste pour cette partie. Pouvant disposer de la Macédoine, d'où Athenes tire ses bois, nous pouvons construire beaucoup plus de vaisseaux que les Athéniens. Auront-ils plus d'hommes pour les monter que nous, qui avons un si grand nombre d'excellens esclaves (1)? Nous, d'ailleurs, dont le pays est

(1) Ces esclaves sont nommés en grec *penestai.* Dans les guerres ils servoient sous les Thessaliens, ainsi que les Hilotes sous les Lacédémoniens.

si fertile que nous envoyons du blé aux autres, nous serons plus en état de nourrir nos matelots, que les Athéniens qui n'ont pas même assez de grains pour eux s'ils n'en achetent. Quant aux finances, les nôtres seront plus considérables; parce que nous tirerons nos revenus, non de quelques isles misérables, mais des peuples du continent qui nous environnent, & qui tous paient tribut à la Thessalie, lorsqu'elle est gouvernée par un seul chef. Tu sais, me disoit-il, que ce ne sont pas les revenus des isles, mais ceux du continent, qui rendent si riche le grand roi. Je pense qu'il me sera encore plus facile de l'assujettir que la Grece. Tous les hommes de ce pays, excepté un seul (1), sont plus exercés à la servitude qu'à la bravoure. Ne sait-on pas avec combien peu de forces Cyrus & Agésilas ont fait trembler ce monarque?

Je répondis à Jason que ce qu'il disoit méritoit notre attention; mais qu'étant amis des Lacédémoniens, nous ne pouvions guere les abandonner pour nous ranger dans le parti de leurs ennemis. Il loua ma réponse, ajoutant que ce caractere lui faisoit desirer davantage mon amitié. Il me permit donc de venir vous exposer ce qu'il m'a-

(1) *Excepté un seul*, sans doute le roi qui les gouverne, & qui seul libre commande à des milliers d'esclaves.

voit dit lui-même, & de vous parler de ſon deſſein de marcher contre Pharſale, ſi elle ne ſe rendoit de bonne grace. Demande du ſecours aux Lacédémoniens, me diſoit-il; ſi tu les engages à t'envoyer des troupes aſſez conſidérables pour me réſiſter, dans ce cas les armes décideront entre nous : s'ils ne t'envoient pas de ſecours ſuffiſans, tu ſerois répréhenſible d'expoſer une patrie qui te comble d'honneurs & de diſtinctions.

Voilà le ſujet de mon voyage. Je vous dis, Lacédémoniens, ce que j'ai vu moi-même, ce que j'ai entendu dire à Jaſon; & voici mon ſentiment. Si vous envoyez des troupes qui me paroiſſent non-ſeulement à moi, mais à tous les Theſſaliens, en état de tenir tête à notre adverſaire, il ſe verra abandonné de toutes les villes qui redoutent ſa grandeur & ſa puiſſance. Si vous croyez que de nouveaux ſoldats, avec un chef peu expérimenté, ſuffiront, il vaut mieux n'envoyer perſonne. Car vous aurez à combattre contre un prince ſoutenu de troupes conſidérables, contre un général habile, qui ne manque ni d'adreſſe pour tromper ſon ennemi, ni d'activité pour le prévenir, ni de courage pour le forcer; un général qui, dans la guerre, fait uſer de la nuit comme du jour; qui, lorſque le temps preſſe, fait céder au travail le beſoin de manger; qui enfin ne prend de repos que quand il eſt arrivé où il vouloit

aller, que quand il a achevé ce qu'il avoit à faire. Il inspire les mêmes sentimens à ses soldats. Toutefois, lorsqu'ils se sont signalés par une belle action qui leur a coûté beaucoup de peine, il leur procure tous les contentemens qu'ils peuvent desirer; & on peut dire qu'ils apprennent avec lui que la peine enfante le plaisir. Pour Jason, il est le plus sobre & le plus tempérant des hommes : nulle volupté ne l'arrêta jamais dans ses entreprises. Délibérez en conséquence, & dites-moi, avec la franchise qui vous convient, ce que vous êtes en état & en disposition de m'accorder. ——

Les Lacédémoniens considérant le besoin qu'ils avoient de leurs troupes, tant au dedans qu'au dehors du Péloponese, répondirent à Polydamas qu'ils ne pouvoient lui donner un secours assez puissant pour le défendre; qu'il songeât donc à se mettre à l'abri par une autre voie. Polydamas, après avoir loué leur franchise, se retira en Thessalie. Il pria Jason de ne pas l'obliger à lui livrer la citadelle commise à sa garde, de recevoir plutôt ses enfans en ôtage, avec la promesse de le faire déclarer général de la Thessalie. La paix ayant été faite à ces conditions, Jason, déclaré général, augmenta considérablement sa puissance, & fit trembler tous ses voisins, dont il exigea tribut.

Pour revenir aux Thébains, lorsqu'ils virent

que les Lacédémoniens & leurs alliés s'étoient assemblés dans la Phocide, ils se retirerent dans leur pays, & en garderent les avenues. La république d'Athenes voyant qu'elle étoit ruinée par l'entretien de la flotte & des garnisons, tandis que Thebes, pour qui elle travailloit, ne contribuoit en rien à la dépense, fit avec Lacédémone une paix qui fut rendue inutile par une circonstance particuliere. Timothée avoit ordre de se retirer avec son armée navale ; mais il ne put s'empêcher, en passant, de rétablir les bannis dans l'isle de Zacynthe. Les Lacédémoniens en furent si irrités, que, conjointement avec leurs alliés, ils équiperent soixante galeres sous le commandement de Mnasippe, avec ordre d'attaquer Corcyre. Les Corcyréens, pressés par terre & par mer, demanderent à Athenes des secours qui furent accordés, mais qui tarderent à partir par la faute de Timothée. Mécontent de ces délais, le peuple nomma à sa place Iphicrate, qui partit en diligence. Corcyre cependant étoit réduite à la derniere extrémité, & elle ne se sauva que par les mauvais procédés de Mnasippe à l'égard de ses troupes qui le servirent mal. Il fut défait & tué dans une sortie : son lieutenant se sauva à Leucade, n'osant attendre la flotte athénienne. Iphicrate, après avoir vogué en ordre de bataille, arriva à Corcyre, où ayant appris qu'il venoit

des galeres de Sicile au secours des ennemis, il se posta de façon que presque tous les vaisseaux siciliens furent pris, & ceux qui les montoient faits prisonniers. Après avoir navigué avec une flotte de quatre-vingt-dix voiles vers l'isle de Céphalénie, d'où il tira des sommes considérables, il se disposoit à courir les côtes de Lacédémone, lorsqu'on lui fit savoir que la paix étoit conclue, & qu'il falloit revenir. Quoique Athènes n'eût pas lieu d'être contente de Thebes, elle engagea cette république à envoyer, de concert, des députés à Lacédémone pour faire une paix générale. Les députés Athéniens, au nombre de six, arriverent à Sparte. On leur donna audience, trois d'entre eux firent chacun un discours selon leur caractere. Callias, prêtre de Cérès, homme vain, qui aimoit à se louer lui-même, quand personne ne le louoit, parla le premier.

Lacédémoniens, dit-il, je ne suis pas le seul de ma famille qui ait été ami de Sparte. Mon aïeul avoit hérité de son pere cette amitié qu'il a transmise à ses enfans. Et voyez la considération dont je jouis dans ma patrie. On me choisit pour général, lorsqu'on est en guerre; lorsqu'on recherche la paix, on m'envoie pour la conclure. J'ai déja été député deux fois à Lacédémone pour ce sujet; & j'ai réussi dans mes deux ambassades

Discours de Callias, d'Autoclès & de Callistrate, députés d'Athenes, aux Lacédémoniens.

à la satisfaction des deux parties. Je viens pour la troisieme fois, & je crois, avec beaucoup plus de raison, que je ne serai pas moins heureux. Loin que nous soyons opposés de sentimens, je vois au contraire que vous êtes aussi mécontens que nous de la ruine de Thespies & de Platée. Or, puisque nous pensons de même, ne devons-nous pas être amis plutôt qu'ennemis ? Des hommes sages doivent craindre d'entreprendre la guerre, même lorsqu'ils sont divisés par de grands différends : mais si nous sommes d'accord, ne feroit-il pas étrange que nous ne fissions point la paix ? Je dis plus, nous n'aurions pas même dû prendre les armes les uns contre les autres. Hercule, votre premier auteur, Castor & Pollux, deux de vos héros, furent initiés, dit-on, dans les mysteres de Cérès & de Proserpine par Triptoleme, un de nos ancêtres, qui, voulant répandre l'usage du blé, commença par le Péloponèse. Deviez-vous donc venir ravager les moissons de ceux dont vous aviez reçu de quoi semer vos terres ? nous aussi, devions-nous chercher à priver de l'abondance de leurs grains, ceux qui les tenoient de notre libéralité ? Si c'est une fatalité malheureuse qu'il y ait des guerres parmi les hommes, il faut du moins que nous les commencions le plus tard, & que nous les finissions le plutôt qu'il est possible.

Après Callias, Autoclès, qui paſſoit pour un orateur auſſi adroit que véhément, parla en ces termes : Lacédémoniens, je ſais que mes diſcours ne vous feront pas agréables ; mais je crois que quand on veut former une amitié ſolide, on doit ſe rappeller mutuellement les cauſes de rupture. Vous répétez ſans ceſſe que les villes doivent être libres, & c'eſt vous qui apportez le plus d'obſtacle à leur liberté. Vous impoſez à vos alliés, pour premiere condition, qu'ils vous ſuivront par-tout où vous les conduirez : mais eſt-il dans les principes de la liberté de conduire ſes alliés à des guerres qu'on a déclarées ſans leur participation ? Auſſi des peuples qu'on dit être libres, ſont-ils ſouvent contraints de marcher contre leurs meilleurs amis. De plus, & c'eſt ce qui eſt le plus contraire à la liberté, vous établiſſez dans les villes dix ou trente hommes pour les régir, ſans vous embarraſſer qu'ils les gouvernent avec juſtice, pourvu qu'ils les contiennent par la crainte : on diroit à votre conduite que vous préférez l'adminiſtration tyrannique à la forme républicaine. Lorſque le roi de Perſe demandoit & vouloit que les villes fuſſent libres, vous déclariez hautement que, ſi les Thébains ne permettoient pas à chaque ville de ſe gouverner elle-même ſuivant les loix qu'elle jugeroit à propos, ils agiroient contre le vœu du monarque : mais en vous ſaiſiſſant de

la Cadmée (1), vous avez imposé aux Thébains eux-mêmes le joug de la servitude. Lorsqu'on desire d'être ami, on ne doit pas exiger des autres qu'ils se conduisent selon les principes de l'équité, quand soi-même on agit d'après les vues d'une ambition sans bornes.

Ce discours fut suivi du silence de toute l'assemblée ; ceux qui n'aimoient pas les Lacédémoniens, furent très-satisfaits qu'on leur eût parlé avec cette franchise. Callistrate prenant ensuite la parole : Lacédémoniens, dit-il, je ne puis nier que nous n'ayons fait des fautes vous & nous ; cependant je ne pense pas qu'elles doivent empêcher notre réconciliation. Tout homme est sujet à faillir, & il me semble que les fautes rendent plus sage, sur-tout si on en est puni comme nous le sommes. Par exemple, quelques démarches injustes de votre part, comme de vous être saisis à Thebes de la Cadmée, vous ont occasionné plus d'un revers. Vous qui auparavant aviez paru jaloux que les villes fussent libres; dès que vous opprimâtes les Thébains, vous les vîtes toutes repasser dans leur parti. Je crois qu'instruits, par le malheur, des maux que l'ambition attire sur soi-même, vous serez plus retenus à

(1) Cadmée, citadelle de Thebes, ainsi nommée de Cadmus, fondateur de cette ville.

l'avenir & meilleurs amis. N'écoutez point ce que disent quelques ennemis de la paix, que ce qui nous amene à Lacédémone, ce n'est pas que nous desirions votre amitié, mais c'est que nous craignons qu'Antalcide (1) ne revienne chargé de l'or du roi de Perse. Voyez combien cette raison est foible. Le roi de Perse veut que toutes les villes grecques soient libres : étant du même sentiment que ce monarque, & agissant en conséquence, qu'aurions-nous à craindre de lui? Pense-t-on que ce prince prodiguera son or pour augmenter la puissance de certains peuples, plutôt que de ménager ses propres intérêts sans qu'il lui en coûte? Mais enfin, qu'est-ce qui nous amene? pourquoi sommes-nous venus? Vous verrez que ce n'est nullement pour nous tirer d'embarras, si vous considérez quelles sont nos forces actuelles sur terre & sur mer. Quel est donc le sujet de notre ambassade? il est clair que c'est la conduite peu satisfaisante de quelques alliés envers vous & envers nous. Pour reconnoître la générosité avec laquelle vous nous avez sauvés, il faut que je vous fasse part de quelques réflexions solides, & que je vous montre quels sont nos vrais avantages. Toutes les villes de la Grece sont partagées entre Athenes & Lacédémone; dans chaque

(1) Antalcide, dont il est parlé plus haut. Voyez p. 149.

ville, les uns ſont partiſans des Lacédémoniens, les autres des Athéniens. Si nous devenons amis, d'où pourrions-nous appréhender quelque choſe de fâcheux ? Munis de votre amitié, qui pourroit nous moleſter par terre ? Fortifiés de la nôtre, qui pourroit vous inquiéter par mer ? Nous ſavons d'ailleurs que, s'il faut néceſſairement que les guerres naiſſent parmi les hommes, il faut auſſi qu'elles finiſſent par quelque accommodement, & que nous rechercherons enfin la paix ſi nous la rejettons aujourd'hui. Pourquoi donc attendre que nous ſoyons fatigués & épuiſés, plutôt que de faire la paix ſur le champ, avant qu'il nous ſoit arrivé quelque malheur extrême ? Je n'approuve ni ces athletes qui, après avoir ſouvent remporté le prix & s'être couverts de gloire, rentrent ſans ceſſe dans la lice, & ne renoncent à leur profeſſion que lorſqu'ils ont été vaincus ; ni ces joueurs qui doublent toujours lorſqu'ils ſont heureux, & qui, pour l'ordinaire, finiſſent par ſe ruiner. Que ces exemples nous apprennent à ne pas courir les riſques de tout gagner ou de tout perdre ; mais, tandis que nous avons des forces, & que nous jouiſſons de quelque proſpérité, rapprochons-nous & devenons amis. Ainſi, par un ſecours mutuel, nous ſerons les uns & les autres plus puiſſans dans la Grece que nous ne le fûmes jamais. ——

Chacun ayant goûté ces raisons, la paix fut conclue aux conditions, entre autres, que les Lacédémoniens retireroient leurs gouverneurs des villes; qu'on licencieroit de tous côtés les troupes; qu'on laisseroit en liberté les villes de la Grece. Les Lacédémoniens ayant juré la paix pour eux & leurs alliés, & les autres chacun pour soi, les députés de Thebes changeant d'avis le lendemain, dirent qu'ils vouloient jurer pour eux & pour les villes de Béotie. Mais Agésilas s'y opposant, dit qu'il n'étoit plus tems de changer ce qui avoit été résolu; qu'au reste, s'ils ne vouloient pas être compris dans le traité, on effaceroit leurs noms. Ils s'en retournerent donc fort mécontens, & le reste de la Grece accepta la paix. Les Athéniens ayant retiré leurs garnisons des villes & rappellé Iphicrate, les Lacédémoniens firent revenir aussi leurs garnisons & leurs gouverneurs. Cléombrote, qui commandoit dans la Phocide, fit demander aux éphores ce qu'il feroit. Prothoüs étoit d'avis qu'il licenciât ses troupes conformément au traité, & que, si quelques peuples mettoient obstacle à la liberté des villes, on soulevât contre eux tous ceux qui voudroient maintenir la liberté des villes grecques; que c'étoit-là le seul moyen de se rendre les dieux & les hommes favorables : tel étoit l'avis sage de Prothoüs. Au lieu de le suivre, on

s'en moqua ; car il fembloit que les dieux entraînaffent les Lacédémoniens à leur ruine. On manda donc à Cléombrote de ne pas licencier fes troupes, & de marcher contre les Thébains, s'ils n'exécutoient le traité. Cléombrote ayant appris que les Thébains, au lieu de mettre en liberté les villes béotiennes, marchoient contre lui, entra dans leur pays, & vint camper à Leuctres fur les terres des Thefpiens. Là, fes amis vinrent le trouver, & lui dirent :

Difcours à Cléombrote.

Cléombrote, fi tu laiffes aller les Thébains fans les combattre, tu rifques d'être condamné par ta ville au dernier fupplice. On n'oubliera pas que, lorfque tu te rendis à Cynocéphale (1), tu craignis de ravager le territoire des Thébains, & que depuis, dans une autre expédition, tu as évité de les attaquer ; tandis qu'Agéfilas n'a ceffé de venir fondre fur eux par le mont Cithéron. Si donc tu as à cœur ta fûreté propre, ou fi tu defires de revenir dans ta patrie, il faut marcher contre les Thébains. Voilà ce que difoient les amis de Cléombrote. Il fera voir, difoient fes ennemis, s'il eft vraiment porté pour les Thébains, comme on le lui reproche. —

(1) Cynocéphale, colline de Theffalie.

Déterminé

Déterminé par ces raiſons & par d'autres, il préſenta la bataille aux Thébains, & rendit Leuctres fameux par une défaite qui porta à Lacédémone un coup dont elle ne put jamais ſe relever. Lorſque les Lacédémoniens en eurent reçu la nouvelle, ils s'empreſſerent de lever chez eux & chez leurs alliés une armée, dont ils donnerent le commandement à Archidame, fils d'Agéſilas. Les Thébains, de leur côté, auſſi-tôt après la bataille, envoyerent un héraut aux Athéniens, pour leur en porter la nouvelle, & leur demander du ſecours, afin de pouvoir ſe venger tout d'un coup des outrages qu'ils avoient reçus de Lacédémone. Mais le ſénat, qui étoit pour lors aſſemblé dans la citadelle, ne fit aucun préſent au héraut, & le renvoya ſans réponſe. Ils députerent donc à Jaſon de Theſſalie, pour le prier de venir les ſecourir. Ce prince arriva dans la plus grande diligence avec ſa cavalerie & ſon infanterie ſoudoyées. Les Thébains vouloient attaquer ſur le champ les troupes de Lacédémone; mais Jaſon qui, pour ſon intérêt particulier, vouloit balancer les deux partis, & ſe rendre néceſſaire aux uns & aux autres, diſoit aux Thébains :

An. M. 3634. Av. J. C. 370.

Puiſque vous avez remporté une victoire éclatante, il n'eſt pas de votre ſageſſe de vous

Di[illegible] Jaſon aux Thébains & aux Lacédémoniens.

expofer à en perdre le fruit, par le defir d'obtenir encore de plus grands avantages. Ne voyez vous pas que vous-mêmes vous n'avez vaincu que parce que l'extrémité où vous étiez réduits vous a fait faire un dernier effort? Croyez donc que, fi les Lacédémoniens font pouffés à bout, ils combattront auffi en défefpérés. D'ailleurs, les dieux fe plaifent quelquefois à élever les foibles, & à humilier les plus puiffans.

Voilà ce que Jafon difoit aux Thébains pour les détourner de courir de nouveaux hafards. Il repréfentoit aux Lacédémoniens quelle différence il y avoit entre une armée vaincue & une armée victorieufe. Si vous voulez, leur difoit-il, oublier votre défaite, reprenez des forces en vous repofant, & alors marchez contre les Thébains qui, pour le moment, feroient invincibles. Sachez que, parmi vos alliés, il en eft déja qui parlent de faire alliance avec vos ennemis. Tâchez donc, à quelque prix que ce foit, d'obtenir une treve. Si je defire que vous preniez ce parti, c'eft par l'intérêt que je prends à votre confervation, vu l'amitié qui étoit entre vous & mon pere, & celle que j'ai contractée moi-même avec votre ville. ——

D'après l'avis de Jafon, les Lacédémoniens & les Thébains fe retirerent chacun de leur côté;

& Archidame qui accouroit au secours de ses compatriotes, ramena ses troupes à Lacédémone.

L'historien fait une courte digression sur la Thessalie, sur Jason & sur son successeur Alexandre de Pheres; dont l'un, qui vouloit jouer un rôle dans la Grece, qui avoit les plus hauts desseins & des forces pour les exécuter, fut assassiné lorsqu'il faisoit la revûe de sa cavalerie; l'autre, mortel ennemi de Thebes & d'Athenes, redouté sur terre & sur mer par ses brigandages, fut aussi assassiné par les freres de sa femme, à la poursuite même de cette princesse. Tel fut le sort de ces deux hommes, dont l'un étoit bien supérieur à l'autre pour le génie & le courage.

Xénophon reprend le fil de son histoire. Lorsque Archidame fut de retour, les Athéniens voyant que Sparte vouloit conserver l'empire après sa défaite, firent annoncer qu'en vertu du traité d'Antalcide, toutes les villes de la Grece, grandes & petites, devoient être libres. Tous les peuples du Péloponèse, excepté les Eléens, furent de cet avis; & s'étant tous rendus à Athenes par députés, ils jurerent d'observer le traité d'Antalcide. En conséquence les Mantinéens s'assemblerent, & résolurent, pour maintenir leur liberté, de rebâtir leur ville & de l'enfermer de murailles : ce qui occasionna *la guerre de Mantinée.* La plupart des Arcadiens prirent parti pour eux,

& même les Eléens qui s'étoient refusés aux propositions des Athéniens. Agésilas entra dans l'Arcadie, & sur le territoire de Mantinée qu'il ravagea. Les ennemis ne se présenterent pas, parce qu'ils attendoient les Thébains, dont ils avoient réclamé le secours. Les Thébains arrivent : soutenus de plusieurs peuples du Péloponèse, ils pénetrent jusques dans la Laconie, la ravagent, s'avancent jusques sous les murs de Sparte, & se retirent après avoir fait trembler cette ville superbe, qui n'avoit jamais vu d'ennemi près de ses portes, qui ne daignoit pas même s'entourer de remparts. Lacédémone avoit conservé quelques alliés dans le Péloponèse, entre autres les Corinthiens & les Phliasiens. Ces alliés se transporterent à Athenes, où l'on délibéroit sur le parti qu'on avoit à prendre dans la circonstance. Après plusieurs discours pour animer les Athéniens contre Thebes, & les intéresser en faveur de Sparte ; après les réflexions de quelques opposans, qui chargeoient les Lacédémoniens, & sembloient justifier les Thébains ; Clitele, député de Corinthe, se leva & dit :

Discours de Clitele, député à Corinthe, & de Proclès, député de Phlionte, aux Athéniens.

On peut être embarrassé, Athéniens, par rapport à d'autres, pour décider quels sont les agresseurs ; mais par rapport à nous, peut-on nous reprocher, depuis que la paix est faite, d'avoir

pris les armes contre personne, d'avoir enlevé les trésors ou ravagé les terres d'autrui? Cependant les Thébains ont fait irruption dans notre pays, ils ont coupé nos arbres, brûlé nos maisons, pillé nos biens, emmené nos troupeaux. Si vous négligez de nous secourir, lorsque nous sommes attaqués d'une maniere aussi visible & aussi criante, n'agirez-vous pas contre les sermens, & contre des sermens que vous avez eu soin vous-mêmes de nous faire prêter à tous?

Les Athéniens applaudirent au discours de Clitele, & crierent qu'il avoit raison. Après lui, Proclès de Phlionte s'étant levé: Athéniens, dit-il, vous ne doutez pas, je pense, que, dès que Lacédémone sera abattue, les Thébains ne tombent sur vous, parce qu'ils vous jugent seuls capables de leur disputer l'empire de la Grece. Je crois donc qu'en prenant les armes pour défendre les Lacédémoniens, vous vous défendrez vous-mêmes. Les Thébains, devenus les chefs des Grecs, les Thébains qui sont vos voisins & mal intentionnés pour vous, seroient quelque chose de plus redoutable que des adversaires éloignés. Or, il vous est plus avantageux d'armer pour vous-mêmes, lorsque vous avez encore des alliés pour vous soutenir, que d'être forcés, ces alliés n'étant plus, de combattre seuls contre Thebes. Que si quelques-uns craignent que les Lacédémo-

niens, échappés maintenant au péril, ne vous ſuſcitent encore un jour des embarras, qu'ils conſiderent qu'on doit craindre la puiſſance de ceux à qui on a fait du mal, & non de ceux à qui on fait du bien. Conſidérez auſſi que les particuliers & les villes, dans leur plus grande proſpérité, doivent ſe ménager des reſſources & un recours pour un temps de détreſſe. C'eſt par une faveur divine qu'il s'offre aujourd'hui à vous une occaſion d'acquérir des amis éternellement fideles, en ſecourant les Lacédémoniens dans leurs diſgraces, en leur rendant un ſervice qui aura pour témoins, non-ſeulement les immortels, dont les yeux ſont inceſſamment ouverts ſur tous les événemens humains, mais les alliés & les ennemis, tous les Grecs & tous les Barbares : car nul peuple n'eſt indifférent à ce qui ſe paſſe de nos jours. Si donc les Lacédémoniens vous payoient d'ingratitude, n'encourroient-ils pas la haine des dieux & des hommes ? On doit attendre plus de générosité que de lâcheté, d'un peuple qui ſe montra toujours auſſi avide de gloire qu'éloigné de toute action honteuſe. Examinez, outre cela, ſi la Grece étoit menacée d'une nouvelle invaſion de Barbares, ſur qui vous pourriez compter davantage que ſur les Lacédémoniens; & à qui vous auriez plus volontiers recours qu'à ces dignes rivaux, qui ont mieux aimé combattre & mourir

aux Thermopyles, que de vivre & s'unir aux Barbares pour attaquer la Grece. Mais puiſqu'ils ont ſignalé leur courage avec vous, puiſqu'on peut eſpérer qu'ils le ſignaleront encore, ne devons-nous pas tous de concert les ſecourir avec la plus grande ardeur? Vous devez auſſi vous intéreſſer pour Lacédémone à cauſe des alliés qui lui reſtent. S'ils lui ſont demeurés fideles dans ſes infortunes, ne rougiroient-ils pas de manquer pour vous de reconnoiſſance? Les peuples qui veulent partager le péril avec Sparte, pourront vous paroître bien foibles; mais penſez que, ſi vos forces ſe joignent aux nôtres, nous ſerons dès-lors pour elle un puiſſant ſecours. J'ai toujours admiré votre ville, lorſque j'entendois dire que tous ceux qui étoient opprimés ou qui craignoient de l'être, y trouvoient un refuge & l'aſſiſtance qu'ils imploroient: mais en ce jour, ce n'eſt pas la renommée qui me l'apprend, je vois de mes propres yeux les Lacédémoniens, ce peuple illuſtre, & leurs plus fideles amis, venir implorer votre ſecours; je vois les Corinthiens eux-mêmes, qui ne purent autrefois perſuader aux Lacédémoniens de vous perdre (1), vous demander aujour-

(1) Après la défaite d'Egos-Potamos, les Lacédémoniens, devenus maîtres du fort d'Athenes, délibéroient avec leurs alliés ſur ce qu'ils feroient de cette ville. Les

d'hui de ne pas laiſſer périr ceux qui vous ont ſauvés. C'eſt un beau trait qu'on rapporte de vos ancêtres, de n'avoir point permis qu'on laiſſât ſans ſépulture les Argiens tués ſous les murs de Thebes : mais il vous ſera bien plus beau de ne laiſſer outrager ni détruire les Lacédémoniens encore ſubſiſtans. C'eſt auſſi une belle action d'avoir défendu les Héraclides contre la violence d'Euryſthée : mais n'en ſera-ce point une plus belle de ſauver, je ne dis pas les premiers auteurs de Sparte, mais Sparte entiere ? Et ce qui eſt pour vous le plus glorieux, vous ſecourrez, les armes à la main & en vous expoſant au danger, un peuple qui vous a ſauvés ſimplement par ſon ſuffrage. Si nous nous applaudiſſons nous-mêmes de vous exhorter par nos diſcours à ſecourir des hommes braves, ne regardera-t-on pas comme un effet de votre générosité, ſi, ayant été tour-à-tour amis & ennemis des Lacédémoniens, & pouvant aujourd'hui les ſecourir effectivement, vous vous montrez plus ſenſibles à leurs bienfaits qu'à leurs injures, vous leur témoignez votre reconnoiſ-

---

Corinthiens & quelques autres étoient d'avis de la détruire de fond en comble. Les Lacédémoniens plus généreux rejetterent cet avis & en propoſerent un autre. = *C'eſt un beau trait... C'eſt auſſi une belle action...* Iſocrate, dans ſon panégyrique, & Lyſias dans ſon oraiſon funebre, célebrent ces deux faits de l'ancienne hiſtoire d'Athenes.

ſance, non-ſeulement en votre nom, mais au nom de toute la Grece, pour laquelle ils ont ſignalé leur bravoure? ——

Il fut réſolu à Athenes qu'on ſecourroit Lacédémone, & Iphicrate fut nommé pour commander le ſecours. Ce général, par mauvaiſe volonté ou autrement, ne fit rien pour ceux qu'il étoit chargé de ſecourir. Entré dans l'Arcadie après bien des délais, il en partit auſſi-tôt, dès qu'il ſut que l'ennemi avoit décampé. Les Thébains, aux approches de l'hiver, firent retraite, ſans que perſonne les inquiétât dans leur marche.



LIVRE VII.

APRÈS la retraite des Thébains, les Lacédémoniens & leurs alliés envoyerent à Athenes des ambaſſadeurs avec plein pouvoir, pour faire alliance à des conditions égales. Le même Proclès de Phlionte, qui avoit déterminé les Athéniens à ſecourir Sparte, prononça ce diſcours :

Diſcours du même Proclès aux Athéniens.

Athéniens, puiſque vous êtes décidés à faire amitié avec Lacédémone, il me ſemble qu'on doit prendre des meſures pour que cette amitié ſoit ſolide & durable. Or, il eſt à préſumer que le traité ſubſiſtera long-temps, ſi on le rédige de la maniere la plus utile pour les deux peuples. Les autres articles ſont à-peu-près convenus; on n'eſt plus embarraſſé que pour le commandement. Le ſénat a déja arrêté qu'on vous donneroit celui de la flotte, & qu'on laiſſeroit aux Lacédémoniens celui des troupes de terre. Je crois que les dieux & la nature, plutôt que les hommes, vous ont aſſigné à chacun votre partie. Vous, Athéniens, vous êtes dans la poſition la plus favorable pour l'empire de la mer. La plupart des villes qui ne peuvent ſe paſſer de cet élément, ſont voiſines de la vôtre, & toutes vous ſont inférieures en puiſſance. Munie d'excellens ports,

ſans leſquels il eſt impoſſible de ſe procurer des forces navales, Athenes poſſede plus de navires que les autres Grecs, & il eſt dans vos uſages de les entretenir & d'en augmenter le nombre. Outre que vous avez chez vous tous les arts néceſſaires pour la navigation, vous êtes infiniment ſupérieurs aux autres peuples pour la manœuvre des vaiſſeaux. Le commerce ſur mer, dont vous vivez preſque tous, fait qu'en vous occupant de vos affaires perſonnelles, vous acquérez de l'expérience dans les combats maritimes. Ajoutons encore qu'il n'eſt jamais ſorti tant de voiles à la fois que de vos ports, ce qui n'eſt pas d'une légere importance pour le commandement ſur mer : on ſuit volontiers quiconque a toujours été le plus puiſſant. Enfin, les dieux vous ont fait proſpérer dans la partie qu'ils ſemblent vous avoir aſſignée. Vous avez livré un grand nombre de batailles navales, & de batailles conſidérables : le ſuccès a preſque toujours couronné vos efforts. Il eſt donc naturel que les alliés ſoient diſpoſés à partager avec vous ce genre de périls. Mais que l'empire maritime vous appartienne néceſſairement, en voici de nouvelles preuves. Les Lacédémoniens vous ont fait la guerre pendant pluſieurs années : maîtres de votre territoire, ils ne pouvoient encore vous réduire. Mais dès que les dieux leur eurent accordé des victoires ſur mer,

vous leur fûtes entiérement aſſujettis. Il eſt clair delà que votre ſalut dépend entiérement de votre marine. Les choſes étant ainſi, vous conviendroit-il d'abandonner le commandement de la flotte aux Lacédémoniens, qui ſe reconnoiſſent moins verſés que vous dans les combats maritimes, & qui de plus y ont beaucoup moins d'intérêts? en perdant une bataille, ils ne peuvent perdre que des hommes; les Athéniens combattent pour leurs femmes, pour leurs enfans, pour toute la patrie.

Aux avantages d'Athenes, ſur l'un des deux élémens, oppoſons ceux de Lacédémone ſur l'autre. Eloignée de la mer, quand elle n'auroit pas la navigation libre, elle ſeroit toujours dans un état de proſpérité, pourvu qu'elle fût maîtreſſe de la terre. Auſſi, dès leur enfance, les Lacédémoniens s'occupent-ils des exercices qui peuvent leur en aſſurer la poſſeſſion. Ils ne ſont pas moins entendus, ce qui eſt eſſentiel, pour exécuter les ordres des généraux, dans leur partie que vous dans la vôtre. Ils peuvent mettre promptement ſur pié de grandes armées comme vous de grandes flottes : il eſt donc naturel que les alliés les ſuivent avec une pleine confiance. Les dieux les ont fait proſpérer ſur terre comme vous ſur mer. Quoiqu'ils aient livré un grand nombre de combats, ils n'ont eſſuyé que très-peu de

défaites & remporté beaucoup de victoires. On peut se convaincre par les faits même que l'empire leur en appartient aussi nécessairement qu'à vous l'empire maritime. Vous leur avez fait la guerre pendant plusieurs années : vous avez souvent défait leurs flottes sans parvenir à ruiner leur puissance. La seule défaite de Leuctres les a mis en danger de perdre leurs femmes, leurs enfans, toute la patrie. Quelle peine ne seroit-ce donc pas pour eux d'abandonner à d'autres le commandement sur terre dans lequel ils sont si expérimentés ?

Je conclus, en disant que ce qui a été arrêté par le sénat, me paroît le plus utile aux deux peuples. Puissiez-vous, Athéniens, pour votre bonheur, décider ce qui nous est le plus avantageux à tous ! ——

Ainsi parla Proclès ; son discours fut extrêmement goûté des Athéniens & des Lacédémoniens qui étoient présens : mais Céphisodote, citoyen d'Athenes, s'avança & dit :

Athéniens, vous ne vous appercevez pas qu'on vous trompe ; mais si vous voulez m'écouter, je vais vous dévoiler la surprise en peu de mots. Vous commanderez sur mer ; si les Lacédémoniens vous secourent, ils vous enverront de leur ville des commandans de vaisseaux, & peut-être

Disc. de Céphisodote aux Athéniens.

des ſoldats; les matelots ſeront des Hilotes ou des étrangers ſoudoyés : voilà donc les hommes que vous commanderez. Quand les Lacédémoniens vous annonceront une expédition ſur terre, vous leur enverrez de chez vous de la cavalerie, & de l'infanterie peſamment armée. Ils ſeront donc chefs de citoyens d'Athenes, & vous de leurs eſclaves ou de gens mépriſables.

Ici Céphiſodote adreſſant la parole à Timocrate, député de Lacédémone: Réponds-moi, lui dit-il; ne diſois-tu pas que les Lacédémoniens venoient pour faire alliance avec nous à des conditions égales? Oui, répondit Timocrate. Eſt-il donc rien, reprit Céphiſodote, de plus égal pour les deux peuples que de commander tour-à-tour ſur terre & ſur mer, & de partager les avantages de l'un & l'autre commandement? ——

Ces réflexions de Céphiſodote firent changer d'avis aux Athéniens, & ordonner que chacun commanderoit cinq jours de ſuite ſur l'un & l'autre élément. Tous les alliés s'aſſemblerent à Corinthe; il fut réſolu qu'on garderoit les deux paſſages par où l'armée thébaine pouvoit entrer dans le pays. Celui que gardoient les Lacédémoniens & les Pellenéens fut forcé, & les Thébains allerent joindre les alliés près de Sicyone. Il y eut quelques ravages de part & d'autre; les alliés de

Lacédémone eurent quelques ſuccès, mais qui ne furent pas déciſifs.

Tous les peuples qui avoient abandonné le parti de cette république, avoient vécu juſqu'alors en bonne intelligence avec les Thébains ; ils les regardoient comme leurs chefs, & combattoient ſous leurs ordres : un certain Lycomede de Mantinée, qui ne le cédoit à perſonne pour la naiſſance, & qui d'ailleurs étoit riche & ambitieux, chercha à inſpirer de la fierté aux Arcadiens ; il leur repréſentoit qu'ils étoient les ſeuls qui fuſſent naturels du Péloponèſe, que tous les autres étoient étrangers ; que leur nation étoit non-ſeulement la plus nombreuſe de toute la Grece, mais la plus vaillante & la plus robuſte ; que, lorſque les Grecs avoient beſoin de troupes auxiliaires, ils ne vouloient en prendre que chez les Arcadiens ; que, ſans eux, les Lacédémoniens n'auroient jamais oſé attaquer la ville d'Athenes, ni les Thébains entrer dans la Laconie. Si donc vous êtes ſages, leur dit-il, vous ne vous mettrez plus aux ordres des autres, pour les ſuivre par-tout où ils vous meneront. Vous avez déja fait la faute d'augmenter la puiſſance & l'orgueil des Lacédémoniens auxquels vous vous étiez attachés : ſi aujourd'hui encore vous ſuivez trop facilement les Thébains, ſans exiger qu'ils par-

Diſcours de Licomede aux Arcadiens.

tagent avec vous le commandement, vous ne tarderez peut-être pas à trouver en eux d'autres Lacédémoniens. ——

Les Arcadiens, échauffés par ce discours & enivrés de leurs prospérités, comblerent de louanges Lycomede, & choisirent pour généraux ceux qu'il leur désigna. Ils se réunirent aux Argiens, & marcherent contre Archidame, qui, ayant reçu des secours de Syracuse, leur présenta la bataille. On dit qu'avant de combattre, passant devant les rangs, il les animoit par ces paroles :

Disc. d'Archidame à ses troupes.

Citoyens, montrons-nous braves, & marchons la tête levée; laissons à nos enfans notre patrie telle que nous l'avons reçue de nos peres; cessons enfin de ne pouvoir regarder, sans rougir, nos femmes, nos enfans, nos vieillards, & les étrangers qui nous regardoient auparavant avec admiration comme les plus illustres des Grecs.——

Archidame remporta une victoire où il y eut beaucoup d'ennemis de tués, & où il ne perdit pas un seul homme. Cette nouvelle, portée à Lacédémone, tira des larmes de joie de tous les yeux; elle causa sur-tout une douce satisfaction aux éphores, au roi Agésilas, & à tous les vieillards.

vieillards. Les ennemis eux-mêmes se réjouirent de cette défaite, tant l'orgueil des Arcadiens leur étoit insupportable.

Cependant les Thébains, qui aspiroient à l'empire de la Grece, proposerent à leurs alliés d'envoyer des députés au roi de Perse. Pélopidas, qui y fut envoyé de leur part, fut très-bien accueilli du monarque. Là-dessus ils crurent que tous les peuples, craignant de choquer le prince, fléchiroient devant eux; mais ils sentirent bientôt que c'étoient leurs armes. & non l'amitié du roi barbare, qui devoient leur donner l'empire qu'ils ambitionnoient. Epaminondas, leur général, ayant forcé le second passage, entra dans l'Achaïe avec ses alliés, & s'attacha les peuples en y établissant le gouvernement populaire. La république de Sicyone s'étoit gouvernée jusqu'alors comme celle des Achéens; mais Euphron qui avoit été le maître dans sa ville sous l'autorité des Lacédémoniens, voulant l'être encore sous celle de leurs adversaires, représenta aux Argiens & aux Arcadiens qu'en laissant Sicyone au pouvoir des plus riches, elle ne tarderoit peut-être pas, à la premiere occasion, à reprendre le parti de Lacédémone : mais, dit-il, si on y établit le gouvernement démocratique, sachez qu'elle restera fidelle à votre alliance. Si donc vous me secondez, je convoquerai moi-même le peuple,

En même temps que je vous donnerai une preuve de mon dévouement, je ferai enforte que ma ville vous soit fortement attachée. Ce qui me fait agir ainsi, ajouta-t-il, c'est que je suis fatigué, aussi bien que vous, de l'orgueil de Lacédémone, & que je brûle de secouer le joug de la servitude.

Le gouvernement de Sicyone fut donc changé; & comme Euphron disposoit des deniers publics, il gagna les uns & les autres par ses bienfaits, & se rendit entiérement maître de la ville.

Phlionte étoit demeurée fidelle aux Lacédémoniens; quoique pressée d'un côté par les Argiens, & de l'autre par les Sicyoniens, elle tint ferme avec une constance admirable, & ses habitans firent des prodiges de valeur. Après avoir forcé un corps d'ennemis avec le secours de Charès, général d'Athenes; dès le lendemain, encore fatigués du combat de la veille, ils allerent le trouver & lui dirent:

Disc. des Phliasiens à Charès, général d'Athenes.

Tu peux aujourd'hui, Charès, faire une belle action. Les Sicyoniens construisent un fort sur nos frontieres avec plus d'ouvriers que de soldats. Nous marcherons les premiers avec notre cavalerie, & les plus braves de notre infanterie; si tu veux nous suivre avec tes étrangers, peut-être ne te laisserons-nous rien à faire; & peut-être, dès que tu paroîtras, mettras-tu les ennemis en

fuite, comme à Pellene. Si la chose te paroît difficile, consulte les dieux à ce sujet en leur offrant un sacrifice : nous croyons qu'ils te porteront à cette entreprise, encore plus que nous-mêmes. Au reste, sois persuadé, Charès, que, si tu réussis dans ce que nous te proposons, tu pourras désormais tenir en respect tes ennemis, & que tu auras sauvé une ville amie. Tu seras aussi distingué parmi tes compatriotes, que célebre chez les ennemis & chez les alliés. ——

Les sacrifices ayant été favorables, les Phliasiens marcherent suivis des troupes de Charès. Les ennemis prirent la fuite, abandonnerent les ouvrages, & laisserent toutes leurs provisions.

Cependant les Arcadiens s'étant emparés de Sicyone, Euphron livra le port dont il étoit le maître à un des généraux de Corinthe, paroissant disposé à rétablir le gouvernement aristocratique, & s'excusant comme il put de l'avoir fait abolir. Après quoi, voyant que le peuple & les grands étoient en division, il part pour Athenes ; il en revient avec des troupes & s'empare de la ville, quoique le gouverneur de Thebes occupât toujours la forteresse. Il se mit en tête de l'en chasser pour être maître absolu, & recueillant de l'argent il eut l'impudence de se transporter à Thebes, afin de persuader aux Thébains de chasser les

grands de Sicyone qui l'incommodoient, & de le rétablir dans sa premiere autorité. Ceux qu'il avoit fait bannir ayant su son voyage & son dessein, partent pour l'aller traverser; & trouvant à leur arrivée qu'il avoit gagné la faveur des magistrats, ils l'assassinent en leur présence, de peur qu'il ne les fît entrer dans ses vues. Les magistrats saisissent les meurtriers & les présentent au sénat qui étoit assemblé:

Discours des Magistrats de Thebes contre les meurtriers d'Euphron; réponse & justification d'un de ces meurtriers.

Citoyens, disent-ils, nous vous dénonçons ces meurtriers d'Euphron comme méritant la mort. Des hommes sages & modérés sont incapables de forfaits pareils; les méchans se cachent du moins pour les commettre : ceux ci plus audacieux, plus scélérats que le reste des mortels, au pié même des tribunaux, en présence de juges qui décident souverainement de la vie & de la mort, viennent de tuer, de leur propre autorité, un des principaux de Sicyone. Si on ne leur fait pas subir le dernier supplice, qui viendra désormais avec confiance dans notre ville? Comment pourra-t-elle être instruite, s'il est permis au premier venu de tuer celui qui y arrivera avant qu'il ait exposé le sujet qui l'amene. Nous vous dénonçons ces meurtriers comme des pervers, dont l'audace a bravé votre ville : vous connoissez leur crime;

faites-leur subir la peine qu'ils vous paroîtront mériter.

Ainsi parlerent les magistrats. Tous les meurtriers nierent le fait, excepté un seul qui justifia ainsi son action :

Il n'est pas possible, Thébains, qu'un homme vous brave & vous méprise, quand il sait que vous êtes maîtres absolus de ses jours. Dans quelle confiance ai-je donc tué ici Euphron ? Je l'ai tué parce que je croyois que ce meurtre étoit juste, & parce que je pensois que vous le jugeriez légitime. Je n'ai fait que suivre votre exemple. Hypate & Archias n'étoient pas plus coupables qu'Euphron : vous les avez fait mourir sur le champ, sans aucune forme de justice, persuadés que des impies notoires, des traîtres reconnus, des usurpateurs de la puissance souveraine, sont condamnés à mort par la voix publique. Et on ne peut nier qu'Euphron ne fût tout cela. Il a dépouillé les temples de toutes les offrandes & de tous les ornemens sacrés qu'il y a trouvés. Est-il un traître plus insigne qu'un homme qui, dévoué aux Lacédémoniens, les a abandonnés pour vous ; qui ensuite, après vous avoir donné sa foi, vous a trahis vous-mêmes, & a livré le port à vos adversaires ? Est-il une tyrannie plus marquée, que d'avoir accordé à des esclaves la liberté, & même le

titre de citoyens ; que d'avoir privé de la vie, des biens ou de la patrie, tout le monde indiſtinctement, ſans épargner même les principaux ? Rentré dans ſa ville avec le ſecours des Athéniens, vos ennemis mortels, il a attaqué à main armée votre gouverneur. N'ayant pu le chaſſer de la citadelle, il avoit recueilli de l'or & s'étoit tranſporté dans votre ville. S'il eût pris ouvertement les armes contre vous, vous me ſauriez gré de l'avoir immolé. Lorſqu'il a apporté de l'or pour vous corrompre, pour vous engager à lui redonner toute autorité dans Sicyone, pouvez-vous juſtement me faire mourir, moi qui l'ai puni de cet attentat ? Ceux que l'on contraint par la force des armes, éprouvent une violence, mais ne ſont pas chargés d'un crime : ceux que l'on corrompt par argent pour les faire prévariquer, on leur fait une ſorte de violence en même temps qu'on les charge d'un opprobre. Si Euphron eût été mon ennemi & votre ami, je conviens que j'aurois eu tort de le tuer. Mais un homme qui vous a trahis, étoit-il plus mon ennemi que le vôtre ? Il eſt venu, dira quelqu'un, ſur la foi publique. Comment ? ſi on l'eût tué hors de vôtre ville, on mériteroit des louanges ; & parce qu'à ſes anciens crimes il venoit en ajouter de nouveaux, quelqu'un dira qu'il n'a pas été tué avec juſtice ? Mais eſt-il chez les Grecs des traités qui

favorisent les traîtres, les tyrans, les déserteurs perfides? rappellez-vous, en outre, que vous avez ordonné qu'on pourroit saisir les bannis dans toutes les villes alliées. Mais celui qui, étant banni (1), est revenu sans un décret de la confédération, peut-on dire qu'il n'a pas été tué avec droit? Moi je dis, Thébains, que si vous me faites mourir, vous vengerez la mort d'un homme qui étoit votre plus grand ennemi; & que si vous me renvoyez absous, vous vengerez vos propres injures & celles de tous vos alliés. ——

Les meurtriers d'Euphron furent absous, & on jugea qu'il avoit été tué légitimement.

Les Corinthiens, dans toute cette guerre, avoient secouru Lacédémone avec zèle; mais considérant qu'ils avoient de la peine à se défendre contre les Thébains & leurs alliés; après s'être assurés à Thebes qu'ils seroient bien reçus à demander la paix, se présenterent au conseil de Lacédémone, & dirent:

(1) Xénophon ne dit nulle part dans son histoire qu'Euphron eût été banni : à moins que celui qui parle ne suppose, quoique l'historien ne le dise pas formellement, qu'il avoit été banni, lorsqu'il se transporta à Athenes, & qu'il revint à Sicyone avec des troupes qu'il avoit obtenues des Athéniens.

Discours des députés de Corinthe aux Lacédémoniens.

Lacédémoniens, nous venons ici comme vos amis : nous vous prions, s'il est quelque moyen d'éviter notre ruine totale en continuant la guerre, de nous l'indiquer : si vous vous croyez vous-mêmes sans ressource, nous vous demandons de faire la paix conjointement avec nous ; car il n'est point de peuple avec lequel nous aimerions mieux nous mettre à l'abri de l'orage. Si vous pensez qu'il est de votre intérêt de continuer la guerre, permettez-nous de faire la paix. Echappés au péril, & subsistant toujours, nous pourrons peut-être, par la suite, vous rendre encore quelque service dans l'occasion : en périssant aujourd'hui, nous ne pourrons plus, sans doute, vous être d'aucune utilité.

Les Lacédémoniens répondirent qu'ils ne pouvoient faire la paix, mais qu'ils conseilloient aux Corinthiens de faire leur accord avec les Thébains. L'accord fut conclu, & Corinthe fit avec Thebes une ligue seulement défensive.

An. M. 3641. av. J. C. 363.

Il s'alluma entre les Arcadiens & les Eléens une guerre assez vive, mais qui ne fut pas longue, & qui se termina par la paix entre les deux peuples. Les Péloponésiens s'étant apperçu, à une réponse des Thébains, qu'ils vouloient les assujettir plutôt que les défendre, formerent contre Thebes une ligue dans laquelle entrerent tous les peuples,

excepté les Argiens, les Meſſeniens, & une partie des Arcadiens. Epaminondas voulant décider la choſe par quelque action importante, raſſemble des troupes conſidérables, entre dans le Péloponèſe, pénetre juſqu'à Lacédémone, l'emporte preſque, & livre, près de Mantinée, une bataille où, après avoir ſignalé tout l'art d'un excellent général, il remporta une victoire qui lui coûta la vie. Sa mort empêcha que les Thébains n'en tiraſſent, dans le moment & pour la ſuite, tout l'avantage qu'ils en auroient pu tirer, ſi ce grand homme eût ſurvécu à ſon triomphe.





ABRÉGÉ

DE

L'HISTOIRE GRECQUE,

Depuis la bataille de Mantinée jusqu'au temps où la Grece devint province romaine.

DANS l'histoire de la Grece, ainsi que dans la vie de l'homme, on peut considérer quatre âges ; son enfance, qui comprend tout le temps antérieur à la prise de Troie ; son adolescence, qui s'étend depuis la prise de cette ville jusqu'au regne du premier Darius ; son âge mûr, le temps de sa plus grande force & de son plus grand éclat, qui renferme tout l'espace depuis ce regne jusqu'à la bataille de Mantinée, où Epaminondas mourut entre les bras de la victoire. Quoique jusqu'à présent j'aie montré dans un abrégé rapide les deux âges de la Grece qui nous intéressent le plus, son adolescence (1) & son âge mûr;

(1) Quand je dis son adolescence, nous n'avons vu qu'une très-petite partie de cet âge de la Grece. Nous n'avons point vu le rétablissement des Héraclides ou descendans d'Hercule dans le Péloponèse, qui a changé la face de cette contrée ; les diverses colonies envoyées dans l'Asie, dans la Sicile & ailleurs ; l'établissement des

quoiqu'il ne reste plus maintenant qu'à parcourir l'intervalle depuis la victoire de Mantinée jusqu'au temps où la Grece devint une province romaine, c'est-à-dire l'époque de sa vieillesse, de son affoiblissement & de son entiere décadence : j'ai cru néanmoins que ce ne feroit pas déplaire à mes lecteurs que de leur offrir un tableau précis de cette partie de l'histoire grecque, & de completter par-là le court abrégé de l'histoire d'une nation dont j'ai déja fait passer sous leurs yeux les plus grands événemens. Je ne produirai que les principaux traits de ce tableau, sans les

---

jeux solemnels & des assemblées générales, qui ont contribué de plus en plus à faire un seul corps de toute la nation ; d'autres événemens importans, qui nous auroient fait voir ce qu'étoient avant Darius les principales républiques, & sur-tout Athenes & Lacédémone. Le but d'Hérodote, ainsi que je l'ai dit au commencement de l'abrégé de son histoire, n'est point d'écrire une histoire de la Grece ; mais les guerres des Grecs avec les Barbares. Il ne parle que par occasion des principaux peuples de la Grece, & ne donne qu'une idée, peut-être trop succinte, de ce qu'ils ont été avant ces guerres. Il paroît s'étendre davantage sur les Barbares, sans doute parce qu'ils étoient moins connus des Grecs. Au reste dans un abrégé de l'histoire de la Grece, publié à la tête de mon Démosthene, les divisions que j'ai suivies d'après M. Tourreil, sont un peu différentes de celles que je suis ici d'après M. Rollin. Les divisions de ce dernier m'ont semblé plus naturelles.

accompagner d'aucune harangue, d'aucun discours ; d'abord, parce que les historiens d'où ils sont pris, Diodore de Sicile, Arrien, Polybe, paroissent s'être fait un systême de ne point interrompre leurs narrations par des harangues, & de s'écarter en cela de l'usage de leurs prédécesseurs ; ensuite, parce que le peu qu'on y trouve ne m'ont point paru dignes d'être mises à côté de celles d'Hérodote, de Thucydide & de Xénophon. En général, Diodore, Arrien, Polybe, m'ont semblé bien inférieurs aux premiers historiens de la Grece : ils racontent avec intérêt, ils annoncent beaucoup de sagesse & de connoissances dans leurs récits & dans leurs réflexions; mais qu'ils sont loin d'avoir la même chaleur, le même génie, la même éloquence ! Je les trouve bien au-dessous des meilleurs historiens latins, de Tite-Live, de Salluste, de Tacite, même de Quinte-Curce. Quelle distance entre Tite-Live & Denys d'Halicarnasse pour la beauté des narrations & des discours ! car ce dernier, à l'exemple des plus anciens historiens, a inséré beaucoup de harangues dans son histoire. Mais ce n'est pas une critique, c'est un abrégé que nous nous proposons de donner.

Artaxerxès Mnémon régnoit en Perse, prince qui avoit plus de sagesse que de vigueur : Thebes venoit de jetter un grand éclat, mais éclat passa-

ger, qui ne tarda pas à s'évanouir avec le héros qui étoit sa force & son ornement : Athenes, relevée de sa chûte, avoit repris un peu de son ancienne splendeur, grace à plusieurs grands généraux qui l'avoient servie avec autant de succès que de zèle ; mais à une activité courageuse, à un amour généreux de la liberté, de la patrie & de toute la Grece, avoient succédé une languissante inaction & une molle indifférence qu'eut bien de la peine à réveiller toute la véhémence de Démosthene : Lacédémone, abattue par ses dernieres défaites, ne put jamais se relever parfaitement ; elle conservoit encore quelque force par la bonté de sa constitution, mais elle ne faisoit plus que d'impuissans efforts, des efforts inutiles pour la Grece & souvent funestes à elle-même.

Après la bataille de Mantinée, les deux partis, également fatigués de la guerre, avoient conclu, avec toutes les autres républiques de la Grece, une paix générale, sur le plan du roi de Perse, par laquelle on assuroit à chaque ville la jouissance de ses loix & de sa liberté. L'Egypte se révolte contre Artaxerxès : les Lacédémoniens irrités contre ce monarque, parce qu'il avoit voulu, malgré leurs réclamations, que les Messeniens fussent compris dans le traité de paix, envoient Agésilas pour soutenir les rebelles. Agesilas meurt sur une côte d'Afrique en revenant

de cette expédition. La mort d'Artaxerxès ſuivit de près ; il mourut ſans avoir pu ranger au devoir l'Egypte, & d'autres provinces qui ſe révolterent également.

Artaxerxès Ochus s'empara du trône au préjudice de ſes freres aînés ; prince cruel, mais ferme, qui ſut faire rentrer dans l'obéiſſance toutes les provinces qui avoient voulu ſecouer le joug.

An. m. 3646. av. J. C. 358. Philippe, roi de Macédoine, dont nous parlerons bientôt, étoit monté ſur le trône deux ans auparavant, en 3644.

Chio, Cos, Rhode & Byzance, ſe ſouleverent contre Athenes, dont juſque-là elles avoient dépendu. Elle employa, pour les réduire, de grandes forces, & ſes meilleurs capitaines, Chabrias, Iphicrate, Timothée, qui l'avoient ſervie fort utilement dans les guerres précédentes. Cette guerre, appellée *guerre des alliés*, ne ſe termina pas à l'avantage des Athéniens : ils furent obligés, malgré tous leurs efforts, d'accéder à la paix, qui fut concluë aux conditions que les quatre villes, dont nous avons parlé plus haut, jouiroient d'une liberté entiere.

Les grands préparatifs d'Ochus donnoient de l'ombrage aux Grecs, & le bruit couroit qu'il vouloit faire une irruption dans la Grece : Démoſthene monte à la tribune, il cherche à diſſiper les alarmes des Athéniens, & les exhorte cependant à faire quelques préparatifs qui ne feroient pas inutiles, quoi qu'il arrivât. Il n'avoit alors que vingt-huit ans, & l'on penſe que c'eſt la

premiere fois qu'il parla en public sur les affaires d'Athenes & de la Grece. Lacédémone vouloit s'assujettir Mégalopolis, ville d'Arcadie; Artémise (1), reine de Carie, veuve de Mauzole, avoit réduit en servitude cette même ville de Rhode qui s'étoit soustraite à une domination beaucoup plus douce. Des ambassadeurs de ces deux villes se rendirent à Athenes pour prier le peuple, les uns de les garantir, les autres de les tirer d'oppression. Démosthene parla en faveur des uns & des autres avec une éloquence des plus adroites. Ceux qui se représentent Démosthene toujours la foudre à la main, doivent lire ces deux discours, où ils verront que l'insinuation & l'adresse dominoient dans ce grand orateur, autant que la force & la véhémence.

C'est ainsi qu'il préludoit à ces harangues vraiment foudroyantes, par lesquelles il s'efforce de réveiller ses compatriotes & les autres Grecs endormis, de les engager à se réunir tous contre un prince qui vouloit les asservir tous. Je n'entreprendrai pas ici de tracer un nouvel abrégé de la vie de Philippe, qui se trouve liée avec la

(1) C'est une autre Artémise que celle qui suivit Xerxès dans son expédition en Grece, & qui vivoit plus de cent trente ans auparavant. Celle dont il est ici question, s'est immortaisée par les honneurs qu'elle rendit à la mémoire de Mauzole, son époux.

vie publique de Démosthene, je ne transcrirai pas celui que j'ai mis à la tête de la traduction des harangues de ce dernier ; je me contente de dire que Philippe, envoyé en ôtage à Thebes, où il trouva dans Epaminondas le plus excellent maître, retourna en Macédoine après la mort de Perdiccas, tué dans un combat contre les Illyriens ; que là, après avoir écarté tous les obstacles qui lui fermoient l'accès au trône, il forma, dès qu'il s'en vit paisible possesseur, le projet de dominer dans la Grece, d'y rendre tout-puissant un royaume dont les princes n'avoient pas dédaigné de vivre sous la protection d'Athenes ou de Thebes ; qu'on le vit toujours s'avancer vers son but, employer, pour y parvenir, tantôt la force, tantôt la douceur, tantôt les ruses de la politique, tantôt la séduction des paroles ou des largesses, corrompre ceux qu'il ne pouvoit vaincre, vaincre ceux qu'il ne pouvoit corrompre ; former une milice invincible, composée de soldats aguerris par des combats continuels contre les Grecs, ou contre les Barbares ; accroître de plus en plus sa puissance, en augmentant ses forces & le nombre de ses alliés ; lutter sans cesse contre la politique clairvoyante, contre les véhémentes déclamations d'un antagoniste, qui, sans armes, se faisoit redouter par ses discours, lui créoit partout de nouvelles

nouvelles difficultés, lui fuscitoit de nouveaux ennemis ; agir & combattre fans relâche, jufqu'à ce que, vainqueur enfin, dans une bataille décifive, de deux grandes puiffances liguées, des armées de Thebes & d'Athenes, qu'avoit réunies l'éloquence de fon plus terrible adverfaire, il fe fût faire élire généraliffime des Grecs contre les Perfes. Il fe préparoit à marcher en Afie avec une armée formidable, lorfqu'il fut affaffiné dans fon palais par un jeune feigneur auquel il avoit refufé de rendre juftice.

Alexandre fuccéda à fon royaume & à fes deffeins. Les Barbares, fes voifins, & les Grecs, pleins de mépris pour fa jeuneffe & fon inexpérience (il étoit âgé à peine de vingt ans), remuoient déja, & commençoient à fe foulever contre une domination encore mal affermie : il fut les réprimer les uns & les autres par des actes de vigueur faits à propos ; il imprima par-tout la terreur de fon nom, & fe fit confirmer le titre qu'on avoit accordé à fon pere. Auffi-tôt il fe difpofe à partir pour fon expédition en Afie.

On trouve dans M. Rollin une fuite abrégée des pays qu'a parcourus Alexandre, jufqu'à fon retour de l'Inde : je vais la tranfcrire telle qu'on la lit dans cet écrivain, parce qu'elle me femble propre à donner une jufte idée de l'activité prodigieufe de ce conquérant. Il part de la Macé-

doine & paſſe l'Helleſpont. Il traverſe l'Aſie mineure, où il donne deux batailles; la premiere, au paſſage du Granique, & la ſeconde, près de la ville d'Iſſus. Après cette ſeconde bataille, il entre dans la Syrie & la Paleſtine, paſſe en Egypte, où il bâtit Alexandrie ſur l'un des bras du Nil, pénetre juſque dans la Lybie, au temple de Jupiter Ammon, d'où il retourne ſur ſes pas juſqu'à Tyr, & delà il s'avance vers l'Euphrate. Il paſſe ce fleuve, puis le Tigre, & remporte la fameuſe victoire d'Arbelles. Il prend Babylone & Ecbatane, capitale de la Médie. Delà il paſſe dans l'Hyrcanie, juſqu'à la mer qui en porte le nom, autrement dite la mer Caſpienne, dans la Parthie, la Drangiane, le pays de la Paropamiſe. Il remonte dans la Bactriane & dans la Sogdiane, s'avance juſqu'à l'Iaxarte, nommé par Quinte-Curce le Tanaïs, au-delà duquel habitent les Scythes, ſur leſquels il remporte une victoire. Après avoir parcouru divers pays, il paſſe le fleuve Indus, entre dans les Indes qui ſont en-deçà du Gange, qu'il avoit auſſi deſſein de paſſer: mais ſon armée refuſa de l'y ſuivre. Il ſe contenta donc d'aller voir l'Océan, & deſcendit juſqu'à l'embouchure du fleuve Indus. Depuis la Macédoine juſqu'au Gange, dont Alexandre approcha bien près, on peut compter onze cents lieues au moins. Ajoutez à cela les différens détours que

fit ce prince, premierement pour aller de l'extrémité de la Cilicie, où se donna la bataille d'Issus, jusqu'au temple d'Ammon dans la Lybie, & pour revenir delà à Tyr, voyage qui ne peut pas être de moins de trois cents lieues ; & autant tout au moins pour les autres détours en différens endroits : il se trouvera qu'Alexandre, dans l'espace de huit ans tout au plus, aura fait avec son armée plus de dix-sept cents lieues, sans parler de son retour à Babylone. Il revient dans cette ville, où il forme divers projets de voyages & de conquêtes : il s'y livre à des excès de vin qui causent sa mort.

Pendant le cours de ses conquêtes, Lacédémone se révolta contre les Macédoniens, avec presque tout le Péloponèse. Antipater, qu'il avoit laissé en Macédoine pour la gouverner, réprima ces mouvemens ; il accourut avec ses troupes, & défit les ennemis dans une bataille.

Ce qui frappe & ce qu'on admire principalement dans Alexandre, c'est ce génie éclairé & impétueux qui force tous les obstacles : mais on rabat beaucoup de son admiration quand on le voit conquérir toujours & brûler de conquérir encore, sans se proposer d'autre but que d'exercer une activité inquiete. Il meurt sans avoir même songé à établir ses affaires, laissant un frere imbécille & des enfans en bas-âge, incapables

de soutenir un si grand poids. Il n'osa nommer ni son successeur, ni le tuteur de ses enfans. Il prédit seulement que ses amis célébreroient ses funérailles avec des batailles sanglantes ; & il expira dans la fleur de son âge, plein des tristes images de la confusion qui devoit suivre sa mort. La Macédoine, son ancien royaume, tenu par ses ancêtres depuis tant de siecles, fut envahie de tous côtés comme une succession vacante, &, après avoir été long-temps la proie du plus fort, passa enfin à une autre famille. Ainsi ce grand conquérant, le plus renommé qui fut jamais, a été le dernier roi de sa race.

An. m. 3681. av. J. C. 323. Ses capitaines, auxquels il avoit appris à ne respirer que l'ambition & la guerre, se partagerent & se disputerent long-temps son vaste empire sous le titre de simples gouverneurs ; jusqu'à ce qu'enfin, après avoir exterminé toute la race du chef sous lequel ils avoient combattu, prenant le titre de rois, ils formerent quatre grands royaumes. Ptolemée eut pour sa part l'Egypte, la Libye, l'Arabie, la Célé-Syrie & la Palestine : Cassandre eut la Macédoine & la Grece : Lysimaque, la Thrace, la Bithynie, & quelques autres provinces par-delà l'Hellespont & le Bosphore : Seleucus, tout le reste de l'Asie jusqu'au delà de l'Euphrate, & jusqu'au fleuve Indus ; la Syrie entroit dans ce partage. Ces quatre grands

royaumes subsisterent quelque temps, & ne tarderent pas à être engloutis, avec quelques autres royaumes particuliers, par la puissance romaine.

Mais jettons un coup-d'œil sur la Grece & sur les événemens qui s'y passerent depuis la mort d'Alexandre jusqu'à cette derniere époque. La nouvelle de la mort d'Alexandre, portée à Athenes, y causa une joie universelle, & souleva tous les esprits. Léosthene exhorta les Athéniens à secouer le joug de la Macédoine. La guerre fut résolue malgré les remontrances de Phocion, & il fut arrêté qu'on députeroit vers tous les peuples de la Grece pour les engager à entrer dans la ligue. Cette guerre fut appellée *lamiaque*, du nom de Lamia, petite ville de Thessalie, près de laquelle Antipater fut vaincu dans une premiere bataille, & où il fut tenu quelque temps assiégé. Démosthene qui, sur le soupçon de s'être laissé corrompre par Harpalus (1), s'étoit vu obligé de quitter la ville, & qui alors étoit en exil à Mégare, mais qui, dans son malheur, conservoit toujours un zèle ardent pour les intérêts de sa patrie & pour la défense de la liberté commune,

(1) Harpalus, établi par Alexandre, gouverneur de Babylone, ayant abusé de son pouvoir pendant l'éloignement de ce prince, & craignant d'être puni, se refugia à Athenes, où il distribua des sommes considerables d'argent qu'il avoit emportées.

ſe joignit aux députés d'Athenes, & les ayant merveilleuſement ſecondés par la force de ſon éloquence, il engagea dans la ligue toutes les villes du Péloponèſe. Le peuple, admirant un zèle ſi noble & ſi généreux, fit ſur le champ un décret pour le rappeller de ſon exil. Cet illuſtre exilé fut reçu comme en triomphe par tous ſes concitoyens, qui, accourant en foule au-devant de lui, témoignerent leur affection & leur joie par les démonſtrations les plus éclatantes. Les troupes de la Grece, commandées par Léoſthene, eurent d'abord des avantages aſſez conſidérables: mais ce vif amour de la liberté commune n'animoit plus les Grecs. Leur armée s'affoiblit par la retraite de pluſieurs des alliés, tandis que celle d'Antipater ſe fortifioit par de puiſſans ſecours. Antipater, vainqueur, marcha contre Athenes, qui ſe rendit à diſcrétion. Il mit garniſon dans le fort de Munichie (1), après avoir demandé qu'on lui livrât Démoſthene & quelques autres. Démoſthene avoit prévenu ſa demande & s'étoit retiré dans l'île de Calaurie. Antipater envoya un capitaine de ſes gardes pour ſe ſaiſir de ce grand homme, qui échappa à ſes pourſuites en avalant le poiſon qu'il portoit toujours avec lui. Il eut du moins l'avantage de ne

(1) Munichie, port de l'Attique. Calaurie, iſle voiſine de Trézene.

pas tomber entre les mains d'un ennemi cruel, & de ne pas survivre à la liberté de sa patrie. Les Athéniens, pour lui marquer leur estime & leur reconnoissance, lui érigerent une statue de bronze, & ordonnerent, par un décret, que d'âge en âge l'aîné de sa famille seroit nourri dans le Prytanée aux dépens du public.

A la mort d'Antipater, il y eut encore dans Athenes quelques mouvemens (1). Ils furent bientôt réprimés par Cassandre, son fils, qui se rendit maître de la ville, s'empara de la citadelle, & donna aux Athéniens, pour les gouverner, Démétrius de Phalère. Celui-ci les gouverna pendant dix ans, avec beaucoup de sagesse & de modération, rendit la ville florissante & les citoyens heureux, exerça son autorité sans jamais la faire sentir; enfin, domina par le charme d'une éloquence insinuante, plus que par les forces dont il pouvoit disposer. Démétrius, fils d'Antigone, troubla ce bonheur; il enleva Athenes à Cassandre, y rétablit le gouvernement

(1) Dans ces mouvemens, Phocion, un des plus grands hommes & un des meilleurs généraux d'Athenes, périt victime des emportemens du peuple, parce qu'il avoit toujours conseillé & qu'il conseilloit encore de céder à la puissance macédonienne. Il fut condamné à boire la ciguë. Les Athéniens se repentirent, par la suite, de cette condamnation. Ils lui érigerent une statue, & inhumerent honorablement ses os.

démocratique, & força Démétrius de Phalère de se retirer en Egypte, auprès de Ptolemée. Athenes, reprise par Démétrius (1), auquel elle avoit fermé ses portes, assiégée & prise encore par Antigone Gonatas, son fils, devenu roi de Macédoine, reste dans la servitude, & ne fait plus aucun effort pour recouvrer son ancienne liberté.

An. m. 3724. av. J. C. 280. Fort anciennement les Achéens formoient dans le Péloponèse une république composée de douze villes, toutes très-foibles. Son gouvernement étoit démocratique, c'est-à-dire entre les mains du peuple. Elle conserva sa liberté jusqu'au temps de Philippe & d'Alexandre : mais sous eux & depuis eux, elle fut, ou soumise aux Macédoniens, qui s'étoient rendus maîtres de la Grece, ou opprimée par de cruels tyrans. Jusqu'alors elle n'avoit joué aucun rôle; elle paroît ici avec quelque éclat, grace à deux hommes, Aratus & Philopémen (2), dont l'un par sa

---

(1) Démétrius, après l'entiere défaite de son pere Antigone, se présenta devant Athenes qui lui ferma ses portes. S'étant emparé du trône de Macédoine, il reprit cette ville qu'il épargna malgré son infidélité. Abandonné de toutes ses troupes, il se rendit à Seleucus Nicator, roi de Syrie, qui le retint prisonnier : il mourut d'ennui & de débauche.

(2) Aratus, fils de Clinias, de la ville de Sicyone, délivra sa ville du tyran qui l'opprimoit, & l'unit à la ligue des Achéens. Il fut élu plusieurs fois général des Achéens. Il étoit fort brave, sans être un très-grand

grande sageſſe & ſa fermeté courageuſe, & l'autre par les qualités rares d'un excellent guerrier, en firent une puiſſance qui n'étoit pas mépriſable.

Dans le même temps, Agis, & après lui Cléomene, tous deux rois de Sparte, pleins de zèle & de courage, entreprennent de réformer cette ville, & d'y faire revivre les anciens établiſſemens de Lycurgue; mais ils périſſent l'un & l'autre miſérablement, & Lacédémone tombe ſous le joug de tyrans cruels.

Les Romains, après avoir terminé la ſeconde guerre punique, commencent à mettre le pié dans la Grece. Ils remportent une grande victoire ſur Philippe (1), roi de Macédoine; &

homme de guerre. Il mourut empoiſonné par Philippe, roi de Macédoine. On lui fit des obſeques magnifiques. Philopémen étoit de la ville de Mégalopolis, qu'Aratus avoit fait entrer dans la ligue des Achéens. Il auroit honoré même l'ancienne Grece par ſes vertus civiles & guerrieres. Il fut pris au ſiege de Meſſene par les Meſſéniens qui le firent mourir. On les obligea de rendre ſon corps, & on lui fit les plus ſuperbes funérailles. On diſoit de lui que c'étoit le dernier des Grecs; comme on dit par la ſuite de Brutus, que c'étoit le dernier des Romains.

(1) Démétrius, fils & ſucceſſeur d'Antigone Gonatas, laiſſa en mourant un fils enfant nommé Philippe, qui monta fort jeune ſur le trône après la mort de ſon tuteur. Il montra, dès ſa plus tendre jeuneſſe, du courage, de la prudence & des vertus. Il continua à être bon politique & bon guerrier, mais il devint débauché, perfide & cruel.

affectant d'abord la plus grande modération, ils font annoncer aux jeux isthmiques que Rome rétablit tous les Grecs dans leur ancienne liberté. Mais ils manifestent, par différens actes, leur dessein de s'assujettir cette contrée, autrefois si fameuse. Persée, fils & successeur de Philippe, est pris & vaincu par Paul Emile; Corinthe est entiérement ruinée par Mummius; & la Grece se voit réduite en province romaine, sous le nom de province d'Achaïe.

An. M. 3858. av. J. C. 146.

Je terminerai cet abrégé par quelques réflexions sur les Grecs & sur les Romains. Bien avant les conquêtes d'Alexandre, les Grecs avoient envoyé dans diverses régions des colonies qui portoient par-tout leur langue, leur esprit, leur industrie, la science des armes, celle du gouvernement & des loix. Même après avoir vaincu les Perses qui étaloient une si fastueuse opulence, ils conservent long-tems encore le goût de la pauvreté & de la simplicité. Ils perfectionnent tous les arts d'agrément, l'architecture, la sculpture, la peinture; mais ils les font presque uniquement servir à la construction & à l'ornement des temples, des places publiques, des grands édifices. Les regles qu'ont suivies leurs artistes nous servent encore aujourd'hui de modeles, ainsi que les ouvrages d'esprit en tout genre que nous ont laissés leurs écrivains. L'amour de la liberté leur faisoit rejetter & abhorrer tout maître

quel qu'il fût; mais ils ont ſenti d'abord qu'ils devoient prendre pour ſouveraine la loi qui empêcheroit que la liberté ne dégénérât en licence. Auſſi n'a-t-il paru nulle part autant de légiſlateurs célebres. Les conquêtes d'Alexandre ſe répandirent ſur preſque toute la terre connue les ſciences & les arts de cette nation vive & ſpirituelle. Après avoir perdu toute domination, aſſujettie aux ſucceſſeurs d'Alexandre d'abord, & enſuite aux Romains, Athenes dominoit toujours par l'eſprit (1) : elle étoit regardée comme le centre du bon goût & des belles connoiſſances. Du temps de Cicéron, & même preſque ſous les derniers empereurs, du temps de Chryſoſtôme, on y envoyoit ſes enfans pour y puiſer le goût des ſciences & des lettres dans les tréſors de doctrine qu'elle tenoit toujours ouverts. En accordant aux Romains beaucoup de patience & de ſuite dans leur projet de ſe ſoumettre les peuples les uns après les autres, de grandes vertus d'abord, & beaucoup de modération dans les particuliers, que voit-on enſuite, peu de tems après qu'ils ont mis le pié dans l'Aſie & dans la Grece?

(1) On ſait le mot d'Alexandre. Au milieu de ſes plus grandes fatigues, il s'écria : *O Athéniens, qu'il m'en coûte pour être loué par vous !* tant ce prince, quoique tout puiſſant, étoit jaloux de l'eſtime d'une république déja ſi affoiblie.

De cruels oppresseurs, des ravisseurs avides, qui pillent & ravagent les provinces qu'ils sont chargés de régir & de gouverner. Avec une masse énorme de puissance & dans leur plus grande force, ils avoient subjugué sans peine les Grecs qui étoient dans leur plus grande foiblesse, & dont les états étoient divisés. Ils avoient pris à ces mêmes Grecs le goût des loix, des arts, des sciences, des lettres, la connoissance parfaite de la guerre : mais que portent-ils aux peuples qu'ils s'assujettissent ? l'oppression & la servitude, sous les fausses apparences de la liberté & de la protection, la haine de leur nom, l'horreur & la crainte de leur cupidité insatiable. En un mot, pour ne pas étendre plus loin le parallele, je vois dans les Grecs des hommes toujours courageux & toujours polis ; je vois dans les Romains des hommes toujours courageux & toujours barbares (1).

(1) Quand je dis que les Romains étoient barbares, je ne parle pas des nobles, des chevaliers, de ceux qui avoient reçu de l'éducation; mais du simple peuple, des officiers de grade inférieur & des soldats, qui, presque tous, étoient fort grossiers ; tandis qu'à Athenes & dans la plupart des villes de la Grece, les citoyens même de la derniere classe avoient de la subtilité & de la finesse, une oreille sensible aux beautés de la poésie & de l'éloquence, une oreille difficile à satisfaire.

HARANGUES

TIRÉES DE LA RETRAITE DES DIX-MILLE (1);

PAR XÉNOPHON.

LIVRE PREMIER.

DARIUS II, furnommé Nothus, avoit laiffé, en mourant, deux fils, Artaxerxès & Cyrus. L'âge donnoit la couronne au premier, & il fut déclaré roi : l'autre méritoit d'occuper le trône par fes qualités vraiment royales; mais il étoit le plus jeune, & il fallut qu'il fe contentât d'un gouvernement. Auffi-tôt après la mort de fon pere, Cyrus fut accufé devant fon frere d'avoir formé des projets pour le dépouiller de l'empire. Paryfatis, mere des deux princes, obtint la grace de fon jeune fils. Artaxerxès, qui l'avoit fait arrêter & amener à fa cour, le renvoya fans chercher à éclaircir le crime qu'on lui avoit dénoncé. Cyrus, irrité du péril qu'il avoit couru & de la tache que laiffe un foupçon, ne s'occupa

(1) Le titre, tel qu'il fe trouve dans l'original, eft *expédition de Cyrus dans l'Afie fupérieure.* J'ai préféré le titre plus généralement connu.

plus que des moyens de se soustraire au pouvoir du roi, & de s'emparer lui-même du trône. Il s'attacha le plus de personnes qu'il lui fut possible par l'affabilité de ses manieres, & rassembla de tous côtés des troupes, sous prétexte de chasser les Pisidiens de son gouvernement. Il faisoit grand cas des soldats grecs : Xénon d'Arcadie, Pasias de Mégare, Proxene de Béotie, Ménon de Pharsale, Cléarque, banni de Sparte, grand homme de guerre, & d'autres encore, lui amenerent de différens pays de la Grece, divers corps de troupes qui, tous ensemble, formoient onze mille hommes d'infanterie pesante, & deux mille armés à la légere. Ariée, seigneur Perse, commandoit, sous le prince, l'armée nationale, qui montoit environ à cent mille hommes. Le satrape Tissapherne, ennemi de Cyrus, instruit de ces préparatifs, & jugeant qu'ils étoient trop considérables pour regarder les Pisidiens, partit avec cinq cents chevaux, & fit la plus grande diligence pour se rendre auprès du roi, qui arma de son côté.

Cyrus partit de Sardes avec ses troupes qui ignoroient encore qu'il marchât contre son frere. Après avoir traversé beaucoup de pays, il s'arrêta à Tarse vingt jours, parce que les soldats grecs refusoient de marcher, commençant à soupçonner qu'on les menoit contre le roi, &

prétendant qu'ils ne s'étoient pas engagés pour cette entreprife. Avant que de rapporter le premier difcours de Cléarque, & de dire à quelle occafion il harangua fes Grecs, il eft à propos de faire connoître ce capitaine d'après le portrait que nous en a laiffé Xénophon, vers la fin du fecond livre.

Cléarque de Lacédémone poffédoit au plus haut point le goût & les talens de fon métier. Il refta chez les Lacédémoniens tant qu'ils furent en guerre avec Athenes. La paix étant faite, il repréfenta à fa patrie que les Thraces infultoient les Grecs; & ayant déterminé les éphores, il mit à la voile pour faire la guerre aux Thraces qui habitent au-deffus de la Querfonèfe & de Périnthe. Après fon départ, les éphores changerent d'avis & voulurent le rappeller; mais il refufa de leur obéir, & continua de naviger vers l'Hellefpont. Cette défobéiffance formelle le fit condamner à mort par les magiftrats de Sparte. Exclus de fa patrie, il alla trouver Cyrus, qui, ayant conçu de l'eftime pour fon mérite, lui donna dix mille dariques. Enrichi de cette fomme, Cléarque ne s'abandonna point à une vie oifive & voluptueufe; il leva une armée & fit la guerre aux Thraces. Il les vainquit en bataille rangée, pilla & ravagea le pays, jufqu'à ce que fes troupes

Portr. de Cléarque, d'après Xénophon.

étant devenues néceſſaires à Cyrus, il partit pour ſeconder ce prince dans de nouvelles expéditions.

Cette conduite annonce un homme paſſionné pour les armes, qui préfere la guerre à la paix, dont il pouvoit goûter les douceurs ſans honte & ſans danger, qui va chercher les fatigues lorſque l'oiſiveté lui feroit permiſe, & qui aime mieux conſumer ſes richeſſes, en courant aux combats, que d'en jouir ſans péril. Cléarque dépenſoit pour la guerre comme un autre pour ſes plaiſirs. Telle étoit ſa paſſion pour le métier des armes. Quant à ſes talens, voici les traits qui les décelent. Avide de dangers, il conduiſoit nuit & jour ſes troupes à l'ennemi; & dans les conjonctures difficiles il étoit prudent & fécond en expédiens. Il avoit le don de commander dans un degré rare, mais d'après ſon génie particulier. Nul ne fut plus capable d'inventer les moyens de fournir ou de faire préparer des vivres à ſes troupes. Il ſavoit ſe faire obéir de tout ce qui l'environnoit: c'étoit un avantage qu'il retiroit de cette dureté naturelle, qui ſe manifeſtoit chez lui par un aſpect ſévere & par une voix rude. Quoiqu'il punît quelquefois avec colère, juſqu'à être obligé de ſe repentir, on peut dire néanmoins qu'il châtioit par principe. Perſuadé que des hommes que l'on ne corrige jamais ne ſont bons à rien, il diſoit ſouvent qu'il falloit que le ſoldat craignît plus

plus son général que l'ennemi, soit qu'on lui prescrivît de garder un poste, d'épargner le pays ami, ou de marcher au combat sans regarder en arriere. Aussi dans les dangers les troupes le desiroient ardemment pour chef & le préféroient à tout autre; la sévérité de ses traits se changeoit alors en sérénité : son air dur n'étoit plus qu'une mâle assurance qui ne devoit faire trembler que l'ennemi, & où le soldat lisoit son salut. Mais le péril évanoui, dès qu'on pouvoit passer sous les drapeaux d'un autre chef, plusieurs Grecs quittoient les siens. N'ayant rien d'agréable, toujours dur & cruel, ses soldats le redoutoient comme des enfans craignent leur pédagogue; & personne ne le suivit jamais par amitié & par inclination. Quant à ceux que leur patrie, le besoin, ou quelque autre nécessité, avoient mis sous ses ordres, ils servoient avec une subordination sans égale. Dès que ses troupes eurent commencé à vaincre sous lui, elles devinrent excellentes. L'audace, en présence de l'ennemi, leur étoit devenue une vertu familiere; & la crainte d'être punies par leur chef les avoit singulierement disciplinées. Tel étoit Cléarque lorsqu'il commandoit; mais il passoit pour ne pas aimer à être commandé par un autre. Attaché par reconnoissance à Cyrus qui l'estimoit & l'aimoit malgré ses défauts, il avoit

volé au fecours de ce prince dès qu'il l'avoit appellé.

Nous avons dit que l'armée féjournoit à Tarfe, parce que les Grecs refufoient de marcher. Cléarque le premier voulut forcer fes troupes d'avancer; mais dès qu'il commença à fe mettre en mouvement, les foldats jetterent des pierres fur lui & fur fes équipages; & peu s'en fallut qu'il ne fût lapidé. Le lendemain, fentant qu'il ne pouvoit les contraindre à le fuivre, il les affembla. Et d'abord il fe tint longtemps debout, il ne s'exprima que par fes larmes, au grand étonnement de tous ceux qui étoient préfens, & qui fe taifoient eux-mêmes; il rompit enfuite le filence, & parla en ces termes:

Premier difcours de Cléarque à fes foldats.

Soldats, ne foyez pas furpris de me voir trifte & affligé dans les circonftances préfentes. Exilé de ma patrie, Cyrus m'a reçu en ami : il m'a comblé d'honneurs, & m'a fait préfent de dix mille dariques (1). Je n'ai fait fervir cet argent ni aux intérêts de ma fortune ni à mes plaifirs; il a été employé pour votre entretien. J'ai fait d'abord la guerre aux Thraces, j'ai vengé la

(1) Darique, monnoie d'or frappée par Darius. Selon les moindres évaluations, dix mille dariques faifoient plus de cent quarante mille livres de notre monnoie.

Grece avec votre ſecours ; j'ai chaſſé de la Querſonèſe des Barbares qui vouloient dépouiller les Grecs du territoire qu'ils y poſſedent. Appellé par Cyrus, je vous ai menés à lui, pour lui être utile dans l'occaſion & reconnoître ſes bienfaits. Puiſque vous refuſez de combattre ſous ſes auſpices, je me vois réduit à l'alternative, ou de vous abandonner pour reſter fidele à Cyrus, ou de manquer de foi à ce prince pour lier mon ſort au vôtre. Je ne ſais ſi je prends le parti le plus juſte, mais je vous préfere à mon bienfaiteur ; & quelques diſgraces qui en réſultent, je les ſupporterai avec vous. On ne dira jamais que j'ai conduit des Grecs dans un pays éloigné, & que les y abandonnant je leur ai préféré l'amitié des Barbares. Ainſi, ſoldats, puiſque vous ne voulez ni m'obéir ni me ſuivre, moi je vous ſuivrai, & je partagerai le ſort qui vous attend. Je vous regarde comme ma patrie, comme mes amis, comme mes compagnons. Avec vous je ſerai reſpecté dans tous les pays du monde : ſans vous, je ne pourrois ni aider un ami, ni repouſſer un adverſaire. Enfin, ſoyez convaincus que par-tout où vous irez, je vous ſuis. ——

Les larmes & le diſcours ſoumis d'un capitaine dur & fier, & ſur-tout la déclaration formelle qu'il ne marcheroit pas contre le roi de Perſe,

firent une telle impreſſion ſur les ſoldats, que plus de deux mille des autres Grecs vinrent ſe ranger ſous les enſeignes de ce général. Cyrus embarraſſé & affligé de cet événement, envoya chercher Cléarque. Celui-ci, qui ſeul étoit dans le ſecret du prince, ne voulut point aller le trouver; mais il lui envoya ſecrettement un courier, pour lui faire dire de prendre courage, & pour le prier de l'envoyer chercher encore publiquement, le prévenant qu'il refuſeroit de nouveau d'obéir à ſes ordres. Enſuite ayant raſſemblé tous ſes ſoldats & les Grecs qui voulurent l'entendre, il leur adreſſa un diſcours propre à les jetter dans l'embarras, & à les forcer de ſe déterminer d'eux-mêmes à ſuivre Cyrus par-tout où il voudroit les conduire.

Pluſieurs diſcours de Cléarque, & de quelques Grecs de ſon armée.

Soldats, nous ne ſommes plus rien pour Cyrus comme il n'eſt plus rien pour nous. Nous ne ſommes plus ſes troupes puiſque nous refuſons de le ſuivre; lui de ſon côté n'eſt plus tenu à nous fournir la paie. Je ſais qu'il nous regarde comme des parjures. Auſſi, quoiqu'il m'ait demandé, je n'ai pas oſé me préſenter devant lui; j'aurois rougi à ſon aſpect, ayant à me reprocher d'avoir trompé ſa confiance. J'ai craint d'ailleurs qu'il ne me fît arrêter, & qu'il ne vengeât l'injure dont il me croit coupable. Ce n'eſt

point, à ce qu'il me semble, le moment de s'endormir; il faut penser à nous, & délibérer sur ce qu'il convient de faire en pareille circonstance. Si nous restons ici, prenons des mesures pour y rester en sûreté, & de même si nous partons. Dans l'un & l'autre cas, assurons-nous des vivres; car sans vivre, ni chefs, ni soldats ne peuvent rien. Cyrus est ami aussi zélé qu'ennemi implacable. Il ne manque ni d'infanterie, ni de cavalerie, ni de vaisseaux; vous le savez, vous le voyez de vos propres yeux. Il me paroît que nous sommes bien peu éloignés d'un prince aussi puissant. Le temps presse, soldats; que chacun de vous propose l'avis qu'il juge le meilleur.

Plusieurs se leverent, les uns d'eux-mêmes, pour opiner d'après leurs idées; les autres, apostés par ce général, firent voir clairement combien il étoit difficile de séjourner ou de se retirer contre la volonté de Cyrus. Un de ces derniers, affectant un grand empressement pour marcher vers la Grece, fut d'avis qu'on élût d'autres chefs, si Cléarque se refusoit à ramener les Grecs; qu'on achetât des vivres dans le marché qui étoit au camp des Barbares; qu'on pliât les bagages, & qu'allant trouver Cyrus, on lui demandât des vaisseaux pour s'embarquer, ou du moins un guide qui menât les Grecs par terre, comme en pays ami. S'il ne veut pas même,

dit-il, nous donner un guide, prenons au plutôt nos rangs, envoyons un détachement s'emparer des hauteurs, & tâchons de n'être prévenus, ni par Cyrus, ni par les Ciliciens dont nous avons pillé les richesses, & sur lesquels nous avons fait un grand nombre de prisonniers.

Ainsi parla ce Grec. Après lui, Cléarque dit ce peu de mots : Qu'aucun de vous n'exige de moi que je me charge du commandement dans cette retraite ; j'ai trop de raisons qui m'en éloignent. Mais attendez-vous à me voir parfaitement soumis au chef que vous aurez élu ; je veux vous apprendre que je sais aussi obéir, & que je le sais mieux que personne.

Un autre Grec se leva ensuite, & dit :

Il faudroit être bien simple pour demander à Cyrus des vaisseaux comme s'il renonçoit à son entreprise, ou pour en espérer un guide lorsque nous ruinons ses projets. Si nous devons nous fier au guide que nous donnera ce prince, pourquoi ne le prierions-nous pas lui-même de s'emparer, pour nous, des hauteurs qui commandent notre retraite ? Pour moi, je craindrois d'entrer dans ses vaisseaux, de peur qu'il ne les fît périr, afin de nous submerger. Je tremblerois de suivre son guide, qui nous conduiroit peut-être dans des défilés d'où nous ne pourrions plus revenir. Comme nous partons contre le gré de Cyrus, je voudrois

lui dérober mon départ ; chose impossible. Mais je perds le temps en discours inutiles ; mon avis est qu'on envoie à Cyrus les principaux de l'armée avec Cléarque, pour lui demander ce qu'il veut faire de nous. S'il ne s'agit que d'une expédition semblable à celle où il a déja employé des troupes étrangeres, il faut le suivre, & ne pas montrer moins de courage que les guerriers qui l'ont déja accompagné. Si son entreprise est plus considérable que la précédente, plus difficile & plus périlleuse, il faudra que Cyrus nous persuade de le suivre, ou que nous lui persuadions de nous renvoyer amicalement. Alors, s'il nous détermine, nous nous attacherons à sa personne, & le suivrons avec zèle ; s'il nous renvoie, nous nous retirerons en toute sûreté. On nous rapportera sa réponse, & nous délibérerons après l'avoir entendue. —

Ce dernier avis l'emporta. On choisit des députés qu'on envoya avec Cléarque, & qui firent à Cyrus les questions arrêtées. Ce prince, usant d'une défaite, répondit qu'Abrocomas, son ennemi, étoit sur les bords de l'Euphrate, qu'il vouloit le joindre & le combattre ; que, s'il avoit pris la fuite, on délibéreroit en cet endroit sur ce qu'il y auroit à faire. Les députés rapporterent cette réponse aux soldats, qui soupçonnerent bien

que Cyrus les menoit contre Artaxerxès, mais qui résolurent de le suivre. Après une marche de plusieurs jours, on arriva à Mériandre, ville habitée par les Phéniciens & située sur les bords de la mer : on y séjourna sept jours. Deux des principaux officiers Grecs, Xénias & Pasion, pour quelques motifs particuliers de jalousie & de mécontentement, mirent à la voile & partirent. Dès qu'ils eurent disparu, tout le monde croyoit que Cyrus enverroit contre eux des galeres : les uns souhaitoient qu'ils fussent arrêtés & traités comme des fourbes; d'autres les auroient plaints, s'ils eussent été pris & punis. Cyrus ayant assemblé les capitaines grecs, leur adressa ce discours :

Discours de Cyrus au sujet de la fuite de Xénias & de Pasion.

Xénias & Pasion nous ont abandonnés : qu'ils ne croient pas m'avoir dérobé leur fuite; je sais où ils se retirent. Je pourrois envoyer après eux, & faire saisir leur vaisseau par mes galeres : mais assurément je ne les ferai point suivre, & personne ne dira que je me sers d'un homme lorsqu'il m'est utile, & que, lorsqu'il veut se retirer, je l'arrête, je le traite mal, je le dépouille de ses richesses. Qu'ils s'en aillent donc, & qu'ils sachent qu'ils en usent plus mal avec moi que moi avec eux. Leurs femmes & leurs enfans sont renfermés dans Tralles; je ne les priverai pas même

de ces ôtages que j'ai en mon pouvoir : ils les recevront de mes mains comme prix de leur ancienne valeur à mon ſervice. ——

Ainſi parla le prince : ce procédé généreux lui gagna l'affection des Grecs, & les rendit plus empreſſés à le ſuivre. L'armée continua ſa marche, & ſe trouva bientôt ſur les bords de l'Euphrate : elle s'y arrêta cinq jours, dans une grande ville nommée Thapſaque. Ce fut là que Cyrus fit annoncer aux Grecs qu'on marcheroit contre le roi de Perſe. Il leur fit des promeſſes qui perſuaderent la plupart ; tandis que les autres délibéroient, Ménon aſſembla ſa troupe, & parla ainſi :

Soldats, ſi vous m'en croyez, ſans aucune fatigue & ſans aucun péril vous mériterez plus que les autres les bonnes graces de Cyrus. Quel eſt donc mon avis ? Le prince demande aux Grecs de marcher à ſa ſuite contre le roi de Perſe ; je dis que nous devons paſſer l'Euphrate avant qu'on ſache quelle ſera la réponſe de nos compatriotes. S'ils décident d'accompagner Cyrus, on dira que vous les avez déterminés en donnant l'exemple de paſſer le fleuve. Cyrus vous ſaura gré de votre zèle, il vous en récompenſera : & il ſait mieux que perſonne reconnoître un bienfait. Si les autres Grecs refuſent d'aller plus loin, nous nous en

Diſcours de Ménon à ſa troupe.

retournerons tous ſur nos pas. Mais comme vous ſerez les ſeuls qui ſerez entrés dans les vues du prince, il vous accordera les commandemens des places & des cohortes, comme à des amis fideles. Il vous affectionnera, & vous obtiendrez de lui tout ce que vous demanderez. ——

Ce diſcours de Ménon perſuada ſa troupe, & elle paſſa le fleuve avant que tous les Grecs euſſent fait leur réponſe. Le prince enchanté leur envoya dire : *Grecs, j'ai déja à me louer de vous ; mais croyez que je ne ſuis plus Cyrus, ou que vous aurez bientôt à vous louer de moi.* Cyrus traverſa enſuite le fleuve, & toute l'armée ſuivit. On ſe remit en marche pour joindre Artaxerxès.

Dans cet intervalle, Orontas, ſeigneur Perſe, à qui Cyrus avoit déja pardonné pluſieurs trahiſons, voulut le trahir de nouveau & paſſer dans le parti de ſon frere avec un détachement de ſa cavalerie. Mais une lettre qu'il écrivoit au monarque, fut montrée à Cyrus, qui, l'ayant lue, fit arrêter le traître. Il fit aſſembler les Perſes les plus diſtingués de ſa ſuite, & dans un conſeil de guerre où il admit Cléarque, il prononça ce diſcours :

Diſcours de Cyrus dans le conſeil de guerre, pour convaincre Orontas de perfidie

Je vous ai aſſemblés, mes amis, afin de délibérer avec vous, & de prendre, au ſujet d'Orontas, le parti le plus juſte devant les dieux &

devant les hommes. Mon pere me l'avoit donné pour être soumis à mes ordres; il me fit la guerre, comme il l'a dit lui-même, par le commandement de mon frere, & s'empara de la citadelle de Sardes. Je l'attaquai & le réduisis à mettre bas les armes : nous nous donnâmes réciproquement la foi. Depuis ce temps, Orontas, as-tu éprouvé de ma part quelque injustice? Orontas répondit que non. N'avoues-tu pas, reprit Cyrus, que depuis encore, t'étant joint aux Mysiens rebelles, tu faisois le plus de dégât que tu pouvois sur les terres de mon gouvernement, sans que je t'en eusses donné sujet. Orontas l'ayant avoué : N'est-il pas vrai, dit alors le prince, que reconnoissant ta faute, & t'étant refugié à un autel de Diane, tu témoignas du repentir, que tu obtins ton pardon, & que nous nous redonnâmes mutuellement la foi? Il en convint encore. Quel mal t'ai-je donc fait, dit Cyrus, pour que tu ayes cherché une troisieme fois à me nuire, ainsi que tu en es convaincu? Aucun, dit Orontas. — Tu conviens donc que tu es injuste à mon égard. — Il faut bien que j'en convienne. — Veux-tu maintenant te déclarer contre mon frere, redevenir mon ami, & me rester fidele? — Quand je le voudrois, Cyrus, tu ne m'en croirois plus. Alors le prince dit aux chefs qui étoient présens : Vous voyez ce qu'a fait Orontas, vous entendez

& pour le faire condamner : avis de Cléarque.

ce qu'il dit ; qu'en penſez-vous ? Parle le premier, Cléarque, & donne ton avis.

Mon avis, dit Cléarque, eſt de nous défaire au plutôt de ce perfide. Il ne faudra plus veiller ſur ſes démarches ; & ſon ſupplice nous donnera le loiſir de nous occuper de ceux qui veulent être nos amis, & de leur faire du bien. ———

Tout le monde ſe rangea de l'opinion de Cléarque, & Orontas fut mis à mort.

On ſe remit en marche, & au bout de quelques jours on arriva près de l'armée du roi, compoſée de douze cents mille hommes. L'armée barbare de Cyrus montoit à cent mille ; & nous voyons qu'il fondoit ſes principales eſpérances de la victoire ſur les treize mille Grecs qui l'accompagnoient. Tant il eſt vrai que ſouvent une grande multitude n'eſt pas une bonne armée, & n'offre à des guerriers robuſtes & courageux que plus d'hommes à égorger. Cyrus voulant tout diſpoſer pour la bataille, fit appeller les officiers généraux & les centurions des troupes grecques, & leur adreſſa ce diſcours propre à les animer.

Diſc. de Cyrus aux troupes grecques avant la bataille.

Grecs, ce n'eſt pas manque d'autres troupes que je vous ai choiſis pour m'accompagner ; mais j'ai compté ſur votre courage, & j'ai cru que vous valiez mieux qu'une foule de Barbares ;

voilà pourquoi je vous ai associé à mon entreprise. Montrez-vous digne de la liberté dont vous jouissez, ce bien précieux que je vous envie, ce bien que je préférerois à tous les avantages que je possede & à beaucoup d'autres encore. Il ne faut pas vous laisser ignorer à quel combat vous marchez, je vais vous en instruire. La multitude des ennemis est immense; ils attaquent en jettant de grands cris; mais si vous soutenez leur premier choc, vous aurez honte d'avoir eu à combattre de tels adversaires; tant les hommes de nos contrées vous paroîtront foibles. Quand j'aurai triomphé par votre bravoure & votre intrépidité, je ferai à ceux qui voudront s'en retourner dans leur patrie, un sort digne d'être envié par leurs concitoyens. Mais j'espere engager le plus grand nombre à rester à ma cour pour y jouir des fruits de mon triomphe. ——

Les Grecs, jaloux de soutenir leur réputation, & de plus animés par les grandes promesses d'un prince magnifique dans ses récompenses, combattirent avec un courage qui leur fit vaincre & mettre en fuite toutes les troupes qu'ils avoient en tête. Ils auroient assuré à Cyrus la victoire & la couronne, si ce jeune prince ne se fût perdu lui-même, & si emporté par le desir de donner la mort à son frere, il n'eût péri en combattant.

Portrait de Cyrus d'après Xénophon.

Xénophon s'arrête pour faire son éloge. Il vante les heureuses dispositions qu'il montra dès sa plus tendre jeunesse ; son respect pour les vieillards, son habileté à lancer des dards & des javelots, son ardeur pour la chasse, son courage dans cet exercice : dans un âge plus avancé, son amour pour la justice, qui lui faisoit regarder l'équité comme la base de son administration ; sa fidélité scrupuleuse à observer les traités, à garder ses conventions & ses promesses ; son attachement inviolable pour ses amis, son empressement à récompenser leurs services, son zèle à les servir lui-même dans l'occasion, sa magnificence dans les présens dont il les combloit, & sur-tout ces attentions délicates qui ne peuvent partir que du cœur, & qui sont faites pour gagner le cœur des autres ; sa bravoure naturelle qui lui faisoit estimer, honorer, distinguer les gens braves : toutes ces qualités estimables lui donnerent un grand nombre d'amis fideles, affectionnés & constans. Aucun des Perses qui s'étoient attachés à sa personne, ne voulut le quitter pour le monarque (1) : tous ceux qui combattoient à ses côtés se firent tuer après lui, ne pouvant survivre à un tel maître. Heureux ce prince

(1) Xénophon observe qu'Orontas seul essaya de le trahir, & que ce Perse même éprouva que l'homme en qui il avoit confiance étoit plus attaché à Cyrus qu'à lui.

(c'eſt une réflexion que ne fait pas Xénophon, & que le ſujet nous ſemble demander); heureux ſi, jugé digne de régner, il n'eût pas entrepris d'occuper le trône par un crime! Car enfin c'étoit contre ſon frere & ſon maître qu'il mettoit en œuvre toutes ſes vertus; c'étoit contre ſon roi qu'il avoit raſſemblé des troupes & qu'il les menoit au combat.

Ariée ſurvécut à Cyrus, parce qu'il ſe trouvoit à la tête de l'aile gauche qu'il commandoit. Dès qu'il ſut la mort du prince, il prit la fuite, & emmena toute la partie de l'armée barbare qui étoit à ſes ordres. Les troupes du roi qui le pourſuivent lui laiſſent regagner le camp d'où l'on étoit parti le matin (1). Le roi & les Grecs étoient alors à trente ſtades les uns des autres. Les Grecs pourſuivoient en avant comme s'ils euſſent tout vaincu: les Perſes pilloient le camp de Cyrus comme ſi toute leur armée eût eu l'avantage. Les troupes

(1) La bataille avoit commencé aſſez tard ſur le ſoir. Cyrus étoit parti le matin de bonne heure avec ſes troupes; il s'étoit arrêté avant la bataille, & avoit formé un camp qui, après ſa mort, fut pillé par les troupes victorieuſes du roi. Ce dernier camp fut occupé par les Grecs quand ils revinrent après avoir vaincu les troupes qui leur étoient oppoſées. Ariée, avec l'armée barbare qui étoit à ſes ordres, avoit regagné le camp d'où l'on étoit parti le matin.

s'étant réformées de part & d'autre, les Grecs mirent de nouveau en fuite les Barbares. Epuisés de fatigues, ils poserent leurs armes à terre, étonnés de ne point voir paroître Cyrus, ni personne de sa part : enfin ils se retirerent au camp qu'ils trouverent pillé.



LIVRE II.

LE lendemain, persuadés toujours que Cyrus étoit en vie, & surpris qu'on ne vînt pas leur porter ses ordres, les Grecs se préparoient à se mettre en marche pour aller se réunir à ce prince. Ils s'ébranloient déja, lorsqu'on vint leur annoncer que Cyrus avoit été tué, qu'Ariée, ayant fui avec ses Barbares, avoit repris le camp d'où l'on étoit parti la veille, qu'il leur promettoit de les y attendre tout le jour, mais que, s'ils tardoient à s'y rendre, il partiroit dès le lendemain pour retourner en Ionie. Tous les Grecs furent affligés & consternés de cette nouvelle; Cléarque, sans rien perdre de son assurance, dit aux envoyés:

Plût aux dieux que Cyrus vécût encore! puisqu'il a péri sur le champ de bataille, annoncez à Ariée que nous avons vaincu le roi; que nous n'avons plus en tête aucun adversaire, comme vous le voyez vous-mêmes; que nous allions marcher contre Artaxerxès si vous ne fussiez survenus. Nous invitons Ariée à venir nous joindre, & nous lui promettons de le placer sur le trône: car c'est aux vainqueurs à disposer des empires.—— Réponse de Cléarque aux députés d'Ariée.

Après cette réponse pleine de vigueur & d'audace, Cléarque renvoya les députés d'Ariée avec Chirisophe & Proclès. Ce jour même, il arriva des hérauts de la part du roi & de Tissapherne. Ils étoient tous Barbares, excepté Phalinus, Grec qui se trouvoit pour lors à la suite de ce satrape, & qui en étoit considéré. Les hérauts s'étant approchés, & ayant demandé les principaux officiers, leur annoncent que le roi se regardant comme vainqueur par la mort de Cyrus, ordonne aux Grecs de rendre les armes, de venir aux portes de son palais implorer sa clémence, & tâcher d'obtenir de lui un traitement favorable.

Diverses réponses des officiers grecs aux hérauts qui leur signifioient, de la part du roi de Perse, de livrer leurs armes : avec plusieurs discours de Phalinus.

Les Grecs furent indignés de ces propositions. Cléarque dit en deux mots, que ce n'étoit point aux vainqueurs à rendre les armes. Vous autres, dit-il, braves capitaines, mes compagnons, donnez la réponse que vous croirez la meilleure ; je reviens à vous dans un moment : je suis obligé de sortir pour aller consulter les entrailles des victimes.

Cléanor d'Arcadie, le plus ancien des chefs, répondit qu'on mourroit plutôt que de rendre les armes.

Proxene de Thebes prit la parole & dit : Phalinus, ta proposition m'étonne. Est-ce à titre de vainqueur que le roi nous demande nos armes ;

ou eſt-ce à titre d'ami & comme un préſent? Si c'eſt comme vainqueur, pourquoi les demander? que ne vient-il les prendre? S'il veut s'en emparer par la voie de la perſuaſion, qu'il déclare quel ſera le traitement des Grecs lorſqu'ils auront eu pour lui cette déférence.

Le roi, répondit Phalinus, croit être vainqueur puiſqu'il a tué ſon ennemi : car qui peut déſormais lui diſputer l'empire? Il vous regarde comme étant en ſon pouvoir, & parce qu'il vous tient au milieu de ſes états, enfermés par des fleuves que vous ne pouvez repaſſer, & parce qu'il peut vous accabler ſous une telle multitude d'hommes que vous ne ſuffiriez pas à les égorger quand il vous les livreroit déſarmés.

Xénophon Athénien parla le troiſieme & dit: Tu le vois toi-même, Phalinus, nous n'avons plus que des armes & du courage. Tant que nous garderons nos armes, notre courage pourra nous ſervir : ſi nous les avions livrées, nous craindrions de perdre même la vie. Ne penſe donc pas que nous vous abandonnions le ſeul bien qui nous reſte; crois que nous nous en ſervirons plutôt pour vous diſputer les biens dont vous jouiſſez. Jeune homme, reprit Phalinus en ſouriant, tu as l'air d'un philoſophe, & tu parles avec grace : mais tu ſerois inſenſé de croire que ta valeur pût triompher de la puiſſance du monarque.

Il y eut alors des Grecs qui montrerent quelque foibleſſe, & qui ne parurent pas éloignés de ſe ſoumettre à Artaxerxès.

Cependant Cléarque revint & demanda ſi on avoit répondu à Phalinus. L'un répond d'une maniere, & l'autre d'une autre, dit Phalinus; mais toi, Cléarque, parle; que nous diras-tu? Que tous nos Grecs & moi, reprit alors le général, nous te voyons avec plaiſir, parce que tu es Grec toi-même, & que tu partages ce bonheur avec toute notre armée. Dans l'embarras où nous ſommes, nous te demandons conſeil à toi-même ſur la propoſition que tu nous fais. Je t'en conjure au nom des dieux, donne-nous l'avis que tu jugeras le meilleur & le plus honnête, le plus propre à te couvrir de gloire dans la poſtérité. Car on dira, tel fut l'avis qu'a donné aux Grecs Phalinus lui-même, que le roi de Perſe avoit envoyé pour leur faire rendre les armes. Prends donc garde à ce que tu vas dire, & ſache qu'on parlera dans toute la Grece de l'avis que tu nous auras donné. Par ces inſinuations, Cléarque vouloit engager le député même du roi à conſeiller qu'on ne rendît pas les armes, & relever ainſi le courage des Grecs. Mais Phalinus prit un détour auquel il ne s'attendoit pas : ſi entre mille reſſources, répondit-il, il en eſt une ſeule qui puiſſe vous ſauver en faiſant la guerre au

monarque, je vous conſeille de ne pas rendre les armes : mais ſi en réſiſtant au prince, il ne vous reſte aucun eſpoir de ſalut, embraſſez le ſeul moyen poſſible de ſauver vos jours. C'eſt donc là ton avis, répartit Cléarque ? voici le mien. Dis au roi de notre part, que, ſoit que nous devions être ſes amis, ou que nous devions le combattre, nous ſerons des amis plus utiles, ou que nous le combattrons mieux, en gardant nos armes qu'en les livrant. Je lui communiquerai cette réponſe, dit Phalinus : mais il m'a encore chargé de vous dire qu'il vous accordoit une treve ſi vous reſtiez où vous êtes, & qu'elle ſeroit rompue ſi vous marchiez en avant ou en arriere. Réponds-moi donc ſur ce point. Reſtez-vous ici préférant la treve ? ou dirai-je au roi que vous recommencez la guerre ? Annonce au prince, reprit Cléarque, que nous acceptons la condition qu'il propoſe. Qu'entends-tu par là, dit Phalinus ? Que tant que nous reſterons ici, dit Cléarque, la treve aura lieu, & que la guerre recommencera ſi nous marchons en avant ou en arriere. Mais, inſiſta Phalinus, qu'annoncerai-je au roi définitivement ? La treve ou la guerre ? Cléarque répéta encore, la treve tant que nous reſterons ici, la guerre dès que nous marcherons en avant ou en arriere.

Phalinus & les hérauts du prince ſe retirerent.

Proclès & Chirisophe revinrent du camp d'Ariée; disant de sa part aux Grecs que beaucoup de Perses plus distingués que lui ne souffriroient pas qu'il s'assît sur le trône & leur donnât des loix; mais que si les Grecs vouloient faire retraite, ils eussent à le joindre cette nuit même, sinon qu'ils décamperoient le lendemain dès le point du jour. Cléarque délibéra sur cette réponse; il prit son parti, assembla les principaux officiers avec les centurions, & leur parla en ces termes:

Discours de Cléarque aux officiers Grecs.

Braves compagnons, j'ai consulté les dieux par des sacrifices, pour savoir si nous marcherions contre le roi; les sacrifices n'ont pas été favorables, & ils ne devoient pas l'être. Car à ce que j'apprends, entre nous & Artaxerxès est le Tigre, fleuve navigable, qu'on ne sauroit passer sans bateaux; & nous n'en avons point. Rester ici est impossible, puisque les vivres nous manquent. Quant à rejoindre l'armée barbare de Cyrus, le ciel nous y invite par des signes heureux. Voici donc ce qu'il faut faire. Séparons-nous, & que chacun vive ce soir des provisions qui lui restent. Au premier signal de la nuit pliez vos bagages; chargez-les au second; au troisieme suivez votre chef. La colonne des équipages filera le long du fleuve, & sera couverte de celle de l'infanterie. ——

Après ce difcours, les principaux officiers avec les centurions fe retirerent, & firent ce qui étoit prefcrit. De ce moment Cléarque, qui n'avoit commandé qu'un corps particulier, commanda en chef tous les Grecs, & ils lui obéirent. Non qu'ils l'euffent élu en forme; mais ils fentoient que lui feul avoit les qualités d'un général, & que l'expérience manquoit aux autres. Il conduifit l'armée au camp d'Ariée, où elle arriva vers le milieu de la nuit. Les Grecs & les Barbares s'engagerent par un double ferment à ne pas fe trahir les uns les autres, mais à fe fecourir loyalement en toute occafion : les Barbares jurerent de plus qu'ils conduiroient les Grecs fans fraude ni embûches. On fe mit en marche dès la pointe du jour, avec le deffein de s'éloigner de l'armée du roi, dont cependant on s'approcha. L'arrivée des Grecs frappa de terreur Artaxerxès; & ce prince qui avoit envoyé la veille pour leur ordonner de rendre les armes, envoya, dès le lever du foleil, des hérauts pour leur propofer un traité. Arrivés aux poftes avancés, ils demanderent les officiers généraux. Les grandes gardes le firent favoir à Cléarque qui infpectoit les rangs des Grecs. Il commanda qu'on retînt les hérauts où on les avoit arrêtés, jufqu'à ce qu'il eût le tems de leur donner audience. Puis ayant tellement difpofé les troupes qu'elles euffent bonne appa-

rence, & qu'on ne vît aucun soldat sans armes; il fit avancer les députés du roi, & alla lui-même au-devant d'eux, escorté des soldats les plus beaux & les mieux armés. Il commanda aux officiers généraux d'en user de même. Ayant demandé aux députés ce qu'ils vouloient, ils lui dirent qu'ils venoient pour conclure un traité, & pour rapporter au prince les intentions des Grecs, comme pour faire connoître aux Grecs celles du prince. *Rapportez donc à votre prince*, répondit Cléarque, *qu'il faut d'abord se battre : car nous n'avons pas au camp de quoi dîner ; & personne n'osera parler de traité à nos Grecs, si on ne leur fournit sur le champ des vivres.*

Cette réponse fiere produisit son effet. En attendant que le traité fût conclu, les Perses conduisirent les Grecs à des bourgs où ils trouverent des vivres en abondance. On séjourna trois jours. Tissapherne & le beau-frere d'Artaxerxès, avec trois autres Perses, vinrent les trouver de la part de ce monarque. Tissapherne leur fit dire par son interprete :

Discours de Tissapherne aux Grecs, & réponse de Cléarque au nom des Grecs.

Grecs, comme mon gouvernement est dans le voisinage de la Grece (1), & que je vous voyois environné d'une foule d'embarras dont vous ne

(1) Tissapherne étoit gouverneur d'Ionie.

pourriez fortir, j'ai cherché un moyen d'obtenir du roi qu'il me permît de vous ramener dans votre patrie, perfuadé que vous & votre nation vous me fauriez gré de ce bon office. J'ai donc fait ma demande au monarque, & lui ai repréfenté qu'il me devoit cette grace en quelque forte : que je lui avois donné le premier avis de la marche de Cyrus ; qu'en lui apportant la nouvelle je lui avois amené du fecours ; que de tous ceux qu'on avoit oppofés aux Grecs le jour de la bataille, j'étois le feul qui n'euffes pas pris la fuite, que j'avois percé & l'avois rejoint à votre camp où il avoit pénétré après la mort de fon frere ; qu'enfin avec ces troupes qui m'efcortent & qui me font affectionnées, j'avois pourfuivi l'armée barbare de Cyrus. Artaxerxès m'a promis de pefer ces raifons. Il m'a ordonné de venir vous trouver & de vous demander pourquoi vous aviez porté les armes contre lui. Je vous confeille de faire une réponfe modérée, afin qu'il me foit facile d'obtenir pour vous du prince un traitement favorable.

Les Grecs s'étant éloignés délibérerent ; puis ils répondirent, Cléarque portant la parole :

Nous ne nous fommes point raffemblés pour faire la guerre à votre roi, nous n'avions pas deffein de marcher contre lui : mais Cyrus, tu le

fais toi-même, Tiſſapherne, a inventé mille prétextes pour réuſſir à ſurprendre ſon frere, & nous amener ici à notre inſu. Lorſque nous l'avons vu dans le péril, nous aurions cru manquer aux dieux & aux hommes de l'abandonner après nous être engagés à le ſervir avec zèle. Ce prince étant mort, nous ne diſputons plus au monarque ſa couronne, nous n'avons point de raiſon pour vouloir ravager ſes états. Fort éloignés d'attenter à ſes jours, nous nous retirerions dans notre patrie, ſi perſonne ne nous inquiétoit. Si on nous attaque, nous tâcherons de nous défendre avec le ſecours des dieux; ſi on nous rend quelque ſervice, nous ferons enſorte de ne pas nous laiſſer vaincre en généroſité. ——

Telle fut la réponſe de Cléarque : Tiſſapherne partit pour l'aller rendre à Artaxerxès, & rapporter celle de ce prince. Il revint deux jours après, & le traité fut conclu. Les Grecs & les Perſes s'engagerent par des ſermens mutuels. Les Perſes promirent aux Grecs de les traiter en amis dans toute l'étendue de leur empire, & de les ramener fidelement en Grece, leur faiſant trouver des marchés garnis de vivres ſur toute leur route; faute de quoi ils pouvoient prendre, dans le pays, ce qui leur ſeroit néceſſaire. Les Grecs, de leur côté, jurerent de traverſer l'em-

pire de Perse comme pays ami, sans rien endommager, achetant les vivres à prix d'argent, lorsqu'il y auroit un marché où l'on en vendroit, & n'en prenant au pays qu'au défaut des marchés. Lorsqu'on eut conclu le traité, Tissapherne quitta les Grecs, leur disant qu'il alloit retrouver le roi; que, lorsqu'il auroit terminé quelques affaires, il reviendroit avec ses équipages pour les conduire en Grece, & retourner lui-même dans son gouvernement.

Jusqu'à présent nous avons vu Cléarque agir avec autant de fermeté que de prudence; montrer par-tout une vigilance attentive, ne rien négliger, ne rien oublier, augmenter la terreur des Barbares, recevoir avec fierté quelques-unes de leurs propositions sans les rejetter entiérement, les amener à conclure un traité aussi avantageux qu'honorable pour ses Grecs. Depuis le traité, en admirant sa fidélité scrupuleuse, sa droiture & sa franchise loyale, on peut lui reprocher un peu de mollesse, & une sécurité excessive dont il fut la victime. Il semble s'aveugler lui-même pour ne pas voir que le roi & le satrape étoient des perfides qui cherchoient à le perdre lui & son armée; qu'ils vouloient d'abord détacher de son parti les troupes barbares de Cyrus, & le faire tomber ensuite dans quelque piege. La suite de cette histoire en fournit la preuve.

Les Grecs, & Ariée qui avoit son camp près d'eux, attendirent Tissapherne plus de vingt jours. Pendant cet intervalle, les freres d'Ariée & d'autres de ses parens viennent le trouver; des Perses passent dans son camp, & parlent à ses troupes pour les rassurer; quelques-uns même leur promettent au nom du roi & leur garantissent qu'on oubliera le passé, & qu'ils ne seront jamais punis d'avoir porté les armes pour Cyrus. Dès ce moment, les Grecs s'apperçurent de quelque refroidissement de leur part. Plusieurs en furent alarmés; ils allerent trouver Cléarque & les principaux officiers, auxquels ils dirent :

Disc. de quelques Grecs à Cléarque, & réponse de Cléarque.

Pourquoi rester où nous sommes? ne savons-nous pas que le prince met la plus grande importance à nous détruire, pour que les autres Grecs tremblent de porter la guerre dans ses états? Il nous retient ici parce que ses troupes sont dispersées : dès qu'il les aura rassemblées, il ne manquera pas de tomber sur nous. Peut-être creuse-t-il des fossés ou éleve-t-il des murs pour rendre notre retour impossible. Il ne souffrira jamais, si du moins il n'y est forcé, que revenus en Grece, nous racontions qu'avec aussi peu de troupes, ayant défait toutes les siennes à la porte de sa capitale, nous nous sommes retirés en le bravant.

Cléarque leur répondit en ces mots : j'ai fait moi-même toutes ces réflexions ; mais ſi nous partons ſur le champ, nous aurons l'air de nous retirer en ennemis & de rompre le traité. Dès-lors nous manquerons de vivres, ne pouvant ni en acheter ni en prendre : perſonne ne voudra nous ſervir de guide. Ariée, qui nous verra partir ſi ſubitement, ne tardera pas à nous abandonner. En conſéquence il ne nous reſtera plus d'ami, & nos amis même ſe tourneront contre nous. J'ignore ſi nous avons d'autres fleuves à paſſer ; mais nous ſavons qu'il eſt impoſſible de traverſer l'Euphrate, pour peu qu'on nous en diſpute le paſſage. S'il faut combattre, nous n'avons point de cavalerie ; les Perſes en ont une ſupérieure & fort nombreuſe. Ainſi une victoire ne nous procureroit aucun avantage ; une défaite nous ruineroit ſans reſſource. Au reſte, je ne conçois pas comment le monarque, qui auroit tant d'autres moyens de nous faire périr, nous auroit engagé ſa parole royale pour la violer, ſe feroit lié par un ferment pour ſe parjurer, & pour rendre déſormais ſa foi ſuſpecte aux Grecs & aux Barbares ? ——

Ce diſcours de Cléarque ne put raſſurer entiérement les Grecs. Tiſſapherne arriva enfin avec ſes troupes comme pour retourner à ſon gouver-

nement, accompagné d'Orontas qui avoit aussi son armée. Ariée, suivi de l'armée barbare de Cyrus, accompagnoit Tissapherne & Orontas, & campoit avec eux. Les Grecs, soupçonnant ces Barbares, marchoient & campoient séparément à une certaine distance. On étoit en garde les uns contre les autres, comme si on eût été en guerre. On arriva, toujours sur la défiance, jusqu'aux bords du Tigre. Les Barbares avoient passé ce fleuve & ne paroissoient plus. Les Grecs balançoient s'ils le passeroient après eux, ayant eu avis qu'on devoit les attaquer au passage; mais enfin ils le passerent & ne furent pas attaqués. Plusieurs journées de marche conduisirent au fleuve Zabate, où l'on s'arrêta trois jours. Les soupçons réciproques des Grecs & des Barbares augmenterent au point que Cléarque résolut de s'aboucher avec Tissapherne pour les détruire, s'il étoit possible, avant qu'ils dégénérassent en hostilités. Il envoya dire au satrape qu'il desiroit de conférer avec lui. Tissapherne répondit qu'il étoit prêt à le recevoir. Ils se joignirent donc, & Cléarque lui adressa ce discours, qui respire la probité & une noble franchise :

Discours de Cléarque à Tissapherne, & réponse de Tissapherne.

Nous nous sommes engagés, Tissapherne, par des promesses & des sermens réciproques, à ne jamais nous attaquer les uns les autres : cepen-

dant tu es en garde contre nous comme ſi nous étions tes ennemis, ce qui nous porte à nous tenir ſur nos gardes de notre côté. Comme je n'ai pu découvrir que tu aies cherché à nous perdre, & que je ſuis aſſuré que les Grecs ne forment contre les Perſes aucun projet, j'ai deſiré que nous euſſions enſemble cette entrevue, afin de faire ceſſer, s'il eſt poſſible, nos défiances mutuelles. La calomnie qu'on écoute, les ſoupçons auxquels on ſe livre, ont ſouvent occaſionné entre les hommes des craintes mal fondées; & pour prévenir un mal chimérique, on a plongé quelquefois, dans des maux ſans remede, des malheureux qui n'avoient & n'auroient jamais eu aucun deſſein de nuire. Perſuadé que rien n'eſt plus propre qu'une explication pour diſſiper des erreurs d'une telle conſéquence, je ſuis venu dans l'intention de te prouver que tu as tort de te défier de nous. Nos ſermens, & c'eſt pour moi la conſidération la plus importante, nos ſermens dont les dieux ſont témoins, nous interdiſent toute inimitié. Non, je ne regarderai jamais comme heureux un homme qui peut ſe reprocher un parjure. Lorſqu'on a les immortels pour ennemis, quelle fuite aſſez prompte, quelles ténebres aſſez épaiſſes, quelle place aſſez forte, pourroit nous dérober à leurs coups? L'univers eſt ſoumis aux dieux, & leur puiſſance s'étend égale-

ment sur tous les êtres. Telle est mon opinion par rapport aux immortels & aux sermens garans de l'amitié que nous nous sommes promise. Si nous descendons à des considérations humaines, tu es pour nous, Tissapherne, dans la conjecture présente, le bien le plus précieux. Avec toi, tout chemin nous est facile, tout fleuve guéable, tout pays abondant en vivres. Sans toi, tout chemin est ténébreux, puisque nous n'en connoissons aucun; tout fleuve nous arrête, tout lieu peuplé nous épouvante, la solitude nous effraie encore plus, parce qu'elle nous offre des difficultés sans nombre. Si nous avions la folie de te faire périr, qu'aurions-nous fait qu'immoler notre bienfaiteur, & nous susciter un puissant vengeur dans ton monarque. Mais il faut te dire les espérances personnelles auxquelles je renoncerois en méditant contre toi quelque mauvais dessein. J'ai recherché l'amitié de Cyrus, parce que je croyois trouver en lui le prince le plus capable d'obliger ses amis. Je te vois réunir à ton gouvernement celui de Cyrus; je te vois héritier de sa puissance, & soutenu de toute celle du roi contre laquelle il avoit à combattre: quel seroit donc l'homme assez insensé pour ne pas rechercher ton amitié? Je me flatte aussi, Tissapherne, que tu desireras la nôtre; & voici les motifs qui me le font croire. Je puis, avec les Grecs que

je

je commande, te ſoumettre les Myſiens & les Piſidiens qui ſont pour toi des voiſins incommodes. J'apprends qu'il eſt encore pluſieurs autres peuples qui t'inquietent; je crois pouvoir les empêcher de troubler ſans ceſſe ta proſpérité. Je ne vois pas avec quelles troupes les Perſes pourroient mieux qu'avec les nôtres ſe venger des Egyptiens, contre leſquels ils ſont maintenant ſi animés. Enfin, Tiſſapherne, dans tous les environs de ton gouvernement, tu pourrois, avec notre ſecours, te rendre le plus puiſſant protecteur de qui tu voudrois l'être, ou aſſujettir à tes loix & châtier quiconque oſeroit t'inſulter. Et nous ne te ſervirions pas ſeulement pour la ſolde, comme des mercenaires, mais par une juſte reconnoiſſance, comme te devant notre ſalut. D'après toutes ces réflexions, je m'étonne que tu puiſſes te défier de nous, & je voudrois ſavoir quel eſt l'homme aſſez éloquent pour te perſuader que nous cherchons à te nuire.

Cléarque ayant fini de parler, Tiſſapherne répondit:

Je ſuis d'autant plus ſatisfait, Cléarque, d'avoir entendu tes diſcours ſenſés, qu'avec de tels ſentimens tu ne pouvois chercher à me faire de mal ſans t'en faire à toi-même. Mais apprends à ton tour que tu aurois tort de te déclarer contre Artaxerxès ou contre Tiſſapherne. Si nous vou-

lions vous perdre, croyez-vous que nous manquions de cavalerie & d'infanterie pour vous nuire sans courir aucun risque ? croyez-vous que nous ne trouverions pas de lieu favorable pour vous attaquer ? combien de plaines dans les états du prince qu'il ne vous est pas facile de traverser ! combien de montagnes sur votre route dont nous pouvons gagner & fermer les passages ! combien de fleuves au-delà desquels nous pouvons ne laisser défiler que la quantité de vos troupes que nous voudrons combattre ! Il en est même que vous ne passeriez jamais sans notre secours. Mais quand votre courage surmonteroit tous ces obstacles, le feu nous resteroit pour ressource. Il consumeroit les fruits de la terre, & vous opposeroit la faim, ennemi redoutable auquel il vous faudroit céder, fussiez-vous mille fois plus braves. Pourquoi donc, ayant tant de moyens de vous faire la guerre, qui tous ne nous présentent aucun danger, choisirions-nous le seul qui est infame & criminel devant les dieux & devant les hommes, celui que n'emploient qu'à la derniere extrémité, & quand tous les autres leur manquent, même les méchans qui ne craignent pas de recourir au parjure & à la perfidie ? Non, Cléarque, nous ne sommes pas à ce point dépourvus de sens & de raison. Mais pourquoi, pouvant vous perdre, avons-nous négligé de vous attaquer ?

C'eſt moi ſeul qui en ſuis cauſe; c'eſt l'envie que j'ai d'obliger les Grecs & le deſir de me procurer, par mes bienfaits, le ſecours des guerriers que Cyrus s'eſt attachés par ſon argent. Tu viens de dire toi-même les avantages que je pouvois retirer de ton amitié : en voici un que je regarde comme le plus important de tous. Il n'y a que le roi qui puiſſe porter la tiare droite (1) ſur la tête. Mais peut-être un autre, ſoutenu de vos forces, pourroit facilement la porter dans le cœur. ——

Ce diſcours de Tiſſapherne parut ſincere à Cléarque. Il fut décidé entre eux que Cléarque viendroit trouver Tiſſapherne avec les officiers principaux & les centurions, & qu'en leur préſence ils ſe dénonceroient mutuellement ceux qui cherchoient à faire naître, entre les Grecs & les Perſes, des ſoupçons & des défiances. Tiſſapherne affectant d'être ſatisfait de cette entrevue, retint Cléarque à ſouper. Le général grec étant retourné le lendemain au camp, parut perſuadé des intentions pacifiques de Tiſſapherne, & publia ce que lui avoit dit le ſatrape. Pluſieurs

(1) La tiare droite étoit chez les Perſes la marque de la royauté. *Pourroit la porter dans le cœur*, c'eſt-à-dire avoir aſſez de confiance pour ne pas craindre même la diſgrace du roi.

étoient d'un avis contraire à celui de Cléarque ; & s'oppofoient à ce que tous les officiers généraux & les centurions allaffent trouver Tiffapherne ; ils ne vouloient point qu'on fe fiât aveuglément à ce Barbare. Cléarque infifta fortement, & fit décider qu'on enverroit cinq officiers généraux & vingt centurions. Environ deux cents foldats les fuivirent, comme pour aller acheter des vivres. Lorfqu'ils furent arrivés à la porte du fatrape, on fit entrer les cinq officiers généraux à la tête defquels étoit Cléarque. Les centurions refterent à la porte. On arrêta les capitaines qui étoient entrés, & on fit main-baffe fur tout ce qui fe trouvoit de Grecs en dehors. Enfuite quelque cavalerie barbare fe difperfant dans la plaine paffa au fil de l'épée tout ce qu'elle trouva de Grecs indiftinctement, hommes libres & efclaves. Les Grecs qui les voyoient de leur camp, s'étonnoient de cette incurfion, & ne pouvoient concevoir ce qui fe paffoit, lorfque l'Arcadien Nicarque accourut, quoique bleffé, & leur raconta la perfidie de Tiffapherne. Les foldats auffitôt courent aux armes, frappés de terreur, & s'imaginant que le camp alloit être affailli par toute l'armée des Perfes. Mais il ne vint qu'Ariée, avec quelques autres qui avoient été les plus intimes amis de Cyrus. Ils étoient efcortés d'environ trois cents Perfes cuiraffés. Quand ils furent près

du camp, ils demanderent à parler à quelque officier général ou centurion grec, pour lui annoncer les intentions du roi. Cléanor, Sophenète & Xénophon fortirent du camp avec une bonne efcorte. Lorfqu'on fut à portée de s'entendre, Ariée dit :

Grecs, Cléarque ayant été convaincu de violer fes fermens & d'enfreindre le traité, a reçu la peine qu'il méritoit : il a fubi la mort. Proxene & Ménon qui ont dénoncé fa perfidie, reçoivent de grands honneurs. Quant à vous, le roi vous demande vos armes, & prétend qu'elles lui appartiennent, puifqu'elles appartenoient à Cyrus fon efclave.

Difc. d'Ariée aux Grecs, & réponfe des Grecs, Cléanor & Xénophon portant la parole.

Les Grecs lui répondirent, Cléanor portant la parole : O le plus méchant des hommes ! Ariée, ô vous tous qui étiez dans l'intimité de Cyrus, pouvez-vous lever les yeux fans rougir vers les dieux ou fur les hommes, vous qui, après avoir juré d'avoir les mêmes amis & les mêmes ennemis que nous, avez médité notre perte avec Tiffapherne, le plus impie & le plus fcélérat des mortels, avez fait périr par un crime atroce ceux même qui avoient reçu votre ferment, & nous ayant tous trahis, marchez contre nous avec nos ennemis ?

Cléarque avoit déja été convaincu, repliqua

Ariée, d'avoir de mauvais desseins contre Tissapherne, contre Orontas, & contre nous tous qui les accompagnons.

Ainsi, reprit Xénophon, si Cléarque a violé le traité malgré ses sermens, il en a été justement puni; car il est juste que les parjures périssent. Mais puisque vous avez à vous louer de Proxene & de Ménon, renvoyez-les à notre camp. Egalement bien intentionnés pour vous & pour nous, il est clair qu'ils tâcheront de ne nous donner des conseils que pour l'avantage des deux armées. ——

Les Barbares ayant long-temps conféré sur cette réponse, se retirerent sans en rendre aucune. Les officiers généraux qu'on avoit arrêtés, furent envoyés à Artaxerxès qui leur fit trancher la tête. Ainsi ce roi lâche, qui craignoit de ne pouvoir les vaincre par la force des armes, employa la perfidie & le parjure pour les faire périr.



LIVRE III.

LES Grecs ſe trouvoient dans le plus cruel embarras : leur principal chef, & quatre de leurs officiers généraux étoient arrêtés ; on avoit mis à mort les centurions & les ſoldats qui les avoient ſuivis. Relégués au centre de l'empire d'Artaxerxès, entourés de villes & de nations ennemies, perſonne ne devoit plus leur fournir aucun marché garni de vivres. A plus de dix mille ſtades de la Grece, ſans guide, ſéparés de leur patrie par des fleuves immenſes qu'ils ne pouvoient traverſer, trahis par les troupes barbares de Cyrus, ſeuls & abandonnés, ils n'avoient pas un homme de cavalerie. Vainqueurs, ils ne pouvoient tuer un fuyard ; vaincus, ils devoient perdre juſqu'au dernier ſoldat. Abattus par ces réflexions, ils ne purent ni manger, ni dormir. Ils regrettoient leur patrie, leurs parens, leurs femmes, leurs enfans., qu'ils n'eſpéroient plus revoir. Mille idées affligeantes les accabloient & les tenoient tous dans un morne repos. Nous avons déja parlé de Xénophon. Il n'avoit ſuivi l'armée ni comme officier général, ni comme centurion, ni comme ſoldat. Proxene, qui, depuis long-temps, étoit lié à ſa famille par les nœuds ſacrés de l'hoſpi-

talité, l'avoit tiré de la maison paternelle, promettant de lui obtenir les bonnes graces de Cyrus, de l'amitié duquel, disoit-il, il croyoit avoir plus à espérer que de sa patrie. Proxene étoit de Béotie; il avoit amené à Cyrus un corps de deux mille hommes : il périt tristement, étant un des cinq officiers généraux arrêtés par Tissapherne. Xénophon en parle comme de l'ame la plus belle & la plus honnête, mais comme n'ayant pas assez de nerf & de vigueur dans le commandement. Il lui étoit attaché en qualité d'ami & de simple volontaire. Il l'avoit suivi ne croyant pas marcher contre le roi de Perse, mais persuadé qu'il ne s'agissoit que d'une expédition contre les Pisidiens. Il commença la campagne sans être trompé par Proxene, qui fut trompé lui-même; car Cléarque étoit le seul des Grecs qui sût dans le secret de Cyrus, & qui sût qu'on marchoit contre Artaxerxès. En parlant de lui-même, Xénophon ne nous dit pas précisément quel âge il avoit alors, mais on voit qu'il étoit fort jeune. Il va jouer le rôle principal dans cette retraite fameuse, & nous fournir, dans sa personne, un exemple, tant de fois répété, d'un vrai talent militaire que décele une occasion critique, & qui se montre aussi-tôt dans un degré supérieur sans le secours de l'expérience. Au talent de la guerre, qu'il ne se connoissoit pas encore lui-même, il joignoit celui

de la parole, qui lui servit infiniment dans ces conjonctures difficiles. Affligé, comme les autres, de l'extrémité où étoient réduits les Grecs, il ne pouvoit dormir. Le sommeil néanmoins ayant un instant fermé sa paupiere, il eut un songe qui le réveilla; & telles sont les premieres idées qui le frappent:

Réflexions que fait en lui-même Xénophon après la mort de Cléarque: discours qu'il adresse aux centurions de sa troupe.

Pourquoi suis-je couché? La nuit s'avance: avec le jour nous aurons probablement l'ennemi sur les bras. Si nous tombons au pouvoir du monarque, qui l'empêche, après nous avoir fait envisager toutes les horreurs de notre supplice, de nous faire mourir dans les tourmens les plus horribles & les plus ignominieux? Personne ne se dispose ni ne songe à repousser les Barbares; nous restons tous couchés comme si nous avions le loisir de nous abandonner au repos. Attendrai-je qu'il nous vienne de quelque ville un général qui s'occupe de notre conservation? à quel âge veillerai-je moi-même à mon salut? je n'ai pas l'air de parvenir à la vieillesse si je me livre demain à l'ennemi. Il se leve aussi-tôt & appelle les centurions du corps de Proxene. Quand ils furent assemblés, il leur adressa ce discours:

Braves centurions, lorsque je pense au triste état où nous sommes réduits, je ne puis ni dormir,

ni rester couché ; &, sans doute, vous ne le pouvez pas plus que moi. Il est évident que nos ennemis n'ont voulu être en guerre ouverte avec nous qu'après s'y être bien préparés ; & dans notre armée personne ne s'occupe des moyens de les repousser avec vigueur. Cependant, si nous nous rendons au monarque, & que nous soyons en son pouvoir, comment croyez-vous qu'il nous traite, lui qui a exercé sa cruauté sur le cadavre de son propre frere, qui, faisant couper la tête & les mains de Cyrus, les a fait attacher à un poteau pour les exposer en spectacle ? comment traitera-t-il des étrangers qui n'ont ici aucun protecteur, qui sont venus avec le dessein de le précipiter du trône dans l'esclavage, & de lui arracher, s'ils le pouvoient, la vie avec la couronne ? ne nous fera-t-il pas subir les tourmens les plus affreux, pour effrayer quiconque voudroit, par la suite, porter la guerre au sein de ses états ? Il n'est rien, sans doute, que nous ne devions tenter pour ne pas tomber en sa puissance. Tant qu'a duré la treve, je n'ai cessé de plaindre les Grecs & d'envier le bonheur d'Artaxerxès & des Perses. Je considérois l'étendue & la fertilité du pays que possédoient nos ennemis, l'abondance dans laquelle ils vivoient. Que d'esclaves ! que de bétail ! que d'effets précieux ! que de vêtemens magnifiques ! Tournant ensuite mes regards sur

notre armée, je voyois que nous ne pouvions nous procurer aucun de tous ces biens ſans l'acheter, qu'un grand nombre n'avoient plus de quoi payer, que nos ſermens nous lioient les mains, & nous empêchoient de nous fournir même le néceſſaire autrement qu'à prix d'argent. Souvent, d'après ces réflexions, la paix m'effrayoit plus que ne m'effraie aujourd'hui la guerre. Mais puiſque les Perſes ont violé leurs engagemens, il me ſemble que les nôtres ſont rompus, & qu'enfin nous ſommes affranchis de leur orgueil & de nos craintes. Tous leurs biens ſont maintenant autant de prix de la victoire propoſés au courage ; les dieux ſeront les arbitres du combat ; &, ſans doute, ils ſeront auſſi contraires à des parjures que favorables à des guerriers ſcrupuleux, qui, environnés de richeſſes, ſe ſont abſtenus de rien prendre, par reſpect pour leurs ſermens & pour les immortels. Je crois donc que nous devons nous défendre avec beaucoup plus de confiance que nos ennemis nous attaquent. Ajoutez que nos corps ſont plus propres à ſupporter le froid, le chaud, la fatigue ; & nos ames, graces au ciel, ſont d'une meilleure trempe. Oui, les Barbares ſeront plus faciles que nous à bleſſer & à égorger, ſi les dieux nous accordent, comme ci-devant, la victoire. Mais peut-être d'autres Grecs ont-ils la même penſée; peut-être faut-il

attendre qu'ils propofent leur avis. Au nom des dieux, n'attendons pas que d'autres nous préviennent, & qu'ils nous excitent à une défenfe honorable. Marchons les premiers dans le chemin de l'honneur, & entraînons-y les autres. Montrez-vous les plus braves centurions, & plus dignes du commandement que ceux même qui commandent. Si vous voulez ouvrir la carriere, je vous fuis : fi vous m'ordonnez de vous y conduire, je ne prétexterai pas ma jeuneffe ; & je crois que la vigueur de l'âge ne me rend que plus capable de repouffer les maux dont je fuis menacé.——

Ainfi parla Xénophon. Frappés de fon difcours, les centurions, de concert, lui difent tous de fe mettre à leur tête. Mais un certain Apollonide prétendit qu'il y avoit de la folie à croire qu'il y eût d'autre reffource pour les Grecs que de fléchir le roi s'il étoit poffible, & il commençoit à parler des embarras de leur pofition ; Xénophon l'interrompit par ces mots :

Difcours de Xénophon à Apollonide.

O le plus étrange des hommes, ne conçois-tu donc point ce que tu vois, & ne te fouviens-tu pas de ce qui a frappé tes oreilles ? Tu étois avec nous lorfqu'après la mort de Cyrus, le roi, enorgueilli de fa bonne fortune, nous fit fignifier,

par des hérauts, de rendre les armes. Mais dès qu'il vit qu'au lieu de les rendre, nous nous en étions couverts, & que nous avions été camper près de son armée, que ne fit-il pas ? Il envoya des députés, nous fit demander une treve, & nous fournit des vivres jusqu'à ce qu'il l'eût obtenue. Nos principaux officiers, qui, se fiant sur cette treve, ont été sans armes, comme tu nous conseilles d'y aller nous-mêmes, s'aboucher avec les Barbares, qu'éprouvent-ils maintenant ? accablés de coups & d'outrages, les malheureux ne peuvent obtenir la mort qu'ils implorent sans doute. Tu es instruit de tout cela, & tu traites d'insensés ceux qui parlent de se défendre ! tu nous exhortes à nous rendre encore auprès de nos ennemis pour les fléchir ! Mon avis, centurions, est de ne plus laisser cet homme prendre rang avec nous, de le dégrader, de le charger de nos bagages, de l'employer à cette vile fonction : car s'il est Grec, il déshonore, par ses sentimens, sa patrie & la Grece entiere. ——

Un de ceux qui étoient présens, montra que cet Apollonide n'étoit pas même Grec : il fut donc chassé honteusement.

Les autres centurions, parcourant l'armée, invitent les officiers généraux & les centurions qui restent à s'assembler pour délibérer ensemble

ſur leur triſte ſituation, & pour trouver, s'il étoit poſſible, les moyens d'en ſortir. On étoit alors au milieu de la nuit; tous les chefs s'aſſemblerent au nombre de cent à-peu-près. Hiéronyme Eléen, le plus âgé des centurions du corps de Proxene, prit le premier la parole, & engagea Xénophon à redire ce qu'il venoit de leur communiquer. Xénophon parla donc en ces termes:

Diſcours de Xénophon & de Chiriſophe dans le conſeil de guerre.

Braves commandans, & vous, centurions, vous n'ignorez pas que le roi & Tiſſapherne ont pris dans leurs pieges tous ceux de nous qu'ils ont pu, & qu'ils cherchent à faire périr les autres s'ils le peuvent. Il n'eſt rien, ſuivant moi, que nous ne devions faire pour ne tomber jamais dans les mains des Barbares, mais plutôt pour qu'ils tombent dans les nôtres s'il eſt poſſible. Vous êtes aſſemblés en grand nombre; ſachez que parmi vous tous, il n'en eſt aucun pour qui la circonſtance actuelle ne ſoit importante. Tous les ſoldats ont les yeux ſur vous. S'ils vous voient conſternés, ils manqueront tous de courage: ſi vous montrant vous-mêmes prêts à combattre, vous les animez contre les ennemis, ils vous ſuivront, & tâcheront d'imiter votre exemple. Il eſt juſte, ſans doute, que vous vous diſtinguiez des ſimples ſoldats, puiſque vous les commandez

ſous différens titres (1). Durant la paix, les biens & les honneurs étoient pour vous; vous devez donc, maintenant que nous ſommes en guerre, vous élever au-deſſus de la multitude, veiller pour elle, & même lui donner l'exemple du travail dans l'occaſion. Le premier ſoin qui doit vous occuper, & le plus grand ſervice que vous puiſſiez rendre à nos troupes, c'eſt de remplacer au plutôt les capitaines que nous avons eu le malheur de perdre. Sans chefs, rien de grand ni d'utile ne ſe fait, principalement à la guerre, où la diſcipline eſt le ſalut des armées, & où l'indiſcipline en a déja ruiné pluſieurs. Après avoir élu autant de nouveaux chefs qu'il nous en manque, il ſeroit à propos d'aſſembler le reſte des Grecs pour ranimer leur courage. Vous voyez comme ils ſont abattus, quelle peine ils ont à prendre leurs armes, & à marcher aux poſtes avancés. Dans ce découragement, on n'en peut guere tirer de ſervice ni pendant le jour, ni pendant la nuit. Si, tournant leurs réflexions d'un autre côté, on leur fait enviſager non-ſeulement ce qu'ils ont à craindre, mais encore ce qu'ils ont à faire, on réveillera & on enflammera leur

(1) En grec, *puiſque vous êtes ſtrageges, taxiarques, lochages. Stratègos*, principal commandant; *taxiarchos*, commandant de cent hommes; *lochagos*, commandant de cinquante hommes.

ardeur éteinte. Vous le ſavez, ce n'eſt ni le nombre, ni la force qui gagnent les batailles & qui mettent en fuite les ennemis, mais, avec le ſecours du ciel, le courage & la réſolution. J'ai obſervé encore, braves officiers, que, dans le métier des armes, quiconque cherche tous les moyens de prolonger ſes jours, trouve ordinairement une mort infame, la mort des lâches; tandis que ceux qui ſont convaincus que la néceſſité de mourir eſt commune à tous les hommes, & qui travaillent en conſéquence à rendre leur fin glorieuſe, on les voit parvenir plus ſouvent que les autres à une longue vieilleſſe, & jouir, tant qu'ils vivent, d'un bonheur plus parfait. Remplis de ces ſentimens, dans une ſituation auſſi critique, il faut nous exciter nous-mêmes & encourager les autres.

Ainſi parla Xénophon. Chiriſophe prenant la parole: Xénophon, dit-il, je ſavois ſeulement que tu étois Athénien: maintenant je vois que tes actions répondent à tes diſcours. Je voudrois, pour le bien de la Grece, que tous les Grecs te reſſemblaſſent. Puis s'adreſſant aux commandans & aux centurions: Séparons-nous, dit-il, ſans tarder davantage. Que ceux d'entre vous qui ont perdu leurs chefs, les remplacent. Après en avoir élu de nouveaux, revenez avec eux au centre du camp, où nous aſſemblerons toute l'armée. Que le

le héraut Tolmide ne manque pas de s'y rendre pour nous prêter son ministere.

Chirisophe, dont on vient de voir le discours, étoit Lacédémonien, & avoit amené huit cents hommes à Cyrus. Ici, & dans toute la suite de cette histoire, il s'exprime avec la briéveté propre à son pays; il parle d'un ton d'autorité, parce que sa patrie commandant alors dans la Grece, le commandement, parmi les Grecs, sembloit lui être dévolu. D'après ses ordres, on choisit d'autres officiers généraux pour remplacer ceux qu'on venoit de perdre : Xénophon succéda à Proxene. L'élection faite, les chefs se rendirent au centre du camp où tous les soldats s'assemblerent. Quand ils furent réunis, Chirisophe se leva & parla en ces termes :

Divers discours de Chirisophe, de Cléanor & de Xénophon, aux soldats grecs assemblés.

Braves guerriers, notre situation présente est assurément bien fâcheuse; nous avons perdu des commandans, des centurions & des soldats dignes de tous nos regrets. Pour comble de disgrace, nous nous voyons abandonnés des troupes d'Ariée, qui jusqu'ici avoit été notre allié. Il faut nous affermir contre le malheur, & loin de nous laisser abattre, nous en tirer par notre courage. Sauvons-nous par une victoire éclatante, ou du moins choisissons de périr glorieu-

ſement plutôt que de tomber en la puiſſance des Barbares, qui, ſans doute, nous feroient ſouffrir des maux que je prie les dieux de faire retomber ſur leurs têtes.

Cléanor d'Orchomene ſe leva enſuite, & prononça ce diſcours :

Soldats, vous voyez l'impiété d'un monarque parjure ; vous voyez la perfidie de Tiſſapherne. Il nous diſoit qu'étant voiſin de la Grece, il étoit jaloux de nous ramener dans notre pays ; après s'être lié par un ſerment, après nous avoir engagé ſa foi, il a fait ſaiſir & mettre dans les fers pluſieurs de nos chefs. Il n'a pas même craint Jupiter, vengeur des droits de l'hoſpitalité ; il a invité Cléarque à ſa table : c'eſt par tous ces moyens indignes qu'il a aveuglé de braves hommes & les a fait tomber dans le piege. Ariée que nous avons voulu placer ſur le trône, Ariée qui avoit reçu notre foi & nous avoit donné la ſienne, nous étant promis réciproquement de ne nous abandonner jamais ; Ariée n'a pas craint davantage les immortels, & n'a pas reſpecté les mânes de Cyrus. Oubliant les honneurs dont ce prince l'a comblé pendant qu'il vivoit, il paſſe dans le parti de ſes ennemis mortels, & travaille avec eux à perdre les Grecs, les défenſeurs de Cyrus. Puiſſent les dieux punir ces ſcélérats ! C'eſt à

nous qui connoiſſons leur perfidie, à ne plus nous laiſſer tromper, mais à les repouſſer avec courage, & à ſubir ce que le ciel ordonnera de nous. ——

Xénophon ſe leva après Cléanor, revêtu de ſes habits les plus magnifiques; il penſoit que, ſi les dieux lui accordoient la victoire, cette parure ſiéroit au vainqueur; & que, s'il devoit ſuccomber, ce ſeroient les vêtemens de ſes funérailles. Il commença en ces termes :

Soldats, Cléanor vous a repréſenté les parjures & la perfidie des Barbares; je m'imagine que vous les connoiſſiez déja par vous-mêmes. Il faudroit que nous fuſſions bien lâches de nous fier encore à leur amitié, en voyant comme ils ont traité nos chefs qui, ſur la foi des traités, ſe ſont livrés avec confiance. Si nous ſommes réſolus de venger nos injures les armes à la main, & de faire, avec l'aide des dieux, une guerre éternelle aux perfides, nous avons les plus juſtes eſpérances de nous ſauver.... Pendant que Xénophon prononçoit ces derniers mots, un Grec éternue (1). A l'inſtant tous les ſoldats ſe proſ-

(1) Il ſemble par tout ce paſſage de Xénophon que, lorſque quelqu'un éternuoit, on lui diſoit, *Jupiter vous ſauve*; & que les ſoldats ſe proſternent, parce qu'ils

ternent enſemble, & adorent le dieu qui leur donne ce préſage. Soldats, dit Xénophon, puiſqu'au moment où nous parlons de nous ſauver, nous avons eu l'augure favorable de Jupiter ſauveur, voici mon avis : faiſons vœu, dès que nous ſerons arrivés en pays ami, d'offrir un ſacrifice à Jupiter & aux autres dieux, ſelon nos facultés, pour leur rendre graces de notre conſervation. Cet avis ayant été approuvé unanimement, tous firent le vœu, & chanterent une hymne en l'honneur des immortels. Après quoi Xénophon continua ainſi :

Je vous diſois que nous avions les plus juſtes eſpérances de nous ſauver. D'abord, nous avons obſervé le traité, & nos ennemis l'ont rompu ; nous avons été fideles à nos ſermens & ils ont violé les leurs. Il y a tout lieu d'eſpérer que les dieux combattront avec nous contre nos adverſaires. Et les dieux, s'ils le veulent, peuvent ſans peine humilier les hommes puiſſans & tirer les foibles des plus affreuſes extrémités. Rappellez-vous d'ailleurs, ſoldats, les combats fameux de vos ancêtres ; que ces combats vous apprennent que tout Grec reçoit en naiſſant le

croyoient avoir, dans l'éternument du ſoldat, un augure favorable, cet éternument leur paroiſſant annoncer que *Jupiter ſauveur* les tireroit du péril.

courage, & que le courage, avec le secours du ciel, nous sauve des plus éminens dangers. Lorsque les Perses & leurs auxiliaires vinrent avec une armée formidable pour détruire la ville d'Athenes (1), les Athéniens eurent la hardiesse de les attendre & l'avantage de les vaincre. Ils avoient fait vœu de sacrifier à Diane autant de chevres qu'ils auroient tué d'ennemis; ne trouvant pas assez de ces animaux, ils ordonnerent qu'on en immoleroit cinq cents chaque année; & on en immole encore de nos jours. Xerxès, depuis, rassembla des troupes innombrables, & vint fondre sur la Grece : nos ancêtres vainquirent de nouveau sur terre & sur mer les ancêtres de nos ennemis. Les trophées qui subsistent encore attestent ces victoires : mais le témoignage le plus frappant, c'est la liberté dont jouissent les villes qui vous ont vu naître & qui vous ont nourris. Vous ne reconnoissez aucun mortel pour maître, & ne vous prosternez que devant les dieux (2). Voilà quels furent vos ancêtres. Je ne dirai pas que vous dégénérez de

(1) Il s'agit de la bataille de Marathon, dont nous avons parlé dans l'abrégé d'Hérodote. Celui-ci ne dit rien du sacrifice des chevres immolées à Diane.

(2) Il fait allusion à l'usage des Perses qui se prosternoient devant leur roi.

leur vertu. Il y a peu de jours qu'oppofés en ordre de bataille, aux defcendans de l'armée de Xerxès, vous avez vaincu, avec l'aide du ciel, des troupes beaucoup plus nombreufes que les vôtres. Mais fi vous avez montré tant d'ardeur & de bravoure pour mettre la couronne fur la tête de Cyrus, que ne devez-vous pas faire maintenant pour échapper à un ennemi cruel? Je prétends même que vous devez marcher aujourd'hui avec beaucoup plus d'affurance. Avant que vous euffiez éprouvé ce que font les Perfes, peu effrayés de leur multitude vous ofâtes les charger avec cette valeur qui eft héréditaire aux Grecs; à préfent que vous favez, par expérience, que les Barbares, en quelque nombre qu'ils foient, redoutent votre choc, les craindriez-vous encore? Ne regardez pas non plus comme un malheur que l'armée barbare de Cyrus nous ait quittés pour fe joindre à nos adverfaires. Plus lâches que ceux que nous avons vaincus, ils ont fui dans le combat; & à préfent ils nous abandonnent pour les fuivre. Il vaut mieux voir dans l'armée des ennemis que dans la nôtre des gens qui veulent être les premiers à fuir. Que fi quelqu'un de nous prend l'alarme, parce que nous n'avons pas de cavalerie, tandis que les Perfes nous en oppofent une nombreufe; qu'il fache que dix mille cavaliers ne font que dix mille

hommes. On ne fut jamais tué, dans un combat, de la morſure ou du pié d'un cheval : ce ſont les hommes qui font le fort des batailles. J'ajoute que nous ſommes bien plus fermes ſur nos piés que les cavaliers ſur leurs chevaux. Elevés & ſuſpendus, pour ainſi dire, non-ſeulement ils craignent nos armes, ils appréhendent une chûte; au lieu que nous autres, marchant ſur un ſol ferme, nous déchargerons plus fortement nos coups, nous dirigerons plus ſûrement nos traits. Le ſeul avantage qu'aient ſur nous les cavaliers, c'eſt de pouvoir ſe ſauver plus aiſément par la fuite. Que ſi, pleins d'aſſurance pour les combats qu'il faudra livrer, vous vous affligez de ce que Tiſſapherne ne nous ſervira plus de guide, de ce que le monarque ne nous fera plus trouver de vivres; conſidérez lequel vaut mieux d'avoir à notre tête pour nous conduire, un ſatrape qui machine évidemment notre perte, ou des hommes que nous prendrons, que nous forcerons de nous guider, & qui verront que, s'ils nous trompent, il y va de leurs jours. Quant aux vivres, vaut-il mieux en payer cher, au marché des Barbares, une petite meſure, & en manquer ſi l'argent nous manque, que d'en prendre nous-mêmes les armes en main, & à la meſure qu'il nous plaira? Vous êtes peut-être perſuadés de ce que je dis, mais vous craignez de ne pouvoir traverſer ces

fleuves, & vous croyez que c'eſt une grande perfidie aux Barbares d'en avoir mis de nouveaux entre la Grece & vous (1). Songez que c'eſt plutôt une grande folie. En effet, ſans compter que tous les fleuves ſont guéables près de leur ſource; quand même le paſſage en ſeroit impraticable, quand nous manquerions de guides, faudroit-il nous déſeſpérer ? Ne ſavons-nous pas que les Myſiens & les Piſidiens, qui ne ſont pas, je crois, plus courageux que nous, poſſedent, malgré le monarque, au milieu de ſon empire, beaucoup de villes vaſtes & floriſſantes ? ne voyons-nous pas les Lycaoniens occuper des places fortes dans des plaines immenſes, & recueillir les fruits qu'ont ſemés les ſujets du prince ? Je dirai même qu'il ne faut pas témoigner que nous ayons envie de retourner en Grece; mais plutôt feindre de vouloir fixer quelque part ici notre ſéjour. Je ſuis aſſuré qu'Artaxerxès donneroit aux Myſiens plus d'un guide & plus d'un ôtage pour qu'ils ſe retiraſſent ſans crainte, & qu'il leur frayeroit des routes, vouluſſent-ils même partir ſur des chars à quatre chevaux. Aſſurément il nous accorderoit bien volontiers

(1) Xénophon fait alluſion au Tigre, nouvelle barriere qui s'oppoſoit au paſſage des Grecs, depuis qu'on les avoit engagés à le paſſer.

la même grace, s'il nous voyoit disposés à rester dans ses états. Mais je craindrois qu'ayant une fois goûté les douceurs d'une vie molle & pleine de délices, accoutumés aux belles femmes de Perse, on ne nous vît oublier, à l'exemple de ceux qui mangerent du lotos (1), de retourner dans notre patrie. Or, il me semble que le premier soin qui doit nous occuper, est de retourner en Grece vers nos parens, & d'apprendre aux Grecs que c'est leur faute s'ils sont dans la pauvreté; qu'ils pourroient se transporter en Asie & voir bientôt dans l'opulence leurs compatriotes indigens. Car, sans doute, soldats, les biens des vaincus sont le prix de la victoire & deviennent la propriété du vainqueur. J'ai maintenant à vous exposer les moyens que nous devons prendre pour assurer notre marche, & nos succès dans le combat, s'il faut en venir aux mains. D'abord, je suis d'avis de brûler nos chariots, afin de tenir librement la route la plus sûre pour les troupes, sans être commandés par le bagage. Brûlons aussi nos tentes qui ne feroient que nous donner de l'embarras, sans nous fournir de vivres, sans nous être d'aucun secours

(1) Quelques compagnons d'Ulysse, ayant mangé du lotos, herbe délicieuse, oublioient de retourner dans leur patrie. Voyez *Odyssée*, l. 9. v. 88 & suiv.

dans une bataille. Débarrassons-nous encore de tous les ustensiles superflus, ne gardons que ceux qui sont absolument nécessaires, afin d'occuper, à porter les équipages, le moins d'hommes qu'il est possible. Car vous savez que tout l'attirail inutile passe aux vainqueurs, & que, si nous sommes victorieux, les ennemis porteront eux-mêmes nos bagages. Il me reste à traiter l'objet que je regarde comme le plus important. Vous voyez, soldats, que les ennemis n'ont osé recommencer la guerre qu'après nous avoir ôté nos chefs. Ils ont cru que, tant que nous aurions des commandans & que nous leur obéirions, nous serions en état de les vaincre; mais que dépourvus de nos capitaines, nous devions périr faute de subordination & de discipline. Il faut que ceux qui commandent à leur place redoublent de soins & de vigilance, & que les soldats soient plus obéissans & mieux disciplinés que jamais. Si vous décidez que tout guerrier qui se trouvera présent aidera le commandant à châtier quiconque aura désobéi, les Perses seront bien trompés dans leurs espérances, puisqu'au lieu d'un seul Cléarque, ils en verront renaître en un jour dix mille qui ne permettront à aucun des Grecs de se conduire en lâche. Le temps presse pour exécuter ce qui aura été résolu : l'ennemi va peut-être nous attaquer tout-à-l'heure. Confirmez donc,

ſans délai, ce que vous approuvez de mon diſcours, afin d'en venir ſur le champ à l'exécution. Si quelqu'un imagine quelque choſe de mieux, qu'il le propoſe ſans crainte, fût-il ſimple ſoldat. Il s'agit du ſalut commun, & tous y ont intérêt.

Chiriſophe prenant enſuite la parole : s'il y a, dit-il, quelque choſe à ajouter à ce que vient de dire Xénophon, on peut le faire à l'inſtant. Pour moi je ſuis d'avis d'approuver ſur le champ & d'arrêter ce qu'il propoſe. Que ceux qui penſent comme moi levent la main (1). Tous les Grecs la leverent. Xénophon ſe leva de nouveau & dit :

Ecoutez, ſoldats, ce que je prévois, & ce que je propoſe en conſéquence. Il eſt évident qu'il nous faut aller où nous trouverons des vivres. J'entends dire qu'il eſt de riches bourgs à vingt ſtades au plus de notre camp. Je ne ſerois pas ſurpris que les ennemis vinſſent nous harceler dans notre retraite, à l'exemple de ces chiens timides qui courent après les paſſans & les mordent s'ils le peuvent ; mais qui fuient dès qu'on ſe met en devoir de les pourſuivre. Le plus sûr pour nous, à ce que je penſe, eſt de marcher en bataille ſur quatre fronts, le bagage & tous

(1) On ſait que, dans les aſſemblées d'Athenes, c'étoit auſſi l'uſage de lever la main pour marque d'approbation, d'où a été formé le verbe *Cheirotonein*, annoncer ſon ſuffrage en levant la main.

les gens inutiles au centre. Si vous réglez dès-à-présent qui commandera à la tête, aux flancs ou à la queue, nous n'aurons pas à délibérer lorsque les ennemis viendront nous assaillir, & nous serons sur le champ en état de défense. Quelqu'un a-t-il de meilleures dispositions à proposer, qu'on les adopte; sinon, que Chirisophe commande la tête, puisqu'il est Lacédémonien (1): deux des plus anciens capitaines garderont les flancs : Timasion & moi, comme les plus jeunes, nous resterons à l'arriere-garde. Par la suite, après avoir essayé de cet ordre de marche, nous examinerons s'il en est de plus avantageux selon la circonstance. Si quelqu'un trouve un avis plus utile ; qu'il parle.

L'avis de Xénophon ayant été approuvé unanimement, passa en décret.

Il s'agit maintenant, soldats, reprit alors ce général, d'exécuter ce qui a été résolu. Que celui d'entre vous qui desire de revoir ses parens se comporte en homme brave, parce qu'il n'y a que la bravoure qui lui procurera cet avantage. Que celui qui est jaloux de vivre, tâche de vaincre ; car les vainqueurs donnent la mort & les vaincus

(1) Nous avons déja observé plus haut que les Lacédémoniens commandoient alors dans la Grece. Xénophon leur accorde par-tout le commandement, pour ne point choquer leurs prétentions.

la reçoivent. Enfin, que celui qui aime les richeſſes s'efforce de remporter la victoire ; la victoire qui nous aſſure la poſſeſſion de notre bien, & nous rend maîtres de celui de l'ennemi. ——

Le diſcours de Xénophon rendit le courage aux troupes qui ſe mirent auſſi-tôt à exécuter ce qu'il demandoit. On brûla les voitures & les tentes. On ſe diſtribuoit ce qu'on avoit de ſuperflu, & dont un autre pouvoit avoir beſoin. On jetta le reſte au feu, puis on dîna. Pendant le repas, le Perſe Mithradate approcha du camp avec environ trente chevaux, & ayant fait appeller les principaux officiers, il leur dit :

Discours du Perse Mithradate aux principaux officiers Grecs, & réponse de ceux-ci.

Vous ſavez, Grecs, que j'étois, ainſi que vous, ami de Cyrus. J'ai toujours pour vous la même bienveillance ; & ce n'eſt pas ſans crainte que je viens vous trouver. Si je voyois que vous euſſiez embraſſé un parti ſalutaire, je vous rejoindrois avec toute ma ſuite. Dites-moi donc quel eſt votre projet : vous parlez à votre ami, à un homme bien intentionné pour vous, qui voudroit partager vos entrepriſes.

On délibéra ; &, Chiriſophe portant la parole, on lui répondit : Notre projet eſt de retourner en Grece. Si on nous laiſſe le paſſage libre, nous ménagerons le plus que nous pourrons le pays

que nous avons à traverſer : ſi on nous barre le chemin, nous ferons enſorte de nous frayer une route avec nos armes.——

On reconnut bientôt qu'on avoit eu raiſon de ſe défier de ce Barbare. On n'avoit pas encore fait beaucoup de chemin qu'il reparut avec un eſcadron de deux cents cavaliers, précédé de quatre cents archers ou frondeurs, tous fort agiles. Ils incommoderent beaucoup l'arriere-garde que commandoit Xénophon. Ce capitaine crut qu'il étoit de ſon honneur de les repouſſer. Il fit donc volte face, & ſe mit à les pourſuivre. Mais il ne put leur faire aucun mal, & pluſieurs des ſiens furent bleſſés dans la pourſuite. Chiriſophe & les plus anciens officiers reprochoient à Xénophon de s'être détaché de l'armée pour courir après l'ennemi, & d'avoir expoſé ſes troupes ſans avoir pu faire le moindre mal aux Perſes.

Réponſe de Xénophon au reproche que lui faiſoient les plus anciens officiers, & conſeil qu'il donne.

Xénophon écouta docilement leurs reproches; il leur dit qu'ils avoient raiſon, & que le fait dépoſoit en leur faveur. Mais, ajouta-t-il, ce qui m'a obligé de pourſuivre l'ennemi, c'eſt que je voyois que, ſi nous reſtions attachés au gros des troupes, il inquiéteroit impunément notre arriere-garde. En marchant aux Barbares,

J'ai éprouvé ce que vous dites ; je n'ai pu leur faire de mal ; & j'ai eu de la peine à me retirer. Mais, graces aux dieux, ils n'étoient pas en grand nombre ; ils ne nous ont pas causé de grave dommage, & ils nous ont appris eux-mêmes ce qui nous manque. Les flêches de nos archers Crétois, ni les javelots lancés à la main, ne peuvent atteindre aussi loin que les arcs & les frondes des Perses. Courons-nous à eux, nous ne pouvons les suivre à une grande distance de notre armée, & quelque agile que soit un homme de pié, il ne peut en joindre un autre qui a sur lui une avance de la portée du trait. Si donc nous voulons les mettre hors d'état de nous inquiéter dans notre marche, il faut sans délai nous pourvoir de cavalerie & de frondeurs. J'apprends qu'il est dans notre armée des Rhodiens dont la plupart passent pour savoir se servir de la fronde. Ils lancent une fois plus loin que les Perses, parce qu'ils se servent de balles de plomb, au lieu que les autres n'emploient que de gros cailloux. Si donc nous cherchons les soldats qui ont des frondes, & ceux qui en voudront faire de nouvelles, si nous leur donnons une gratification, & si nous imaginons quelque privilege pour quiconque voudra passer dans un corps de frondeurs, peut-être se présentera-t-il un certain nombre de gens capables de nous rendre service,

Par rapport aux chevaux, je vois dans l'armée les miens & ceux qu'avoit Cléarque, avec d'autres qu'on a pris & qui portent les bagages. Rassemblons tout ce que nous pouvons en avoir ; & faisant porter des bagages à des bêtes de somme, équipons les chevaux & les cavaliers : peut-être à leur tour incommoderont-ils les ennemis dans leur retraite. —

Cet avis passa. On forma dans la nuit même un corps d'environ deux cents frondeurs ; on équipa cinquante chevaux & autant de cavaliers ; & dès le lendemain où l'on se mit en marche, on eut occasion d'essayer ce petit escadron. Les Perses, enorgueillis par leur succès, reparurent avec un détachement plus considérable ; mais ils furent repoussés avec perte, & l'on fit plusieurs prisonniers. Les Grecs marcherent le reste du jour sans être inquiétés, & arriverent au bord du Tigre, qu'ils avoient toujours laissé sur leur gauche, s'en éloignant fort peu, depuis qu'ils l'avoient passé sur le pont des Barbares. Tout sembloit concourir à les rebuter & à les arrêter dans leur marche ; la difficulté des chemins, dans des régions inconnues, le défaut de vivres, les intempéries de l'air, des fleuves à passer, des plaines à traverser, des places à forcer, des montagnes à franchir, les habitans

habitans du pays qui prenoient les armes pour leur fermer les passages, les Perses qui les attaquoient tantôt à droite, tantôt à gauche, qui harceloient tantôt leurs fronts, tantôt leurs derrieres : mais leur courage & leur prudence surent vaincre tous les obstacles. Leurs ennemis avoient imaginé un nouveau moyen pour les jetter dans l'embarras ; c'étoit de mettre le feu aux bourgs. Quelques Grecs s'en désespéroient, craignant de ne plus trouver de subsistance, si les Barbares prenoient le parti de tout brûler. Xénophon, pour les rassurer, leur dit :

Discours de Xénophon aux Grecs effrayés de ce que les Perses ravageoient tout sur leur passage.

Grecs, vous voyez que les Barbares nous cedent la possession de cette contrée, & qu'ils la regardent déja comme à nous. Ils nous avoient imposé, par le traité, la condition de ne rien brûler dans les états du monarque, & ils y portent eux-mêmes le feu comme en pays ennemi. Mais en quelque endroit qu'ils laissent des vivres pour eux-mêmes, ils nous y verront courir. ——



LIVRE IV.

OBLIGÉS de traverser des neiges profondes, au milieu d'ennemis qu'il falloit combattre, épuisés de fatigues & de besoins, les Grecs pénétrerent enfin dans les plaines de l'Arménie, où ils trouverent des bourgs qui leur offrirent, sans combat, des vivres de toute espece. Ils y passerent sept jours dans le repos & dans l'abondance, faisant des festins & se livrant à la joie. On partit le huitieme jour & on gagna les bords du Phase. On avoit déja été obligé de renverser des Barbares, les Carduques, Chaldéens & autres, qui barroient le chemin; sur le sommet d'une montagne qu'on vouloit passer pour redescendre dans la plaine, on apperçut en armes les Chalybes, les Taoques & les Phasiens, qui attendoient l'armée grecque. Chirisophe les voyant dans cette position, fit faire halte à la tête, à trente stades d'eux à-peu-près. Il assembla les officiers-généraux avec les centurions, & leur dit:

Divers discours de Chirisophe, de Cléanor & de Xénophon, pour la maniere d'aller attaquer des ennemis postés sur le sommet d'une montagne.

Les ennemis, comme vous voyez, occupent le haut de la montagne; il est temps de nous disposer pour combattre avec succès. Je suis d'avis d'envoyer, avant tout, le soldat dîner, & de délibérer entre nous si nous passerons la montagne aujourd'hui ou demain.

Pour moi, dit Cléanor, je penſe qu'il faut dîner au plus vîte, courir aux armes auſſi-tôt, & marcher à l'ennemi. Il nous voit : ſi nous différons au lendemain, nous lui inſpirerons plus d'audace ; & dès que cette troupe s'enhardira, d'autres Barbares ne manqueront pas de venir s'y joindre : leur nombre augmentera conſidérablement.

Xénophon donna ſon avis après Cléanor. Il égaie un peu la fin de ſon diſcours, il parle en homme bien repoſé de fatigues exceſſives, & qui regardoit comme peu de choſe les difficultés préſentes, en comparaiſon de celles qu'on avoit déja vaincues.

Voici, dit-il, quelle eſt mon opinion : s'il eſt néceſſaire d'en venir aux mains, nous devons nous diſpoſer à combattre vigoureuſement. Mais ſi nous cherchons le moyen le plus facile de nous ſaiſir d'un poſte ſur la montagne, il me ſemble que nous devons examiner quel eſt celui qui expoſera le moins de Grecs à être tués ou bleſſés. Les ennemis n'occupent que le paſſage qui eſt devant nous ; & la montagne a plus de ſoixante ſtades d'étendue. Or il vaut beaucoup mieux les prévenir, nous emparer de la partie des monts qu'ils n'occupent pas, en leur dérobant notre marche, que de les attaquer dans des poſtes où ils ſont fortifiés & préparés au combat. En effet,

il eſt bien plus facile de gravir ſur un mont eſcarpé lorſqu'on ne trouve pas de réſiſtance, que de marcher en plaine lorſqu'on eſt aſſailli à droite & à gauche. On voit mieux la nuit où l'on met le pié, quand on n'a pas d'ennemi en tête, que le jour en ſe battant; & un chemin rude eſt plus doux quand on n'a pas à combattre, qu'un chemin uni où l'on eſt accablé de traits. Je ne crois pas qu'il ſoit impoſſible de nous dérober aux Barbares : nous pouvons marcher de nuit pour n'être pas vus, & nous écarter d'eux aſſez pour qu'ils ne s'apperçoivent de rien. En faiſant une fauſſe attaque par l'endroit qu'ils occupent & où ils réuniront leurs forces, nous nous emparerons ſans peine du reſte de la montagne qui ſera dégarnie de défenſeurs. Mais il me ſied mal, Chiriſophe, de parler de feintes & de fraudes devant un Spartiate. Je ſais que tous tant que vous êtes, citoyens de la premiere claſſe (1),

(1) En grec *ex tôn omoiôn. Omoioi*, chez les Lacédémoniens, dit M. Larcher, & *omotimoi* chez les Perſes, étoient les citoyens de la premiere claſſe, & égaux par le rang. Je le penſe comme lui; mais une difficulté m'embarraſſe, que je ne puis réſoudre, j'avois toujours cru que tous les Lacédémoniens recevoient la même éducation, & qu'il n'y avoit pas de diſtinction à cet égard. Quant aux plaiſanteries qui ſuivent, j'ai tâché de les rendre le mieux qu'il m'a été poſſible.

on vous exerce au larcin dès votre enfance. Toutes filouteries, non prohibées par la loi, vous vous en faites gloire loin d'en rougir. Et pour que vous filoutiez avec plus d'adreſſe & ſans être apperçus, on punit du fouet ceux qui ſont pris ſur le fait. Voici donc, Chiriſophe, le moment de nous montrer les fruits de ton éducation. Prends garde au moins qu'en cherchant à dérober à l'ennemi notre marche, & à lui eſcamoter une partie de la montagne dont il croit être le maître, nous ne ſoyons pris & que nous ne recevions le ſalaire de notre mal-adreſſe. Je ſais, de mon côté, répondit Chiriſophe, que les Athéniens ſont fort habiles pour voler les deniers publics, quoiqu'Ils courent, en les volant, les plus grands riſques. On dit même que les plus diſtingués par leur mérite (ſi toutefois chez vous le mérite daigne occuper les places) ſont ceux qui volent le mieux. Voici donc pour toi, mon cher Xénophon, ainſi que pour moi, l'occaſion de prouver que tu as profité de la bonne éducation & des bons exemples qui t'ont été donnés. Je ſuis prêt, dit Xénophon; & dès que nous aurons mangé, j'irai m'emparer des hauteurs avec mon arriere-garde. Je ne manquerai pas de guides. Des ſoldats de nos troupes légeres ont pris en embuſcade quelques-uns des brigands qui nous harcelent. Les priſonniers nous appren-

nent que la montagne n'eſt pas inacceſſible; qu'on y fait paître des troupeaux. Ainſi, dès qu'une fois nous nous en ſerons rendus maîtres, nous pourrons y faire monter nos équipages. J'eſpere que les Barbares ne tiendront pas devant nous lorſqu'ils nous verront de niveau avec eux, puiſqu'à préſent ils n'oſent deſcendre pour nous combattre. Et pourquoi, dit Chiriſophe, faut-il que tu marches & que tu quittes l'arriere-garde: envoyons un détachement, s'il ne ſe préſente pas de volontaires. ——

Un détachement des troupes grecques s'empara des hauteurs; l'armée barbare fut battue & miſe en fuite. D'autres Barbares qui oppoſerent réſiſtance, furent pareillement repouſſés, & les Grecs, ſans trouver d'obſtacle, ſe porterent ſur les bords du fleuve Harpaſus. Après avoir traverſé de grandes plaines, ils apperçurent des bourgs où ils ſéjournerent trois jours & firent proviſion de vivres. On continua de marcher, & l'on ſe trouva au pié de la montagne ſacrée, qui s'appelloit le mont Téquès. Les premiers qui eurent gravi ſur le ſommet de ce mont, apperçurent la mer & jetterent de grands cris. Tous les ſoldats accoururent, & ſe mirent à crier tous enſemble, LA MER, LA MER! Ils ſe félicitent les uns les autres, s'embraſſent, ſautent au

cou de leurs chefs, & d'eux-mêmes, sans que personne leur en eût donné le conseil; ils apportent des pierres, & en élevent un grand tas qu'ils couvrent de boucliers pris aux Barbares. Ils marcherent ensuite dans le pays des Macrons, qui voulurent d'abord leur disputer les passages, mais qui ensuite, ayant fait alliance avec eux, leur faciliterent eux-mêmes la route, leur fournirent, à prix d'argent, tous les vivres qu'ils purent, & leur servirent de guides pendant trois jours, jusqu'à ce qu'on parvint aux montagnes de la Colchide. Là étoit un mont élevé, mais accessible, sur la crête duquel les Colques paroissent en bataille. Les officiers généraux s'assemblerent pour raisonner sur les dispositions qu'il convenoit de prendre, afin d'attaquer l'ennemi avec plus de succès.

Les Grecs s'étoient d'abord formés en ligne pleine & vouloient charger dans cet ordre; mais Xénophon fut d'avis (1) de rompre la phalange pour en former un grand nombre de cohortes qui marcheroient en colonne de la même hauteur. Car, disoit-il, une phalange en ligne pleine se

Discours de Xénophon dans un conseil de guerre, pour une opération militaire; paroles qu'il adresse aux soldats.

(1) La disposition que va proposer Xénophon a paru fort savante à M. de la Luzernes, traducteur de la retraite des dix-mille, dont la traduction a précédé celle de M. Larcher. Il a expliqué cet endroit avec toute l'intelligence d'un habile militaire. J'ai profité de son explication.

rompròit bientôt d'elle-même. Ici la montagne ſera praticable ; là, elle ne le ſera pas. Le ſoldat qui aura dû combattre en ligne pleine, ſe découragera dès qu'il verra du vuide. D'ailleurs, ſi nous marchons ſur un ordre profond, la phalange des ennemis nous débordera, & ils feront marcher comme ils voudront contre nous ce qui nous dépaſſera de leurs aîles. Si nous nous mettons au contraire ſur peu d'hommes de hauteur, je ne ſerois pas étonné que nous ne fuſſions enfoncés quelque part, vu la multitude des Barbares & des traits qui tomberont ſur nous. Que l'ennemi perce en un point, toute l'armée grecque eſt battue. Je ſuis donc d'avis de marcher ſur un grand nombre de colonnes de front, qui feront d'une cohorte chacune ; & de laiſſer entre elles aſſez d'intervalle pour que nos dernieres cohortes dépaſſent les ailes de l'armée barbare. Ainſi les extrémités de notre front déborderont celui de l'ennemi ; & dans l'ordre que je propoſe, les chefs & les meilleurs ſoldats ſe trouveront à la tête des colonnes. Chaque cohorte s'avancera par où le chemin ſera praticable. Il ne ſera pas facile à l'ennemi de pénétrer dans les intervalles, parce qu'il ſe trouveroit entre deux rangs de nos piques. Il ne lui ſera pas facile non plus de tailler en pieces une cohorte qui marchera en colonne. Si quelqu'une plioit, la plus voiſine lui porteroit

du fecours ; & dès qu'une feule aura gagné le haut de la montagne, l'ennemi lâchera pié & fuira devant nous.

Cet avis fage fut adopté ; & on forma en colonnes les cohortes. Xénophon parcourant le front de l'armée de la droite à la gauche, difoit aux foldats :

Grecs, l'ennemi que vous voyez eft le feul obftacle qui nous empêche d'être déja au but defiré depuis fi long-temps. Il faut manger, fi nous le pouvons, ces hommes tout en vie. ——

Les Barbares ne tinrent pas contre les Grecs ainfi difpofés ; ils furent mis en fuite & laifferent le paffage libre. On fit deux marches, & on arriva fur le bord de la mer à Trébizonde, ville grecque, fort peuplée, fituée fur le Pont-Euxin, dans le pays des Colques. Les Grecs y demeurerent environ un mois, fur le territoire de la Colchide, où ils s'écartoient pour piller. Les habitans de Trébizonde établirent un marché dans le camp des Grecs, les reçurent avec amitié & leur offrirent les préfens de l'hofpitalité. L'armée fe prépara alors à faire aux dieux les facrifices qu'on leur avoit voués, & à leur rendre graces d'avoir conduit les Grecs en pays ami. Les facrifices furent accompagnés de jeux qu'on célébra avec toute la joie naturelle à des hommes échappés à de fi grands périls.

LIVRE V.

L'ARMÉE s'affembla enfuite ; & l'on délibéra fur la route qui reftoit à faire. Antiléon, de Thurium, fe leva d'abord, & parla en ces termes :

Difc. d'Antiléon de Thurium.

Pour moi, braves compagnons, je renonce enfin à plier bagage, à marcher, à courir, à porter mes armes, à obferver mon rang, à monter la garde, à combattre fans ceffe. Puifque nous voilà aux bords de la mer, je ne veux plus effuyer ces fatigues ; mais achever ma route fur un vaiffeau, & étendu de mon long fur le tillac, arriver comme Ulyffe, en dormant (1), dans ma patrie.

Il fe fit un grand bruit à ces mots : tous les foldats crierent qu'il avoit raifon. Un autre Grec parla & fut du même avis. Tout ce qui étoit préfent formoit le même vœu. Chirifophe fe leva enfuite & dit :

Divers difcours de Chirifophe & de Xénophon aux foldats grecs.

Je fuis ami d'Anaxibius qui maintenant commande les forces navales de Lacédémone. Si vous

(1) Un vaiffeau phéacien, dit Homere, porta Ulyffe endormi jufques dans fon royaume d'Ithaque, & les matelots le mirent à terre fans qu'il fe fût réveillé. Voyez *Odyffée*, l. 13. v. 116 & fuiv.

me députez vers lui, je reviendrai, j'eſpère, avec de grands navires & des bâtimens de tranſport pour vous embarquer. Puiſque vous voulez achever vôtre route par mer, attendez mon retour que j'accélérerai le plus qu'il me ſera poſſible.

Ces paroles comblerent de joie le ſoldat; & il fut arrêté que Chiriſophe mettroit à la voile le plutôt qu'il pourroit. Après lui Xénophon ſe leva & prononça ce diſcours :

Nous envoyons Chiriſophe nous chercher des vaiſſeaux de tranſport, & nous l'attendons ici. Je vais vous dire les précautions qu'il eſt néceſſaire de prendre pour notre ſéjour. D'abord il faut tirer notre ſubſiſtance du pays ennemi : car les marchés ne ſuffiſent pas à nos beſoins, la plupart d'entre nous manquent d'argent pour acheter des vivres, & nous ſommes en guerre avec les peuples de la contrée qui nous environne. Se répandre dans les campagnes & les piller en déſordre, feroit trop dangereux pour nos ſoldats : je ſuis donc d'avis (votre ſalut en dépend) qu'on ne marche pas ſans être en état de ſe défendre, & que les chefs veillent à la ſûreté de ceux qui iront chercher des proviſions. Cet avis fut adopté. Ecoutez encore ceci, ajouta Xénophon. Pluſieurs Grecs iront piller la campagne. Je penſe qu'on ne doit pas ſortir du camp ſans prévenir les chefs, & ſans indiquer où l'on

va, afin que nous fachions ceux qui fortent & ceux qui reftent. Par-là, nous pourrons nous mettre en défenfe s'il eft néceffaire; & fi quelques-uns de vous ont befoin de fecours, nous faurons où il faudra le porter. Si des Grecs fans expérience méditent quelque entreprife, nous les aiderons de nos confeils, & nous tâcherons de favoir les forces qu'ils veulent attaquer. Cet avis fut auffi approuvé & arrêté. Confidérez encore, reprit le général, que les ennemis chercheront à vous piller; & ce fera avec quelque juftice, puifque vous les avez pillés vous-mêmes : ils pourront nous affaillir, étant poftés fur des hauteurs qui nous dominent. Mon avis eft donc qu'on faffe la garde tour-à-tour aux environs du camp, & qu'on obferve les Barbares pour qu'ils aient moins de facilité à nous furprendre. Voici une autre confidération non moins effentielle. Si nous étions affurés que Chirifophe amenera un nombre fuffifant de vaiffeaux, ce que je vais dire feroit inutile : mais, dans le doute où nous fommes, je voudrois tâcher de nous pourvoir ici même de bâtimens. Si Chirifophe en amene quand nous en aurons déja, nous en naviguerons plus à notre aife : s'il n'en amene pas, nous nous fervirons de ceux que nous nous ferons procurés. J'en vois fouvent qui paffent le long de la côte : nous pourrons, avec les galeres que nous demanderons à

Trébizonde, les prendre, les mettre à ſec, & les garder en ôtant le gouvernail, juſqu'à ce que nous en ayons ſuffiſamment pour le tranſport des troupes. Ce moyen nous réuſſira peut-être. Ceci paſſa encore. Examinez de plus, dit-il, s'il n'eſt pas juſte de nourrir à nos dépens les hommes que nous aurons mis à terre, & de les dédommager du retard que nous leur cauſerons, enſorte qu'ils ne nous ſoient pas utiles ſans tirer de nous quelque profit. On approuva pareillement cette propoſition. Comme tous ces projets, ajouta-t-il, pourroient manquer, il faudroit à tout événement, annoncer aux villes maritimes, qu'elles aient à réparer les chemins qu'on nous dit être impraticables. Elles s'y porteront ſans peine, & par la terreur de nos armes, & par le deſir d'être plutôt délivrées de nous. ——

On s'écria alors qu'il ne falloit pas ſonger à revenir par terre : mais Xénophon, plus ſage que les ſoldats, perſuada en ſecret aux villes de travailler volontairement à la réparation des chemins, en leur repréſentant que l'armée s'éloigneroit plus vîte ſi les routes étoient ouvertes & commodes. Les habitans de Trébizonde prêterent un vaiſſeau à cinquante rames. Les Grecs le firent commander par Déxippe, Lacédémonien, qui négligea d'arrêter des bâtimens, &

s'enfuit fur le vaiffeau qu'il montoit. Une autre galere à trente rames, commandée par Polycrate, Athénien, ramena mouiller près du camp tous les bâtimens qu'il put trouver. On fit contre les Barbares, ennemis de Trébizonde, des expéditions qui réuffirent, & on revint au camp pour attendre Chirifophe qui ne revenoit point. Comme on ne trouvoit plus de vivres, on jugea qu'il falloit quitter le pays. Les bâtimens raffemblés ne fuffifoient pas pour tranfporter toutes les troupes ; on fe contenta donc d'embarquer les malades, les foldats âgés de plus de quarante ans, les enfans, les femmes, & tous les équipages dont on pouvoit fe paffer : le refte de l'armée continua fa route par terre, & mit trois jours pour fe tranfporter à Cérafonte. C'eft une ville grecque, colonie des Sinopéens, fituée fur le bord de la mer dans la Colchide. On y demeura dix jours. On fit la revûe & le dénombrement des Grecs fous les armes. De plus de dix mille, il n'en reftoit que huit mille fix cents. Les ennemis, la neige & les maladies avoient fait périr le refte. Les Grecs, venus par mer à Cérafonte, continuerent leur route fur cet élément : on fit marcher par terre le refte de l'armée. Parvenus aux confins de la province des Mofynæciens, on apprit que ces peuples étoient divifés, qu'une partie faifoit la guerre à l'autre.

On députa vers ceux qui habitoient à l'oueſt, Timéſithée de Trébizonde, pour leur propoſer une alliance offenſive. Timéſithée ramena avec lui les chefs, & les préſenta à Xénophon, qui leur dit:

Discours de Xénophon aux Moſynœciens.

Moſynœciens, n'ayant pas de vaiſſeaux, nous voulons retourner en Grece par terre. La partie de votre nation que l'on dit en guerre ouverte avec vous, s'oppoſe à notre paſſage. Vous pouvez, ſi vous voulez, vous aider de nos troupes; vous pouvez, avec notre ſecours, venger les injures que vous avez reçues de vos ennemis, & les réduire à jamais eux-mêmes ſous votre puiſſance. Songez que, ſi vous n'acceptez pas nos offres, vous ne retrouverez plus l'occaſion d'avoir, pour auxiliaire, une armée telle que la nôtre.——

Les chefs des Moſynœciens accepterent l'alliance; & il fut décidé qu'on marcheroit avec eux contre leurs ennemis. On réſolut d'aller attaquer une ville qui faiſoit le ſujet de la guerre. Quelques Grecs, attirés par l'eſpoir du pillage, ſe détacherent du gros des troupes, & s'avancerent contre la place, conduits par des Barbares. Dès que l'ennemi les vit aſſez avancés, il fit une ſortie vive, tua beaucoup de Barbares, &

quelques-uns des Grecs qui les avoient accompagnés. Les vainqueurs couperent les têtes des morts, & les montrant aux Grecs, ils dansoient, & chantoient des airs de leur pays. Les Grecs s'affligerent beaucoup d'avoir enhardi l'ennemi, & d'avoir vu fuir avec les Barbares un grand nombre de leurs compatriotes qui ne s'étoient jamais conduits aussi lâchement depuis le commencement de l'expédition. Xénophon les convoqua tous & leur dit :

Discours de Xénophon aux soldats grecs, qui avoient reçu un échec par leur faute.

Soldats, que ce qui est arrivé ne vous décourage point ; vous en retirez un avantage plus grand que le mal que vous avez souffert. D'abord vous avez appris que les Mosynœciens qui nous servent de guides, sont réellement ennemis de ceux qui ont voulu être les nôtres. De plus, les Grecs qui se sont détachés de notre armée, & qui ont pensé qu'avec des Barbares ils auroient les mêmes succès qu'avec leurs compatriotes, viennent d'en être punis, & ne s'aviseront plus désormais de commettre une pareille faute. Il faut montrer, & à vos alliés que vous valez mieux qu'eux, & à vos ennemis, quelle différence il y a de combattre des guerriers en désordre, ou des soldats disciplinés. ——

Le lendemain on s'avança en ordre de bataille contre

contre les Barbares qui prirent la fuite, & abandonnerent la ville qu'on livra à leurs adversaires. On se remit en marche, & on parcourut divers pays, dont les peuples furent traités différemment, selon qu'ils traiterent les Grecs en amis ou en ennemis. On arriva enfin à Cotyore, ville grecque, colonie de Sinope, près de laquelle on séjourna près de quarante-cinq jours. On alloit prendre des vivres, soit dans la Paphlagonie, soit dans le territoire de Cotyore : car les habitans de cette ville n'en faisoient pas trouver aux Grecs à prix d'argent, & refusoient même de recevoir leurs malades dans l'enceinte de la place. Les Sinopéens qui craignoient, & pour la ville de Cotyore qui dépendoit d'eux & leur payoit tribut, & pour son territoire qu'ils avoient oui dire qu'on ravageoit, envoyerent des députés qui se rendirent au camp des Grecs, & s'adresserent à toute l'armée. Hécatonyme, qui passoit pour un orateur éloquent, porta la parole & dit :

Braves soldats, la ville de Synope nous envoie pour vous complimenter de ce qu'étant Grecs vous avez vaincu les Barbares, & pour vous féliciter de tous les périls affreux auxquels la renommée nous apprend que vous avez échappé pour arriver ici. Etant Grecs comme vous, & ne vous ayant jamais causé de déplaisir, nous

Disc. d'Hécatonyme aux soldats grecs, & réponse de Xénophon au nom de l'armée.

croyons que, loin de nous faire aucune peine; vous devez nous rendre des ſervices. Cotyore eſt notre colonie. Nous avons établi les habitans dans le territoire qu'ils cultivent, après en avoir chaſſé les Barbares. Voilà pourquoi ils nous paient chaque année un tribut, ainſi que les habitans de Cérazonte & de Trébizonde. Sinope regardera donc comme étant fait à elle-même le mal que vous ferez à Cotyore. Nous apprenons que vous êtes entrés de force dans cette ville, que quelques-uns des vôtres ſe logent dans les maiſons, que dans les campagnes vous prenez ce dont vous avez beſoin avec violence & non de gré à gré. Nous n'approuvons pas votre conduite; & ſi vous perſiſtez, vous nous forcerez de nous allier à Corylas (1), aux Paphlagoniens, & à tous ceux avec leſquels nous pourrons nous liguer contre vous.

Xénophon ſe leva & fit cette réponſe au nom de l'armée:

Synopéens, nous ſommes venus juſqu'ici n'ayant que nos armes & nos perſonnes. Nous charger de butin, & combattre en même tems nos ennemis, nous eût été impoſſible. Nous ſommes enfin arrivés à des villes grecques. Trébizonde nous apportoit des vivres à acheter;

(1) Corylas étoit ſatrape de Paphlagonie.

nous n'en avons pris qu'en payant. Senſibles à nos égards, les citoyens nous ont fait des préſens que nous avons ſu reconnoître. Epargnant tous ceux des Barbares qui étoient leurs amis, nous avons fait tout le mal que nous avons pu à leurs ennemis, contre leſquels ils nous ont conduits eux-mêmes. Demandez-leur comment nous en avons agi avec eux : car il s'en trouve avec nous que la ville, par amitié, nous a donnés pour guides. Par-tout, au contraire, où l'on a refuſé de nous vendre des vivres, que le pays fût grec ou barbare, nous en avons pris de force, non par eſprit de violence, mais par néceſſité. Les Carduques, les Chaldéens, les Taſques, ſont des nations belliqueuſes, & non ſujettes du roi de Perſe ; nous les avons traités en ennemis, parce qu'ils nous refuſoient des vivres à acheter, & que nous étions contraints d'en prendre. Les Macrons qui nous en ont fourni à prix d'argent comme ils ont pu, nous les avons regardés comme des amis quoique Barbares, & ne leur avons rien pris de force. Si nous en avons uſé autrement avec les habitans de Cotyore, que vous dites être une de vos colonies, ils ne doivent en accuſer qu'eux-mêmes. Loin de nous traiter en amis, ils nous ont fermé leurs portes ; ils ne nous ont pas reçus dans leur ville, & ne ſont pas venus nous apporter des vivres dans notre camp.

Ils en ont rejetté la faute fur votre gouverneur. Quant au reproche que vous nous faites d'être entrés de force, & d'occuper leurs maifons; nous les avions priés de loger nos malades: comme on ne nous ouvroit pas les portes, nous fommes entrés par le côté même où l'on refufoit de nous admettre, fans exercer aucune autre violence. Nos malades logent dans les maifons, où ils vivent à leurs propres frais. Nous avons mis des gardes aux portes, afin que votre gouverneur ne difpofe pas de nos malades, & que nous puiffions les tranfporter quand nous voudrons. Le refte de l'armée, vous le voyez, habite fous des tentes en bon ordre, prêt à reconnoître un bienfait & à venger une injure. Vous nous menacez, & prétendez qu'il ne tiendroit qu'à vous de vous allier, pour nous combattre, à Corylas & aux Paphlagoniens. Nous vous combattrons, vous & ces peuples, s'il eft néceffaire; nous nous fommes déja mefurés contre des forces bien plus confidérables. Mais peut-être, fi nous le jugions à propos, feroit-ce à nous que s'allieroit le fatrape de Paphlagonie. Nous avons entendu dire qu'il fouhaitoit fe rendre maître de votre ville & d'autres places maritimes : nous tâcherons de nous procurer fon amitié en le fervant dans fes projets. ——

Les collegues d'ambaſſade d'Hécatonyme parurent alors fâchés du diſcours qu'il avoit adreſſé aux Grecs : un d'eux s'avança, & leur dit qu'ils n'étoient pas venus pour leur déclarer la guerre, mais pour leur donner des témoignages d'amitié. Si vous venez à Sinope, dit-il, nous vous y recevrons & vous offrirons les dons de l'hoſpitalité. Nous allons dès-à-préſent ordonner aux habitans de Cotyore de vous fournir les ſecours qui dépendent d'eux ; car nous voyons que vous ne nous avez rien dit que de véritable. Bientôt après, la ville de Cotyore envoya des préſens, & les officiers généraux, de leur côté, reçurent comme leurs hôtes, les députés de Sinope. Le lendemain, on aſſembla toute l'armée. On appella les députés à l'aſſemblée pour délibérer, de concert, ſur les moyens d'achever la route. On leur dit que, comme Grecs, le premier ſervice qu'ils devoient rendre à des compatriotes, étoit de ſe montrer bien intentionnés pour eux, & de leur donner les meilleurs conſeils. Hécatonyme ſe leva, & après avoir fait adroitement l'apologie du diſcours qu'il avoit prononcé la veille ; après avoir déclaré qu'en diſant que Sinope pouvoit ſe liguer avec les Paphlagoniens ; il avoit voulu dire que, pouvant ſonger à l'alliance des Barbares, ſa patrie préféroit celle des Grecs, il continua en ces termes :

Conſeil que donne Hécatonyme aux Grecs pour leur retour ; & réponſe de Xénophon.

Puiſſent les dieux me combler de proſpérités, ſi je vous conſeille le parti qui me ſemble le meilleur ! Puiſſent-ils m'accabler de maux, ſi je vous parle autrement ! Le conſeil que je vais vous donner intéreſſe votre ſalut (1) : ſi donc je vous donne un conſeil utile, vous me bénirez ; vous me maudirez, au contraire, ſi je vous en donne un qui puiſſe vous être funeſte. Je ſais qu'en vous propoſant de vous en retourner par mer, je conſtitue ma patrie en beaucoup plus de frais & d'embarras ; car ce ſera à nous à vous fournir des vaiſſeaux : au lieu que, ſi vous preniez votre chemin par terre, ce ſeroit à vous-mêmes à vaincre les divers obſtacles. Je dirai toutefois ſincerement ce que je penſe. Je connois le pays & les forces des Paphlagoniens. On trouve dans cette contrée de vaſtes campagnes & des montagnes fort hautes. Il faut paſſer d'abord entre deux pointes de rochers élevés. Une poignée d'hommes peut défendre cette gorge en occupant les hauteurs ; & tous les hommes réunis ne pourroient la paſſer malgré eux. Je le ferai

(1) Mot à mot en grec, *le conſeil préſent me paroît de la nature de ceux qu'on appelle ſacrés.* C'eſt ainſi que traduit M. Larcher. *Conſeil ſacré*, dit-il, expreſſion métaphorique, comme on diſoit *l'ancre ſacrée*, qui étoit la plus grande & la plus forte, dont on ne faiſoit uſage que dans les plus preſſans dangers, comme d'une derniere reſſource.

voir à l'œil à celui d'entre vous qui voudra venir avec moi. Il faut enſuite traverſer de grandes plaines défendues par une cavalerie que les Barbares eux-mêmes croient ſupérieure à toute celle du roi de Perſe. Elle n'a pas marché au ſecours de ce monarque, quoiqu'elle en eût reçu l'ordre : celui qui la commande eſt trop fier pour ſe piquer d'une obéiſſance exacte. Mais quand vous pourriez vous ſaiſir des montagnes par ſurpriſe, ou par votre diligence en prévenant les ennemis, quand vous auriez défait dans la plaine leur infanterie & leur cavalerie, qui monte à plus de cent vingt mille hommes ; vous rencontrerez de grands fleuves. Le premier eſt le Thermodon, qui a trois cents piés de largeur, & que vous ne pourrez paſſer que difficilement, ayant en tête des ennemis nombreux, & ſuivis par d'autres qui chargeront votre arriere-garde. Vous trouverez enſuite l'Iris dont la largeur eſt la même. L'Halis, qui eſt le troiſieme, n'a pas moins de deux ſtades : il ne peut être traverſé ſans bateaux ; & qui vous en fournira ? Après l'Halys, ſi vous le paſſez, vous arriverez aux bords du Parthenius, qui eſt auſſi peu guéable. Je crois donc que la route par terre offre, non-ſeulement de grandes difficultés, mais des obſtacles invincibles. Rien de plus aiſé par mer. D'ici vous paſſerez à Sinope, de Sinope à

Héraclée ; d'Héraclée le chemin n'eſt embarraſſant ni par terre ni par mer. Si vous voulez vous embarquer vous ne manquerez pas de bâtimens dans cette ville.

Quoique les Grecs n'euſſent pas une pleine confiance dans les diſcours d'Hécatonyme, ils arrêterent cependant qu'on iroit par mer. Xénophon dit enſuite :

Sinopéens, nos ſoldats choiſiſſent la route que vous leur conſeillez ; & voici quelles ſont nos intentions. S'il doit ſe trouver aſſez de bâtimens pour tranſporter juſqu'au dernier homme, nous nous embarquerons tous : mais perſonne ne s'embarquera, s'il faut laiſſer une partie de l'armée, tandis que le reſte mettroit à la voile. Car nous ſentons que, tant que nous ferons les plus forts, nous pourrons ſauver nos jours & prendre par-tout des vivres ; au lieu que, ſi les ennemis nous trouvent plus foibles qu'eux, nous ne tarderons pas à ſubir le ſort des eſclaves. ——

Sur cette réponſe, Hécatonyme & ſes collegues prierent l'armée d'envoyer des députés à Sinope. On députa Callimaque, Ariſton & Samolas. Pendant leur abſence, Xénophon conçut le projet de fonder une ville ſur les bords du Pont-Euxin, & d'y augmenter la puiſſance & les poſſeſſions des Grecs. Avant de s'en ouvrir à qui

que ce fût, il fit appeller le devin Silanus, & sacrifia pour consulter les dieux. Silanus, qui avoit un grand desir de retourner en Grece, redoutant le succès de cette entreprise, fit répandre le bruit que Xénophon vouloit fixer les Grecs dans cette contrée, pour s'acquérir à lui-même autant de gloire que de puissance. Parmi les soldats qui entendirent ce propos, quelques-uns trouvoient plus avantageux de rester dans le pays, mais la plupart étoient d'un avis contraire. Timasion & Thorax, capitaines de l'armée grecque, dirent à certains négocians d'Héraclée & de Sinope, que, si on ne donnoit aux Grecs une solde pour qu'ils pussent se fournir de vivres pendant leur navigation, on couroit grand risque de fixer sur les bords de l'Euxin des troupes nombreuses & bien aguerries; que c'étoit un projet arrêté par Xénophon, & qui s'exécuteroit probablement, à moins qu'on ne le rompît. Les négocians frappés de ce qu'on leur annonçoit, en firent le rapport à leurs villes, qui firent dire sur le champ à Timasion, qu'on lui donneroit l'argent nécessaire, qu'il tâchât de gagner l'armée, de l'engager à mettre à la voile & à sortir du Pont-Euxin. Timasion reçut avec plaisir cette nouvelle; & trouvant les soldats assemblés, il leur dit tout ce qui étoit capable de les déterminer à retourner en Grece; il leur

fit mille belles promesses, leur promit entre autres choses, de leur payer à chacun d'eux, pour solde, un cyzicene (1) par mois. Thorax, qui se leva après Timasion, leur promit la même solde. Lui & d'autres, qui se leverent ensuite, chercherent à indisposer les soldats contre Xénophon, qu'ils voyoient d'un œil jaloux jouir de l'autorité d'un général. Lorsqu'ils eurent tous parlé, Xénophon se leva & prononça ce discours.

Discours de Xénophon aux soldats, pour la maniere de retourner en Grece.

Soldats, je sacrifie aux dieux, comme vous voyez, pour vous & pour moi, avec toute l'attention dont je suis capable. Dans toutes mes actions, dans toutes mes paroles, dans toutes mes pensées, je n'ai en vue que votre prospérité & la mienne. Je sacrifiois pour savoir s'il valoit mieux vous parler le premier de mon projet, & chercher avec vous les moyens de l'exécuter, ou m'abstenir absolument de mettre cette affaire en délibération. Les sacrifices sont favorables, au rapport de Silanus lui-même, qui n'a pu me tromper par l'expérience que j'ai dans cette partie. Il a ajouté seulement que les victimes annon-

(1) Un cyzicene, ou stater de cyzique, sorte de monnoie. Nous voyons dans le plaidoyer de Démosthene, contre Phormion, qu'il valoit vingt-huit drachmes attiques, c'est-à-dire quatorze livres de notre monnoie, suivant ceux qui évaluent la drachme attique à dix sols.

çoient quelque mauvais deſſein tramé contre le général. Et il étoit bien ſûr de la vérité, puiſque lui-même cherchoit à me calomnier auprès de vous. Il a fait courir le bruit que je voulois exécuter mes projets de mon chef, & ſans en avoir délibéré avec l'armée. Sans doute, ſi je vous voyois dans la détreſſe, je ſongerois à nous emparer d'une place, d'où les Grecs qui voudroient retourner promptement dans leur patrie mettroient auſſi-tôt à la voile; & où ceux qui aimeroient mieux différer leur départ reſteroient juſqu'à ce qu'ils euſſent acquis aſſez de richeſſes pour être utiles à leurs familles. Mais puiſque je vois les habitans d'Héraclée & de Sinope vous envoyer des bâtimens, puiſque j'en vois vous promettre une ſolde qui commencera à courir le premier du mois prochain, il me ſemble que le mieux pour nous eſt de nous retirer en ſûreté où nous voulons arriver, & de nous faire payer notre retour. Je renonce à mon premier projet; & je conſeille à ceux qui l'approuvoient, qui me preſſoient de l'exécuter, d'y renoncer auſſi. Voici ce que je penſe, ſoldats. Tant que vous formerez un puiſſant corps de troupes, comme maintenant, vous ſerez toujours reſpectés, & vous vous ferez fournir des vivres : car le premier droit de la victoire eſt de s'emparer de ce qui appartient aux vaincus. Si

vous disperfez & morcelez vos forces, vous ne pourrez plus prendre en maîtres votre fubfiftance, & vous ne vous retirerez pas avec pleine fatiffaction. Je crois donc, comme vous, qu'il faut diriger nos pas vers la Grece. Quiconque voudra refter ailleurs, ou abandonner l'armée avant qu'elle foit en lieu fûr, mon avis eft qu'il foit condamné & puni comme coupable. Que ceux qui adoptent cet avis levent la main. Tous les foldats la leverent.

Quand les citoyens d'Héraclée furent que l'armée avoit réfolu de fe retirer par mer, & que Xénophon même avoit été de cette opinion, ils envoyerent les navires, mais ils ne tinrent point parole pour l'article de la folde & de l'argent qu'ils avoient promis à Timafion & à Thorax de leur faire paffer. Ceux-ci qui avoient affuré l'armée qu'elle feroit ftipendiée, craignirent fa colere & furent faifis de frayeur. Prenant avec eux la plupart des officiers généraux, ils vinrent trouver Xénophon, & lui dirent qu'ils fe repentoient de ce qu'ils avoient fait; que, puifqu'on avoit des vaiffeaux, il leur fembloit que le meilleur parti à prendre étoit de naviger vers le Phafe, & de s'emparer des contrées voifines. Xénophon leur répondit qu'il n'en parleroit pas à l'armée. Affemblez-la vous-mêmes, ajouta-t-il, & dites-

lui ce que vous jugerez à propos. Les ſoldats apprirent ce qui ſe paſſoit. Néon d'Aſinée, qui commandoit pour Chiriſophe abſent, répandit le bruit que Xénophon avoit gagné les officiers généraux, qu'il vouloit tromper l'armée & la ramener vers le Phaſe. Les ſoldats en conçurent de l'indignation. Il ſe fit des attroupemens ; il ſe tint des propos ſéditieux : déja l'on trembloit de voir ſe renouveller l'attentat commis ſur les députés des Colques & ſur les commiſſaires des vivres. Ce double attentat, dont il n'eſt point parlé dans la narration qui précede, eſt rapporté dans le diſcours qui ſuit. Dès que Xénophon fut inſtruit de ces premiers commencemens de révolte, il crut qu'il falloit au plutôt convoquer toute l'armée, & ne pas lui donner le tems de s'aſſembler elle-même. Il ordonna au héraut de l'annoncer aux Grecs, qui n'eurent pas plutôt entendu la proclamation, qu'ils coururent avec empreſſement au lieu indiqué. Xénophon, ſans accuſer les officiers généraux d'être venus le trouver & d'avoir tenté de le ſéduire, parla en ces termes :

Divers diſcours de Xénophon pour ſe juſtifier de plusieurs reproches devant l'armée grecque.

Soldats, j'entends dire qu'on m'impute injuſtement de vous avoir trompés, & de vouloir vous ramener à l'embouchure du Phaſe. Ecoutez-moi donc, je vous en conjure par les immortels:

& si vous me trouvez coupable, punissez-moi sur le champ; mais si la calomnie est avérée, traitez mes calomniateurs comme ils le méritent. Vous n'ignorez pas, sans doute, où le soleil se leve & où il se couche; vous savez que pour aller en Grece, il faut marcher vers l'occident, & prendre l'orient pour retourner chez les Barbares. Est-il donc possible de vous en imposer jusqu'à vous faire croire que le soleil se leve où il se couche, & qu'il se couche où il se leve? Nous savons de plus qu'il faut un vent de nord pour revenir en Grece, & un vent de midi pour aller vers le Phase; & vous dites vous-mêmes, quand l'aquilon souffle : Voilà un beau temps pour revenir par mer dans notre patrie. Mais pourroit-on vous tromper jusqu'à vous faire embarquer par un vent de midi? Peut-être vous ferai-je mettre à la voile par un temps calme. Je serai dans un seul vaisseau; l'armée en occupera cent au moins. Pourrois-je donc vous contraindre de me suivre, ou vous emmener par surprise? Mais je suppose qu'abusés & comme ensorcelés par mes artifices, vous arriviez avec moi dans le Phase, & que nous descendions enfin à terre: vous reconnoîtrez assurément alors que vous n'êtes pas en Grece. Le perfide qui vous aura trompés, se trouvera seul au milieu de dix mille hommes en armes qu'il aura fait tomber dans le

piege. Un impofteur auffi odieux, auffi imprudent, auffi ifolé, pourroit-il échapper à la punition ? Vous ajoutez donc foi à de vains propos tenus par des gens auffi dépourvus de raifon que jaloux des honneurs que vous accordez à votre général. Mais ils ont grand tort de me porter envie. Empêchai-je en effet perfonne de parler, s'il le peut, pour vos intérêts, de combattre, s'il le veut, pour fon falut & pour le vôtre, de pourvoir à la fûreté commune avec une vigilance attentive ? Lorfque vous élifez des chefs, traverfai-je l'élection ? non, fans doute ; & même à préfent je me retire ; qu'un autre commande, pourvu qu'il travaille au bien de toute l'armée. Mais j'en ai dit affez à ce fujet. Que celui qui penfe que je l'ai trompé lui-même, ou que j'en ai abufé quelque autre, prenne la parole & vous inftruife (1).

Puifque perfonne ne fe préfente ; avant que vous vous fépariez, je voudrois vous inftruire d'un défordre qui regne dans l'armée. S'il augmente, comme il y a toute apparence, il eft temps de l'arrêter & de fonger à nous-mêmes. Autrement, nous pafferions pour des fcélérats

(1) Ici Xénophon s'arrête un moment ; & comme perfonne ne prend la parole, il continue : *Puifque vous en avez affez*, c'eft-à-dire, fuivant moi, puifqu'aucun de vous n'ofe fe préfenter & parler.

& des infames, déteſtés des dieux & des hommes, de nos amis & de nos ennemis; nous ſerions généralement mépriſés.

Les ſoldats étonnés ne pouvoient comprendre ce que vouloit dire Xénophon : ils le prierent de s'expliquer; & il recommença à parler en ces termes :

Vous ſavez qu'il y avoit dans les montagnes des places fortes, occupées par des Barbares alliés de Céraſonte; quelques-uns de ces Barbares venoient au camp nous vendre des victimes & toutes les eſpeces de denrées. Je crois même que pluſieurs d'entre vous ont été dans une de ces places la plus voiſine, & ſont revenus après avoir acheté les choſes dont ils avoient beſoin. Cléarate, centurion, inſtruit que cette place étoit foible par elle-même, & mal gardée parce qu'elle ſe repoſoit ſur la foi des traités, partit de nuit pour la piller, ſans prévenir perſonne. Il avoit deſſein, s'il réuſſiſſoit, de ne pas rejoindre l'armée, de s'embarquer avec ſon butin dans un bâtiment que ſes camarades tenoient ſur la côte, de mettre à la voile, & de ſortir de l'Euxin. Ses camarades, à ce que j'apprends, étoient convenus de tout avec lui. Il marcha donc vers la place avec tous les Grecs qu'il put engager à le ſuivre. Mais le jour l'ayant ſurpris avant qu'il fût arrivé, les Barbares ſe raſſemblerent,

rassemblerent, & se défendirent si bien du haut de leurs montagnes, qu'ils tuerent à coups de traits Cléarate, & le plus grand nombre de ses compagnons : le reste se retira à Césaronte. Cela arriva le jour où nous décampâmes pour venir ici. Plusieurs des Grecs qui nous suivent par mer étoient à Cérasonte, & n'avoient pas encore levé l'ancre. Cependant les Barbares qu'on avoit voulu piller, députent à notre camp trois des principaux pour venir nous porter leurs plaintes. Ne nous trouvant pas, ils dirent aux Cérasontins qu'ils étoient fort surpris que nous fussions venus les attaquer. Ceux-ci leur ayant répondu que l'armée n'avoit aucune part à cet attentat, satisfaits de cette réponse, ils se disposent à s'embarquer pour venir nous raconter ce qui s'étoit passé, & inviter ceux de nous qui le souhaiteroient à aller ensevelir les morts. Quelques-uns des compagnons de Cléarate, qui avoient échappé, étoient encore par hasard à Cérasonte. Ayant su où alloient les députés des Barbares, ils se mirent à les accabler de pierres, à soulever contre eux d'autres Grecs, de sorte que les trois députés furent tués sur la place. Quelques Cérasontins partent aussi-tôt pour en informer notre conseil de guerre. Nous étions assemblés hors du camp ; & indignés de ce qu'ils nous rapportoient, nous délibérions avec eux sur les moyens de donner

la sépulture à nos morts : tout à coup nous entendons crier, *tue*, *tue*, & bientôt nous voyons plusieurs soldats courir avec des pierres, d'autres en ramasser. Les Cérasontins, témoins de ce qui s'étoit passé près de leur ville, craignant pour eux-mêmes, se retirent vers les vaisseaux : quelques-uns même de vos chefs ne se croyoient pas en sûreté. Je m'avançai vers les séditieux, & je leur demandai de quoi il s'agissoit. Plusieurs n'en savoient rien, & ne laissoient pas d'être armés de pierres. Je trouve un soldat qui étoit au fait, & qui me dit que les commissaires de vivres traitoient fort mal l'armée. Tandis que cet homme me parloit, un de ses camarades apperçoit le commissaire Zélarque qui fuyoit vers le rivage ; il jette un grand cri. A l'instant la multitude court sur Zélarque, comme sur un sanglier ou sur un cerf qui paroîtroit tout-à-coup dans la plaine. Les Cérasontins, qui se retiroient avec précipitation, voyant nos soldats courir de leur côté & croyant que c'étoit à eux qu'on en vouloit, fuient de toutes leurs forces & se jettent dans la mer; quelques-uns des nôtres s'y jettent aussi ; & tous ceux qui ne savoient pas nager se sont noyés. Que pensoient, croyez-vous, les Cérasontins ? Ils n'avoient aucun tort à se reprocher, mais ils craignoient que nous ne fussions attaqués d'une rage subite. Si on n'arrête pas de

tels désordres, considérez où nous en serons réduits. Vous ne serez plus les maîtres de décider la guerre ou la paix. Le premier séditieux conduira les troupes où il jugera à propos. Si on vous envoie des députés pour vous demander la paix, ou pour vous faire d'autres propositions, on les assassinera, on les empêchera de vous exposer les motifs qui les amenent vers vous. Ceux que vous aurez choisis pour vous commander seront sans pouvoir. Le premier qui se sera élu lui-même pour chef, & qui criera, *tue*, *tue*, pourra faire tuer, sans forme de justice, s'il trouve des compagnons qui lui prêtent la main, comme il vient d'arriver, tout commandant & tout simple soldat qu'il aura proscrit. Et voyez ce qu'ont fait ces beaux chefs d'élection nouvelle. Si Zélarque a prévariqué dans les vivres, il est parti sur un vaisseau, & s'est dérobé à la peine. S'il n'étoit pas coupable, il s'est enfui, craignant d'être tué dans l'émeute, quoique innocent. Ceux qui ont lapidé les députés des Barbares nous ont fermé les portes d'une ville ouverte à tous les Grecs, & nous ne pouvons plus y entrer que de force. Nos morts, que les Barbares même qui les avoient tués venoient auparavant nous offrir, nous ne pouvons plus à présent les envoyer redemander par des députés : car qui de nous osera se charger d'une députation, après que nous

avons donné l'exemple d'aſſaſſiner des députés ? Vos chefs y ont pourvu en priant les Céſarontins de donner la ſépulture à nos Grecs. C'eſt à vous de réſoudre ſi vous approuvez ces violences. Si elles continuent, il faut que chacun en particulier ſonge à ſe mettre à l'abri, & qu'il choiſiſſe un lieu ſûr pour s'y remparer. Si vous trouvez que ce ſont-là des traits de bêtes farouches, plutôt que d'êtres ſociables ; au nom des dieux, cherchez les moyens d'arrêter cette licence. Autrement, pourrons-nous obtenir l'aſſiſtance du ciel, ſi nous nous permettons des attentats auſſi atroces ? pourrons-nous combattre nos ennemis ; ſi nous nous égorgeons les uns les autres ? quelle ville amie nous recevra dans ſes murs, ſi elle voit régner parmi nous une telle indiſcipline ? qui nous apportera des vivres avec confiance, lorſqu'il ſera public que les plus grands crimes n'ont rien qui nous arrête ? & les louanges dont nous ſommes ſi avides, qui voudra en donner à des ſcélérats tels que nous ? oui, *ſcélérats* ; c'eſt le titre que nous donnerions nous-mêmes à quiconque auroit commis de pareils forfaits.

Auſſi-tôt tous les Grecs ſe leverent ; ils crioient qu'il falloit ſévir contre les auteurs d'une telle indiſcipline, & punir de mort quiconque déſormais donneroit l'exemple de l'inſubordination & de la déſobéiſſance. On chargea les officiers-

généraux de livrer les coupables à la juſtice. On arrêta qu'on rechercheroit toutes les fautes commiſes depuis la mort de Cyrus, & que les centurions ſeroient établis juges. Il fut décidé en outre que les officiers-généraux ſeroient recherchés ſur leur conduite précédente. Philéſius & Xanticlès furent condamnés à une amende de vingt mines, valeur des effets trouvés de moins dans les vaiſſeaux qui leur avoient été confiés ; Sophenète à dix mines, pour avoir exercé négligemment les fonctions d'officier-général, depuis qu'on lui avoit conféré ce rang.

Quelques ſoldats accuſerent Xénophon de les avoir frappés, & de l'avoir fait par eſprit d'inſolence & d'outrage : Xénophon ſe leva, & ſomma le premier qui portoit plainte contre lui, de dire d'abord en quelle occaſion il l'avoit frappé. C'eſt, dit-il, lorſque tranſis de froid nous traverſions les neiges. Ah ! dit Xénophon, ſi je t'ai frappé dans un froid auſſi rigoureux, lorſque nous étions ſans pain, ſans vin, épuiſés de fatigues, pourſuivis par les ennemis, je conviens que je me ſuis montré plus pétulent que ces vils animaux (1) dont la plus grande laſſitude, dit-on, ne peut réprimer la pétulence. Mais enfin expoſe

(1) Le Grec dit *des ânes*, animaux fort lubriques, & qui le font toujours, dit-on, également, quelque fatigués qu'ils ſoient.

le motif pour lequel je t'ai frappé. Te demandois-je quelque chose, & mécontent d'un refus ai-je levé la main sur toi? voulois-je ravoir ce qui m'appartenoit? te frappois-je dans l'ivresse, ou par un motif de rivalité d'amour? Non, dit le soldat. Servois-tu, lui demanda encore Xénophon, dans l'infanterie pesante, ou dans les troupes légeres? Non, répondit le plaignant; mais quoique Grec & libre, je conduisois un mulet, mes camarades m'ayant donné cette charge. Xénophon reconnut alors son homme: N'est-ce pas toi, lui demanda-t-il, qui as porté un malade? Oui, reprit le Grec, parce que tu m'y as forcé, après m'avoir fait jetter le bagage de mes compagnons. Voici, reprit Xénophon, comment je l'ai fait jetter. Je l'ai donné à porter à un autre en lui commandant de me le remettre: je t'ai tout rendu en bon état & comme il m'avoit été remis, quand tu m'as montré que le malade étoit mort. Puis, se tournant du côté de l'armée: il faut, dit-il, vous apprendre comment cette affaire s'est passée; il est bon de vous en instruire. On laissoit en arriere un de nos compatriotes, parce qu'il ne pouvoit plus marcher: je ne le connoissois pas particulierement; tout ce que je savois, c'est que c'étoit un de nos Grecs. Je t'ai contraint, dit Xénophon au soldat, de le charger sur ton mulet de peur qu'il ne pérît; car

nous étions poursuivis par les ennemis, si je ne me trompe. Le plaignant convint de ces faits. Je t'avois ordonné, poursuivit Xénophon, de prendre les devants; moi je marchois à l'arriere-garde. Je te retrouve creusant une fosse pour enterrer ton malade. Je m'arrêtai & te louai de ce bon office; mais le prétendu mort ayant remué une jambe, tous ceux qui étoient présens s'écrierent qu'il étoit vivant. Entre autres paroles qui te vinrent à la bouche (1), tu dis que tu ne le porterois pas davantage. Je t'ai frappé alors, je l'avoue; car il me parut que tu enterrois un homme que tu savois être encore en vie. Mais en est-il moins mort, dit le Grec, & ne te l'ai-je pas montré? Comme nous mourrons tous, reprit Xénophon, faut-il pour cela nous enterrer tout vifs? A ces mots, toute l'assemblée s'écria qu'il n'avoit pas été assez châtié. On ordonna aux autres plaignans de dire pourquoi ils avoient été frappés. Comme aucun n'osoit ouvrir la bouche, Xénophon parla lui-même en ces termes : Je conviens, soldats, que j'ai frappé plusieurs Grecs, parce qu'ils sortoient de leur rang. J'en voyois

---

(1) Au lieu de *eboulou*, M. Larcher a trouvé des manuscrits qui portent *bouletai*, ou *boulétai*. Cette leçon présente un très-bon sens : *quoique veuille*, sans doute, cet homme-ci, Xénophon, *je ne porterai pas le soldat davantage*.

qui vous abandonnoient le ſoin de les défendre; qui ſe permettoient de s'écarter, de piller ſeuls & de s'enrichir, tandis que les autres, fideles à leur poſte, combattoient dans l'occaſion. Si tous euſſent fait de même, nous aurions tous péri. Il me ſouvient encore d'avoir frappé un ſoldat qui, par molleſſe, ne vouloit pas ſe lever, & ſe livroit, pour ainſi dire, lui-même à l'ennemi; il a fallu le contraindre de marcher. J'avois appris par ma propre expérience combien il eſt dangereux, dans un grand froid, de reſter quelque temps en place. Je m'étois aſſis un jour pour attendre quelques ſoldats qui chargeoient leurs bagages, j'eus bien de la peine à me relever & à étendre les jambes. Auſſi, dès que je voyois des pareſſeux s'aſſeoir, je les contraignois de ſe lever & de marcher. Car le mouvement & l'action entretiennent dans les membres la chaleur & la ſoupleſſe: au lieu que le repos & l'attitude d'un homme aſſis contribuent à glacer le ſang & à faire geler les doigts des piés; accident qu'ont éprouvé pluſieurs d'entre vous. J'ai peut-être encore frappé quelque ſoldat qui, par lâcheté, reſtoit derriere & retardoit la marche; je l'ai frappé de la main pour qu'il ne le fût pas de la pique des Barbares. Les ſoldats que j'ai ainſi ſauvés peuvent me faire rendre compte d'un châtiment trop ſévere que je puis leur avoir infligé:

s'ils fussent tombés en la puissance des ennemis, quelque mauvais traitement qu'ils eussent essuyé, auroient-ils pu en demander justice ? En un mot, & c'est un raisonnement fort simple, si j'ai châtié quelqu'un pour son bien, je mérite la même peine qu'un pere qui châtie ses enfans, ou qu'un maître qui corrige ses jeunes disciples. Les chirurgiens ne coupent-ils pas un membre & n'appliquent-ils pas le feu pour le salut du malade ? Si vous croyez que j'aie frappé par vivacité, songez que, graces aux dieux, je me vois à présent dans une plus grande sécurité qu'alors ; je me sens plus de forces & je bois plus de vin : je ne frappe néanmoins personne. Pourquoi ? c'est que le calme pour vous a succédé à l'orage. Lorsqu'il s'éleve une tempête, & que la mer est violemment agitée, vous le savez, celui qui commande à la proue & celui qui tient le gouvernail ne peuvent souffrir la moindre négligence ; ils se fâchent & s'irritent si on n'obéit pas au moindre de leurs signes, sans doute parce qu'en cet instant critique la plus légere faute suffit pour tout perdre. Vous-mêmes, soldats, vous prononçâtes alors que c'étoit avec justice que je frappois, puisque vous aviez les armes en main, & que pouvant défendre vos compagnons vous les avez laissé frapper. Mais si vous n'avez pas pris leur parti, vous ne vous êtes pas non plus joints à moi pour châtier

ceux qui ſortoient de leur rang. Vous voyez en conſéquence, & c'eſt vous qui en êtes cauſe, que ceux qui étoient auparavant les plus lâches ſont aujourd'hui les plus inſolens. Boïſcus, athlete de Theſſalie, n'avoit d'autre prétention que de contrefaire le malade & d'être diſpenſé de porter ſon bouclier : c'eſt lui, à ce que j'entends dire, qui vient de dépouiller les habitans de Cotyore. Si vous êtes ſages, vous en uſerez avec ce voleur tout autrement qu'on en uſe avec les chiens. On les enchaîne le jour lorſqu'ils ſont méchans, & on les lâche la nuit : pour Boïſcus, la prudence exige que vous l'enfermiez la nuit & que vous le lâchiez le jour. Au reſte, ce qui m'étonne, c'eſt qu'on ſe rappelle & qu'on publie ce qui a pu offenſer de ma part ; & ſi j'ai ſecouru quelqu'un dans la rigueur du froid, ſi je l'ai défendu contre l'ennemi, aſſiſté dans la maladie ou dans le beſoin ; ſi j'ai loué une belle action & récompenſé la bravoure autant qu'il étoit en moi, on ne s'en ſouvient pas, on n'en dit pas un mot. Cependant il eſt honnête & juſte ; je dis plus, c'eſt un devoir auſſi ſacré que ſatisfaiſant pour une belle ame, de ſe ſouvenir des bienfaits plutôt que des injures. —

Tous les Grecs ſe leverent à ces mots : ils ſe rappellerent les uns aux autres ce qu'ils devoient à Xénophon ; & la recherche qui avoit été faite de ſa conduite, finit ainſi par tourner à ſa gloire.

LIVRE VI.

TOUT ce que nous venons de voir se passoit près de Cotyore, où l'armée étoit campée. Les soldats y vivoient, les uns de ce qu'on leur vendoit au marché, les autres des pillages faits en Paphlagonie. Lorsqu'on crut avoir assez de bâtimens, on s'embarqua. Le vent étoit bon ; on fut porté le lendemain à Synope, & on mouilla dans le port de cette ville. Synope est bâtie dans la Paphlagonie : ses habitans sont une colonie de Milet. Ils envoyerent des vivres aux Grecs pour dons d'hospitalité. Chirisophe arriva enfin avec des galeres. Il annonça qu'Anaxibius & les autres Grecs chantoient les louanges de l'armée, & que ce général lui promettoit une solde dès qu'elle auroit quitté les bords de l'Euxin. Les soldats resterent cinq jours au port de Synope. Comme ils se voyoient moins éloignés de leur patrie, ils conçurent plus que jamais le desir d'y rentrer. Ils penserent qu'en donnant un seul chef à l'armée, elle seroit bien plus à ses ordres & la nuit & le jour qu'elle n'étoit à ceux de plusieurs officiers-généraux, rarement d'accord ensemble ; qu'un seul homme garderoit mieux le secret sur les projets qui doivent être cachés, & auroit plus

de célérité dans les entreprises qui en demandent; qu'il ne faudroit plus des conférences continuelles, que le chef seul feroit exécuter ce qu'il auroit projetté. L'armée jettoit les yeux sur Xénophon. Les centurions le vinrent trouver & lui dirent que le vœu de tous les Grecs étoit de l'avoir à leur tête. Xénophon ne paroissoit pas éloigné d'accepter le commandement suprême. Bien des raisons l'y portoient, mais bien des raisons aussi l'en détournoient. Embarrassé de se décider, il crut devoir consulter les dieux. Il immola plusieurs victimes; & comme aucune ne lui offrit d'heureux présages, il se détermina à refuser. L'armée s'assembla : Xénophon fut proposé; & il paroissoit hors de doute que le choix alloit tomber sur lui; mais prévenant l'élection, il se leva, & parla en ces termes :

Discours de Xénophon aux soldats grecs, pour n'être point nommé général de toute l'armée.

Soldats, je suis homme, j'ai un cœur fait pour la reconnoissance; je sens tout le prix de l'honneur que vous déférez à ma jeunesse, & je conjure les dieux de me donner l'occasion de procurer quelque avantage à l'armée. Mais je ne crois pas qu'il soit avantageux ni pour vous ni pour moi que je sois élu général en chef, au préjudice d'un Lacédémonien qui est présent. Sa république vous sera moins favorable si vous avez besoin d'elle; & je craindrois pour moi-même le ressentiment

de Lacédémone après cette élection. Car je vois qu'elle n'a cessé de porter la guerre dans ma patrie qu'après l'avoir forcée de reconnoître que les Lacédémoniens (1) étoient les chefs d'Athenes, comme du reste de la Grece. Contente de cet aveu, elle a cessé de la poursuivre & de l'investir de ses armes. Si donc, instruit de la supériorité de Sparte, je paroissois cependant me prévaloir des circonstances pour donner atteinte à la dignité de cette république, j'appréhenderois qu'une triste expérience ne vînt trop tôt m'éclairer. Quant à ce que vous croyez qu'il y auroit plus d'accord & de concert sous le commandement d'un seul que sous celui de plusieurs, soyez persuadés que, si vous élisez un autre général que moi, vous ne me verrez jamais cabaler contre son autorité : car je pense qu'à la guerre se révolter contre le chef, c'est conspirer contre son propre salut. Mais si vous m'éleviez à ce rang, je ne serois pas étonné que vous ne trouvassiez des esprits soulevés contre vous & contre moi.

Comme l'armée, sans égard aux représenta-

(1) On sait les prétentions des Lacédémoniens pour commander les troupes de la Grece dans les circonstances qui intéressoient tout le corps de la nation. Les Athéniens leur avoient disputé le commandement après les guerres des Perses. Ils avoient eu quelque temps l'avantage ; mais enfin ils furent obligés de céder à la puissance de leurs rivaux.

tions de Xénophon, perſiſtoit à vouloir l'élire ; il s'avança & dit :

Ecoutez, Grecs, une derniere raiſon qui eſt déciſive. J'en jure par tous les dieux & toutes les déeſſes, dès que j'ai preſſenti votre deſſein, je les ai conſultés par des ſacrifices pour ſavoir s'il vous étoit avantageux de me déférer le commandement abſolu, & à moi de l'accepter ; ils m'ont déclaré que je devois le refuſer, & par des ſignes trop manifeſtes pour que le moins habile pût s'y méprendre. ——

Chiriſophe fut donc élu commandant en chef. Il annonça ſur le champ qu'on leveroit l'ancre dès le lendemain, qu'on navigeroit vers Héraclée, & que là on délibéreroit ſur ce qu'il y auroit à faire. On mit donc à la voile le lendemain par un vent favorable, & on fut bientôt rendu à Héraclée, ville grecque, colonie de Mégare, ſituée dans la province des Maryandéniens. Les habitans envoyerent à l'armée pour dons d'hoſpitalité, du blé, du vin, des bœufs & des brebis. La diviſion ſe mit dans l'armée grecque ; les ſoldats étoient mécontens de n'avoir ni ſolde ni vivres aſſurés. Les Arcadiens & les Achéens compoſoient preſque la moitié des troupes : ils ſe ſéparerent des autres, élurent dix officiers-généraux, & arrêterent que les nouveaux chefs feroient exécuter ce qui ſeroit décidé entre eux à la

pluralité des voix. Ainſi finit le pouvoir ſuprême de Chiriſophe, ſix jours après qu'on le lui eut décerné. Xénophon vouloit ſuivre les factieux, croyant que le ſalut de l'armée étoit attaché à ce que chaque diviſion ne prît pas une route différente. Mais Néon l'en détourna, & l'engagea à ſe tranſporter avec les ſiens au port de Calpé, où Cléandre de Lacédémone, gouverneur de Byzance, devoit ſe rendre avec ſes galeres. Chiriſophe, qui avoit conçu de l'humeur contre l'armée, prit ſon parti ſéparément, & permit à Xénophon de faire ce qu'il voudroit. Ainſi l'armée ſe ſépara en trois. Les Arcadiens & les Achéens faiſoient plus de quatre mille cinq cents hommes, tous infanterie peſante. Chiriſophe avoit à ſes ordres, mille quatre cens hommes d'infanterie, & ſept cents armés à la légere. Mille ſept cents ſoldats peſamment armés, & trois mille à la légere, formoient la diviſion de Xénophon. Chiriſophe partit d'Héraclée, marcha à travers l'intérieur du pays; & regagnant les bords de la mer, il côtoya le rivage, & arriva, ſans être inquiété, au port de Calpé, qui eſt ſitué vers le milieu de la Thrace.

Les Arcadiens (1) ayant obtenu des habitans

(1) Ici, & par la ſuite, Xénophon ne nomme que les Arcadiens, quoique les Achéens leur fuſſent réunis, ſans doute parce que les Arcadiens faiſoient le plus grand nombre.

d'Héraclée des bâtimens de transport, mettent à la voile pour tomber à l'improviste sur les Bithyniens, & y faire le plus de butin qu'il leur sera possible. Ils descendent de nuit à Calpé. Dès que le jour parut, on conduisit deux cohortes à chaque bourg qui sembla plus considérable, & on convint d'une colline pour rendez-vous général. L'irruption des Grecs avoit été imprévue & subite; ils prirent beaucoup d'esclaves & de menu bétail. Les Thraces, revenus de leur frayeur, se réunirent. Ils attaquerent deux des cohortes qui marchoient au rendez-vous désigné, chargées de butin; ils les taillerent en pieces, & il n'en revint que huit hommes. Les autres cohortes gagnerent la colline. Encouragés par ce premier succès, les Thraces rassemblerent leurs forces pendant toute la nuit; & dès la pointe du jour, ils se formerent en bataille autour de la colline où avoient campé les Grecs. Leur nombre augmentoit sans cesse; & ils insultoient impunément des troupes pesamment armées, qui n'avoient ni chevaux, ni hommes armés à la légere. Attaqués sans relâche par les Thraces qui avançoient & se retiroient sans peine dès qu'on marchoit à eux, les Grecs étoient blessés & ne pouvoient blesser aucun de leurs ennemis : ils étoient assaillis continuellement dans un poste dont il ne leur étoit pas possible de sortir. Xénophon traversoit l'intérieur

l'intérieur du pays avec sa troupe ; des hommes qui passoient par hasard lui apprennent la détresse où étoient les Arcadiens. Il assemble aussi-tôt ses soldats, & leur dit :

Divers discours de Xénophon aux soldats de sa troupe, pour aller secourir les Arcadiens.

Soldats, une partie des Arcadiens a été passée au fil de l'épée, les autres sont investis sur la colline qu'ils occupent. Je crois que leur perte entraîneroit la nôtre, vu le nombre des ennemis, & la fierté que leur donneroit cette victoire. Le meilleur parti que nous ayons à prendre est donc de les secourir sans délai, afin que, s'ils échappent, nous puissions joindre nos armes aux leurs, plutôt que de nous trouver seuls exposés aux périls. Je suis d'avis de nous mettre en marche, & de ne nous arrêter que quand il sera temps de manger Que Timasion nous précede, qu'il batte la campagne avec la cavalerie, & observe tout ce qui se passe, dans la crainte d'une surprise.

Xénophon en même temps envoya les plus agiles de son infanterie légere sur les flancs & sur les sommets des collines, avec ordre de l'informer de ce qu'ils découvriroient & de mettre le feu à tout ce qui pouvoit être incendié.

Je ne vois pour nous, ajouta-t-il, de retraite nulle part. Nous sommes près de l'ennemi ; Héraclée en arriere & Chrysopolis en avant, sont trop éloignées ; le port de Calpé, où s'est rendu

Chirifophe, s'il a eu le bonheur d'échapper aux Thraces, eft le lieu le plus proche : mais nous n'y trouverons, ni des vaiffeaux pour partir, ni des vivres pour y fubfifter un jour. Laiffer périr les Arcadiens affiégés, & nous joignant aux feules troupes de Chirifophe, courir à de nouveaux périls, eft un plus mauvais parti que de fauver nos malheureux compatriotes, & de nous réunir enfuite tous tant que nous fommes pour nous tirer tous d'embarras. Marchons donc fans balancer, réfolus de mourir avec honneur, ou de nous fignaler par un exploit éclatant, qui fera le falut d'un grand nombre de Grecs. Les dieux, peut-être, ont amené les chofes à ce point pour humilier l'orgueil de nos compagnons qui préfumoient trop d'eux-mêmes, & pour honorer en nous cette piété fcrupuleufe qui ne veut rien entreprendre fans confulter le ciel. Suivez-moi, braves foldats, & rendez-vous attentifs pour exécuter les ordres qui vous feront donnés. ——

Les foldats de Xénophon exécuterent ponctuellement fes ordres. Les Thraces effrayés ne les attendirent pas & fe diffiperent. Les Arcadiens délivrés embrafferent avec transport leurs libérateurs. Tous les Grecs fe réunirent au port de Calpé. On porta une loi qui défendoit, fous peine de mort, à qui que ce fût, de propofer doréna-

vant que l'armée se divisât. Il fut décidé qu'elle continueroit sa marche par terre, & qu'elle seroit commandée par les anciens officiers généraux. Chirisophe venoit de mourir de maladie, & avoit été remplacé par Néon. On fut arrêté plusieurs jours au port de Calpé, parce que les sacrifices ne donnoient pas de présages favorables pour le départ. On y éprouva un échec assez considérable. On manquoit de vivres : Néon, qui avoit succédé à Chirisophe, voulant subvenir à la disette, partit avec un détachement de deux cents hommes. Pharnabaze avoit envoyé de la cavalerie aux Bithyniens, dans le dessein de concourir avec ce peuple pour empêcher les Grecs de pénétrer en Phrygie. Soutenus de ce renfort, les Thraces attaquerent les deux mille Grecs qui s'étoient dispersés dans les bourgs : il y en eut plus de cinq cents passés au fil de l'épée. Toute l'armée résolut de venger cette défaite. Elle s'étoit mise en marche pour joindre les ennemis qui s'étoient retranchés derriere un vallon couvert de bois, dont l'accès étoit difficile. Quand on fut arrivé à ce bois, les soldats craignoient de le passer ; Xénophon, qui étoit à l'arriere-garde, accourt & leur dit :

Vous savez, braves soldats, que je n'ai jamais cherché pour vous des dangers inutiles. Vous avez assez fait pour votre gloire, & vous ne devez

Divers discours de Xénophon pour animer ses troupes allant attaquer les ennemis.

plus songer qu'à votre conservation. Mais, dans notre position actuelle, nous ne pouvons sortir d'ici sans combattre. Si nous ne marchons point à l'ennemi, il nous suivra & nous inquiétera dans notre retraite. Et voyez s'il est plus avantageux d'aller droit à lui, ou de nous retourner pour le repousser lorsque nous le sentirons derriere nous. Fuir devant son adversaire, n'éleve pas l'ame; le poursuivre, inspire du courage aux plus lâches. Pour moi j'aimerois mieux attaquer avec moitié moins de troupes, que de me battre en retraite avec des forces deux fois plus considérables. Vous ne craignez pas, j'en suis sûr, que les ennemis soutiennent notre choc si nous les chargeons vigoureusement; & nous sommes certains de les avoir à notre suite, si nous nous retirons. Nous mettre à dos dans le combat un bois épais & difficile à traverser, n'est-ce pas un avantage qu'il faut saisir? Oui, ce que je souhaite, c'est que l'ennemi ait tous les chemins ouverts pour la fuite : vous, soldats, le lieu même doit vous apprendre qu'il n'y a pour nous de salut que dans la victoire. Au reste, je m'étonne qu'on redoute ce passage plus que tant d'autres qui ne nous ont point arrêtés. La plaine ne nous offrira-t-elle donc aucun obstacle, si nous n'avons point passé sur le ventre de cette cavalerie? & les montagnes que nous avons franchies avec

peine, pourrons-nous les franchir de nouveau, ſi nous ſommes harcelés par des troupes nombreuſes d'infanterie légere ? Je ſuppoſe que nous arrivions au Pont-Euxin ; eh ! que ſont tous les bois en comparaiſon de cette vaſte étendue ? pourrons-nous partir ſans vaiſſeaux ou demeurer ſans vivres ? Arrivés promptement, il faudra repartir promptement pour chercher notre ſubſiſtance. Ne vaut-il donc pas mieux combattre aujourd'hui bien repus que demain à jeun ? Soldats, les ſacrifices ſont favorables, les préſages heureux ; tout annonce que le ciel nous eſt propice : marchons avec confiance à l'ennemi. Il ne faut pas qu'après avoir vu toutes nos forces, il mange à ſon aiſe, & qu'il marque ſon camp où il lui plaira.

L'armée ayant paſſé le bois, Xénophon parcourt les rangs, & les anime par ces mots : Rappellez-vous, braves compagnons, toutes les journées où, avec l'aide des dieux, la victoire a couronné vos armes ; penſez au ſort réſervé à tout guerrier qui fuit devant l'ennemi : ſongez enfin que nous ſommes aux portes de la Grece. Suivez Hercule votre conducteur : exhortez-vous les uns les autres, en vous appellant par vos noms. Il vous ſera doux un jour que vos amis ſe rappellent le ſouvenir des propos valeureux qu'ils auront entendus de votre bouche, &

des actions courageuses qu'ils vous auront vu faire. ——

Animés par ces discours, les Grecs marchent fierement à l'ennemi, qui, ne pouvant soutenir leur choc, prit la fuite & se dissipa. Ils revinrent à leur camp après cette victoire, & ne furent plus embarrassés pour trouver leur subsistance. Ils attendoient le Lacédémonien Cléandre, qui arriva enfin avec deux galeres, mais sans nul bâtiment de transport. Au moment où il débarqua, l'armée étoit sortie du camp. Quelques soldats avoient été séparément à la maraude, & avoient pris beaucoup de menu bétail: craignant qu'il ne fût confisqué, ils s'adressent à ce même Déxippe qui s'étoit enfui de Trébizonde avec le navire à cinquante rames qu'on lui avoit confié: ils lui proposent de sauver leur butin, sous condition qu'il en gardera une partie, & leur rendra le reste. Déxippe écarte aussi-tôt d'autres soldats qui entouroient déja cette maraude, & qui crioient qu'il falloit la conduire au dépôt public. Puis il va trouver Cléandre, & se plaint qu'on veut lui ravir son bétail. Cléandre lui ordonne de lui amener un des coupables. Déxippe met la main sur un Grec, & le conduisoit à Cléandre. Agasias, qu'il rencontre sur son passage, lui enleve le soldat qui se trouvoit être de

ſa cohorte. Tous les Grecs qui étoient préſens commencent à jetter des pierres à Déxippe, & à l'appeller traître. Les matelots de Cléandre, ſaiſis de frayeur, coururent vers la mer; lui-même prit la fuite. Xénophon & les autres officiers généraux arrêtent les ſoldats, ils diſent à Cléandre que ce n'étoit rien, qu'une loi portée par toute l'armée avoit occaſionné ce tumulte. Mais Cléandre, excité par Déxippe, & piqué d'avoir témoigné lui-même de la crainte, répondit qu'il alloit mettre à la voile, qu'il feroit publier dans toutes les villes qu'on fermât les portes aux Grecs qui avoient ſuivi Cyrus, & qu'on les traitât en ennemis. Comme les Lacédémoniens avoient alors la plus grande autorité dans la Grece, ces menaces de Cléandre firent impreſſion ſur les Grecs qui le ſupplierent de ne pas les exécuter : mais il les aſſura qu'il ne s'en déſiſteroit qu'autant qu'on lui livreroit, & le premier qui avoit jetté des pierres, & celui qui avoit arraché à Déxippe le ſoldat arrêté. C'étoit Agaſias qu'il vouloit dire ; & Déxippe l'avoit accuſé parce qu'il le ſavoit intime ami de Xénophon. On crut que, dans l'embarras actuel, il falloit convoquer l'armée. Quelques-uns des officiers généraux s'inquiétoient peu de la colere de Cléandre ; mais les autres regardoient l'affaire comme ſérieuſe. Xénophon, qui étoit de ces

derniers, ſe leva & adreſſa ce diſcours aux ſoldats aſſemblés :

Diſcours de Xénophon qui conſeille d'aller fléchir Cléandre ; & celui d'Agaſias qui conſent à ſe livrer au même Cléandre.

Soldats, je n'eſtime pas qu'il ſoit peu important pour nous que Cléandre ſe retire dans les diſpoſitions qu'il annonce. Nous ſommes déja près des villes grecques, & les Lacédémoniens ſont les arbitres de toute la Grece. Un ſeul homme parmi eux a aſſez de crédit dans ces villes pour faire adopter ce qu'il propoſe. Cléandre nous fera donc fermer les portes de Byzance ; il défendra aux gouverneurs des autres places de nous y recevoir, nous repréſentant comme des guerriers ſans diſcipline, qui refuſent d'obéir aux Lacédémoniens. Le bruit en viendra aux oreilles d'Anaxibius qui commande leurs forces navales. Ainſi nous ne pourrons ni demeurer ni partir, vu la puiſſance actuelle de Lacédémone ſur terre & ſur mer. Il ne faut donc pas, par attachement pour un ou deux Grecs d'entre nous, empêcher tous les autres de revoir leur patrie. Il vaut mieux obéir aux Lacédémoniens, puiſque les villes où nous avons pris naiſſance leur obéiſſent. On m'a rapporté que Déxippe veut faire croire à Cléandre qu'Agaſias n'a rien fait que par mes ordres. Je conſens à décharger de l'accuſation toute l'armée, & Agaſias lui-même, s'il dit ſeulement que j'aie

eu la moindre part à ce qui s'eſt paſſé. Oui, ſi j'ai excité un ſeul Grec à jetter des pierres, ou à commettre quelque autre violence, je me condamne moi-même au dernier ſupplice, & je cours me préſenter pour ſubir la peine. J'ajoute que quiconque ſera accuſé par Agaſias, doit ſe remettre de même entre les mains & au jugement de Cléandre. C'eſt-là le moyen de faire ceſſer les ſujets de plainte qu'il a contre l'armée. Car il ſeroit bien fâcheux que, dans les circonſtances où nous ſommes, croyant trouver en Grece des éloges & des honneurs, nous fuſſions exclus des villes grecques, & privés des droits dont jouiſſent les derniers de nos compatriotes.

Alors Agaſias ſe levant : ſoldats, dit-il, j'en jure par tous les dieux & toutes les déeſſes, je n'ai reçu ni de Xénophon ni d'aucun autre le conſeil d'enlever à Déxippe un de vos compagnons ; mais je n'ai pu ſouffrir de voir un brave ſoldat entre les mains d'un homme que vous connoiſſez tous pour un traître. Je le lui ai arraché, je l'avoue. Il n'eſt pas beſoin qu'on me livre à Cléandre ; j'irai moi-même me remettre à lui, comme le propoſe Xénophon, pour qu'il me juge & qu'il m'inflige la peine dont il me croira digne. Que je ne ſois pas la cauſe d'une guerre avec les Lacédémoniens ; que chacun de

mes camarades puiſſe choiſir ſa retraite où il voudra. Nommez ſeulement des députés, envoyez-les avec moi à Cléandre, afin que parlant & agiſſant en mon nom, ils ſuppléent à ce que je pourrai omettre. ——

¶ L'armée lui ayant permis de ſe faire accompagner par qui il voudroit, il prit avec lui les principaux chefs. Ceux-ci, Agaſias, & le ſoldat enlevé à Déxippe, allerent donc trouver Cléandre. Les chefs parlerent les premiers :

Divers diſc. des députés de l'armée grecque à Cléandre, & réponſe de celui-ci.

L'armée nous a envoyés vers toi, Cléandre. Si tu te plains d'elle toute entiere, elle s'abandonne toute entiere à ta déciſion. S'il n'y a qu'un de nos Grecs, ou deux, ou un plus grand nombre qui te ſoient ſuſpects, ſon intention eſt qu'ils viennent eux-mêmes aux piés de ton tribunal. Eſt-ce quelqu'un de ceux ici préſens qui t'a offenſé ? Nous voilà, juge-nous. Eſt-ce quelque autre ? nomme-le. Quel qu'il ſoit, nous le ſoumettons à ta juſtice, ſi nous pouvons nous en faire obéir.

Auſſi-tôt Agaſias s'approchant ; c'eſt moi, dit-il à Cléandre, qui ai enlevé ce ſoldat à Déxippe qui l'emmenoit, & qui ai excité les Grecs à lui jetter des pierres. Je connoiſſois mon ſoldat pour un brave homme, & je ſavois com-

ment s'étoit comporté Déxippe, lorſqu'il fut choiſi par l'armée pour commander une galere que nous avions obtenue de Trébizonde. Je ſavois qu'au lieu de s'en ſervir à nous amener des bâtimens pour notre retour, comme il lui étoit ordonné, il s'étoit enfui, & avoit trahi les compagnons des périls auxquels il avoit échappé. Trébizonde a donc été privée de ſa galere, & il nous a fait paſſer pour des perfides. Il n'a pas tenu à ce traître que nous ſoyons tous péris : car il avoit entendu dire, ainſi que nous, qu'il nous étoit impoſſible de retourner en Grece par terre, & de traverſer les fleuves qui nous en ſéparoient. Tel eſt l'homme à qui j'ai arraché mon ſoldat. S'il eût été emmené par toi, Cléandre, ou par quelqu'un à qui tu en euſſes donné l'ordre, & non par un déſerteur de notre armée, ſans doute je ne me ſerois pas conduit comme j'ai fait. Sache au reſte qu'en me faiſant périr, tu ſacrifieras un brave homme à un lâche & à un ſcélérat.

Cléandre répondit qu'il ne prétendoit point juſtifier Déxippe, s'il étoit coupable de ce qu'on lui imputoit. Mais, dit-il aux députés, quelque criminel que fût Déxippe, je ne penſe pas qu'on pût uſer envers lui d'une telle violence. Vous auriez dû le juger, comme vous demandez à l'être aujourd'hui, & prononcer la peine due à ſes crimes. Retirez-vous maintenant & laiſſez-moi

Agafias. Vous reviendrez quand je vous ferai avertir, pour entendre fa fentence. Je ne me plains ni de l'armée, ni d'aucun autre Grec, puifque celui-ci convient d'avoir arraché le foldat des mains de Déxippe.

Le foldat prenant la parole, dit à Cléandre: Tu préfumes peut-être que je fuis coupable & qu'on a eu raifon de m'emmener : je n'ai pourtant frappé perfonne, je n'ai point jetté de pierres: j'ai dit feulement que le bétail devoit être au profit de l'armée ; qu'il avoit été décidé par une ordonnance que, fi l'on faifoit quelque butin en particulier, lorfque toutes les troupes feroient en marche, il feroit porté au dépôt public. Je réclamois donc l'exécution de la loi. Déxippe m'a faifi & m'entraînoit, pour que perfonne n'ofât parler, pour qu'il pût, contre l'ordonnance, laiffer le butin aux maraudeurs qui devoient lui en abandonner une partie. Puifque tu es le foldat en queftion, reprit Cléandre, demeure auffi, afin que l'on te juge.——

Cléandre dîna enfuite avec fon confeil. Xénophon convoqua l'armée & lui confeilla d'envoyer à Cléandre des députés pour lui demander la grace des deux Grecs qu'il avoit retenus. On arrêta qu'on députeroit vers lui les officiers généraux, les centurions, Dracontius de Sparte, &

d'autres qui furent jugés capables de le fléchir. On convint d'employer tous les moyens pour engager à rendre la liberté aux deux prisonniers. Xénophon porta la parole & dit:

Discours de Xénophon au même Cléandre pour qu'il pardonne à deux soldats grecs; & réponse de Cléandre.

Cléandre, tu as les coupables en ton pouvoir; l'armée a remis en ta disposition leur sort & même le sien. Elle te prie maintenant, elle te conjure de lui accorder la grace de deux hommes qui l'ont servie avec zèle par le passé, & ont essuyé pour elle mille fatigues. Si elle obtient de toi cette grace, elle te promet de la reconnoître: si tu daignes nous commander, & que les dieux nous soient propices, nous te montrerons que nos soldats sont bien disciplinés; qu'avec l'aide du ciel & la soumission à leur général, ils ne craignent aucun ennemi. Nous te supplions encore, lorsque tu auras pris le commandement, d'examiner quelle a été la conduite de tous nos Grecs, la nôtre, celle de Déxippe, & de traiter chacun selon qu'il le mérite.

Cléandre fut touché de ce discours. Par Castor & Pollux (1), dit-il, ma réponse ne se fera pas long-temps attendre. Je vous rends les deux Grecs; j'irai moi-même vous trouver, & je vous rame-

(1) Grec : *par les deux divinités;* c'est-à-dire, par Castor & Pollux. Ce serment étoit usité chez les Lacédémoniens, dont ces demi-dieux avoient habité la patrie.

nerai en Grece avec l'aide des immortels. Vos discours me prouvent le contraire de ce qu'on m'avoit dit de vous, que vous cherchiez à soulever votre armée contre la puissance de Lacédémone. ——

Cléandre ne crut pas devoir prendre le commandement qu'on lui avoit offert & qu'il avoit comme accepté : il mit à la voile pour retourner à Byzance dont il étoit gouverneur. L'armée grecque se mit en marche à travers la Bithynie. On arriva le sixieme jour à Chrysopolis, ville du territoire de Chalcédoine : on y demeura sept jours, & on vendit le butin qu'on avoit fait dans la route.



LIVRE VII.

PENDANT que l'armée étoit à Chryſopolis ; Pharnabaze, craignant qu'elle ne portât la guerre dans ſon gouvernement, envoya vers Anaxibius, commandant de la flotte Lacédémonienne, qui ſe trouvoit pour lors à Byzance. Il l'engage à faire ſortir ces troupes de l'Aſie, & lui promet de reconnoître ce ſervice en faiſant, pour lui plaire, tout ce qu'il exigera. Anaxibius fit venir à Byzance les officiers généraux & les centurions de l'armée grecque, & promit de donner la paie aux ſoldats s'ils traverſoient le détroit. Dans le même temps Seuthès envoie à Xénophon un de ſes officiers, nommé Médoſate, pour l'engager à faire enſorte que l'armée traverſe le Boſphore, & lui promet que, s'il s'y emploie avec zèle, il n'aura pas lieu de s'en repentir. Ce général répond que les Grecs vont certainement paſſer le détroit, qu'il eſt inutile que Seuthès faſſe des promeſſes pour l'obtenir ; que lui, Xénophon, quitteroit l'armée dès qu'elle auroit le pié en Europe ; qu'il s'adreſſât donc à ceux qui devoient reſter avec les troupes, & qui avoient du crédit ſur elles. Tous les Grecs paſſerent à Byzance, à la ſollicitation d'Anaxibius qui, au lieu de leur

donner la paie qu'il leur avoit promise, fit publier par un héraut qu'ils prissent leurs armes, leur bagage, & sortissent de la ville, comme s'il eût eu dessein de faire la revue de ces troupes & de les congédier. Les soldats affligés de n'avoir pas d'argent pour acheter des vivres pendant la route qui leur restoit à faire, ne se pressoient pas de charger les équipages. Presque toute l'armée étoit hors des murs, à l'exception de quelques Grecs qui restoient encore dans la ville. Etéonique se tenoit à la porte pour la fermer & mettre les verroux, dès que le dernier homme seroit passé. Anaxibius ayant assemblé, hors de Byzance, les officiers généraux & les centurions, leur dit de prendre des vivres dans les bourgs de Thrace; qu'ils y trouveroient beaucoup d'orge, de froment & d'autres provisions; qu'après s'être munis de vivres, ils marchassent vers la Quersonèse, où Cynisque leur donneroit la paie. Quelques soldats entendent ces mots; ils les rapportent à leurs camarades: & tous aussi-tôt se jettent sur leurs armes, courent de toutes leurs forces vers Byzance comme pour y rentrer. Etéonice, & ceux qui étoient avec lui, voyant l'infanterie accourir, ferment les portes & mettent les verroux. Les soldats tâchoient de les enfoncer, ils crioient que c'étoit commettre envers eux une injustice atroce de les mettre hors des remparts, à

à la merci de l'ennemi. Ils menaçoient de hacher les portes en morceaux ſi on ne les leur ouvroit de bonne grace. Les ſoldats qui n'étoient point ſortis viennent aux portes, coupent avec leurs haches les barres de derriere, ouvrent les battans, & l'armée ſe précipite dans la ville. Dès que Xénophon s'apperçut de ce qui arrivoit, il craignit que les Grecs ne s'abandonnaſſent au pillage, & que ce ne fût un malheur irréparable pour la ville, pour l'armée, pour lui-même. Il courut & entra dans la place avec la foule des ſoldats. Les citoyens, qui voient les troupes pénétrer par violence dans l'enceinte de leurs murs, fuient les places publiques : les uns ſe retirent dans leurs maiſons, les autres ſur des vaiſſeaux ; les habitans qui ſe trouvoient chez eux en ſortent avec terreur : tous ſe croyoient perdus, comme ſi la ville eût été priſe d'aſſaut.

Cependant les ſoldats apperçoivent Xénophon au milieu d'eux ; ils accourent en foule & lui crient : C'eſt actuellement, notre général, qu'il faut vous montrer un homme. Voilà une place, voilà des galeres, voilà des richeſſes, voilà des troupes nombreuſes à vos ordres. Vous pouvez maintenant nous faire autant de bien, ſi vous voulez, que nous pouvons vous obtenir de conſidération. J'approuve ce que vous venez de dire,

Divers diſcours des ſoldats Grecs à Xénophon, & de Xénophon aux ſoldats Grecs.

répondit Xénophon, & j'agirai en conséquence. Mais puisque tels sont vos desirs, rangez-vous au plutôt en bataille & posez ensuite vos armes à terre. Quand ils eurent exécuté cet ordre, & que la premiere chaleur fut un peu tombée, convoquant l'armée, il lui adresse ce discours propre à l'appaiser & à lui faire prendre un parti plus doux:

Soldats, votre indignation n'a rien qui m'étonne, non plus que l'opinion où vous êtes qu'on vous a cruellement trompés. Mais si cédant à un premier mouvement de fureur, nous nous vengeons sur les Lacédémoniens ici présens, & sur une ville innocente que nous mettrons au pillage, songez aux suites que peut avoir cette vengeance. Nous nous déclarerons les ennemis de Lacédémone & de ses alliés : or, pour juger dans quelle guerre nous nous engagerions, vous n'avez qu'à jetter les yeux sur les événemens encore récens, & les rappeller à votre mémoire. Lorsque les Athéniens commencerent la guerre contre Lacédémone & contre les villes de son parti, ils avoient quatre cents navires, soit en mer, soit dans leurs ports. Leurs finances étoient dans le meilleur état; ils tiroient un revenu annuel de mille talens, tant des provinces voisines que des pays éloignés qui leur étoient tributaires. Leur empire s'étendoit sur toutes les isles; il comprenoit nombre de villes, soit en Asie, soit en Eu-

rope : cette même Byzance où nous nous trouvons maintenant étoit ſous leurs loix. Cependant, vous le ſavez tous, ils ont ſuccombé. Mais quel ſeroit notre ſort, à préſent que les Lacédémoniens ſont ligués avec les Achéens, & même avec Athenes & ſes anciens alliés ; à préſent que nous avons pour ennemis Tiſſapherne, tous les Barbares habitans des côtes, & principalement le roi de Perſe, contre lequel nous avons marché avec le deſſein de lui enlever ſa couronne, & de lui arracher la vie s'il eût dépendu de nous ? Eſt-il quelqu'un aſſez extravagant pour croire que nous puiſſions triompher de tant de puiſſances réunies ? Au nom des immortels, ne nous conduiſons pas en furieux ; ne nous perdons pas honteuſement nous-mêmes, en faiſant la guerre à notre patrie, à nos amis, à nos parens. Les villes qui les renferment ſe déclareront contre nous ; & ne ſera-ce pas avec juſtice ? Quoi ! nous n'aurons voulu emporter de force aucune place des Barbares, quoique par-tout vainqueurs ; & la premiere ville grecque où nous ſerons entrés, nous l'aurons miſe au pillage ! Puiſſé-je être englouti dans les plus profondes abîmes (1), plutôt

(1) Le Grec dit, *J'aimerois mieux être dix mille orgyes ſous terre...* Orgye, meſure grecque. Nous diſons chez nous, en langage populaire, *je voudrois être dix mille piés ſous terre.*

que de vous voir commettre de pareils excès ! Vous êtes Grecs, je vous conseille de vous adresser aux chefs de la Grece pour tâcher d'obtenir par eux un traitement équitable. Mais si vous ne pouvez réussir, il ne faut pas, quelque injustice qu'on nous fasse, nous fermer à jamais les portes de notre patrie. Je suis d'avis d'envoyer sur le champ des députés à Anaxibius & de lui dire : Nous ne sommes pas rentrés dans la ville pour y commettre des violences, mais pour obtenir de vous quelques avantages s'il est possible ; sinon, pour montrer du moins que, si nous sortons de Byzance, c'est parce que nous savons obéir, & non parce que nous nous laissons abuser. ——

Les soldats Grecs, capables d'un parti violent, mais susceptibles de sentimens d'honneur, adoptent le parti proposé par Xénophon. On envoie des députés faire des représentations à Anaxibius. Pendant qu'ils étoient partis, Cyratade, Thébain, que le desir de commander une armée faisoit voyager, & qui alloit offrir ses services à toutes les villes, à toutes les nations qui avoient besoin d'un général, s'avance vers les soldats ; il leur dit qu'il les menera dans une partie de la Thrace, où il y avoit un butin abondant & précieux à faire, & leur promet de leur

fournir des vivres à discrétion jusqu'à ce qu'ils soient arrivés. Ils écoutoient ces discours quand on leur rapporta la réponse d'Anaxibius. Il leur faisoit dire qu'ils ne se repentiroient pas de leur avoir obéi, qu'il rendroit compte de leur soumission aux magistrats de Sparte, & qu'il leur feroit en son particulier tout le bien qui dépendroit de lui. Les Grecs prirent Cyratade pour général, & sortirent de l'enceinte de Byzance. Xénophon étoit déterminé à partir, il avoit embrassé ses soldats, & leur avoit fait ses adieux; il demanda la permission de rentrer dans Byzance à Cléandre, qui le lui permit, à condition qu'il mettroit aussi-tôt à la voile avec Anaxibius. Cyratade, qui s'étoit engagé à fournir l'armée de vivres, se trouva n'avoir pas même assez pour la nourrir un seul jour. Il fut donc obligé de se retirer & de renoncer au généralat. Les anciens officiers généraux, restés à l'armée, n'étoient pas d'accord entre eux. Le temps s'écouloit cependant : on manquoit de subsistance; & un assez grand nombre de soldats, ayant déja abandonné la troupe, s'étoient dispersés dans les villes voisines, où ils s'étoient embarqués comme ils avoient pu. Anaxibius, parti de Byzance sur un vaisseau avec Xénophon, rencontra à Cyzique Aristarque, qui venoit remplacer Cléandre, & qui lui annonça que Polus, désigné commandant

de la flotte à sa place, alloit arriver aussi. Anaxibius, que l'on voit, d'après ses actions, n'avoir d'autres principes que la passion & l'intérêt, ordonna à Aristarque de vendre comme esclaves tous les soldats de l'armée de Cyrus qui seroient restés dans Byzance, & qu'il y trouveroit encore. Car, au lieu de se prêter aux desirs d'Anaxibius, Cléandre, plus humain & plus juste, avoit pris soin des malades, & avoit contraint les habitans de les loger. Aristarque en vendit plus de quatre cents dès qu'il arriva.

Anaxibius mit à la voile pour Parium, & envoya à Pharnabaze pour lui rappeller leurs engagemens mutuels. Mais ce Satrape ayant appris qu'Aristarque, nouveau gouverneur de Byzance, étoit arrivé, & qu'un autre commandant de la flotte remplaçoit Anaxibius, n'eut pas beaucoup d'attentions pour lui. Il négocia directement avec Aristarque, relativement à l'armée qui avoit suivi Cyrus. Anaxibius envoya chercher Xénophon, lui ordonna de s'embarquer, d'aller joindre l'armée au plutôt, de l'assembler, d'y rappeller le plus qu'il pourroit de soldats dispersés, de marcher à Périnthe, & d'y faire monter des Grecs sur des vaisseaux pour passer en Asie. Xénophon traverse donc la Propontide & rejoint l'armée. Les soldats le revirent avec plaisir & le suivirent avec zèle, croyant qu'ils alloient quitter la Thrace

pour repaſſer en Aſie. Dès que Seuthès eut appris le retour de Xénophon, il lui envoya ſur les bords de la mer le même Médoſade dont nous avons parlé plus haut, & lui fit faire des promeſſes par leſquelles il eſpéroit le ſéduire. Xénophon répondit que ce qu'on lui demandoit étoit impoſſible; & Médoſade revint ſur ſes pas, chargé de cette réponſe. L'armée grecque arriva à Périnthe, & campa ſous les murs de cette ville. Néon ſe détacha du reſte des Grecs, & campa ſéparément à la tête d'environ huit cents hommes. Xénophon faiſoit diſpoſer des bâtimens pour tranſporter les troupes & les débarquer au plutôt en Aſie. Ariſtarque, nouveau gouverneur de Byzance, arrive avec deux galeres. Gagné par Pharnabaze, il défend aux matelots de tranſporter l'armée : il va au camp, & défend pareillement aux ſoldats de paſſer en Aſie. En vain Xénophon lui repréſente qu'il en a reçu l'ordre d'Anaxibius; Ariſtarque répond qu'Anaxibius n'eſt plus commandant de la flotte, que tout ce pays eſt de ſon gouvernement, & que, s'il trouve quelqu'un des Grecs en mer, il fera couler bas ſon navire. Xénophon, qui ne voyoit point que l'armée pût traverſer ſans danger la Propontide, Ariſtarque ayant des galeres pour l'en empêcher, & qui ne vouloit pas non plus qu'elle allât s'enfermer dans la Querſonèſe où elle auroit manqué de

tout, crut que le parti le plus sûr pour le général & pour les troupes, étoit de passer au service de Seuthès. Il prend avec lui Polycrate d'Athenes, centurion ; & ayant prié les officiers généraux, excepté Néon, de lui donner chacun un homme de confiance, il part de nuit pour le camp de Seuthès, qui étoit à soixante stades de celui des Grecs. Il demanda à parler au prince Thrace, qui ordonna qu'on le fît entrer avec deux hommes à son choix. Seuthès avoit avec lui ce Médosade qu'il envoyoit par-tout en députation.

Dialogue entre Xénophon & Médosade, en présence de Seuthès ; paroles du même, adressées à Seuthès, & réponse de celui-ci.

Xénophon prenant le premier la parole : Seuthès, dit-il, Médosade que voici est venu une premiere fois à Chalcédoine de ta part pour me prier de faire passer au plutôt notre armée en Europe, m'assurant, si je le faisois, de toute ta reconnoissance. Ce que je dis n'est-il pas vrai, Médosade ? Celui-ci en étant convenu ; lorsque je repassai, reprit-il, de Parium au camp, Médosade vint me trouver une seconde fois, avec promesse que, si je te menois nos troupes, tu me traiterois en frere & en ami, & que tu me donnerois les villes maritimes qui sont en ta puissance. Alors Xénophon demanda de nouveau à Médosade s'il disoit vrai. Ce Thrace en étant encore convenu : dis donc maintenant à ton prince,

reprit le général grec, la réponſe que tu reçus de moi à Chalcédoine. Tu me répondis d'abord, dit le miniſtre de Seuthès, que l'armée alloit paſſer à Byzance, qu'il étoit inutile de te rien payer à toi & à d'autres pour un objet qui étoit déja réſolu; tu ajoutas que tu quitterois l'armée après ton paſſage, comme tu as fait. Que t'ai-je dit, repliqua Xénophon, lorſque tu vins me trouver à Sélymbrie? — tu dis que je te propoſois une choſe impoſſible; que l'armée alloit s'embarquer à Périnthe pour retourner en Aſie. Maintenant, dit Xénophon à Seuthès, je me préſente devant toi, avec Pryniſque & Polycrate, l'un officier général & l'autre centurion. Tous les autres officiers généraux, excepté Néon de Lacédémone, ont envoyé chacun un homme de confiance: ces députés ſont à ta porte; fais-les entrer, Seuthès, pour rendre notre traité plus authentique. Toi, Polycrate, vas les trouver, ordonne-leur de ma part de quitter leurs armes, & reviens toi-même ſans épée. A ces mots le prince dit qu'il ne ſe défioit d'aucun Athénien; je ſais, ajouta-t-il, qu'ils me ſont unis par les liens du ſang (1), & je les regarde comme des amis bien affectionnés.

(1) Xénophon ne dit pas, & on ne ſait point d'ailleurs, quelle étoit la parenté de Seuthès avec les Athéniens.

Lorſque tout le monde fut entré, Xénophon demanda à Seuthès à quelle entrepriſe il vouloit employer les troupes grecques. Méſade, mon pere, répondit le prince Thrace, régnoit ſur les Mélandeptes, ſur les Thyniens & ſur les Tranipſes. Dépouillé de ſes états par une ſuite des troubles ſurvenus chez les Odryſiens, il mourut de maladie. Je reſtai orphelin, & je fus élevé à la cour de Médocus qui regne maintenant. Parvenu à l'adoleſcence, je ne pus ſouffrir de vivre éternellement à une table étrangere. Je m'approchai un jour de Médocus, & me jettant à ſes genoux, je le priai de me fournir le plus de troupes qu'il pourroit, pour que j'eſſayaſſe de me venger avec ſes armes, des ennemis de ma maiſon, & que je ne fuſſe plus réduit à manger un pain étranger. Il me donna des hommes & des chevaux que vous verrez quand le jour ſera venu. Je vis, à leur tête, du butin que je fis dans le pays qui appartenoit à mes peres. Si vous vous joignez à moi, je me flatte de le recouvrer ſans peine avec l'aide des dieux. C'eſt-là pourquoi j'implore votre ſecours. Dis-nous donc, prince, reprit Xénophon, ſi nous nous mettons à ton ſervice, quelle ſolde tu pourras donner aux ſoldats, aux centurions, aux officiers généraux, afin que ces Grecs en faſſent leur rapport à l'armée. Seuthès promit de donner à chaque ſoldat

un cyzicene (1), le double à un centurion, & le quadruple à un officier général. Il offrit autant de terre qu'en defireroient les Grecs, des attelages pour les cultiver, & une place maritime fortifiée. Mais, dit Xénophon, fi, malgré nos defirs, la crainte des Lacédémoniens nous empêche de te rendre les fervices que nous voudrions, recevras-tu dans tes états ceux de nos Grecs qui voudront s'y refugier? Qu'ils accourent, reprit Seuthès; je les y traiterai comme mes freres, je les ferai affeoir à ma table, & je partagerai avec eux les fruits de nos conquêtes. Quant à toi, Xénophon, je te donnerai ma fille; ou fi tu en as une, je la prendrai & l'époufe-rai (2) fuivant les loix de mon pays. Je t'abandonnerai, pour ton habitation, Byfanthe, qui eft une de mes plus belles places maritimes. ——

Après ce difcours, on fe préfenta de part & d'autre la main en figne d'amitié, & les Grecs fe retirerent. Xénophon affembla l'armée & parla ainfi :

---

(1) Un cyzicene. *Voyez* plus haut, p. 314.

(2) Le Grec dit, *je l'acheterai.* Les Grecs, avant que d'être civilifés, & certains peuples barbares, achetoient les femmes qu'ils vouloient époufer, par plufieurs années de fervices, par des préfens faits au pere, ou par une fomme d'argent.

Discours de Xénophon aux soldats grecs, pour leur proposer de se joindre à Seuthès.

Soldats, Ariſtarque a de grands vaiſſeaux, & il nous empêche de nous rendre par mer où nous voudrions, parce que nous craignons de nous embarquer ſur des bâtimens moins conſidérables. Il nous ordonne de marcher vers la Querſonèſe, & de nous y frayer une route les armes à la main à travers le Mont-Sacré. Si, vous ouvrant ce paſſage, vous pénétrez juſqu'à la Querſonèſe, il promet de ne plus faire vendre aucun de vous, comme il a fait à Byzance. Il aſſure que vous n'aurez plus de ſupercherie à craindre, qu'on vous paiera une ſolde, & qu'on ne vous laiſſera pas, comme aujourd'hui, manquer des choſes les plus néceſſaires. Telles ſont les offres d'Ariſtarque. Seuthès s'engage à vous bien traiter ſi vous allez le joindre. Voyez maintenant ſi vous voulez délibérer ſur cette alternative dans le moment même, ou lorſque nous ſerons en place pour trouver des vivres. Comme nous manquons d'argent pour acheter, & qu'on ne nous laiſſe rien prendre ici ſans payer, je penſe que nous devons retourner aux bourgs, où nous forcerons ſans peine les habitans de nous fournir notre ſubſiſtance, écouter alors ce qu'on exige de nous de part & d'autre, choiſir le parti que nous jugerons le plus avantageux. Quiconque penſe comme moi, ajouta Xénophon, qu'il lève la main. Tous les ſoldats la leverent. Nous allons décamper, dit alors ce

général ; chargez vos équipages, & quand vous en recevrez l'ordre, ſuivez le chef qui vous conduira. —

Il conduiſit donc l'armée qui marcha où il la menoit. Quand on eut fait environ trente ſtades, Seuthès vint au-devant des Grecs. On lui fit part de la réſolution de l'armée, & il la conduiſit lui-même à de gros bourgs pleins de proviſions de toute eſpece. Les ſoldats s'aſſemblerent, & Seuthès leur dit :

Grecs, je vous demande de porter les armes pour moi. Je vous promets que chaque ſoldat touchera pour ſa paie un cyzicene par mois, les centurions & les officiers généraux à proportion. Indépendamment de cette ſolde, je récompenſerai les plus braves ſelon leur mérite. Vous tirerez, comme maintenant, du pays votre ſubſiſtance : mais je m'approprierai ce qu'on prendra d'ailleurs, & avec la valeur de ce butin je vous fournirai votre paie. Mes troupes ſont propres à pourſuivre & à chercher dans ſes dernieres retraites l'ennemi qui fuira ; & avec vous je tâcherai de vaincre ceux qui oppoſeront de la réſiſtance. —

Promeſſes que Seuthès fait aux Grecs.

Les propoſitions de Seuthès furent acceptées ; & ce prince invita les officiers généraux & les

centurions à souper dans le bourg voisin qu'il occupoit. Un certain Héraclide, de Maronée, homme de confiance de Seuthès, avertit les convives que c'étoit l'usage que ceux qui étoient invités par le prince lui fissent des présens. Il s'adressa en particulier à Xénophon, & lui dit :

Discours d'Héraclide à Xénophon, & discours de celui-ci à Seuthès.

Tu es d'une des plus grandes villes de la Grece, & Seuthès a de toi la plus haute opinion. Tu voudrois, sans doute, à l'exemple de beaucoup d'autres Grecs, t'établir dans ce pays-ci, y posséder des villes & des domaines; il convient donc que tu fasses à Seuthès les présens les plus magnifiques. C'est pour ton intérêt que je te donne ce conseil ; car je sais que plus Seuthès aura reçu de toi, plus il se croira obligé de te rendre. Cet avis embarrassa Xénophon qui étoit revenu de Parium, n'ayant qu'un jeune esclave & l'argent qu'il lui falloit pour sa route. Plusieurs convives avoient fait leurs présens au prince ; il ne savoit trop comment s'en tirer. On l'avoit fait asseoir par honneur sur le siege le plus près de celui de Seuthès ; Héraclide ordonna à l'échanson de lui présenter la coupe. Alors ce général, qui se sentoit déja un peu échauffé par le vin, se leva avec plus d'assurance, & prenant la coupe :

Pour moi, dit-il, Seuthès, je me donne à toi-même ; je te donne tous mes compagnons. Tu

trouveras en eux des amis fideles, zélés pour ton fervice, & plus jaloux encore que moi de mériter tes bonnes graces. Tu les vois aujourd'hui attachés à ta perfonne : ils ne te demandent rien ; ils ne brûlent que d'effuyer pour toi des fatigues & de s'expofer à des dangers. Avec leur fecours & l'aide du ciel, tu rentreras dans le vafte empire qu'ont poffédé tes peres, & tu y ajouteras de nouvelles conquêtes. Tu compteras dans tes poffeffions une infinité de chevaux, d'efclaves, de belles femmes ; & ce ne feront plus des fruits du pillage, mais les préfens que viendront t'offrir tes nombreux fujets. ——

Seuthès accepta les offres & l'augure. Soutenu de l'armée grecque ce prince obtint tous les fuccès qu'il pouvoit defirer ; il rentra en poffeffion de tous les états poffédés par fes ancêtres, fe vit comblé de richeffes & un des plus puiffans princes de la Thrace. Mais fort mal confeillé par Héraclide, il paya d'ingratitude Xénophon & les Grecs qui l'avoient fi bien fervi ; il refufoit de payer aux Grecs la folde qui leur étoit due, & il chercha à perdre Xénophon dans l'efprit des foldats. Charmins & Polynice, députés par Thimbron, général de Lacédémone, annonçoient que les Lacédémoniens avoient réfolu de faire la guerre à Tiffapherne, que Thimbron avoit mis à la

voile pour cette expédition, qu'il avoit besoin de l'armée grecque, qu'il fourniroit aux troupes une paie considérable si elles vouloient servir sous ses ordres. Seuthès fait venir les deux Lacédémoniens, & ayant appris d'eux-mêmes qu'ils vont trouver l'armée, il leur dit qu'il la leur rend avec plaisir, qu'il veut être l'ami & l'allié de Lacédémone. Il les invite à s'attacher à lui par les liens de l'hospitalité, & les reçoit avec magnificence, sans prier au repas qu'il leur donne ni Xénophon, ni aucun des officiers généraux. Les soldats s'assemblent, & les deux Lacédémoniens leur disent que Sparte avoit résolu de faire la guerre à Tissapherne, à ce satrape dont ils avoient eux-mêmes à se plaindre ; que, s'ils vouloient joindre leurs forces à celles de Lacédémone, ils se vengeroient de leur ennemi, & recevroient pour solde, chaque soldat un darique par mois, chaque centurion le double, chaque officier général le quadruple. Quelques Grecs mal intentionnés pour Xénophon, l'accuserent vivement devant les deux Lacédémoniens. On lui reprochoit, entre autres choses, d'avoir engagé les Grecs à se mettre au service de Seuthès, de les avoir jettés dans des fatigues énormes, dont ils n'avoient tiré aucun avantage, que lui seul avoit recueilli le fruit de leurs travaux ; que Seuthès l'avoit enrichi en secret, & leur refusoit

la

la solde qui leur étoit due. Seuthès étoit présent; & curieux de savoir ce qui se passeroit, il se tenoit à portée d'entendre. Xénophon ayant laissé parler ceux qui vouloient l'accuser, se leva & prononça ce discours :

Discours de Xénophon aux soldats Grecs, pour se justifier & se plaindre.

Assurément, soldats, il n'est rien à quoi un homme ne doive s'attendre, puisque vous m'imputez à crime ce que je regarde comme la plus grande preuve de zèle que j'aie pu vous donner. J'étois déja en route pour m'en retourner dans ma patrie; je revins sur mes pas, non point, certes, pour partager votre prospérité, mais plutôt parce que j'avois appris que vous étiez dans la détresse, & que je voulois vous rendre encore quelque service s'il étoit possible. Quoique Seuthès, quand je fus de retour, m'envoyât courier sur courier, & me fît les plus belles promesses pour que je vous engageasse à le suivre; vous le savez vous-mêmes, loin de chercher à vous faire accepter les offres de ce prince, je vous menai droit au port d'où je croyois que nous passerions promptement en Asie; dessein qui me paroissoit être aussi avantageux pour vous que conforme à vos desirs. Aristarque vint avec des galeres & nous empêcha de traverser la Propontide : je vous convoquai aussi-tôt, comme il étoit juste, pour examiner le parti que nous avions à prendre.

Vous entendîtes les propositions d'Ariſtarque qui exigeoit que vous priſſiez votre route vers la Querſonèſe; vous entendîtes celles de Seuthès qui vous engageoit à vous mettre à ſon ſervice: vos opinions & vos ſuffrages ſe réunirent pour le prince Thrace. Dites-moi donc quel crime j'ai commis envers vous, de vous conduire où vous aviez tous réſolu d'aller? Si je m'intéreſſois pour Seuthès depuis qu'il a commencé à vous manquer de parole & à vous fruſtrer de votre ſolde, je mériterois vos reproches & votre haine: mais ſi, après avoir été le meilleur ami de ce prince, je me ſuis brouillé abſolument avec lui pour avoir préféré votre amitié à la ſienne, cette cauſe de notre rupture doit-elle vous animer contre moi? vous direz que cette rupture même n'eſt peut-être qu'apparente & un jeu pour couvrir le tort que je vous fais, ayant reçu de l'argent de Seuthès à votre préjudice. Mais, ſans doute, il eſt évident que, par des largeſſes ſecrettes, Seuthès n'a pas entendu perdre ce qu'il me donnoit, & être obligé en même temps de s'acquitter de ce qu'il vous devoit. Il m'aura, au contraire, donné une ſomme modique pour que je le diſpenſaſſe de vous en payer une plus conſidérable. Si telle eſt votre idée, vous pouvez nous fruſtrer l'un & l'autre du fruit de notre manœuvre; exigez du prince toute la ſolde qu'il vous a promiſe. Alors

certainement, si j'ai tiré quelque argent de lui, il se croira en droit de me le redemander, puisque je n'accomplirai pas la condition sous laquelle je l'aurai reçu. Mais, soldats, loin d'avoir touché ce qui vous appartenoit, j'en jure par tous les dieux, ce qui devoit me revenir en particulier, d'après les engagemens de Seuthès, ne m'est pas encore payé. Vous voyez devant vous ce prince, il m'écoute, il sait si je me parjure. Je vais plus loin, & ceci doit vous étonner davantage, je fais serment que je n'ai pas touché autant que les autres officiers généraux, ni même autant que quelques-uns des centurions. Et pourquoi me suis-je comporté ainsi ? je vais vous le dire. Je pensois que, plus je partagerois avec Seuthès son indigence, plus il me témoigneroit d'amitié lorsqu'il seroit à portée de m'en donner des preuves. Mais je le vois prospérer, & j'apprends enfin à le connoître. On me demandera si je ne rougis pas de m'être laissé jouer de la sorte. Oui, j'en rougirois si c'étoit un ennemi qui m'eût ainsi abusé : mais entre amis, il me paroît plus honteux de tromper que d'être trompé. Au reste, s'il est des précautions à prendre avec un ami, n'avez-vous pas pris avec Seuthès toutes celles que l'amitié peut permettre, en évitant de lui fournir aucun prétexte de vous refuser ce qu'il s'est engagé de vous donner ? Nous ne lui avons

fait tort en rien; lorſqu'il nous a appellés à quelque expédition, nous n'avons montré ni pareſſe, ni lâcheté. Vous me direz que nous devions prendre avec ce prince des ſûretés ſuffiſantes pour l'empêcher de vous tromper quand il l'auroit voulu. Ecoutez ce que je n'aurois jamais dit en ſa préſence, ſi je ne voyois votre injuſtice à mon égard & l'excès de votre ingratitude. Rappellez-vous quelle étoit votre ſituation embarraſſante, lorſque je vous menai à Seuthès. Ariſtarque ne vous avoit-il pas fermé les portes de Périnthe, ne vous empêchoit-il pas d'entrer dans la ville quand vous vous y préſentiez? ne campiez-vous pas hors des murs en plein air? le froid n'étoit-il pas rigoureux? ne vous falloit-il pas payer votre ſubſiſtance? les vivres, même à prix d'argent, étoient-ils abondans; & aviez-vous des fonds ſuffiſans pour en acheter? Nous étions contraints de reſter en Thrace, puiſqu'il y avoit en mer des navires qui nous empêchoient de traverſer la Propontide. Or, ſi nous y reſtions, nous nous trouvions en pays ennemi, ayant à combattre contre une cavalerie & une infanterie légere nombreuſe. Nous n'avions que de l'infanterie peſante; & en nous réuniſſant pour tomber ſur des bourgs, peut-être aurions-nous pu enlever quelques grains. Mais nos priſes auroient été bien peu de choſe, n'ayant pas de troupes capables

de pourfuivre les fuyards, de faire des prifonniers, d'arrêter des beftiaux : car lorfque je vous ai rejoints, je n'ai retrouvé dans votre camp ni cavalerie, ni infanterie légere. Suppofé donc que, voyant votre embarras extrême, je n'euffe point exigé de folde, & que je me fuffe contenté de vous donner pour allié un prince qui avoit à fes ordres l'efpece de troupes dont nous manquions, vous femble-t-il que j'aurois mal pourvu à vos intérêts ? Avec fon fecours, vous avez forcé les Thraces de fuir plus à la hâte. Delà vous avez trouvé plus de grains dans les bourgs; on a fait des efclaves & on a pris des beftiaux dont vous avez eu votre part (1). Vous n'avez plus rencontré ces ennemis qui nous harceloient avec audace, qui nous empêchoient de difperfer nos forces, & de nous répandre dans les campagnes pour y faire de plus amples provifions. Si Seuthès, qui vous a valu cette fécurité, n'a pas accompagné d'une folde confidérable l'avantage qu'il vous procuroit, eft-ce donc un malheur fi affreux, & qui mérite que vous me mettiez en pieces ? Comment vous retirez-vous aujourd'hui ? n'avez-vous point paffé l'hiver dans l'abondance, recevant

(1) Ceci paroît contraire au traité dont il eft parlé plus haut, felon lequel Seuthès devoit vendre le butin, & du prix de cette vente payer la folde aux Grecs.

toujours quelque argent de Seuthès & vivant aux dépens de l'ennemi, sans qu'aucun d'entre vous ait été tué ou fait prisonnier? La gloire que vous avez acquise contre les Barbares d'Asie ne vous reste-t-elle pas toute entiere, & n'y avez-vous pas ajouté celle d'avoir vaincu les Thraces en Europe? Oui, j'ose dire que vous devez rendre graces aux dieux comme d'une faveur insigne, de ces prétendus malheurs qui vous soulevent & vous irritent contre votre chef. Voilà quelle est votre position actuelle. Considérez maintenant la mienne, je vous en conjure. Lorsque je me disposai à partir pour Athenes, je me retirois chargé de vos bénédictions & de vos louanges, honoré de l'estime des Grecs à cause de vous, & de la confiance des Lacédémoniens, qui m'ont envoyé vers vous pour vous conduire. Aujourd'hui vous m'avez rendu suspect à ces mêmes Lacédémoniens, vous m'avez brouillé avec Seuthès, dans les états duquel j'espérois que mes services & les vôtres me feroient trouver une retraite honorable pour moi & pour les enfans que je pourrois avoir. Vous, cependant, qui m'avez fait tant d'ennemis, & des ennemis puissans, vous que je ne cesse encore de servir avec tout le zèle dont je suis capable; comment êtes-vous disposés à mon égard, à l'égard d'un homme qui s'est livré entre vos mains sans chercher à

vous échapper par la fuite ? Si vous exécutez vos menaces, ſachez que vous ſacrifierez un de vos chefs, qui, ſans examiner ſi c'étoit ſon devoir ou celui d'un autre, a ſouvent veillé pour votre ſalut, a partagé tous vos travaux & tous vos périls; qui, par la faveur des dieux, a érigé avec vous nombre de trophées contre les Barbares, & qui ne vous a réſiſté de toutes ſes forces que pour vous empêcher de vous faire un ennemi du moindre des Grecs. Auſſi, ſoldats, vous pouvez maintenant aller où vous voudrez, par terre & par mer, ſans appréhender les reproches. C'eſt lorſqu'il ſe préſente une occaſion favorable de vous enrichir, & de repaſſer dans un pays où vos deſirs vous portent depuis longtemps; c'eſt lorſque les peuples les plus puiſſans implorent votre ſecours & vous promettent une ſolde; c'eſt lorſque les Lacédémoniens, qui ſont aujourd'hui les arbitres de la Grece, viennent vous chercher pour ſe mettre à votre tête : c'eſt le moment que vous croyez devoir ſaiſir pour vous délivrer au plutôt de moi. Ce n'étoit pas ainſi que vous me traitiez lorſque nous étions dans l'embarras & dans la détreſſe; ô vous qui vous reſſouvenez ſi bien des promeſſes qu'on vous a faites, vous m'appelliez alors votre pere; vous juriez de n'oublier jamais le nom de Xénophon, de votre bienfaiteur! Sachez, au reſte, que ces

Lacédémoniens qui viennent vous propofer de les fuivre, ne font pas fi injuftes, & que, fans doute, ils n'auront pas une meilleure opinion de vous en voyant de quelle maniere vous en ufez avec moi. ——

Tout le monde rendit juftice à Xénophon. Ce fut inutilement que Seuthès lui fit propofer de refter à fon fervice avec mille foldats Grecs, qu'il s'engagea à lui donner les places maritimes & tout ce qu'il lui avoit promis, il refta à la tête de l'armée jufqu'à ce que d'autres en euffent pris le commandement. Les troupes cantonnerent dans les bourgs où ils pouvoient amaffer le plus de vivres pour marcher delà vers la Propontide. Ces bourgs avoient été donnés par Seuthès à Médofade : ce Thrace fupportant avec peine de voir les Grecs confommer tout ce qu'ils trouvoient dans fa nouvelle poffeffion, prend avec lui environ cinquante chevaux, & l'homme le plus confidérable parmi les Odryfiens, peuple qui avoit paffé fous la domination de Seuthès; & va trouver Xénophon qui fe préfente à lui avec une efcorte.

Difcours de Médofade, de Xénophon & d'un Odryfien.

Prenant le premier la parole : Xénophon, dit-il, tes Grecs ont grand tort de faccager ainfi nos bourgs. Je viens de la part de Seuthès, & cet

Odryſien de la part de Médocus, roi de la Thrace ſupérieure, vous annoncer que vous ayez à évacuer le pays. Si vous continuez à le ravager, nous ne regarderons pas tranquillement de pareils excès, mais nous vous repouſſerons comme des ennemis.

Xénophon répondit en ces termes au diſcours du Thrace : Médoſade, je ne daignerois pas même répondre à tes diſcours, mais je ſuis bien aiſe d'apprendre à ce jeune Odryſien qui vous êtes & quels ſont les Grecs. Avant d'être vos alliés, nous traverſions ce pays comme nous voulions ; nous y portions la flamme & le ravage par-tout où il nous plaiſoit. Lorſque ton prince te députa toi-même à notre camp, tu étois trop heureux de te loger au milieu de nous, & de n'y avoir aucun ennemi à craindre. Toi & tes guerriers, vous n'oſiez entrer dans cette province ; ou ſi vous y pénétriez quelquefois, vous y reſtiez en plein air, ayant vos chevaux tout bridés, comme dans un pays où vous n'étiez pas les plus forts. A préſent que notre alliance vous en a rendus les maîtres, vous prétendez nous chaſſer d'une contrée que vous n'avez conquiſe qu'avec notre ſecours, que vous tenez de notre pure libéralité, & dont vous ſavez vous-mêmes que les ennemis n'auroient pu nous faire ſortir. Loin de nous renvoyer en nous comblant de

bienfaits & de préſens, vous nous empêcheriez même, ſi vous pouviez, de camper un ſeul jour parmi nos conquêtes. Quoi! Médoſade, tu viens te plaindre, tu viens faire des menaces, & tu ne crains pas les dieux, & tu ne rougis pas devant ce jeune Odryſien, qui te voit maintenant toi & ton prince dans la proſpérité; vous qui, avant notre alliance, comme tu l'avoues toi-même, ne viviez que de brigandages! Mais pourquoi vous adreſſer à Xénophon, qui n'a plus ici de commandement? que ne vous adreſſez-vous aux Lacédémoniens, à qui vous venez de livrer l'armée ſans demander l'avis de leur général, ames ſenſibles & reconnoiſſantes! Oui, vous m'avez envié l'avantage de gagner, en leur remettant cette armée, leurs bonnes graces que j'ai perdues en vous l'amenant.

Dès que l'Odryſien eut entendu cette réponſe, il dit à Médoſade: Ce diſcours me confond, & je ne ſais où me cacher de honte. Si j'avois été inſtruit auparavant de ce qui s'eſt paſſé, je ne t'aurois jamais accompagné ici: je me retire au plus vîte. Médocus, mon roi, ne m'approuveroit pas d'avoir voulu chaſſer nos bienfaiteurs. —

Ayant proféré ces mots, il remonta à cheval & ſe retira. Médoſade reſta; & après une longue diſcuſſion, où Charmin & Polynice furent ap-

pellés, il fut décidé qu'on députeroit à Seuthès Xénophon avec quelques-uns des principaux Grecs, pour lui demander la folde de l'armée. Xénophon porta la parole, & adressa au prince Thrace ce discours plein de force & de noblesse.

Discours de Xénophon à Seuthès, pour se plaindre de son manque de foi.

Je ne viens pas, Seuthès, te demander des graces, mais te faire sentir, si je le puis, que je n'ai point mérité ta haine en réclamant pour nos soldats l'effet d'une promesse volontaire. J'ai toujours cru qu'il n'étoit pas moins de ton intérêt que du leur, qu'ils fussent payés. Je considere d'abord qu'après les dieux tu as l'obligation à nos Grecs de régner sur une vaste étendue de pays & sur un peuple immense, de te voir placé dans un rang illustre où aucune de tes actions honnêtes ou honteuses ne peut rester ignorée. Il me semble qu'il importe à un aussi grand prince de ne point passer pour oublier les services qu'on lui rend, qu'il lui importe encore d'être loué par la bouche de six cents hommes qui l'ont obligé, & sur-tout de ne point s'annoncer pour trahir sa parole. La parole des parjures est décriée, sans effet & sans pouvoir : celle des hommes qui font profession d'être fideles à leurs engagemens, n'a pas moins de vertu que la force des armes : soit qu'ils veuillent récompenser ou punir, leurs simples promesses équivalent à des graces,

& leurs ſimples menaces à des châtimens. Je te le demande, Seuthès, que nous avois-tu donné avant que nous fiſſions alliance avec toi ? rien, ſans doute. Mais la confiance qu'on avoit en ta ſincérité, a engagé toute une armée à joindre ſes armes aux tiennes pour te reconquérir un royaume d'un prix bien ſupérieur aux cinquante talens que nos Grecs te redemandent comme leur étant dus. C'eſt donc pour une telle ſomme que tu proſtitues la foi même qui t'a valu une couronne. Rappelle-toi encore quel prix tu mettois aux conquêtes que tu viens d'ajouter aux états de tes peres. Je ſuis ſûr que tu deſirois beaucoup plus de réuſſir dans tes grandes entrepriſes, que de poſſéder le centuple de l'argent que tu nous refuſes. Sans doute il ſeroit plus fâcheux de retomber de la richeſſe dans la pauvreté, que de n'être jamais ſorti de l'indigence; il ſeroit plus humiliant de redevenir particulier en deſcendant du trône, que de n'y être jamais monté : je ſuis perſuadé même que ce ſeroit pour toi un plus grand malheur & une plus grande honte d'être dépouillé de ce que tu viens d'acquérir, que de ne l'avoir jamais acquis. Or, tu ſais que ce n'eſt point par inclination que tes nouveaux ſujets t'obéiſſent, mais par contrainte; & tu ne doutes pas qu'ils ne fiſſent des efforts pour ſecouer le joug de ton empire, ſi la terreur de tes armes ne les contenoit dans le

devoir. Je te le demande donc, comment crois-tu leur inſpirer cette terreur & les attacher fortement à ta perſonne ? Eſt-ce en leur faiſant préſumer que nous ſommes déja nous-mêmes mieux intentionnés pour les peuples que pour le prince, & que d'autres ne voudront plus déſormais ſe joindre à Seuthès, dont notre exemple fera craindre l'ingratitude & l'infidélité ? N'eſt-ce pas plutôt en leur faiſant voir nos troupes diſpoſées à reſter ſous tes ordres ſi tu les retiens, à revenir promptement ſi tu les rappelles, & ceux qui nous entendront parler de toi avec éloges, prêts à ſe ranger ſous tes drapeaux & à ſeconder tes deſſeins ? Comme ce n'eſt pas faute d'hommes à t'oppoſer que les Thraces ont ſubi le joug, mais parce qu'ils manquoient de chefs, ils pourroient s'en choiſir parmi ces Grecs qui croient avoir à ſe plaindre de toi ; ils pourroient mettre à leur tête les Lacédémoniens même, plus puiſſans que le reſte de la Grece : & ceux-ci qui ont beſoin de notre armée ſe prêteront aux deſſeins du ſoldat s'il s'engage à les ſuivre avec plus d'ardeur, lorſqu'ils t'auront fait payer la ſomme qu'on réclame. Oui, aſſurément, & ce n'eſt pas une choſe douteuſe, les Thraces nouvellement aſſujettis marcheroient plus volontiers contre toi qu'avec toi. Tes victoires ne feroient qu'appeſantir leurs chaînes ; ta défaite leur rendroit la liberté. S'il

faut aussi considérer le bien de ta nouvelle conquête, songe que la contrée sera plus ménagée, si nos soldats, payés de ce qu'ils prétendent, en sortent pacifiquement, que s'ils y restent comme en pays ennemi, & si, pour les en chasser, il te faut lever une armée plus nombreuse que la nôtre qui aura également besoin de subsistance? Quant à l'argent, ne dépenseras-tu pas moins en nous payant sur le champ la somme qui nous est due, qu'en la retenant, & en soudoyant, pour nous la disputer, un plus grand nombre de troupes? Héraclide, à ce qu'il m'a dit lui-même, trouve la somme exorbitante. Il t'est néanmoins plus facile aujourd'hui de la payer, qu'il ne te l'eût été, avant notre alliance, d'en trouver la dixieme partie. Ce n'est point par la somme en elle-même qu'on doit juger si elle est modique ou considérable; mais par les facultés du créancier qui s'acquitte, & par les forces du débiteur qui répete. Or, tu as actuellement plus de revenus que tu n'avois auparavant de fonds. J'ai voulu, Seuthès, te donner, comme à un ami, ces avertissemens salutaires, pour que tu te montres digne des faveurs que les dieux t'ont accordées, & que tu ne me perdes pas moi-même dans l'esprit du soldat. Car, vu les dispositions où est maintenant l'armée, sois certain qu'il me feroit aussi impossible de me venger d'un

ennemi, si je le voulois, que de te rendre des services si j'en avois le desir. Cependant je prends à témoins, & les immortels à qui rien n'est caché, & toi-même, Seuthès, que je n'ai rien touché de ce qui appartient aux Grecs, & que, loin de t'avoir pressé de m'enrichir à leurs dépens, je n'ai pas même réclamé ce que tu m'avois promis. Je jure de plus que, si tu m'avois offert de remplir tes engagemens envers moi, je n'aurois rien accepté à moins que les soldats en même temps n'eussent dû être pleinement satisfaits. J'aurois regardé comme une infamie de stipuler à part mes intérêts, & de trahir ceux d'une armée où je jouis de quelque considération. Qu'un Héraclide fasse peu de cas de tout le reste, qu'il pense qu'on doit tout sacrifier à l'avantage d'accumuler des trésors; moi, Seuthès, j'estime que, principalement pour un monarque, la plus brillante, la plus précieuse richesse, c'est la vertu, la bonne-foi & la générosité. Qui les possede est riche, parce qu'il est entouré d'amis & d'hommes qui aspirent à son amitié. Est-il heureux, tout le monde applaudit à ses succès; dans ses infortunes, chacun s'empresse de le secourir. Si mes paroles & mes actions ne peuvent t'en convaincre, Seuthès, tu peux t'en assurer par les propos du soldat. Tu étois présent & tu as entendu toi-même ce que disoient les censeurs injustes de ma

conduite. On m'accufoit devant les Lacédémoniens de t'être plus attaché qu'à ce peuple ; l'armée me reprochoit d'être plus zélé pour ta profpérité que pour fes intérêts ; on alloit même jufqu'à m'imputer d'avoir reçu de toi des gratifications. Mais cette derniere imputation fur-tout, l'aurois-je effuyée fi l'on m'eût foupçonné de mauvaife volonté pour toi, & non plutôt de trop de zèle ? Lorfqu'on reçoit des bienfaits de quelqu'un, il eft naturel de lui témoigner de l'attachement & de chercher à lui être utile. Toi, Seuthès, avant que je t'euffe rendu des fervices, tu me faifois le plus gracieux accueil : que de careffes de ta part ! que de préfens d'amitié ! que de promeffes fans fin ! mais depuis que tu as réuffi dans tes projets, & que tu as acquis la plus grande puiffance que j'aie pu te procurer, tu ne rougis pas de me voir privé, à caufe de toi, de tout crédit dans l'armée. Je ne doute point cependant que tu ne finiffes par la fatisfaire. Le temps défillera tes yeux ; tu ne pourras fupporter les plaintes & les murmures de guerriers qui t'ont prodigué leur fang avec fi peu de réferve. Lorfque tu prendras ce parti, la grace que je te demande c'eft de fonger auffi à moi, & de me remettre dans l'efprit des foldats tel que j'y étois avant que de fervir fous tes drapeaux. —

Seuthès,

Seuthès, touché & pénétré de ce discours, maudit hautement celui qui étoit cause que la solde des Grecs ne leur étoit pas payée depuis long-temps; il promit de s'acquitter au plutôt, & s'acquitta en effet dès le lendemain. Il fit encore de nouvelles propositions à Xénophon, qui les refusa en lui disant que tout arrangement particulier étoit devenu impossible. Le bruit s'étoit répandu dans le camp des Grecs, que Xénophon n'avoit été trouver Seuthès que pour rester à sa cour & y jouir des récompenses qu'on lui avoit promises. Lorsqu'on le vit revenir, ce fut une joie universelle, & on courut en foule au-devant de lui. Il se préparoit à partir sur le champ pour retourner dans sa patrie; ceux qui lui étoient le plus attachés vinrent le trouver pour le conjurer de ne point abandonner l'armée, & d'en remettre lui-même le commandement à Thimbron. Xénophon se rendit à leurs desirs. On s'embarqua & l'on passa à Lampsaque. De-là, marchant à travers les ruines de Troie, & parcourant divers pays, on parvint à Pergame, ville de Mysie, où l'on s'arrêta pour attendre Thimbron. Etant à Pergame les troupes firent une excursion; on fit une capture considérable qui enrichit sur-tout le général: car les Lacédémoniens, les officiers généraux, les centurions & les soldats convinrent de lui donner ce qu'il y avoit de plus pré-

cieux dans le butin. Thimbron arriva, prit le commandement de l'armée, l'incorpora dans les autres troupes qu'il amenoit, & fit la guerre à Tiſſapherne & à Pharnabaze.

Xénophon nous a donné le portrait des principaux capitaines de la retraite fameuſe dont il nous a laiſſé l'hiſtoire; nous allons tracer le ſien en peu de mots, & recueillir quelques traits épars que nous offrent ſes récits même. Ses diſcours & ſes actions montrent en lui un homme ſage, mais plein d'activité, qui n'abandonne rien au haſard, qui délibere mûrement avant que d'agir; mais qui agit vivement dès qu'il a pris ſon parti, ſans qu'aucun obſtacle ni aucun péril ne l'arrêtent. Doux par caractere, ainſi que ſon ſtyle l'annonce, on le voit dans l'occaſion traiter avec une ſorte de dureté le ſoldat, mais c'eſt toujours pour ſon avantage. Exact obſervateur de la diſcipline, il ne permet jamais qu'on s'en écarte; il veut qu'on ſuive des regles, même lorſqu'on pille & qu'on ravage. Poſſédant au ſuprême degré l'art d'animer les troupes, il leur inſpire ce noble enthouſiaſme qui les rend capables de tout vaincre, & de marcher avec aſſurance, ſans examiner le nombre des ennemis ni la difficulté des lieux. Tout guerrier, ſous ſes ordres, eſt rempli de ſentimens d'honneur, & craint de rien faire qui les démente: l'honneur eſt le principal reſſort que ce

général emploie pour exciter ses foldats ou les appaifer à fon gré. Au refte, ils ne fe ménagent pas parce qu'ils favent qu'on les ménage. Xénophon ne prodigue point leur vie. Dans une circonftance, il fe fâche contre un des officiers généraux qui étoit caufe qu'on avoit perdu deux hommes. *Il vient de périr*, lui dit-il avec douleur, *deux braves Grecs, dont nous n'avons pu enlever les corps, pour leur donner la fépulture.* Quoique févere, il étoit chéri, parce que, oubliant fon intérêt propre, il ne paraiffoit s'occuper que de celui de fon armée. Il ne fe contentoit pas d'exhorter au travail, il travailloit lui-même. *C'eft maintenant, mes amis*, difoit-il à fes foldats qui graviffoient contre un mont efcarpé; *c'eft maintenant que vous combattez pour revoir la Grece, vos femmes & vos enfans. Encore quelques momens de fatigue; le refte de votre route vous n'aurez plus de combats à livrer. Tu en parles à ton aife*, lui dit un foldat infolent; *un cheval te porte, & moi je porte un bouclier dont je fuis très-fatigué.* A ces mots, Xénophon fe jette à bas de fon cheval, chaffe cet homme du rang, prend fon bouclier, & monte le plus vîte qu'il lui étoit poffible, malgré fa cuiraffe qui l'étouffoit en marchant. Les autres foldats accablant d'injures leur compagnon, & le frappant même, l'obligent de reprendre fon bouclier & fon rang. Xénophon remonta fur fon cheval, & s'en fervit

tant que le chemin fut praticable : il le laiſſa quand il y fut obligé, & conduiſit ſes troupes en courant à leur tête. Les Grecs eurent bientôt atteint le ſommet de la montagne. Voici un autre trait par où je finis. Xénophon & les ſiens, comme on le voit dans le ſeptième livre, s'étoient mis au ſervice de Seuthès, prince de Thrace ; il falloit arriver promptement à un poſte déſigné : Xénophon mit pié en terre. *Pourquoi deſcendre de cheval*, lui dit Seuthès, *puiſqu'il faut faire diligence. Je ſais*, lui répondit Xénophon, *que ce n'eſt pas de moi ſeul que tu as beſoin là bas ; & ces ſoldats courront plus vîte quand ils me verront à pié à leur tête.*



HARANGUES

TIRÉES DE LA CYROPÉDIE, OU HISTOIRE DE CYRUS.

LIVRE PREMIER.

XÉNOPHON, après quelques réflexions générales sur la maniere de gouverner les hommes, parle de Cyrus dont il entreprend d'écrire l'histoire. Astyage, roi des Mèdes, avoit deux enfans, un fils nommé Cyaxare, & une fille appellée Mandane, qu'il donna en mariage à Cambyse, roi des Perses. De cette union naquit Cyrus. Son éducation, jusqu'à l'âge de douze ans, fut la même que celle des autres enfans Perses, dure, austere, propre à former le corps à la fatigue & l'ame à la vertu. L'historien entre dans tous les détails de cette éducation. Astyage ayant desiré de voir son petit-fils, Mandane le mène à la cour de Médie, où il demeure plusieurs années, donnant déja des preuves de la vivacité de son esprit, de la bonté de son cœur, de la fermeté de son courage. Cambyse le rappelle auprès de lui : de

retour en Perse, il reprend ses premiers exercices; & passe par les différentes classes dans lesquelles les Perses étoient élevés en commun. Il avoit atteint un âge mûr lorsque Astyage mourut.

A peine Cyaxare, fils d'Astyage, est monté sur le trône, qu'il apprend que le roi d'Assyrie se prépare à envahir la Médie. Les Assyriens s'étoient déja mesurés plusieurs fois contre les Mèdes, sans pouvoir les vaincre : ils avoient ravagé les frontieres de la Médie à plusieurs reprises. Ils y firent une excursion, lorsque Cyrus étoit à la cour d'Astyage, son aïeul maternel. Le jeune prince, faisant alors le premier usage de ses armes, avoit combattu avec intrépidité, & avoit repoussé les ennemis à la tête d'un escadron de cavalerie. Le roi d'Assyrie, après avoir subjugué plusieurs nations voisines, entreprit d'attaquer, plus vivement qu'il n'avoit fait encore, les Mèdes qu'il regardoit comme les peuples les plus redoutables, comme les plus en état de traverser ses projets. Il rassembla donc toutes ses forces, & les augmenta de celles de plusieurs princes puissans, entre autres de Crésus, roi de Lydie. Informé de ses desseins & de ses préparatifs, Cyaxare ne restoit pas tranquille & se disposoit à se bien défendre. Il se hâta de donner avis du danger qui le menaçoit, aux Perses & à leur roi Cambyse, son beau-frere. Les envoyés avoient

ordre de voir Cyrus, & de le prier, si les Perses donnoient des troupes aux Mèdes, d'en solliciter le commandement. Ils obtinrent leurs demandes; & Cyrus fut nommé pour commander les troupes qui devoient aller secourir les Mèdes. On lui permit de choisir mille homotimes. On appelloit *homotimes*, ou *égaux en dignité*, tous les Perses nobles qui avoient été élevés avec les fils même du monarque, dans les écoles publiques. C'étoit dans le corps des homotimes qu'on choisissoit les magistrats, & les principaux officiers des troupes. On permit à chacun des mille homotimes de choisir parmi le peuple, dix soldats légerement armés, dix frondeurs & dix archers. Dès que Cyrus eut été nommé général, son premier soin fut de se rendre les dieux favorables par un sacrifice. Ensuite ayant choisi & assemblé ses mille homotimes, il leur adressa ce discours :

Discours de Cyrus aux homotimes.

Mes amis, ce n'est point d'aujourd'hui que je connois ce que vous valez : je vous ai choisis parce que je vous ai toujours vus depuis votre enfance, aussi constans à observer ce qui est regardé chez nous comme honnête, que fideles à vous abstenir de ce qui ne l'est pas. Il faut vous apprendre par quel motif j'ai accepté le commandement, & pourquoi je vous assemble ici. Je sais que nos ancêtres ne nous étoient inférieurs

en rien, & qu'ils se sont exercés dans tous les genres de vertu. Mais je ne vois ni ce qu'ils y ont gagné pour eux-mêmes, ni quel bien en a résulté pour l'état. Il me semble néanmoins qu'on ne pratique la vertu qu'afin d'éprouver un meilleur sort que ceux qui la négligent. Par exemple, celui qui se prive d'un plaisir actuel, ne prétend pas renoncer absolument au plaisir; c'est au contraire par cette privation même qu'il se prépare pour un autre temps de plus vives jouissances. Celui qui étudie l'éloquence, qui veut se distinguer par le talent de la parole, n'a point pour but de haranguer sans relâche; mais il espère qu'en acquérant le don de la persuasion, il en retirera de grands avantages pour lui-même & pour les autres. Il en est de même de celui qui se dévoue au métier des armes. Ce n'est pas pour combattre sans cesse qu'il se livre à des exercices pénibles; mais il se flatte qu'en se rendant guerrier habile, il partagera avec sa patrie la gloire, les honneurs & la prospérité qui seront le fruit de ses talens militaires. Si parmi ces hommes il s'en trouvoit quelqu'un qui, après un long travail, se fût laissé prévenir par la vieillesse, sans avoir su tirer aucun profit de ses peines, je le comparerois à un laboureur qui, après avoir semé & planté avec le plus grand soin, négligeroit, quand la saison seroit venue, de recueillir

ſes grains & ſes fruits, & les laiſſeroit tomber à terre. Je le comparerois à un athlete qui, après s'être formé à tous les exercices, & s'être mis en état de mériter le prix, finiroit par ne point même entrer dans la lice. On pourroit, ſans doute, & à juſte titre, accuſer de folie ce laboureur & cet athlete. Ne ſouffrons pas, braves compagnons, que pareille choſe nous arrive. Bien pénétrés de cette idée que, dès notre plus tendre jeuneſſe nous ſommes exercés à la vertu & au courage, marchons aux ennemis avec aſſurance. Je ſais, pour les avoir vus de près, que ce ne ſont point des adverſaires dignes de nous. Il ne ſuffit pas, pour être bon guerrier, de ſavoir manier un cheval, tirer de l'arc ou lancer le javelot, ſi l'on ne ſait encore, dans l'occaſion, ſupporter la fatigue ou vaincre le ſommeil. Ce n'eſt pas tout : il eſt certains principes ſuivant leſquels on doit ſe conduire, ſoit avec les alliés, ſoit avec les ennemis; & ſi on n'eſt pas inſtruit de ces principes, on ignore ce qu'il y a de plus important. Aucune de ces parties, braves compagnons, ne vous eſt étrangere; vous êtes habiles dans toutes. Vous êtes accoutumés à uſer de la nuit comme du jour: pour vous le travail eſt la route qui mène au plaiſir : la faim vous tient lieu d'aſſaiſonnement: comme le lion, vous n'avez beſoin que d'eau pour vous déſaltérer. Vous portez en vous-mêmes le

motif le plus noble & qui agit le plus puiſſamment ſur le guerrier, l'amour de la louange. Car il n'eſt rien à quoi vous ſoyez auſſi ſenſibles; précieuſe ſenſibilité qui fait ſoutenir gaiement les travaux, & courir avec joie aux périls. Vous rendre un pareil témoignage contre ma penſée, ce ſeroit me tromper moi-même, parce que ce ſeroit ſur moi que retomberoit le blâme de l'événement, ſi vous veniez à me démentir. Mais non, mes eſpérances ne ſeront point trompées: j'en ai pour garans ma propre expérience, votre attachement à ma perſonne, & l'imprudence de nos adverſaires. Marchons avec d'autant plus de hardieſſe, qu'on ne peut nous ſoupçonner de prendre les armes pour envahir le bien d'autrui. Une nation ennemie commence les hoſtilités & donne le ſignal de la guerre; une nation amie nous appelle à ſon ſecours: quoi de plus juſte que de repouſſer la violence? quoi de plus beau que de ſecourir des amis? vous avez encore un puiſſant motif de confiance dans le ſoin que j'ai pris de nous rendre les dieux favorables. Vous ſavez, vous avec qui j'ai vécu ſi long-temps, que je me ſuis toujours fait une loi, même dans les entrepriſes les moins importantes, de commencer par implorer la protection du ciel. Mais il ſeroit inutile de vous en dire davantage. Allez choiſir les hommes qu'on vous accorde; faites, ſans

différer, vos préparatifs, & marchez vers la Médie. Pour moi, si-tôt que j'aurai vu mon pere, je prendrai les devants. Je m'instruirai au plutôt de l'état des ennemis, & je ferai les meilleures dispositions qu'il me sera possible, pour assurer, avec l'aide des dieux, le succès de notre entreprise. ——

Tandis que les homotimes choisissoient leurs guerriers, Cyrus retourna auprès de son pere, implora l'assistance des dieux, & partit. Cambyse l'accompagna jusqu'à la frontiere, & eut avec lui un long entretien où il lui donne les plus belles instructions sur l'art de commander les troupes, & de vaincre les ennemis.



LIVRE II.

LORSQUE Cyrus, arrivé près de Cyaxare, se fut instruit de l'état de l'armée des Assyriens, & des forces qu'on pouvoit leur opposer, il conseilla au monarque de faire fabriquer à la hâte, pour tous les soldats perses, des armes pareilles à celles des homotimes. Ces armes étoient une cuirasse qui couvroit la poitrine, un bouclier qu'on portoit à la main gauche, & une hache ou une épée qu'on tenoit à la droite. Elles étoient presque achevées, lorsque les homotimes arriverent à la tête de l'armée perse. Dès que Cyrus les eut entre les mains, les ayant fait apporter & assemblé l'armée :

Discours de Cyrus à tous les soldats perses.

Soldats, dit-il, nous sommes tous nés dans le même pays, vous avez été élevés avec nous dans la Perse ; vos corps ne sont pas moins robustes, vos ames doivent être aussi courageuses. Il est vrai que, dans notre patrie commune, vous ne jouissez pas des mêmes prérogatives que nous. Non que nous ayons refusé de vous y associer ; mais la nécessité d'assurer votre subsistance par le travail, vous en excluoit. Avec l'aide des dieux, je ferai ensorte par la suite de pourvoir à vos

besoins. Il ne tient qu'à vous de prendre les mêmes armes que les nôtres; & quoique vous nous soyez inférieurs à quelques égards, il vous est libre de courir avec nous les mêmes périls, & de partager notre gloire & nos récompenses, si le succès répond à notre attente. Jusqu'à présent vous vous êtes servi, ainsi que nous, de l'arc & du javelot; mais moins exercés que des guerriers qui avoient plus de loisir, il n'est pas étonnant que vous fussiez moins adroits. Avec l'armure qu'on vous donne aujourd'hui, nous n'aurons plus sur vous aucun avantage. Chacun aura la poitrine couverte d'une cuirasse, la main gauche armée d'un bouclier tel que nous le portons, & la droite d'une épée ou d'une hache pour frapper l'ennemi: il s'agit seulement de bien mesurer vos coups pour qu'ils ne portent pas à faux. Je ne vois donc plus rien qui puisse nous distinguer, si ce n'est la bravoure; & de ce côté, soldats, vous saurez nous égaler. Avez-vous, en effet, moins de raisons que les homotimes de desirer la victoire & d'en recueillir les fruits? êtes-vous moins intéressés à vous procurer cette supériorité qui met dans la main du vainqueur toutes les possessions du vaincu? Vous venez de m'entendre, dit le prince en finissant; vous voyez les armes. Prenez-les si elles vous conviennent, & faites-vous inscrire pour la même milice que nous. Que

ceux qui aiment mieux rester dans la classe des mercenaires, gardent les armes propres à cet état. ——

Les soldats déterminés par ce discours, se firent tous inscrire, & prirent volontiers les armes qui leur étoient offertes. Comme les ennemis ne paroissoient pas encore, quoiqu'on ne cessât de dire qu'ils approchoient, Cyrus mit ce temps à profit pour exercer ses soldats, les endurcir à la fatigue, les former à la tactique, & sur-tout échauffer leur courage. L'ennemi étant près d'arriver, il fit assembler les homotimes avec les autres Perses, & leur parla en ces termes :

Discours de Cyrus à ses troupes, avec les discours de Chrysante & de Pheraulas.

Mes amis, le moment du combat approche; les ennemis s'avancent. Vous savez quels prix la victoire propose aux combattans. Si nous sommes vainqueurs, les biens des ennemis & leurs personnes sont à nous. Si nous sommes vaincus, car je ne dois pas vous dissimuler que nous pouvons l'être, le même sort nous est réservé. Mettez-vous bien dans l'esprit qu'une armée où chaque soldat est persuadé qu'on ne peut réussir qu'autant qu'il montrera de l'ardeur & du courage, ne sauroit manquer d'obtenir les plus grands succès, parce qu'alors rien n'est omis ou négligé. Celle au contraire où chaque guerrier se reposant sur son

compagnon, s'imagineroit qu'il y a, ſans lui, aſſez d'autres bras pour agir & pour combattre, ne tarderoit pas à éprouver tous les malheurs enſemble. Tel eſt l'ordre établi par la divinité; elle ſoumet au commandement d'autrui quiconque, pour acquérir les biens, ne veut pas ſe commander à lui-même le travail. Que quelqu'un d'entre vous ſe lève, continua Cyrus, & diſe hardiment lequel des deux moyens il eſtime le plus propre à exciter le courage, ou d'accorder le plus de diſtinctions à ceux qui auront eſſuyé le plus de fatigues & affronté le plus de dangers; ou de diſtribuer à tous d'égales récompenſes, ſans égard à la différence du mérite.

Chryſante, l'un des homotimes, homme d'une taille médiocre, peu vigoureux en apparence, mais ſage & prudent, ſe leva, & s'exprima de la ſorte:

Cyrus, dit-il, je ne puis croire qu'en nous propoſant de délibérer ſur un pareil ſujet, ton avis ſoit qu'il faille traiter de la même maniere les bons & les mauvais ſoldats. Sans doute, tu as voulu éprouver ſi quelqu'un d'entre nous ne ſe trahiroit pas lui-même, & ne feroit point ſoupçonner qu'il voudroit, ſans avoir fait aucune action remarquable, avoir part aux fruits de la valeur des autres. Pour moi, comme je ne ſuis ni agile, ni robuſte, je ſens bien que, ſi l'on me

juge par le peu que je puis faire, je ne ferai dans l'armée ni le premier, ni le fecond, ni le millieme, ni peut-être le dix millieme. Mais en même tems je fuis perfuadé que, fi les plus vigoureux font bien leur devoir, j'obtiendrai la portion quelconque du butin que j'aurai méritée. Si, au contraire, les lâches demeurent dans l'inaction, & que ceux qui font braves & robuftes, fe conduifent lâchement, j'ai grand-peur d'avoir plus de part que je ne voudrois à toute autre chofe qu'au butin.

Après ce difcours de Chryfante, Phéraulas fe leva; c'étoit un Perfe de la claffe du peuple, mais né avec des fentimens fort au-deffus de fa condition, doué d'une belle figure, & très-agréable au prince qui l'avoit attaché à fa perfonne. Cyrus, dit-il, & vous, Perfes, écoutez-moi. Il me femble que nous pouvons tous difputer le prix de la valeur avec un égal avantage. Nourris des mêmes alimens, admis à la familiarité du prince, on nous excite tous par les mêmes motifs à bien faire. Il nous eft recommandé à tous d'obéir à nos chefs, & je vois qu'une prompte obéiffance eft un grand mérite auprès de Cyrus. A l'égard de la bravoure, on ne peut dire qu'elle foit moins faite pour une claffe d'hommes que pour une autre. C'eft une vertu qui fied également à tous ceux en qui elle fe trouve. Quant

à

à la maniere de combattre qu'on nous prescrit, elle me paroît naturelle à l'homme. Chaque animal a la sienne pour laquelle il n'a point eu d'autre maître que la nature. Le taureau frappe de la corne, le cheval rue, le chien mord, le sanglier use de ses défenses : ils savent, sans avoir fréquenté aucune école, se préserver de tout ce qui pourroit leur nuire. C'est ainsi que, dès mon enfance, je savois très-bien parer les coups qu'on me portoit. Au défaut d'autres armes, j'opposois les mains à celui qui vouloit me frapper. Personne cependant ne m'avoit appris ce moyen de me défendre, j'avois même été quelquefois châtié pour l'avoir mis en usage. Si j'appercevois une épée, aussi-tôt je m'en saisissois. La nature seule m'avoit montré par où il falloit la prendre ; car, loin de m'enseigner à la manier, on me le défendoit, ainsi que plusieurs autres choses auxquelles j'étois entraîné par un instinct impérieux, malgré la défense de mes parens. Je ne m'en tenois pas là ; si je croyois n'être pas apperçu, je frappois à grands coups d'épée tout ce qui se rencontroit sous ma main ; & cette action qui m'étoit aussi naturelle que de marcher & de courir, étoit même pour moi un divertissement. Enfin, puisqu'avec nos nouvelles armes il faut, pour combattre, moins d'art que de courage, je ne vois pas pourquoi nous craindrions de le disputer aux homotimes.

Les mêmes récompenses sont destinées à notre valeur, & nous avons beaucoup moins à perdre qu'eux. Ils risquent une vie honorable & commode : nous exposons, nous autres, une vie laborieuse, obscure, plus à charge qu'agréable. Ce qui m'anime encore davantage dans cette concurrence, c'est que Cyrus sera notre juge, un juge incorruptible & sans passion; Cyrus, je le proteste hautement, à qui tous les gens braves sont aussi chers que lui-même, & qui sent plus de plaisir à donner ce qu'il possede qu'à le garder pour en jouir. Je sais que les homotimes sont fiers d'avoir été élevés à supporter la faim, la soif, le froid. Ignorent-ils donc, ces hommes infatigables, que nous avons été formés comme eux, & par un maître plus absolu, par la nécessité qui ne nous a que trop bien instruits dans cette science. Les homotimes ont été accoutumés, il est vrai, à s'exercer couverts de leurs armes; mais qui ne sait combien l'art les a rendues légeres? Nous autres, nous avons été souvent obligés de marcher, même de courir, avec des charges énormes; de sorte qu'aujourd'hui les armes qu'on nous donne à porter, me semblent plutôt des aîles qu'un fardeau. Sans parler davantage du mérite de ma personne, je vous déclare, Cyrus, que j'entre avec confiance dans la carriere, & que je ne prétends de récompense que celle que je mériterai

par mes actions. Pour vous, ajouta-t-il, qui êtes, ainsi que moi, de l'ordre du peuple, je vous exhorte à soutenir hardiment le défi que nous offrons à ces homotimes si bien élevés : ils ne peuvent maintenant se défendre d'entrer en lice avec de simples soldats comme nous. ——

Lorsque Phéraulas eut cessé de parler, plusieurs Perses se leverent pour témoigner qu'ils se rangeoient de son avis, qui étoit aussi celui de Chrysante : sur quoi il fut décidé que chacun seroit récompensé selon le mérite de ses actions, & que le général en seroit le juge.

Le roi d'Arménie étoit tributaire du roi des Medes ; sur le bruit de l'invasion prochaine des Assyriens, il refusoit d'envoyer des troupes & de payer le tribut accoutumé. Cyrus entreprit de le réduire, & de le mettre irrévocablement dans les intérêts de Cyaxare. Sous prétexte d'une partie de chasse, il fit avancer de la cavalerie & de l'infanterie légere, fit occuper par un détachement des postes avantageux, & surprit le roi d'Arménie avant qu'il eût fait aucuns préparatifs, de sorte qu'il l'obligea de prendre la fuite sur une éminence, & bientôt de se rendre avec toute la famille royale.

LIVRE III.

CYRUS reçut le prince & sa suite au milieu de son armée, & le fit environner de toutes parts. Dans ce moment, Tigrane, fils aîné du monarque, qui avoit souvent chassé avec Cyrus, arriva d'un voyage qu'il venoit de faire en pays étranger. Dès qu'il eut appris ces tristes nouvelles, il alla sur le champ & dans l'équipage de voyageur, trouver le jeune prince. On conçoit que Tigrane ne put voir son pere, sa mere, ses sœurs, sa femme, au pouvoir du vainqueur, sans verser des larmes. L'accueil que lui fit Cyrus n'étoit pas propre à le consoler. Tu arrives à propos, lui dit-il, pour assister au jugement de ton pere. Alors il assembla les chefs des Perses & des Medes, & fit appeller les seigneurs arméniens qui avoient suivi leur roi : il permit aux femmes, qui étoient restées dans leur charriot, d'être témoins de ce qui alloit se passer. Après quoi adressant la parole au monarque :

Entretien de Cyrus avec le roi d'Arménie & son fils Tigrane.

Roi d'Arménie, dit-il, je te conseille de dire la vérité dans toutes les questions que je vais te faire, pour te montrer du moins exempt du vice le plus odieux : car tu sais que l'imposture est

ce qui rend les hommes les plus indignes de pardon. Songe que tes enfans, que ces femmes même, que les Arméniens ici préfens, font inftruits de ta conduite. Si donc ils voient de la fausseté dans tes difcours, ils jugeront que tu t'es condamné toi-même aux derniers fupplices, fuppofé que la vérité me foit connue d'ailleurs. — Demande-moi ce qu'il te plaira, répondit le roi d'Arménie; je ne te déguiferai rien, quoi qu'il m'en puiffe arriver. — Réponds-moi donc, reprit Cyrus; as-tu autrefois fait la guerre à Aftyage, mon aïeul maternel, & aux Mèdes? — Oui, dit le roi. — Après avoir été vaincu, continua Cyrus, ne te foumis-tu pas à lui payer tribut, à fervir fous fes drapeaux quand il l'exigeroit, & à n'avoir aucune place forte? — Oui, répondit-il encore. — Pourquoi donc n'as tu envoyé ni argent ni foldats? pourquoi as-tu fortifié tes places? — C'eft que je defirois de fecouer le joug: il me paroiffoit beau de recouvrer ma liberté, & de laiffer cet héritage à mes enfans. — Il eft beau, fans doute, dit Cyrus, de défendre fa liberté les armes à la main: mais, je te le demande à toi-même, comment traiterois-tu celui qui, l'ayant perdue, foit à la guerre, foit autrement, tenteroit de fe dérober à fes maîtres? le récompenferois-tu comme d'une action noble & généreufe, ou le punirois-tu comme d'un crime? — Je le punirois, puifque tu

exiges que je te dise la vérité. — Réponds-moi encore à chacun des points sur lesquels je vais t'interroger. Si quelqu'un de tes sujets, constitué en dignité, manquoit aux devoirs de sa charge, la lui conserverois-tu, ou le ferois-tu remplacer par un autre ? — J'en mettrois un autre à sa place. — S'il avoit amassé de grandes richesses, lui en laisserois-tu la jouissance, ou l'en dépouillerois-tu ? — Je confisquerois tous ses biens. — Et si tu découvrois qu'il eût eu des intelligences avec tes ennemis ? — Je le ferois périr, je le dis nettement ; & s'il faut que je meure, j'aime mieux que ce soit en disant la vérité qu'en trahissant ma pensée.

A ces mots son fils s'arracha la tiare de dessus la tête, & déchira ses vêtemens. Les princesses poussant des cris de désespoir, se meurtrirent le visage, comme si le roi n'étoit déja plus, & qu'elles-mêmes dussent subir le même sort.

Cyrus ayant fait faire silence, reprit ainsi : roi d'Arménie, voilà donc quels sont tes principes de justice. Eh bien ! d'après ces principes, que me conseilles-tu de faire ? Le prince demeura interdit à cette demande, ne sachant s'il donneroit à Cyrus le conseil de le faire mourir, ou s'il démentiroit les regles qu'il venoit d'établir lui-même. Tigrane, l'aîné de ses fils, prenant la parole : Cyrus, dit-il, puisque mon pere paroît embarrassé, me permets-tu de dire mon avis sur la con-

duite que tu dois tenir à son égard, pour ton propre intérêt ? Cyrus, se rappellant que Tigrane, dans le temps où ils chassoient ensemble, avoit toujours auprès de lui un certain sophiste dont il faisoit grand cas, fut curieux d'entendre raisonner ce prince, & lui permit de dire librement ce qu'il pensoit. Si tu approuves, reprit alors Tigrane, les projets & les actions de mon pere, je te conseille de le prendre pour modele : si tu trouves au contraire qu'il ait manqué dans les uns & dans les autres, je t'exhorte à ne le pas imiter. — En ne faisant rien que de juste, repartit Cyrus, je ne cours aucun risque d'imiter un homme coupable. — Cela est vrai, prince. — Ainsi, de ton propre aveu, ton pere mérite d'être puni, puisqu'il est juste de punir celui qui agit contre la justice. — Mais qu'aimerois-tu mieux, prince, en infligeant une punition ? voudrois-tu qu'elle tournât à ton avantage où qu'elle nuisît à tes intérêts ? — Dans ce dernier cas, je me punirois moi-même. — Eh bien ! Cyrus, tu te causerois à toi-même un énorme préjudice si tu faisois mourir tes sujets dans le tems où il t'importeroit le plus de les conserver ? — Mais quoi, Tigrane, doit-on conserver des hommes qui se sont rendus coupables d'infidélité ? — Oui, si leur faute doit les rendre sages. Car enfin, Cyrus, les autres vertus, sans la sagesse, ne sont d'aucune utilité.

Par exemple, à quoi peut être bon un homme robuste, vaillant, habile cavalier, riche ou puissant dans sa ville, si la sagesse lui manque? mais avec cette vertu, tout ami est utile, tout domestique est bon serviteur. — Ainsi, Tigrane, tu prétends que, dans un même jour, ton pere, d'insensé qu'il étoit, est devenu sage. — Oui, prince, je le soutiens. — A ton avis, la sagesse est donc, ainsi que la tristesse & la crainte, un sentiment qu'on éprouve, & non une vertu qui s'acquiert. Pour moi je ne crois pas qu'un homme qui manque de sens puisse devenir sage tout à coup, si, pour devenir sage, il faut commencer par être sensé. — Eh quoi! Cyrus, n'aurois-tu jamais remarqué qu'un homme qui a eu la folie de se mesurer avec un autre plus fort que soi, s'en trouve guéri sur le champ par sa défaite? N'as-tu jamais vu que de deux villes qui étoient en guerre, celle qui avoit eu le désavantage prenoit aussi-tôt le parti de se soumettre à l'autre? — Mais quelle est donc, Tigrane, la disgrace qui a pu guérir si subitement l'esprit de ton pere? — C'est, prince, de sentir que le desir de recouvrer sa liberté l'a rendu plus esclave que jamais : c'est de voir qu'il ait échoué dans tous ses desseins, soit qu'il ait cherché à employer la surprise, la ruse ou la force, tandis que toi, Cyrus, tu l'as fait tomber dans tes pieges comme tu l'as voulu, & aussi facilement que si

tu avois eu affaire à un aveugle, à un ſourd, à un inſenſé : c'eſt de voir que quand tu as deſiré de le ſurprendre, tu as ſi bien ſu lui dérober tes projets, que les lieux même qu'il regardoit comme le plus ſûr aſyle, t'ont ſervi de priſons pour le tenir enfermé : c'eſt de voir enfin que ta diligence l'a tellement emporté ſur la ſienne, que tu es arrivé d'un pays éloigné avec une armée nombreuſe, avant qu'il ait pu raſſembler les troupes qui étoient près de lui. — Penſes-tu donc, Tigrane, dit Cyrus, qu'il ſuffiſe, pour être rappellé à la raiſon, de ſe voir forcé de reconnoître ſon infériorité ? — Ce ſentiment, répondit Tigrane, me ſemble bien plus efficace qu'une défaite. Un athlete qui a été vaincu par un antagoniſte ſupérieur en forces, ſe flatte quelquefois qu'en ſe fortifiant le corps par l'exercice, il pourra tenter un nouveau combat : une ville priſe d'aſſaut peut eſpérer que, ſecondée par de nouvelles alliances, elle recommencera la guerre avec avantage ; au lieu qu'un homme qui reconnoît la ſupériorité d'un autre, eſt naturellement diſpoſé à ſe ſoumettre à lui, & n'a pas beſoin qu'on l'y contraigne. — Tu crois apparemment, Tigrane, que les hommes violens & injuſtes, que les voleurs & les fourbes, ne ſont tels que parce qu'ils ne connoiſſent point d'autres hommes modérés, équitables, ennemis du vol & de la fraude. Mais

ne vois-tu pas que ton pere, qui favoit avec quelle exactitude nous avons toujours rempli les conditions des traités faits avec Astyage, vient de violer ces traités, & de nous refuser ce que nous avions droit d'attendre? — Aussi, prince, je ne dis pas qu'il suffise à un homme, pour être rendu sage, de connoître des personnes qui valent mieux que lui, s'il ne lui est arrivé, comme à mon pere, d'éprouver les effets de leur supériorité. — Mais ton pere n'a encore éprouvé aucun mal, quoique je conçoive qu'il doit craindre le traitement le plus rigoureux. — Mais crois-tu, Cyrus, que rien soit plus capable d'abattre l'ame & de la soumettre qu'une crainte violente? Le fer, cet instrument des plus cruelles punitions, n'ôte point à ceux qui en ont été blessés, le desir & l'espérance de se venger; au lieu que la crainte nous empêche de lever les yeux jusqu'à celui dont la présence nous intimide, lors même qu'il cherche à nous rassurer par ses discours. — Ainsi tu penses, Tigrane, que la crainte d'être puni, est un tourment plus rude que le supplice. — Tu le penses comme moi, prince. Tu sais dans quel excès d'accablement tombe un homme qui craint d'être exilé de sa patrie, qui à l'instant du combat appréhende d'être vaincu, ou qui, en s'embarquant, tremble de faire naufrage; il en est de même de ceux qui craignent d'être réduits en servitude &

condamnés à languir dans les fers : l'effroi de ces malheureux a été quelquefois porté si loin, qu'ils ne pouvoient ni manger ni dormir. Mais leur sort étant une fois fixé ; réellement bannis, défaits ou devenus esclaves, on les voit souvent manger & dormir plus à leur aise que les plus fortunés mortels. Pour te faire encore mieux sentir ce que c'est que le tourment de la crainte, j'ajouterai qu'on en a vu plusieurs qui craignoient de perdre la vie s'ils étoient faits prisonniers, se donner eux-mêmes la mort, se précipiter, s'étrangler ou se poignarder : tant il est vrai que la crainte est la plus terrible des passions qui puisse agiter l'ame. Or, quelle situation, prince, juges-tu que puisse être celle de mon pere, en ce moment où il redoute la servitude pour lui, pour la reine, pour moi, pour tous ses enfans ? — Je conçois sans peine, Tigrane, que son ame ne doit pas être tranquille. Les hommes insolens dans la prospérité, se laissent aisément abattre par les revers ; mais si on leur fait grace, ils reprennent leur ancienne arrogance & leurs premieres manœuvres. — Il est vrai, Cyrus, que nos fautes te mettent en droit de compter peu sur nous. Mais n'es-tu pas le maître de t'emparer de nos places fortes, de construire de nouvelles forteresses, en un mot de faire tout ce qu'il te plaira pour t'assurer de notre fidélité ? Tu ne nous entendras

jamais nous plaindre d'un traitement que nous nous ferons attiré. Si tu donnes le royaume d'Arménie à quelque autre qui ne t'aura point manqué, & que tu lui donnes avec des précautions qui marquent de la défiance de ta part, crains qu'une telle faveur ne paroiffe le bienfait d'un ennemi. D'un autre côté, fi, pour ne pas l'indifpofer, tu négliges de lui impofer un frein capable de le retenir dans le devoir, crains qu'il ne te donne un jour plus fujet que nous de le ramener à la raifon. — Quoi que tu puiffes dire, repliqua Cyrus, je me fentirois de la répugnance à employer des hommes dont je faurois ne devoir les fervices qu'à la contrainte; & il me femble que je fouffrirois avec moins de peine les fautes de quelqu'un qui fe porteroit à me feconder par un pur motif de zèle & d'attachement, que je ne m'accommoderois de l'obéiffance forcée, fût-elle la plus exacte, de celui qui me haïroit. — Eh! de qui, prince, reprit Tigrane, peux-tu efpérer d'être déformais autant chéri que de nous? — De ceux, répondit Cyrus, qui n'ont jamais été mes ennemis, & pour qui je ferai ce que tu me preffes de faire pour vous. — Mais pour qui, repliqua Tigrane, pourrois-tu faire autant que pour mon pere? Un homme qui ne t'aura point offenfé, te faura-t-il beaucoup de gré de lui laiffer la vie? te fera-t-il plus fidele,

parce que tu ne lui auras enlevé ni sa femme, ni ses enfans, que celui qui reconnoît avoir mérité qu'on les arrache d'entre ses bras ? Est-il quelqu'un qui doive être plus affligé que nous d'être privé du royaume d'Arménie ? Celui donc qui ressentiroit le plus de chagrin de s'en voir dépouillé, sera le plus reconnoissant de le tenir de ta clémence. D'ailleurs, si tu desires que cette province soit tranquille à ton départ, comptes-tu parvenir plus sûrement à ton but, en établissant un nouveau gouvernement, qu'en laissant subsister l'ancien auquel on est accoutumé ? Si tu en veux tirer un corps de troupes considérable, qui pourra mieux choisir les soldats que celui qui les a souvent employés ? Si tu as besoin d'argent, qui pourra mieux t'en procurer que celui qui connoît toutes les ressources du royaume & qui dispose des finances ? O prince, ajouta-t-il, appréhende de te faire plus de tort à toi-même en nous perdant, que mon pere n'eût jamais pu t'en faire ! Ainsi parla Tigrane.

Cyrus l'avoit écouté avec le plus grand plaisir, parce que se souvenant d'avoir dit à son oncle qu'il espéroit d'amener le roi d'Arménie au point de lui être plus fidele qu'il ne l'avoit jamais été, il voyoit que sa promesse étoit remplie. Adressant donc la parole au roi lui-même: prince, lui dit-il, si je cede à tes instances, com-

bien me donneras-tu de troupes, & quel fecours d'argent me fourniras-tu pour la guerre d'Affyrie? Je ne puis, dit le roi, répondre avec plus de fimplicité & de vérité à tes deux queftions, qu'en te faifant connoître les forces du royaume, afin que tu décides du nombre d'hommes que tu veux emmener, & de celui que tu veux laiffer pour la garde du pays; & en t'expofant l'état de mes finances dont tu prendras & me laifferas ce que tu jugeras à propos. Je le veux, reprit Cyrus; dis-moi donc ce que tu as de troupes & d'argent. ——

Sur l'expofé du roi, Cyrus exigea de lui cent talens, & lui en emprunta cent autres qu'il promit de lui rendre avec ufure.

Il forma fur le champ une autre entreprife. L'Arménie étoit fans ceffe ravagée par les Chaldéens, voifins incommodes qui ne lui donnoient aucun relâche. Il marcha vers leurs montagnes avec tant de célérité qu'il s'en rendit maître, & moitié par force, moitié par fa clémence & par fon efprit de juftice, il les amena à conclure avec les Arméniens une paix folide, & à lui fournir à lui-même quatre mille hommes de bonnes troupes. Le prince, dont il avoit délivré les états de ravages continuels, ne favoit comment lui témoigner fa reconnoiffance.

O Cyrus, lui disoit-il, que nous formons d'entreprises dont nous ne voyons pas l'issue dans l'avenir! Je faisois des efforts pour recouvrer ma liberté; & je suis tombé dans une plus étroite servitude. Fait prisonnier, je me croyois perdu sans ressource; & ma condition devient meilleure qu'elle n'étoit auparavant. D'anciens ennemis qui nous désoloient par leurs brigandages, sont réduits à l'état où j'ai toujours desiré de les voir. Je te proteste, Cyrus, que pour réussir à chasser les Chaldéens de ces montagnes, j'aurois donné beaucoup plus que tu n'as exigé de moi. Tu nous avois promis de nous faire du bien lorsque tu reçus de nous les sommes convenues; tu as déja rempli ta promesse, & l'Arménie t'a de nouvelles obligations qui doivent redoubler notre gratitude, à moins que nous ne soyons les plus ingrats des hommes. Mais plus nous sommes reconnoissans, plus nous sentons l'impossibilité de nous acquitter envers un tel bienfaiteur. —— Discours du roi d'Arménie à Cyrus.

Cyrus quitta la Chaldée & l'Arménie, comblé de louanges & de bénédictions, ayant augmenté son armée de renforts considérables, & rempli d'argent sa caisse militaire. De retour auprès de Cyaxare, il brûloit de prévenir l'arrivée des Assyriens. Lorsqu'il eut échauffé le courage de ses troupes, il se présenta au roi avec les prin-

cipaux officiers, & lui adressa la parole en ces termes :

Cyrus conseille à Cyaxare de marcher aussi-tôt à l'ennemi.

Ce que j'ai à dire, Cyaxare, sans doute tu l'as déja pensé comme nous ; mais tu crains peut-être que, si tu étois le premier à proposer de faire sortir l'armée de la Médie, on ne soupçonnât que notre entretien commence à te peser. Puisque tu continues à garder le silence, je hasarderai de parler pour toi & pour nous. Préparés au combat comme nous le sommes, nous croyons tous que nous ne devons pas attendre les Assyriens ; & qu'au lieu de demeurer tranquilles dans un pays ami, il faut aller sans délai porter la guerre dans celui des ennemis. En effet, tant que nous restons chez toi, nous te causons quelque dommage, & c'est avec peine ; chez l'ennemi, au contraire, nous aurions du plaisir à piller. Nous vivrons chez lui à ses dépens ; il t'en coûte ici pour nous faire subsister. S'il devoit y avoir plus de danger pour nous en Assyrie qu'en Médie, peut-être faudroit-il prendre le parti le plus sûr ; mais, soit que nous attendions les ennemis, soit que nous allions les chercher, leurs forces & les nôtres ne changent point. Nous serons toujours les mêmes eux & nous dans l'un & l'autre cas : ou plutôt nos troupes auront bien plus de courage & d'assurance si nous allons au-devant des Assyriens ;

Assyriens, que si nous paroissions fuir leur rencontre ; les Assyriens, au contraire, nous redouteront bien davantage s'ils voient que la crainte de leurs armes ne nous tient pas renfermés dans nos murs ; mais qu'au premier bruit de leur marche, nous partons pour les aller joindre & leur livrer la bataille ; que, sans attendre qu'ils aient dévasté notre pays, nous allons porter chez eux le ravage. Rien assurément ne nous importe plus que de fortifier, par la confiance, les ames de nos soldats, & d'affoiblir par la frayeur celles de nos ennemis. Le péril alors ne sera pas égal ; il diminuera pour les uns & croîtra pour les autres. J'ai souvent entendu dire à mon pere, à toi-même, Cyaxare, & c'est une vérité dont tout le monde convient, que le succès des batailles dépend beaucoup plus de la fermeté des courages que de la force des corps. ——

Cyaxare, après avoir prié Cyrus & les Perses de ne lui pas faire l'injure de croire qu'il ne fournît qu'à regret à leurs subsistances, approuva d'aller sur le champ à la rencontre des Assyriens. Les deux princes sacrifierent donc aux dieux, & partirent avec leurs troupes sous les auspices les plus favorables. Ils entrerent dans le pays des ennemis, & camperent à quelque distance de leur armée. Le jour où l'on devoit combattre, dès

le matin, Cyrus, une couronne sur la tête, accompagné des homotimes, qui avoient eu ordre de venir couronnés comme leur chef, offrit un sacrifice & le termina par ce discours :

Discours de Cyrus aux homotimes & aux serre-files.

Braves compagnons, les sacrifices, les devins, & mes connoissances dans la divination, nous annoncent à la fois une bataille prochaine, la victoire & le salut de l'armée. Je rougirois qu'il me vînt seulement à l'esprit de vous avertir de ce que vous devez être en pareille circonstance: vous le savez comme moi; nous y avons souvent réfléchi en particulier; on nous l'a dit souvent, on ne cesse de nous le dire encore tous les jours; & loin d'avoir besoin de leçons, vous pourriez en donner aux autres. Mais écoutez une remarque qui vous a peut-être échappé. Nous nous sommes donné depuis peu des compagnons d'armes que nous tâchons de former à notre méthode; il est important de leur rappeller dans quelle vue Cyaxare a fourni à leur subsistance, & les peines que nous avons prises pour les exercer. Il faut les faire souvenir de la proposition que nous leur avons faite d'entrer dans le corps des homotimes, & de l'ardeur avec laquelle ils y ont répondu, se vantant même de pouvoir nous disputer le prix: faites-leur songer enfin que ce jour va mettre en évidence le mérite de chacun; & ne vous éton-

nez pas qu'il faille rappeller ſouvent aux hommes ce qu'ils n'ont appris que tard ; c'eſt encore beaucoup qu'ils profitent des avis de ceux qui leur repréſentent leur devoir. Au reſte, en exhortant vos nouveaux compagnons, vous montrerez qui vous êtes vous-mêmes. Celui qui, dans une bataille, ſait animer le courage des autres, peut, à juſte titre, ſe piquer d'être un guerrier parfait ; au lieu que celui dont la bravoure concentrée en lui ſeul ne ſe communique point, ne doit s'eſtimer brave qu'à demi. Je me repoſe donc ſur vous du ſoin de parler aux ſoldats que vous avez formés vous-mêmes, afin qu'ils s'attachent à vous davantage, & qu'étant ſous vos yeux pendant l'action, chacun à leur poſte, ils cherchent à mériter votre eſtime. Soyez perſuadés que, tant qu'ils vous verront pleins de réſolution, votre exemple plus puiſſant que les paroles, leur inſpirera de l'aſſurance, ainſi qu'au reſte de l'armée. Allez manger, ajouta-t-il, ſans quitter vos couronnes ; & après les libations, revenez prendre vos rangs, avec les mêmes couronnes ſur la tête.

Lorſqu'ils furent partis, Cyrus manda les ſerre-files (1), & leur tint ce diſcours : Généreux Perſes,

(1) Les ſerre-files, en Grec *ouragoi*, étoient de vieux ſoldats d'une valeur éprouvée, qui étant placés au dernier rang, devoient avoir l'œil ſur les premiers, & les encourager à bien faire.

leur dit-il, vous avez été admis dans le corps des homotimes ; & comme vous égalez en tous points les plus diſtingués d'entre eux, & que l'âge vous donne de plus l'avantage de la prudence, je vous ai aſſigné un poſte qui n'eſt pas moins honorable que le premier rang. Placés au dernier, vous aurez l'œil ſur les plus braves, & vous augmenterez leur courage par vos diſcours : ſi quelqu'un agit avec molleſſe, vous le remarquerez, & ne lui permettrez pas d'être lâche. Vous avez plus d'intérêt que d'autres à la victoire, parce que le poids de vos années & de votre armure vous livreroit au vainqueur. Quand ceux des premiers rangs vous inviteront par leurs cris à les ſuivre, marchez en diligence ; & pour ne leur céder en rien, criez à votre tour qu'ils aient à doubler le pas, pour vous mener avec plus de vîteſſe à l'ennemi. Allez manger, ajouta-t-il, & vous reviendrez, vos couronnes ſur la tête, prendre vos rangs avec vos camarades. ——

Pendant que ces choſes ſe paſſoient au camp de Cyrus, & qu'on exécutoit ſes ordres, les Aſſyriens, qui avoient déja pris leur repas, ſortirent avec aſſurance de leurs retranchemens, & ſe mirent en bataille ſous les yeux du roi, qui, monté ſur un char, les exhortoit par ces paroles :

Aſſyriens, leur diſoit-il, jamais la valeur ne vous fut plus néceſſaire : il s'agit aujourd'hui de combattre pour votre vie, pour la terre qui vous a vu naître, pour les foyers où vous avez été nourris, pour vos femmes, pour vos enfans, en un mot pour tous les biens que vous poſſédez. Si vous êtes vainqueurs, vous reſterez maîtres de tous ces biens dont vous avez joui juſqu'à préſent : ſi vous êtes vaincus, ils paſſeront tous aux ennemis. Jaloux de remporter la victoire, tenez ferme, & combattez avec courage. Prétendre l'obtenir par la fuite, en oppoſant à l'ennemi la partie du corps qui eſt ſans yeux, ſans bras, ſans armes, ce ſeroit une extravagance. C'en ſeroit une également de croire qu'il faut fuir pour ſauver ſa vie : nous ſavons que pour la conſerver il faut vaincre, & que l'on court plus riſque de la perdre en fuyant qu'en réſiſtant. Ce ſeroit encore une folie de vouloir étendre ſes domaines en tournant le dos & courant à la défaite ; car perſonne n'ignore que le vainqueur conſerve ſes poſſeſſions en même temps qu'il s'empare de celles du vaincu, & que celui-ci perd tout, juſqu'à la liberté. ——

Diſcours du roi d'Aſſyrie à ſes troupes.

Tandis qu'on ſe préparoit au combat de part & d'autre, Chryſante & quelques homotimes préſenterent à Cyrus pluſieurs transfuges. Ce prince les ayant queſtionnés ſur ce qui ſe paſſoit

dans l'armée ennemie : actuellement, dirent-ils ; les Assyriens sortent en armes de leur camp ; le roi, qui en est déja sorti, les met en bataille, & ne cesse de les animer par les plus vives exhortations, à mesure qu'ils arrivent pour prendre leur rang. Chrysante conseilloit à Cyrus de parler à ses soldats, puisqu'il avoit encore le temps, & de redoubler leur ardeur par ses discours:

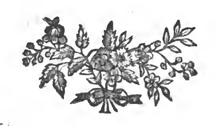
Réponse de Cyrus à Chrysante, qui lui conseilloit d'assembler ses soldats pour les animer par des discours.

Mon cher Chrysante, lui dit Cyrus, que les harangues du roi d'Assyrie ne vous inquietent pas. Il n'en est point d'assez puissante pour transformer subitement en braves soldats les lâches qui l'écoutent, ou en archers habiles ceux qui ne se seroient jamais exercés à tirer de l'arc ; pour donner sur le champ à ceux qui ne l'auroient pas acquise, l'adresse à lancer le javelot ou à manier un cheval ; enfin pour endurcir à la fatigue des hommes qui n'auroient pas été accoutumés d'avance à la supporter ... Non, Chrysante, ne croyez point que des paroles puissent en un seul jour remplir de sentimens nobles, l'ame de ceux à qui on les adresse, les rendre sensibles à l'honneur & à la honte, les porter à mépriser pour l'amour de la gloire, la fatigue & les périls ; leur imprimer fortement cette idée qu'il vaut mieux mourir en combattant que de sauver ses jours par la fuite. Si l'on veut que ces sentimens se gravent

dans le cœur des hommes aſſez profondément pour qu'ils ne puiſſent jamais s'effacer, il faut, avant tout, établir des loix qui aſſurent à la vertu une exiſtence honorable, & qui condamnent la lâcheté à traîner une vie honteuſe, dans l'humiliation & dans la miſere. Il ne ſeroit pas moins eſſentiel, à mon avis, de les confier à des maîtres & à des ſurveillans, qui travailleroient à les former, autant par leur exemple que par des préceptes, à la pratique des choſes louables, juſqu'à ce qu'ils les euſſent bien convaincus qu'il n'y a de félicité dans le monde qu'avec le courage & l'eſtime publique, que les gens lâches & mépriſables ſont les ſeuls malheureux. Des hommes à qui on aura ſu inculquer ces principes, feront voir un jour qu'une bonne éducation fait ſurmonter la crainte de l'ennemi. Si lorſque les ſoldats, couverts de leurs armes, vont à la charge, dans ce moment où pluſieurs ſe troublent juſqu'à oublier les inſtructions qu'ils ont reçues, on pouvoit, avec de belles harangues, en faire de grands guerriers ; il n'y auroit donc rien de ſi facile que d'acquérir pour ſoi & de communiquer aux autres, la plus brillante & la plus utile de toutes les vertus. Pour moi, Chryſante, je n'oſerois même eſpérer que les ſoldats qui vous ſuivent, tout exercés qu'ils aient été par nous, tinſſent ferme, ſi je ne ſavois que vous ſerez à

leur tête pour les animer par vos exemples, & les rappeller à leur devoir s'ils s'en écartoient par oubli. En un mot, je ferois étonné qu'un difcours éloquent eût plus de force fur l'efprit d'un homme pour le rendre en un inftant guerrier courageux, qu'un air bien chanté n'a d'efficace pour le rendre tout à coup habile muficien.——

La bataille s'engagea : les Affyriens ne purent foutenir le premier choc des Perfes ; ils prirent la fuite, fe retirerent en défordre dans leurs retranchemens, & perdirent beaucoup de monde.



LIVRE IV.

CYRUS demeura quelque temps ſous les armes ; pour faire connoître aux ennemis qu'il étoit prêt à recommencer le combat, s'ils vouloient ſortir de leurs retranchemens ; mais ne voyant paroître perſonne, il établit d'abord des ſentinelles & envoya des eſpions à la découverte ; après quoi il adreſſa ce diſcours à ſes ſoldats raſſemblés autour de lui :

Généreux Perſes, commençons, vous & moi, par rendre graces aux dieux de la victoire que nous venons de remporter, & de la vie qu'ils nous ont conſervée. Il eſt juſte que nous nous empreſſions de leur payer ce tribut de notre reconnoiſſance. Ce devoir rempli, il me reſte à vous louer tous ſans exception ; car vous avez tous contribué au ſuccès de cette journée. Quand je ſerai plus exactement inſtruit des détails particuliers, je diſtribuerai les éloges & les récompenſes, ſuivant le mérite des actions de chacun. A l'égard de Chryſante qui commandoit la compagnie la plus proche de moi, je n'ai pas beſoin qu'on m'inſtruiſe de la maniere dont il s'eſt comporté ; j'en ai été moi-même témoin. Sans parler de ſes actions de bravoure qui, ſans doute, vous

Diſcours de Cyrus à ſes troupes, après la victoire.

ſont communes avec lui : voici un trait de ſon attention ſcrupuleuſe au commandement. Dans l'inſtant où, lui adreſſant la parole, j'ai ordonné la retraite, il avoit le bras levé, prêt à frapper un ennemi : jaloux d'obéir à mes ordres, il n'a point achevé, & ſur le champ il a emmené ſa compagnie, en avertiſſant les autres capitaines de faire la même choſe. Chryſante & ſa troupe étoient hors de la portée du trait, avant que les ennemis ſe fuſſent apperçus de notre retraite, & qu'ils euſſent pu bander leurs arcs, ou lancer leurs javelots. Auſſi, grace à ſa prompte obéiſſance, ni lui ni les ſiens n'ont reçu aucune bleſſure. J'en vois pluſieurs d'entre vous qui ont été bleſſés; lorſque je ſaurai dans quelle circonſtance, je m'expliquerai ſur leur compte. Pour Chryſante, puiſqu'il eſt auſſi prudent que brave, également propre à commander & à obéir, je lui donne dès à préſent une compagnie de mille hommes; & ſi les dieux m'accordent de nouvelles faveurs, je me ſouviendrai de ſes ſervices. Vous tous qui m'écoutez, je vous exhorte à ne jamais oublier ce que vous avez vu dans le combat : cet événement, ſans ceſſe préſent à vos eſprits, vous mettra en état de juger lequel eſt le plus ſûr pour conſerver ſes jours, de tenir ferme ou de fuir; lequel des deux ſoldats échappe plus aiſément, celui qui court au combat avec ardeur, ou celui

qui n'y marche qu'avec répugnance ; enfin quel eſt le charme du plaiſir attaché à la victoire. Vous pouvez décider ces queſtions d'après l'expérience de ce qui vient de ſe paſſer ſous vos yeux : le ſouvenir que vous en garderez affermira votre courage. Mais il eſt temps que vous preniez votre repas : allez donc, braves & ſages compagnons, guerriers chéris des dieux, allez faire des libations en leur honneur, chantez l'hymne de la victoire, & tenez-vous prêts à exécuter les ordres qui vous ſeront donnés. ——

Tandis que les vainqueurs ſe livroient au repos & à la joie, les Aſſyriens étoient dans une ſituation bien différente. Privés de leur monarque qui avoit péri dans le combat, & d'un grand nombre de leurs plus braves gens, ils étoient tous conſternés au point que pluſieurs s'enfuirent pendant la nuit. Cette déſertion effraya Cyrus & les autres alliés ; ils ſe déterminerent à décamper, & ſe ſauverent à la faveur des ténebres. Le lendemain Cyrus ayant remarqué que les ennemis étoient ſortis de leur camp, ſe hâta d'y faire entrer ſes Perſes ; les Mèdes y entrerent bientôt après eux : & toute l'armée y prit ſon repas. Quand ce repas fut fini, Cyrus ayant convoqué les capitaines perſes :

Chers compagnons, dit-il, que de biens, & quels biens encore nous offre la bonté des dieux, Diſcours de Cyrus à ſes capitaines.

&que nous laissons échapper? Frappés de terreur, les ennemis ont pris la fuite; vous le voyez. Mais des hommes qui, renfermés dans leurs retranchemens, les ont abandonnés pour fuir, croit-on qu'ils tiennent devant nous en rase campagne? des hommes qui ont lâché pié avant que d'avoir éprouvé notre valeur, soutiendront-ils nos efforts puisque nous les avons battus & entiérement défaits? les plus braves d'entre eux ont péri; le reste, composé des plus mauvais soldats, osera-t-il se mesurer avec nous? ——

Tous étoient d'avis de marcher sur le champ à l'ennemi; & il fut résolu qu'on iroit trouver Cyaxare pour le déterminer à laisser partir la cavalerie mède. Le monarque, soit jalousie secrette des succès du prince, son neveu, soit persuasion qu'il seroit plus sage de ne pas s'exposer à de nouveaux hasards, dit à Cyrus & aux capitaines perses, qui étoient impatiens de poursuivre l'ennemi:

[1] Discours de Cyaxare à Cyrus.

Cyrus, j'avois entendu dire, & j'ai vu par moi-même, que les Perses sont, de tous les hommes, ceux qui sont les plus accoutumés à ne se permettre d'excès en aucun genre de plaisirs. Pour moi il me semble que plus le plaisir est vif, plus on doit le prendre avec modération. Mais

peut-il rien nous arriver qui nous procure une satisfaction plus sensible que notre fortune présente? Si nous ménageons nos jouissances avec sagesse, peut-être vieillirons-nous en paix dans le sein du bonheur & à l'abri des dangers. Si, au contraire, nous sommes insatiables, & qu'après un succès nous en poursuivions un autre, prenons garde d'éprouver le sort de ces navigateurs, qui, séduits par les premiers avantages de leurs courses maritimes, s'obstinent à courir les mers, jusqu'à ce qu'enfin ils périssent dans les flots. Souvenez-vous que plus d'une fois on a perdu le fruit d'une premiere victoire pour avoir voulu en obtenir une seconde. Si les ennemis qui ont pris la fuite, nous étoient inférieurs en nombre, sans doute nous hasarderions peu à les poursuivre : mais considérez, je vous prie, que nous n'avons défait, avec nos troupes, qu'une très-petite partie des leurs, & que les autres demeuroient dans l'inaction. Si nous ne les provoquons point au combat, lâches & mal-habiles comme ils sont, ne connoissant ni leurs forces ni les nôtres, ils continueront de fuir : au lieu que si, en les poursuivant, nous leur faisons sentir que la fuite est pour eux aussi dangereuse que la résistance, n'est-il pas à craindre que nous ne les rendions braves malgré eux? car ne doute point, Cyrus, qu'ils ne desirent encore plus ardemment de sauver leurs

femmes & leurs enfans, que tu ne desires de t'en rendre maître. Tu sais qu'une troupe de sangliers, quelque nombreuse qu'elle soit, prend la fuite dès qu'elle se croit découverte ; & qu'une laie seule, si elle voit qu'on chasse ses petits, s'élance sur le chasseur qui veut les lui ravir. Tant que les ennemis étoient enfermés dans leurs retranchemens, nous avions la facilité de les battre en détail, même de choisir à quel nombre des leurs nous voulions avoir affaire. Mais quand nous les joindrons en plaine, s'ils se divisent en plusieurs corps qui nous attaquent, l'un de front comme il est arrivé dans la derniere bataille, deux autres en flanc, un quatrieme par derriere ; craignons de n'avoir ni assez d'yeux, ni assez de mains pour nous défendre contre tant d'assaillans. Enfin, je ne voudrois pas, maintenant que les Mèdes se livrent tout entiers à la joie de la victoire, les contraindre d'aller chercher de nouveaux périls. —

Cyrus se retrancha à demander à Cyaxare qu'il lui permît d'emmener ceux qui voudroient bien le suivre ; ce qui lui fut accordé sans peine. Presque tous les Mèdes qui étoient attachés d'inclination à Cyrus, montrerent de l'empressement pour le suivre ; & il ne resta auprès de Cyaxare que les officiers de sa garde avec leurs soldats. Au moment où le jeune prince se disposoit à partir, il

lui vint une ambaſſade des Hyrcaniens. Cette nation eſt peu nombreuſe ; elle avoit été ſubjuguée par les Aſſyriens dont elle eſt voiſine, & paſſoit pour fournir d'excellens hommes de cheval. Dans la fuite des troupes aſſyriennes, les Hyrcaniens, qui formoient un corps d'environ mille cavaliers, avoient été placés à la queue de l'arriere-garde, afin que, ſi les ennemis tomboient ſur les dernieres, ils en eſſuyaſſent le premier choc. Mécontens de cette diſpoſition, & découragés par la terreur qui régnoit dans toute l'armée, ils avoient envoyé à Cyrus lui propoſer de ſe joindre à lui & de combattre ſous ſes ordres. Leurs envoyés offrent au prince de lui ſervir de guides dans la marche ; & cette offre fut acceptée. On ne tarda pas à joindre les ennemis qui marchoient fort lentement. Le corps des Hyrcaniens ſe détacha & ſe joignit aux Perſes. Cyrus ayant aſſemblé ſes troupes :

Perſes & Mèdes, dit-il, & vous Hyrcaniens, que je regarde déja comme des alliés qui doivent partager notre fortune, ſongez que nous ſommes dans une conjoncture où, ſi nous agiſſions mollement, nous attirerions ſur nous des malheurs de toute eſpece : car les ennemis ne peuvent ignorer ce qui nous amene. En marchant à eux avec intrépidité, & les attaquant avec vigueur, vous

Diſcours de Cyrus à toutes ſes troupes.

les verrez bientôt, comme des esclaves fugitifs qui retombent entre les mains de leurs maîtres, les uns demander quartier, les autres s'enfuir, plusieurs, l'esprit égaré, ne savoir quel parti prendre. Assaillis avant que de s'être apperçus que nous approchions, ils n'auront eu le temps ni de se ranger en bataille, ni de se préparer à combattre : ils seront vaincus dès qu'ils nous verront près d'eux. Si nous voulons souper gaiement, dormir tranquillement, vivre heureux le reste de notre vie, ne leur donnons le loisir ni de délibérer, ni de se mettre en état de défense, pas même de reconnoître qu'ils ont affaire à des hommes : il faut qu'ils ne voient que des boucliers, des haches, des épées; qu'ils ne sentent que des coups & des blessures. Vous, Hyrcaniens, vous marcherez en avant pour couvrir notre front, afin que la vue de vos armes entretienne plus long-temps l'erreur des ennemis. Lorsque je serai arrivé à portée de leur camp, que chaque troupe de cavalerie laisse près de moi un escadron dont je puisse me servir, suivant les circonstances, sans quitter mon poste. Vous, chefs & soldats, dont l'âge a mûri la valeur, il est de votre prudence de marcher serrés, en bon ordre, de peur que tombant sur un corps bien disposé à vous recevoir, vous ne soyez repoussés avec perte. Laissez les jeunes gens poursuivre les ennemis;

ennemis; qu'ils faſſent main-baſſe ſur eux : le plus ſûr eſt d'en épargner le moins qu'il ſera poſſible. Si nous avons l'avantage d'achever leur défaite, gardons-nous de nous amuſer à piller : le ſoldat qui s'abandonne au pillage, n'eſt plus qu'un valet d'armée qu'il eſt permis de traiter en eſclave. Soyez perſuadés que la victoire eſt la ſource de tous les biens; qu'elle met aux mains de celui qu'elle couronne, les hommes, les femmes, les richeſſes, les domaines des vaincus. N'ayons pour objet que de nous l'aſſurer, puiſque le pillard même, avec ſon butin, tombe au pouvoir du vainqueur. N'oubliez pas, en pourſuivant l'ennemi, de revenir de jour au camp: la nuit venue, on n'y recevra plus perſonne. ——

Les Aſſyriens étonnés d'une attaque imprévue; furent taillés en pieces; ceux qui échapperent prirent la fuite, abandonnant une partie de leurs effets & de leurs proviſions. Tandis que les Mèdes & les Hyrcaniens pourſuivoient les fuyards, Cyrus ayant ordonné aux priſonniers qui étoient en grand nombre, de préparer un bon repas avec les proviſions de leur camp, aſſembla ſes capitaines & leur adreſſa ce diſcours :

Diſcours de Cyrus à ſes capitaines, & réponſe d'Hyſtape en leur nom.

Mais amis, nous ſerions bien les maîtres de nous mettre à table avant le retour de nos braves compagnons, & de profiter des apprêts qui ont

été faits avec tant de soin. Mais, si je ne me trompe, ce repas nous seroit moins profitable que notre attention à montrer que nous n'oublions point nos camarades absens; & je doute qu'il contribuât autant à augmenter nos forces, que le peut faire l'affection de nos alliés. Si, pendant qu'ils poursuivent nos ennemis, qu'ils les taillent en pieces, & que trouvant peut-être de la résistance, ils ont encore des combats à soutenir, nous paroissions assez indifférens sur ce qui les concerne, pour nous livrer au plaisir de la bonne chere, avant d'être informés de leur sort, nous nous couvririons de honte, & peut-être nous verrions-nous bientôt affoiblis par l'abandon de braves guerriers qui nous secondent. Nous occuper d'eux, tandis qu'ils essuient des fatigues & qu'ils courent des périls, de maniere qu'à leur retour ils trouvent un repas tout préparé, il me semble que ce seroit-là, pour nous, un festin plus agréable que de satisfaire sur le champ notre appétit. Observez encore que, quand nous ne leur devrions pas ces égards, il ne faudroit pas moins, dans la circonstance présente, nous préserver des excès de la table. Loin d'être à la fin de nos travaux, nous sommes dans une position critique, qui demande un surcroît de vigilance. Les prisonniers que nous laissons en liberté dans le camp, sont en plus grand nombre que nous;

il faut donc à la fois, & nous tenir en garde contre eux, & empêcher qu'ils ne nous échappent, si nous voulons avoir des valets pour le service de l'armée. De plus, notre cavalerie est en campagne, nous sommes assez en peine où elle est, & ne sommes pas sûrs qu'à son retour elle veuille rester. De ces différens motifs je conclus qu'il est à propos de boire & de manger sobrement, de ne pas nous livrer à la débauche jusqu'à nous ôter la raison, & nous laisser ensevelir dans le sommeil. Je sais encore qu'il y a dans le camp beaucoup de richesses, & qu'il ne tiendroit qu'à nous d'en détourner la meilleure partie, quoique nos alliés, qui nous ont aidés à nous en rendre maîtres, aient droit de les partager. Mais j'ai peine à croire qu'il y eût plus à gagner pour nous à commettre cette infidélité, qu'à leur donner un témoignage de notre bonne-foi, dont le prix sera, de leur part, un redoublement d'affection. Mon avis est qu'on abandonne le soin du partage aux Mèdes, aux Hyrcaniens & à Tigrane, lorsqu'ils seront revenus : je crois même que ce seroit un gain pour nous que notre part fût la moins forte, parce qu'ils seroient d'autant plus disposés à rester avec nous, qu'ils trouveroient plus de profit à notre service. L'avidité du moment nous procureroit des biens passagers ; au lieu qu'en négligeant ces biens pour nous procurer les forces qui les

donnent, nous pouvons nous assurer à nous & à nos enfans une fortune solide & durable. Enfin, on ne nous exerce dans notre patrie à réprimer les excès de la bouche & l'amour inconsidéré du gain, que pour nous apprendre à vaincre, dans l'occasion, ces deux penchans : or je ne pense pas que nous puissions jamais nous trouver dans des circonstances où il soit plus à propos de mettre ces leçons en pratique.

Ainsi parla Cyrus. Prince, répondit Hystape, l'un des homotimes, il seroit bien étrange qu'à la chasse nous eussions souvent le courage de nous priver de nourriture, pour courir après un vil animal, & que, quand il s'agit de poursuivre un bonheur solide, nous fussions arrêtés par un penchant qui peut bien tyranniser des lâches, mais dont les hommes courageux savent triompher : une telle conduite seroit indigne de nous. ——

Toute l'assemblée approuva ce que venoit de dire Hystape, & l'on s'empressa de veiller aux préparatifs d'un bon repas pour les Mèdes & pour les Hyrcaniens. Ils arriverent ramenant avec eux une multitude de charriots chargés de munitions & remplis de très-belles femmes, qui, suivant la coutume de ces peuples, avoient accompagné l'armée. Cyrus conçut quelque dépit en voyant un si riche butin auquel les Perses n'avoient eu

aucune part. Il aſſembla les capitaines & leur parla en ces termes :

Discours de Cyrus à ses capitaines, & discours de Chryſante qui vient à l'appui.

Mes amis, vous jugez comme moi que, ſi nous étions maîtres de tous les biens que la fortune nous offre, ils ſuffiroient pour enrichir la nation entiere des Perſes, & nous principalement, puiſque ce ſeroit le fruit de nos travaux ; mais nous ne ſerons jamais en état de nous en ſaiſir, tant que nous manquerons d'un corps de cavalerie nationale. Examinez la maniere dont nous ſommes armés : elle peut être bonne pour mettre en déroute des ennemis que nous combattrons de près ; mais s'ils lâchent pié, comment avec de telles armes & ſans chevaux, prendre ou tuer les cavaliers, les hommes de traits, & autres ſoldats armés à la légere qui fuiront devant nous ? qui empêchera ces ſortes de troupes de nous attaquer & de nous harceler, ſachant que nous ne ſommes pas plus à craindre pour elles que des termes ? Auſſi on ne peut douter que la cavalerie auxiliaire ne compte avoir ſur le butin autant & peut-être plus de droit que les Perſes. Voilà ce que nous n'empêcherons jamais tant que les choſes reſteront comme elles ſont. Mais ſi nous pouvons nous procurer une cavalerie qui ne ſoit pas inférieure à celle de nos alliés, n'eſt-il pas évident que nous pourrons exécuter ſeuls les entrepriſes pour leſ-

quelles nous avions besoin de leur secours; & qu'ils en deviendront beaucoup moins fiers? pouvant nous passer d'eux & nous suffire à nous-mêmes, nous ne nous mettrons plus en peine qu'ils veuillent nous suivre ou nous quitter. D'après ces raisons, je ne doute pas que vous ne sentiez tous combien il nous importe d'avoir un corps de cavalerie nationale. Peut-être trouvez-vous de la difficulté à la former : examinons donc & les moyens que nous avons & ce qui nous manque. On a pris dans le camp des Assyriens un grand nombre de chevaux, des freins pour les conduire, & les autres harnois nécessaires. Nous avons toutes les armes à l'usage de la cavalerie, des cuirasses pour couvrir la poitrine, des javelots propres à être lancés ou gardés à la main. Que nous faut-il encore? sans doute des hommes. En manquons-nous; & est-il rien qui soit plus à nous que nous-mêmes? On dira que nous ignorons l'art de manier un cheval. J'en conviens; mais ceux qui excellent aujourd'hui dans cet art, n'en savoient pas plus que nous avant que de l'avoir appris. On m'objectera qu'ils s'y sont formés dans la jeunesse. Quoi donc? les enfans ont-ils plus de jugement que les hommes mûrs pour apprendre ce qu'on leur enseigne, ou plus de force pour exécuter ce qu'ils ont appris? J'ajoute que nous avons plus d'avances & de facilités pour nous instruire que

les enfans & la plupart des autres hommes. Nous ne ſommes pas obligés, comme les enfans, d'apprendre à tirer de l'arc ou à lancer le javelot; nous le ſavons il y a long-temps. Nous n'avons pas non plus les mêmes entraves que la plupart des hommes, qui ſont contraints de cultiver la terre, d'exercer différens métiers, ou de veiller à leurs affaires domeſtiques. Faire la guerre eſt notre unique profeſſion; nous la faiſons par état & par néceſſité. Au reſte, il n'en eſt pas ici comme de certaines pratiques militaires qui ſont utiles, mais pénibles. Dans les marches ou dans les voyages, n'eſt-il pas plus doux d'aller à cheval qu'à pié? s'il faut de la diligence, n'eſt-il pas agréable de pouvoir voler au ſecours d'un ami, de pouvoir atteindre à la courſe un homme ou un animal? n'eſt-il pas commode de charger ſon cheval du poids de ſes armes, enſorte qu'on les porte moins qu'on ne les fait porter? On pourroit appréhender que, ſi nous ſommes forcés de combattre à cheval, avant de ſavoir manier nos chevaux, nous ne ceſſions, ſans être devenus bons cavaliers, d'être bons fantaſſins. Il eſt facile de diſſiper cette crainte. Nous ſerons libres de combattre à pié quand nous voudrons; & il n'y a pas d'apparence que les leçons d'équitation nous faſſent oublier les manœuvres de l'infanterie.

Lorfque Cyrus eut ceffé de parler, Chryfante venant à l'appui : Pour moi, prince, dit-il, je brûle de prendre ces leçons d'équitation ; & je me figure qu'étant monté fur un cheval, je ferai un homme aîlé. Maintenant, je m'eftime heureux lorfque partant du même but avec un homme léger à la courfe, je puis le devancer feulement de quelques pas ; ou lorfque voyant paffer un animal, je puis, en courant de toutes mes forces, l'approcher d'affez près pour l'atteindre d'une fleche ou d'un javelot, avant qu'il foit trop éloigné. Mais quand je ferai homme de cheval, je pourrai porter la mort à un ennemi à quelque diftance que je l'apperçoive. Si je pourfuis des bêtes fauves, j'aurai l'avantage de les joindre & de les percer de la main, ou de les tirer dans l'éloignement & de les frapper comme fi elles étoient arrêtées : car, quelle que foit la vîteffe de deux animaux, ils font l'un à l'égard de l'autre, quand celui qui pourfuit eft à portée d'atteindre celui qui fuit, comme s'ils étoient immobiles (1). Auffi entre tous les êtres animés, il n'en eft point auxquels j'aie porté plus d'envie qu'aux hippo-

(1) La phrafe grecque eft un peu embrouillée & difficile à entendre ; j'ai tâché de l'éclaircir dans ma traduction le mieux qu'il m'a été poffible. = Hippocentaures, ou centaures, monftres fabuleux, moitié hommes & moitié chevaux.

centaures, ſuppoſé toutefois qu'ils aient exiſté. Ils avoient, dit-on, comme les hommes, la faculté de raiſonner & des mains pour agir : ils avoient de plus la force & la vîteſſe du cheval pour atteindre l'objet qui fuyoit devant eux, & le terraſſer s'il faiſoit réſiſtance. En devenant cavalier, je réunirai dans ma perſonne toutes ces qualités. Je me ſervirai de mon eſprit pour bien prendre mes meſures, de mes mains pour porter des armes, de la vîteſſe du cheval pour courir, & de ſa force pour renverſer quiconque me réſiſtera. D'ailleurs, je ne formerai pas, comme les hippocentaures, un même corps avec mon cheval, ce qui vaut beaucoup mieux que d'y être attaché par un lien naturel & indiſſoluble. Je m'imagine que les êtres de cette eſpece ne pouvoient uſer de certaines commodités inventées par les hommes, ni jouir de certains plaiſirs que la nature accorde aux chevaux. Pour moi, quand je ſerai devenu cavalier, je ferai, étant à cheval, tout ce que faiſoient les hippocentaures ; deſcendu de cheval, je mangerai, je m'habillerai, je me coucherai, comme les autres hommes. Que ſerai-je donc ? un hippocentaure dont les parties peuvent ſe ſéparer & ſe rejoindre. J'aurai encore cet avantage ſur l'hippocentaure, qu'il n'avoit que deux yeux pour voir & deux oreilles pour entendre ; au lieu que moi j'aurai quatre yeux pour obſer-

ver, & quatre oreilles pour écouter. J'ai oui dire, en effet, que souvent le cheval voit & entend des choses qui échappent au cavalier, & qu'il l'en avertit. D'après ces considérations, Cyrus, je te prie de m'inscrire au nombre de ceux qui desirent de devenir cavaliers. Et nous aussi, s'écrierent les autres capitaines. ——

Cyrus, après avoir réglé plusieurs affaires, & sur-tout ce qui regardoit les prisonniers qu'il s'attacha par sa clémence, & avec lesquels il sut augmenter ses forces, ramassa de tous côtés des chevaux pour former un corps de cavalerie nationale, qui fut bientôt dressé, vu l'ardeur de ses Perses qu'il animoit par des éloges & par des récompenses.

Nous avons laissé Cyaxare avec les officiers de sa garde : la nuit même du départ de Cyrus, dans la joie que lui causoit la victoire, il s'étoit enivré avec ses courtisans. Comme il entendoit un grand bruit, il ne doutoit pas que presque tous les Mèdes ne fussent restés. Mais le bruit étoit causé par les valets, qui avoient pris sur les Assyriens du vin & des vivres, & qui, profitant de l'absence de leurs maîtres, avoient bu outre mesure. Lorsque le jour parut, il apprit que tous les cavaliers mèdes avoient quitté le camp & accompagné Cyrus. Il entra dans une furieuse

colere; & comme il étoit violent & emporté, il ordonna auſſi-tôt à un de ceux qui étoient auprès de lui, de prendre quelques cavaliers, & de courir après les troupes qui avoient ſuivi ſon neveu, avec ordre de revenir ſur le champ; il ajouta des menaces, tant pour les Mèdes qui ne reviendroient pas, que pour l'envoyé s'il n'exécutoit pas ſa commiſſion avec vigueur. Cyrus apprit les ordres & les menaces de ſon oncle; il lui écrivit une lettre propre à l'adoucir & à le tranquilliſer, mais dans laquelle cependant il lui faiſoit des reproches aſſez vifs ſans manquer au reſpect qu'il lui devoit. Elle étoit conçue en ces mots:

CYRUS à CYAXARE, ſalut.

Nous ne t'avons point abandonné, prince, puiſqu'on ne peut ſe dire abandonné de ſes amis lorſque par leur courage on triomphe de ſes ennemis. Loin que par notre départ nous t'ayons expoſé à quelque danger, nous avons aſſuré ton repos à proportion que nous nous ſommes éloignés de toi. Ce n'eſt pas en reſtant oiſif auprès de ſes amis, qu'on pourvoit à leur ſûreté; c'eſt en repouſſant leurs ennemis le plus loin qu'il eſt poſſible, qu'on les met à l'abri du péril. Tu te plains, Cyaxare; conſidere cependant quelle a été ma conduite envers toi, & quelle a été la Lettre de Cyrus à Cyaxare.

tienne envers moi. Je t'ai amené des auxiliaires; moins, à la vérité, que tu n'en demandois, mais autant que j'en ai pu raſſembler. Lorſque j'étois ſur les terres de ton obéiſſance, tu m'as permis d'emmener ceux de tes ſoldats que je pourrois engager à me ſuivre : maintenant que je ſuis dans le pays ennemi, tu rappelles auprès de toi, non-ſeulement ceux des Mèdes qui ſouhaiteroient de s'en retourner, mais tous ſans exception. J'avois compté partager ma reconnoiſſance entre toi & tes ſujets ; tu me forces à ne t'y donner aucune part, & à la réſerver toute entiere pour ceux qui ont bien voulu m'accompagner. Je ne puis néanmoins me réſoudre à t'imiter. J'envoie en Perſe pour y ſolliciter un renfort ; mais j'ordonne que les troupes qui ſeront deſtinées à venir joindre mon armée, commencent par ſavoir ſi elles peuvent t'être utiles, de ſorte que tu puiſſes en diſpoſer à ton gré, ſans conſulter leurs deſirs. Quoique le plus jeune, je me haſarderai de te donner des conſeils. Ne retire jamais le don que tu auras fait, ſi tu ne veux que l'inimitié prenne la place de la reconnoiſſance. Lorſque tu deſireras qu'on ſe rende promptement auprès de toi, que ton ordre ne ſoit pas accompagné de menaces. Garde-toi principalement de menacer une multitude, en te plaignant d'être abandonné, dans la crainte de lui apprendre à mépriſer ton

courroux. Au reste, nous tâcherons de te rejoindre dès que nous aurons exécuté des projets dont la réussite sera également avantageuse & pour toi & pour nous. Porte-toi bien. ——

La lettre de Cyrus fut bientôt suivie de la portion la plus précieuse du butin dont il fit hommage au roi des Mèdes.

On étoit occupé de divers arrangemens, lorsqu'on vit arriver à cheval un vieillard Assyrien, nommé Gobryas, suivi d'une troupe de cavaliers avec leurs armes. Ayant témoigné qu'il vouloit parler au général, on le conduisit à Cyrus sans son escorte, qu'on fit rester à l'entrée du camp. Dès qu'il fut en présence du prince :

Seigneur, dit-il, je suis Assyrien : je possede une forteresse considérable, & je commande dans une vaste étendue de pays. Je fournissois au roi d'Assyrie environ mille chevaux : j'étois plus attaché que personne à ce bon & vertueux prince : il est tombé sous vos coups ; & son fils, mon plus mortel ennemi, lui a succédé. Je viens, Cyrus, en suppliant, me jetter entre tes bras ; je me donne à toi pour être ton sujet & te suivre dans tes expéditions : venge-moi seulement, c'est tout ce que je te demande. Autant qu'il est en mon pouvoir, je t'adopte pour mon fils ; car je n'ai

Discours de Gobryas à Cyrus.

plus de fils. Hélas! j'en avois un feul, auffi eftimable par fes qualités qu'aimable par fa figure. Il m'aimoit, il me refpectoit, il avoit pour moi tous les fentimens qui peuvent faire le bonheur d'un pere. Le roi mort l'avoit mandé à fa cour pour lui donner fa fille en mariage : moi, flatté de l'idée d'une alliance auffi honorable, je m'étois empreffé d'envoyer mon fils. Le prince actuellement régnant l'invita un jour à une partie de chaffe; & comme il s'eftimoit beaucoup plus adroit à cheval, il lui permit de chaffer à fa volonté : mon fils qui croyoit être avec un ami, ufa de cette liberté toute entiere. Un ours parut; tous deux fe mettent à le pourfuivre : le prince lui lance fon dard & le manque; & plût aux dieux qu'il ne l'eût pas manqué! mon fils lance le fien, ce qu'il n'auroit pas dû faire, & abat l'animal. Le prince en fut piqué, & cependant diffimula fa jaloufie. Un lion s'étant rencontré un peu plus loin, il le manqua pareillement, ce qui n'eft pas extraordinaire à la chaffe. Mon fils, par un coup, hélas! trop heureux, l'atteignit & le renverfa : J'ai lancé deux dards de fuite, s'écria-t-il dans un tranfport de jeune homme, & j'ai mis à bas deux bêtes. A ces mots, l'indigne prince, ne pouvant plus contenir fa fureur jaloufe, arracha un javelot des mains de quelqu'un de fa fuite, & l'enfonçant dans le fein de mon fils, de mon cher fils, de

mon fils unique, il lui ôta la vie. Pere infortuné! je penfois revoir un jeune époux, & on ne m'a rapporté qu'un corps inanimé. Sur la fin de mes jours, il m'a fallu mettre dans le tombeau un fils à la fleur de l'âge, un fils vertueux que je chériffois. On eût dit que fon affaffin s'étoit défait d'un ennemi : il ne témoigna aucun repentir, & ne rendit aucun honneur à la mémoire du mort en expiation de fon crime atroce. Le roi me plaignit & fe montra fenfible à mon malheur. S'il vivoit, tu ne me verrois pas, Cyrus, implorer ton fecours contre lui : j'en avois reçu autant de témoignages de bonté, que je lui avois donné de preuves de mon attachement. Il ne me feroit pas poffible d'avoir la même affection pour le meurtrier de mon fils qui eft à préfent fur le trône; & lui ne pourra jamais me regarder comme fon ami. Il n'ignore pas dans quelle difpofition je dois être à fon égard. Il fait qu'avant fon crime je vivois heureux, & que maintenant, privé de mon fils, je traîne dans les larmes une douloureufe vieilleffe. Mais, feigneur, fi tu me reçois dans ton alliance, & que tu me donnes quelque efpoir de venger la mort de ce fils chéri, je croirai renaître, je vivrai fans honte & mourrai fans regret. ——

Cyrus répondit avec bonté aux demandes de

Gobryas ; il s'engagea à le venger & à le défendre de toutes ſes forces. Gobryas s'engagea de ſon côté à lui livrer ſes châteaux, à lui payer le tribut qu'il payoit au roi d'Aſſyrie, & à l'accompagner dans toutes ſes expéditions.



LIVRE V.

Nous avons vu plus haut que Cyrus avoit écrit une lettre à Cyaxare pour adoucir ce prince qui, dans un mouvement de colere, avoit envoyé des ordres à ſes troupes pour qu'elles revinſſent ſur le champ. Comme il ſouhaitoit que les Mèdes & les autres alliés demeuraſſent avec lui & le ſuiviſſent par inclination, il convoqua les principaux d'entre eux, & leur fit cette harangue:

Mèdes, & vous fideles alliés qui êtes ici préſens, je n'ai pas oublié quels motifs vous porterent à me ſuivre : ce ne fut ni un eſprit de vil intérêt, ni l'envie de ſervir Cyaxare; c'eſt par attachement pour moi & par conſidération pour ma perſonne que vous avez bien voulu partager avec nous les fatigues d'une marche de nuit, & les dangers que nous allions chercher. Je ne pourrois, ſans injuſtice, me diſpenſer de reconnoître vos ſervices; malheureuſement je ne ſuis pas encore en état de les récompenſer autant qu'ils le méritent. Je ne rougis pas de l'avouer; mais je rougirois d'ajouter que, ſi vous continuez à combattre ſous mes ordres, je ſaurai bien acquitter ma reconnoiſſance : je craindrois de paroître ne

Diſc. de Cyrus aux Mèdes & à ſes autres alliés.

vous faire cette promesse que pour vous déterminer plus aisément à ne pas nous abandonner. Je me bornerai donc à vous dire que, dans le cas même où vous vous retireriez pour obéir à votre prince, je me comporterai à votre égard, si j'obtiens quelque succès, de telle sorte que vous ayez à vous lo er de ma gratitude : car Cyrus ne se retirera pas. Je suis lié aux Hyrcaniens par la foi que je leur ai jurée; je serai fidele à ma parole, & ne m'exposerai point au reproche de les avoir trahis. Je dois d'ailleurs faire ensorte que Gobryas, qui nous livre ses forteresses, ses domaines, ses troupes, n'ait pas à se repentir d'avoir recherché notre amitié. Une raison plus puissante encore me retient ici : je rougirois de honte & je craindrois d'offenser les dieux, si, par une retraite imprudente, je renonçois aux biens qu'ils nous offrent visiblement. Je suis donc déterminé à rester. Vous êtes les maîtres de faire ce qu'il vous plaira : dites-moi seulement quel parti vous voulez prendre. ——

Tous les Mèdes & alliés qui entendirent ce discours de Cyrus, lui témoignerent le plus grand zèle pour le suivre par-tout où il les conduiroit. Le prince touché adressa cette priere à Jupiter : *Grand Dieu ! fais que je puisse surpasser par mes bienfaits l'attachement qu'ils me témoignent.* Après s'être

assuré de l'ardeur des alliés qu'il avoit à ses ordres, il chercha à s'en procurer d'autres, voulant achever la conquête des Assyriens. Il s'adressa donc à Gobryas ; il lui demanda s'il ne connoissoit pas d'autres peuples qui fussent mécontens du roi d'Assyrie, & disposés à se joindre à ses ennemis pour le combattre. Gobryas lui en nomma plusieurs, & lui parla sur-tout d'un prince puissant, appellé Gadatas, que le monarque, dans sa jeunesse, par un esprit de jalousie & de vengeance, avoit fait mutiler & rendu eunuque : mais il ajouta qu'il n'étoit pas facile de parvenir jusqu'à ce prince, parce qu'il falloit pénétrer au-delà de Babylone, & qu'il pouvoit sortir de cette ville beaucoup plus de troupes que n'en avoit Cyrus. Il finit en disant que, vu la multitude des ennemis, on ne pouvoit prendre trop de précautions dans la marche.

Discours de Cyrus à Gobryas, pour aller droit à Babylone.

Tu as raison, Gobryas, lui dit Cyrus, de vouloir que nous rendions notre marche la plus sûre qu'il est possible. Pour moi, je pense qu'il n'y a pas de meilleur moyen de nous procurer cette sûreté que d'aller droit à Babylone, où, selon toi, les Assyriens ont rassemblé leurs principales forces. Etant aussi nombreux que tu le dis, il est certain qu'ils seront redoutables si leur courage se ranime : ce qui arrivera pour peu qu'ils aient lieu de croire

que la peur nous empêche de nous montrer. Non, tu ne dois pas douter que dès-lors ils ne cessent eux-mêmes de nous craindre, & que leur hardiesse n'augmente de plus en plus si nous tardons à paroître. Au contraire, si nous allons à eux sur le champ, nous les trouverons les uns pleurant les morts de la derniere bataille, les autres embarrassés de l'appareil de leurs blessures, tous pleins encore du souvenir de notre bravoure, de leur fuite & de leur infortune. Tu n'ignores pas, mon cher Gobryas, qu'une multitude animée par l'espérance, montre une fierté & une audace que rien ne peut abattre ; mais que, si la frayeur s'en empare, plus elle est nombreuse, plus l'épouvante y cause de trouble & de désordre. Les mauvaises nouvelles qui se répandent, les incidens fâcheux qui se multiplient, la tristesse & le découragement qui se peignent sur les visages, tout contribue à redoubler l'effroi. Les paroles n'ont plus aucune force, ni pour dissiper les craintes, ni pour persuader aux soldats de retourner à l'ennemi, ou du moins de faire retraite en bon ordre : plus les exhortations sont vives, plus ils se figurent que le danger est pressant. Mais examinons par les effets cette multitude que tu redoutes. Si désormais le nombre doit décider de la victoire, tu as raison de craindre, & le péril est pour nous extrême ; mais si le succès

des batailles dépend encore, comme nous l'avons éprouvé, de la valeur des troupes, tu peux, sans te faire illusion, marcher avec assurance: j'espere, si les dieux ne s'y opposent, que tu trouveras parmi nous plus de vrais combattans, que parmi nos ennemis. Tu sais, & c'est un nouveau motif de confiance, qu'ils sont aujourd'hui beaucoup plus foibles qu'ils n'étoient quand nous les défîmes, & beaucoup plus encore qu'ils n'étoient quand ils se sont enfuis de leur camp; au lieu que nous avons pour nous la supériorité que donne la victoire, & l'accroissement de nos forces par la jonction des tiennes: car il ne faut pas faire à tes gens l'injure de les compter pour peu depuis qu'ils sont avec nous. Dans une armée victorieuse, mon cher Gobryas, le courage se communique jusqu'aux valets qui la suivent. Fais d'ailleurs réflexion que les ennemis peuvent dès-à-présent découvrir notre petit nombre, & que jamais nous ne leur paroîtrons plus redoutables qu'en les allant chercher. Voilà quel est mon sentiment: ainsi, conduis-nous droit à Babylone. —

Cyrus marcha donc vers Babylone, ravageant le pays, & faisant un butin considérable sans que personne se présentât. Alors il envoya Gobryas à Gadatas qui saisit avec empressement l'occasion de se venger d'un roi cruel. Lorsqu'il eut

mis au pouvoir de Cyrus une forteresse importante qui appartenoit aux Assyriens, il vint le trouver pour lui promettre de le servir avec zele, & l'avertir que le roi d'Assyrie, vivement piqué de la prise du château, se préparoit à entrer sur ses terres. Cyrus le renvoya pour veiller à la défense de ses places, l'assurant qu'il feroit la plus grande diligence possible pour lui porter des secours. Il avoit reçu de puissans renforts des Cadusiens & des Saces, nouveaux alliés, & des Hyrcaniens qui l'avoient suivi après la premiere défaite; dès que Gadatas fut parti, il assembla les chefs des alliés, dont la plupart se montroient pleins d'ardeur, & leur adressa ce discours:

Disc. de Cyrus aux alliés.

Généreux alliés, Gadatas a exécuté une entreprise dont nous avons tous senti l'importance; & cela sans que nous eussions encore rien fait pour lui. Je viens d'apprendre que le roi d'Assyrie se dispose à envahir ses états, sans doute pour venger le dommage qu'il croit en avoir reçu; peut-être encore dans la pensée que, s'il laisse impunie la défection de ceux qui l'abandonnent pour se joindre à nous, tandis que nous ne faisons point de quartier à ceux qui lui demeurent fideles, bientôt personne ne voudra rester dans son alliance. Je crois donc qu'il est de notre honneur de secourir avec zele Gadatas qui nous a si

bien servis, que la justice demande que nous le servions à notre tour; & j'ajoute qu'en acquittant notre reconnoissance, nous travaillerons pour nos propres intérêts. Oui, quand on nous verra aussi jaloux de venger pleinement les injures que de récompenser libéralement les services, il est vraisemblable qu'on s'empressera de rechercher notre amitié, & que chacun craindra de nous avoir pour ennemis. Mais si nous abandonnons Gadatas, grands dieux ! quels discours emploierons-nous pour persuader à d'autres d'embrasser notre parti ? aurons-nous la hardiesse de vanter nos procédés? qui d'entre-nous osera lever les yeux sur Gadatas, après que tant d'hommes réunis se seront laissés vaincre en générosité par un seul homme, & un homme tel que le malheureux Gadatas ? ——

Ainsi parla Cyrus; tous ayant témoigné qu'ils étoient de son avis, il disposa tout ce qui étoit nécessaire pour la marche, & fit donner le signal du départ. On arriva à propos pour mettre en fuite le roi d'Assyrie, qui se refugia avec ses troupes dans une grande ville de sa dépendance. Le chef des Cadusiens faisoit l'arriere-garde; & comme dans cette position il n'avoit aucune part à la poursuite des ennemis, il voulut aussi se distinguer par quelque fait éclatant. Sans se con-

certer avec Cyrus, ſans lui communiquer ſon deſſein, il alla faire une incurſion du côté de Babylone. Tandis que ſes cavaliers étoient diſperſés dans la campagne, le roi d'Aſſyrie ſort tout à coup de la ville où il s'étoit refugié, & paroît à la tête de ſes troupes, rangées dans le meilleur ordre. Il fond ſur les Caduſiens, tue leur chef & pluſieurs ſoldats, reprend le butin qu'ils emportoient, & après les avoir pourſuivis tant qu'il crut pouvoir le faire ſans danger, il retourne ſur ſes pas. Cyrus fut très-affligé de ce triſte événement. Le lendemain, dès la pointe du jour, ayant convoqué par un héraut les chefs des alliés & tous les Caduſiens ſans exception, il leur parla en ces termes :

Diſcours de Cyrus, après un échec arrivé aux Caduſiens.

Généreux alliés, je n'imputerai qu'à la condition humaine le malheur que nous venons d'éprouver; car, c'eſt le propre de l'homme de faire des fautes. Que le dernier événement ſerve du moins à nous apprendre que des troupes inférieures en nombre à celles de l'ennemi, ne doivent jamais ſe ſéparer du gros de l'armée. Non que je prétende qu'il faille en aucune circonſtance faire une excurſion, même avec un corps moins nombreux que n'étoit celui des Caduſiens : mais il faut que ce ſoit de concert avec le général qui a des forces ſuffiſantes pour protéger

l'entreprife. Et alors, fi on peut être trompé dans fes vues, on peut auffi, en provoquant les ennemis, leur donner le change, les empêcher de tomber fur l'armée en marche; on peut, en leur donnant ailleurs de l'occupation, ménager au refte des troupes le temps de fe mettre à l'abri. S'éloigner de la forte, ce n'eft point fe féparer de l'ennemi; on y tient toujours. Au contraire, partir avec fa troupe, fans dire où on la mène, c'eft comme fi on fe mettoit feul en campagne. Au refte, avec l'aide des dieux, nous ne tarderons pas à nous venger. Dès que vous aurez pris votre repas, je vous menerai fur le champ de bataille : nous donnerons la fépulture à nos morts, & fi le ciel nous feconde, nous montrerons aux Affyriens, dans le lieu même où ils fe flattent d'avoir eu quelque fupériorité, d'autres adverfaires qui leur feront fupérieurs ; il faut du moins qu'ils ne puiffent regarder avec plaifir les champs où ils ont défait nos alliés. S'ils ne viennent pas à notre rencontre, nous brûlerons les bourgs, & nous ravagerons la campagne, afin qu'ils aient plus à s'affliger du fpectacle de leurs propres maux qu'à fe réjouir à la vue du mal qu'ils nous ont fait. Que les chefs retournent dans leurs tentes. Vous, Cadufiens, au fortir d'ici, choififfez-vous, felon votre ufage, un commandant qui veille à votre fûreté, fous la protection des dieux & fous la

nôtre. Quand vous aurez mangé, vous m'enverrez le chef que vous aurez élu. ——

Lorſque les Caduſiens ſe furent élu un chef, & que les ſoldats eurent pris leur repas, on partit en ordre de bataille; on arriva au lieu où les Caduſiens avoient été battus, on enterra les morts, & on pilla la campagne ſans trouver nulle part de réſiſtance. Après que Cyrus eut fait cette expédition, & que mettant à l'abri lès états de Gadatas, il l'eut engagé à le ſuivre avec une partie de ſes forces, il ſe tranſporta avec toutes ſes troupes ſur les frontieres des Aſſyriens & des Mèdes, & là il envoya un courier à Cyaxare pour le prier de ſe rendre à l'armée, afin de délibérer enſemble ſur le meilleur parti qu'il y avoit à prendre dans la poſition actuelle des choſes.

Entretien de Cyrus & de Cyaxare.

Cyaxare ſe mit en chemin, eſcorté des cavaliers mèdes qui étoient demeurés auprès de lui. Quand Cyrus eut lieu de croire que ce prince approchoit, il ſe hâta d'aller à ſa rencontre, à la tête de la cavalerie perſe, qui formoit un corps aſſez conſidérable, & de celle des Mèdes, des Arméniens, des Hyrcaniens, auxquels il joignit ceux d'entre les autres alliés qui étoient les mieux montés & les mieux armés : il vouloit étaler une partie de ſes forces aux yeux de Cyaxare. Mais

celui-ci voyant que Cyrus étoit accompagné d'un ſi grand nombre de gens d'élite, tandis que lui n'avoit pour cortege qu'une petite troupe fort peu impoſante, ſe ſentit humilié au point qu'il en conçut un violent chagrin. Cyrus deſcendit de cheval, & s'avança pour l'embraſſer, ſelon l'uſage. Cyaxare deſcendit auſſi, mais il détourna la tête pour ne pas recevoir le baiſer de ſon neveu, & il laiſſa couler des larmes à la vue de tout le monde.

Alors Cyrus fit retirer un peu à l'écart ceux qui l'accompagnoient, & prenant Cyaxare par la main, il le mena ſous des palmiers qui étoient proches, fit étendre des tapis de Médie, invita le roi à s'y aſſeoir, & s'étant aſſis à ſes côtés: Mon oncle, lui dit-il, je te conjure au nom des dieux, de m'apprendre pourquoi tu parois indiſpoſé contre moi: que vois-tu ici qui puiſſe te chagriner? Ce que je vois, Cyrus, répondit Cyaxare! je vois que moi qui n'ai jamais eu que des rois pour aïeux, qui ſuis fils de roi, & roi moi même, j'arrive ici dans l'équipage le plus humiliant; tandis que toi, Cyrus, entouré de mes ſujets & d'un grand nombre d'autres troupes, tu parois avec tout l'éclat de la grandeur & de l'autorité. Il ſeroit dur de recevoir de ſes ennemis un pareil affront; combien, grand Jupiter, eſt-il plus cruel de l'eſſuyer de la part de ceux de

qui on ne devoit pas l'attendre ! oui, j'aimerois mieux ſubir dix fois la mort que d'être vu dans cet abaiſſement, que de me voir abandonné & moqué des miens : car tu ne me fais pas ſeulement ſentir que ta puiſſance eſt au-deſſus de la mienne, mes propres ſerviteurs viennent à ma rencontre plus en état de m'offenſer que je ne ſuis de les punir.

En proférant ces mots, ſes larmes coulerent avec plus d'abondance; Cyrus touché ne put retenir les ſiennes. Puis, s'étant un peu remis, tu te trompes Cyaxare, lui dit-il, & tu juges mal, ſi tu penſes que les Mèdes ſoient en état de te nuire lorſqu'ils m'accompagnent. Je ne ſuis étonné ni de ta colere, ni de tes craintes : je n'examinerai point ſi tu as raiſon ou non d'être irrité contre eux; peut-être aurois-tu peine à entendre ce que je dirois pour leur juſtification. Mais je ne te diſſimulerai pas que je regarde comme une grande faute dans un homme qui commande, de menacer à la fois tous ceux qui lui obéiſſent : en ſe faiſant craindre d'une foule, on ſe fait néceſſairement une foule d'ennemis, & la menace étant commune à tout le monde, elle invite tout le monde à ſe réunir & à former une ligue. Si je ne t'ai pas renvoyé tes troupes, avant que de m'en retourner moi-même, c'eſt que j'ai appréhendé que ton courroux ne t'expoſât

à quelque événement désagréable, qui nous auroit tous sensiblement affligés. Graces au ciel, tu n'as rien ici à craindre de fâcheux. Quant à l'idée qui t'est venue, que je te fais tort, il est bien douloureux pour quelqu'un qui se consacre tout entier au plus grand avantage de ses amis, qu'on le soupçonne d'avoir des desseins contraires à leurs intérêts. Mais cessons de nous faire des reproches : tâchons plutôt de découvrir & d'examiner mes prétendus crimes à ton égard. Je vais te faire une proposition que je crois parfaitement raisonnable dans un éclaircissement entre personnes qui s'aiment. Si je suis convaincu de t'avoir fait tort en quelque chose, je m'avouerai coupable : s'il est prouvé que je ne t'en ai fait aucun, que je n'en ai pas même eu la pensée, n'avoueras-tu pas que tu n'as nul sujet de te plaindre de moi ? — Oui, dit Cyaxare, je serai obligé de l'avouer. — Et s'il est clair, reprit Cyrus, que je t'ai bien servi, que j'ai cherché à t'être utile autant qu'il étoit en mon pouvoir, ne conviendras-tu pas que je suis plus digne d'éloge que de blâme ? — Oui, répondit le roi. Maintenant, poursuivit Cyrus, considérons séparément chacune de mes actions : c'est le meilleur moyen de s'assurer de ce que j'ai fait de bien & de ce que j'ai fait de mal. Commençons, en remontant à l'origine de la guerre, si cette époque

te paroît assez reculée. Lorsque tu fus informé que les ennemis s'étoient rassemblés en grand nombre, & marchoient contre toi avec le dessein d'envahir tes états, tu envoyas demander du secours aux Perses, & tu me fis dire en particulier, que s'ils t'accordoient des troupes, tu desirois que j'en obtinsse le commandement, & que je vinsse moi-même à leur tête. Ne me suis-je pas rendu à tes instances ? ne t'ai-je pas amené les meilleurs soldats, & dans le plus grand nombre qu'il m'a été possible ? — Cela est vrai, répondit Cyaxare. — Dis-moi donc d'abord si tu regardes ce procédé comme une offense ou comme un service. — Je n'ai garde de nier que ce ne soit un grand service. — Et lorsque les ennemis sont arrivés, & qu'il a fallu en venir aux mains avec eux, m'as-tu vu me refuser à la fatigue, & m'épargner dans les périls ? — Non, assurément, non. — Et lorsque, par l'assistance des dieux, nous eûmes remporté la victoire, que les ennemis eurent fait retraite, que je te pressai de joindre nos forces pour les poursuivre, & de nous réunir pour achever leur défaite, afin que tout fût commun entre nous, les succès ou les disgraces, peux-tu m'accuser de m'être alors trop occupé de mes intérêts ? Cyaxare demeura muet à cette question : Puisque tu aimes mieux, reprit Cyrus, te taire sur cet article que de me répondre, dis-

moi ſi tu crois que je t'aie offenſé, lorſque te voyant perſuadé qu'il n'y avoit pas de ſûreté à pourſuivre l'ennemi, je me contentai alors, ſans te preſſer de t'expoſer à ce nouveau péril, de te demander un certain nombre de tes cavaliers? montre-moi, dis-je, en quoi j'ai eu tort de te faire cette demande, moi qui étois ton allié, & qui avois déja combattu pour toi? Comme Cyaxare gardoit encore le ſilence : Puiſque tu refuſes encore, continua Cyrus, de répondre à cette queſtion, dis-moi du moins ſi c'étoit t'offenſer & te déſobliger, quand, ſur ta réponſe que tu ne voulois pas troubler la joie à laquelle ſe livroient les Mèdes, pour les forcer à une marche périlleuſe, je me réduiſis, au lieu d'en témoigner le moindre reſſentiment, à te demander la permiſſion d'emmener ceux qui voudroient me ſuivre de leur plein gré : tu ne pouvois certainement me rien accorder de moins conſidérable, & qu'il fût plus facile d'ordonner aux Mèdes. Pour profiter du conſentement que tu me donnois, il falloit les perſuader : j'allai donc les trouver; pluſieurs ſe rendirent à mon invitation, & je partis avec eux ſous ton bon plaiſir. Si cette conduite te paroît criminelle, on eſt donc coupable d'uſer de tes graces. Nous nous mîmes en marche : depuis notre départ, qu'avons-nous fait qui ne ſoit connu de tout le monde?

ne nous sommes nous pas emparés du camp des Assyriens ? n'avons-nous pas fait main-basse sur la plus grande partie des ennemis qui étoient venus t'attaquer, & contraint le reste à nous livrer leurs armes & leurs chevaux ? les richesses de ceux qu'on voyoit auparavant piller ton pays, sont aujourd'hui entre les mains de tes alliés, qui les apportent pour les partager avec toi & avec tes sujets. Enfin, & c'est-là le service le plus signalé, le plus important, nous avons étendu ta domination & resserré celle de tes ennemis : plusieurs de leurs châteaux sont en ton pouvoir ; les tiens, que les Syriens t'avoient enlevés, sont rentrés sous ton obéissance. J'avoue que je ne conçois pas qu'on puisse demander si, parmi ces différentes actions, il en est quelqu'une qui te soit utile ou nuisible. Je suis prêt néanmoins à t'entendre : dis-moi, je te prie, ce que tu en penses.

Cyrus ayant cessé de parler, Cyaxare lui répondit : Non, Cyrus, je ne puis dire que tes actions me soient nuisibles ; mais tu dois comprendre que plus j'en retire de grands avantages, plus je me sens chargé d'un poids qui m'accable. J'aimerois beaucoup mieux avoir reculé les limites de tes états avec mes troupes, que de t'être redevable de l'agrandissement des miens. La gloire dont te couvrent tes exploits, fait ma honte en quelque sorte. Quant aux richesses que tu mets à

mes

mes piés, il me feroit bien plus agréable de te les donner que de les recevoir aujourd'hui de ta main. Plus tu m'enrichis, plus tu me fais fentir en quoi je fuis pauvre. Il me femble que je ferois moins affligé fi les Mèdes avoient à fe plaindre de toi, que je ne le fuis de les voir comblés de tes bienfaits. Tu trouveras peut-être ces fentimens peu raifonnables; mais changeons de rôle: fuppofe un moment que c'eft de toi, non de moi, qu'il eft queftion. Si tu élevois des chiens pour la garde de ta maifon, & qu'un étranger, en les careffant, parvînt à être plus connu d'eux que toi-même; dis-moi, Cyrus, ferois-tu fatisfait du foin qu'il auroit pris. Si cette comparaifon ne te paroît pas affez noble, choififfons d'autres exemples. Tu as des hommes attachés à ta perfonne, pour veiller à ta fûreté, & pour obéir à tes ordres; fi quelqu'un prenoit fur leur efprit un tel crédit qu'ils aimaffent mieux lui appartenir qu'à toi, lui faurois-tu gré d'un fervice pareil? Mais parlons de la jouiffance que les hommes eftiment la plus chere, & dont ils font le plus jaloux. Si quelqu'un, par fes affiduités, réuffiffoit à fe faire aimer de ta femme plus que toi-même, ferois-tu fort content de ce bon office? non, affurément; & je crois qu'on ne pourroit te porter un coup plus mortel. Enfin, & ceci a plus de rapport avec la pofition où je me trouve,

si quelqu'un avoit tellement gagné l'affection de tes Perses, qu'ils t'abandonnassent pour le suivre, compterois-tu cet homme au rang de tes amis? je ne le pense pas. Tu le regarderois au contraire comme un ennemi qui t'a fait plus de mal que s'il eût tué une partie de tes soldats. Et si un de tes amis à qui tu aurois dit, par honnêteté, prends de mes biens ce qu'il te plaira, s'avisoit de prendre, à la faveur de cette offre, tout ce qu'il pourroit emporter, & s'enrichissoit ainsi à tes dépens, te laissant à peine le nécessaire, n'aurois-tu pas de reproche à lui faire? Passons à l'application: si tes torts envers moi ne sont pas précisément les mêmes, ils en different peu. Je t'ai permis, il est vrai, d'emmener ceux de mes sujets qui voudroient te suivre; tu es parti avec toutes mes troupes, & tu m'as laissé seul. Tu apportes un butin que tu as fait avec mes troupes; c'est avec mes troupes que tu as étendu ma domination. Il semble que je n'aie eu aucune part à tes exploits, & que je me présente ici comme une femme pour recevoir les dons que des étrangers & mes propres sujets viennent m'offrir: c'est toi qu'on juge digne de commander, moi j'en suis jugé incapable. Sont-ce là, Cyrus, des services dont je te doive être obligé? Si mes véritables intérêts t'étoient chers, tu aurois évité sur-tout, avec le plus grand soin, de porter la moindre

atteinte à mon honneur & à mon autorité. Que m'importe, en effet, que mes frontieres ſoient reculées, ſi je ſuis déshonoré & mépriſé ? Car, ſans doute, les Mèdes ne m'ont point reconnu pour roi, parce que j'étois plus fort qu'eux tous enſemble, mais parce qu'ils étoient convaincus que ſur tous les points je valois mieux que chacun d'eux.

Au nom des dieux, mon oncle, reprit Cyrus en l'interrompant, ſi jamais j'ai pu faire quelque choſe qui te fût agréable, ceſſe, je t'en conjure, de te plaindre de moi. Quand tu auras mis mes ſentimens à l'épreuve, ſi tu reconnois que toutes mes actions ont eu pour motif tes intérêts, aime-moi auſſi tendrement que je t'aime, & avoue que je t'ai bien ſervi : ſi tu trouves le contraire, accable-moi de reproches. — Soit, dit Cyaxare ; tu as raiſon ; j'y conſens. — Me permets-tu, reprit Cyrus, de t'embraſſer ? — Très-volontiers. — Tu ne détourneras donc plus la tête, comme tu as fait d'abord. — Non, répondit-il. Cyrus l'embraſſa donc. ——

Les Perſes, les Mèdes & les alliés, qui tous étoient inquiets de l'iſſue de cet entretien, firent éclater leur joie, quand ils le virent ſi heureuſement terminé. Les deux princes monterent à cheval : les Mèdes, au ſigne que leur fit Cyrus, ſe mirent en marche à la ſuite de Cyaxare ; les Perſes ſuivirent Cyrus, & furent ſuivis du reſte des alliés.

LIVRE VI.

LORSQUE Cyaxare eut pris quelque repos, il ſe prépara à tenir le conſeil où l'on devoit délibérer ſur l'objet pour lequel on l'avoit fait venir. Il ſortit de ſa tente ſuperbement vêtu, & alla ſe placer ſur ſon trône. Quand tous ceux qui devoient aſſiſter au conſeil furent aſſemblés, & qu'on eut fait ſilence, ce monarque parla en ces termes :

Différens diſcours pour ſavoir ſi l'on continueroit la guerre.

Généreux alliés, dit-il, il eſt juſte que me trouvant au milieu de vous, j'uſe du privilege de l'âge, & que je parle avant Cyrus. Je penſe donc qu'il eſt eſſentiel pour nous d'examiner s'il vaut mieux continuer la guerre ou licencier l'armée. Que chacun diſe ſon avis.

Le prince Hyrcanien ſe leva le premier : Pourquoi, dit-il, s'épuiſer en diſcours, quand la choſe même parle & indique le meilleur parti à prendre ? nous ſavons tous qu'en demeurant unis, nous faiſons beaucoup plus de mal à nos adverſaires qu'ils ne nous en font ; & nous devons nous ſouvenir que, tant que nous avons été ſéparés, ils nous ont traités d'une maniere auſſi ſatisfaiſante pour eux que fâcheuſe pour nous.

A quoi bon, dit le chef des Caduſiens, déli-



bérer si nous devons partir d'ici, pour aller vivre séparément dans nos maisons, nous qui ne pouvons, sans péril, ayant même les armes à la main, nous éloigner du gros des troupes, & qui, vous le savez, avons été cruellement punis pour nous en être écartés un moment?

Après le Cadusien, Artabaze, ce Mède qui s'étoit dit autrefois le parent de Cyrus, adressant la parole à Cyaxare : Prince, dit-il, je n'envisage point l'affaire dont il s'agit comme ceux qui ont parlé avant moi. Ils prétendent qu'il faut rester ici pour faire la guerre; moi, je soutiens que je la faisois bien plus réellement, lorsque je demeurois en Médie. J'étois tantôt obligé de courir à la défense de nos campagnes que l'on ravageoit, tantôt chargé de veiller à celle de nos châteaux menacés de quelque attaque, presque toujours en alarme & sur la défensive : & cette guerre je la faisois à mes dépens. Aujourd'hui, nous occupons les forteresses des Assyriens; je suis loin de les redouter; ils font d'ailleurs tous les frais de mes repas : d'où je conclus que, puisque notre vie domestique est une guerre continuelle, & la vie militaire qu'on mene ici, un enchaînement de fêtes, nous devons bien nous garder de rompre une si joyeuse & si brillante assemblée.

Gobryas parla après Artabaze : Chers alliés, dit-il, je ne puis trop me louer de la bonne-foi

de Cyrus : il n'a manqué à aucune de ses promesses. Mais s'il abandonne ce pays, l'Assyrien aura donc entrepris vainement de vous insulter ; & moi, au lieu d'être vengé du dommage qu'il m'a causé, je serai de nouveau, pour être entré dans votre alliance, la victime de sa fureur barbare.

Lorsque chacun eut donné son avis, Cyrus donna le sien par ce discours : Braves alliés, je n'ignore pas qu'en congédiant nos troupes, nous ferons autant de bien aux ennemis que nous nous ferons de mal à nous-mêmes. Ceux que nous avons dépouillés de leurs armes, en auront fait bientôt fabriquer d'autres ; ceux dont on a pris les chevaux seront bientôt remontés : les morts ne tarderont pas à être remplacés par une jeunesse qui croît pour leur succéder ; ensorte qu'on ne devroit pas être surpris, si, dans peu, ils nous suscitoient de nouveaux embarras. Pourquoi donc ai-je conseillé à Cyaxare de mettre en délibération s'il falloit licencier l'armée ? C'est que je crains pour l'avenir. Je vois avancer contre nous des ennemis à qui nous ne pouvons résister dans l'état où nous sommes. L'hiver approche ; & quoique nous ayons de quoi mettre à couvert nos personnes, nous n'avons pas la même ressource pour nos chevaux, pour nos valets, même pour le gros des soldats, sans lesquels néanmoins on ne sauroit faire la guerre. Quant aux vivres, nous

les avons consumés par-tout où nous avons passé : où nous n'avons pas été, les ennemis, prévoyant notre approche, les ont transportés dans des forteresses : ils les y trouveront au besoin, & nous ne pourrons les y prendre. Or, quelque brave, quelque robuste qu'on puisse être, peut-on tenir la campagne, lorsqu'on a à combattre le froid & la faim ? en conséquence, je n'hésite pas à dire qu'il vaut mieux renvoyer l'armée volontairement, que d'attendre que nous y soyons contraints par la nécessité. Si donc nous nous déterminons à rester sous les armes, je crois que nous devons nous hâter de prendre aux ennemis autant de forteresses qu'il sera possible, & d'en construire nous-mêmes de nouvelles. Dès qu'une fois nous nous y serons établis, ceux-là jouiront d'une plus grande abondance, qui auront su s'emparer de plus de vivres & en remplir leurs magasins, & la force décidera seule lesquels de nous ou de nos adversaires resteront en possession de leurs places. Notre situation présente ressemble parfaitement à celle de ces navigateurs qui, voguant sans cesse, ne conservent pas plus de propriété sur les mers qu'ils ont parcourues, que sur celles qu'ils n'ont pas encore traversées. Mais quand nous aurons des places fortes, nous tiendrons en respect toute la contrée qui n'osera se déclarer pour l'ennemi, & nous jouirons

tranquillement de nos conquêtes. Que ceux d'entre vous qui craignent d'être envoyés dans des garnisons éloignées, soient sans inquiétude. Nous autres Perses, qui sommes déja loin de notre patrie, nous nous chargeons de la garde des lieux les plus voisins de l'ennemi. Vous, Mèdes, vous n'aurez d'autre embarras que de posséder & de cultiver les cantons de l'Assyrie qui touchent à votre territoire. Si les Perses réussissent à défendre les contrées voisines des Assyriens, vous habiterez, dans une paix profonde, le pays qui en est séparé par une grande distance. Car il n'est pas vraisemblable qu'ils ferment les yeux sur des périls prochains, pour aller au loin vous attaquer. ——

L'avis de Cyrus fut adopté d'un accord unanime, & on se mit sur le champ en devoir de l'exécuter. Cependant ce prince ayant eu nouvelle que le monarque assyrien étoit allé en Lydie avec une grande quantité d'or & d'argent, & que le but de son voyage étoit de lui susciter de nouveaux ennemis, se hâta de faire les dispositions néceſſaires pour une seconde bataille; il augmenta la cavalerie perse, changea la forme des chars, & fit construire des tours roulantes. Ces préparatifs inspirerent une si grande confiance à la plupart des troupes, qu'elles ne ref-

piroient que le combat & se croyoient déja victorieuses. Telle étoit la disposition générale des esprits, lorsque des Indiens, envoyés par Cyrus pour observer ce que faisoient les Assyriens, revinrent au camp annoncer que Crésus, élu général en chef de l'armée, avoit rassemblé de grandes forces dans la Lydie & dans toute la Grece asiatique; que plusieurs rois alliés amenoient des troupes nombreuses, qu'on avoit soudoyé un nombre infini de soldats, que cent vingt mille Egyptiens, sans parler des autres peuples, étoient arrivés avec une armure effrayante. Ce rapport des Indiens, confirmé par le récit des prisonniers, jetta l'armée dans l'inquiétude. On ne vit plus les soldats aller du pas léger dont ils marchoient auparavant : la plupart devinrent tristes : ils s'assembloient par pelotons pour se questionner & raisonner ensemble sur ce qu'ils avoient appris. Cyrus remarquant que la terreur gagnoit ses troupes, fit appeller ses principaux chefs, & généralement tous ceux dont l'abattement eût été aussi préjudiciable que leur assurance devoit être avantageuse au bien des affaires. Il ordonna aux gardes de laisser approcher les soldats qui se présenteroient pour entendre ce qu'il alloit dire; & quand ils furent tous assemblés, il leur adressa ce discours:

Braves compagnons, je vous ai convoqués, Disc. de Cyrus pour rassu-

rer ses troupes; & réponse de Chrysante au nom de tous.

parce que je me suis apperçu que plusieurs d'entre vous paroissent effrayés, depuis qu'on nous a rapporté ce qui se passe chez les ennemis. Pour moi, je ne conçois pas que la nouvelle, qu'ils rassemblent leurs troupes, ait pu alarmer personne; & que vous ne soyez pas tous remplis de confiance, en voyant que nous sommes maintenant & en plus grand nombre, &, graces au ciel, en bien meilleur état, que nous n'étions quand nous les avons défaits. Où en seriez-vous donc, grands dieux! vous qui vous laissez abattre par la crainte, si on venoit vous annoncer que les Assyriens marchent contre nous avec les mêmes avantages que nous avons sur eux? où en seriez-vous, dis-je, si on vous faisoit ce rapport: Les mêmes ennemis qui vous ont déja vaincus, enflés de leurs premiers succès, reviennent vous attaquer; ceux qui ont mis en fuite vos archers & vos gens de trait, arrivent avec un renfort considérable de troupes qui ne leur cedent point en bravoure. Leur infanterie, par la maniere dont elle étoit armée, mit alors la vôtre en déroute; & aujourd'hui leur cavalerie, munie d'armes pareilles, va se mesurer avec la vôtre: chaque cavalier, au lieu de l'arc & du javelot, tient en main une forte pique, dont il se servira pour combattre de près. Ils amenent un grand nombre de chars, qui ne sont pas construits comme les anciens, de

manière à ne garantir que les fuyards : les chevaux qui les tirent sont bardés ; les cochers, placés dans des tours basses, ont le casque en tête, & la partie de leur corps qui excede la hauteur du siege, est couverte d'une cuirasse : les essieux sont armés de longues faux, pour que les conducteurs puissent en un instant traverser & renverser vos bataillons. Ils ont un grand nombre de chameaux montés par des soldats, & dont un seul peut effrayer cent chevaux : enfin, ils traînent à leur suite de grosses tours, du haut desquelles ils soutiendront leurs camarades, & vous accableront d'une grêle de traits, ensorte que vous ne pourrez tenir contre eux en rase campagne. Je vous le demande, si on vous apportoit ces nouvelles de l'état des ennemis, que feriez-vous, puisque vous êtes consternés pour avoir appris qu'ils ont élu Crésus général ; Crésus plus lâche encore que pas un des Syriens ? car du moins les Syriens n'ont lâché pié qu'après avoir été rompus ; & lui, dès qu'il les a vus en désordre, n'a songé qu'à se sauver, au lieu de marcher à leur secours comme il le devoit. Ce qu'on vous rapporte du nombre des ennemis ne prouve autre chose, sinon que ne se croyant pas capables de se défendre contre nous, ils soudoient des troupes étrangeres, dans l'espérance qu'elles combattront plus vaillamment pour eux qu'ils ne feroient eux-mêmes. Que si,

malgré cet expoſé fidele, il ſe trouve quelqu'un à qui les forces des Aſſyriens paroiſſent redoutables, & qui faſſe peu de cas des nôtres, je ſuis d'avis qu'on le leur envoie ; car il nous ſera plus utile étant avec eux qu'en reſtant parmi nous.

Lorſque Cyrus eut ceſſé de parler, le Perſe Chryſante ſe leva & dit : Ne ſoyez point ſurpris, Cyrus, ſi quelques-uns d'entre nous ont paru triſtes après avoir entendu le rapport des Indiens : c'étoit l'effet du dépit, & non de la crainte. Suppoſons qu'on vienne dire à des gens qui ont faim & qui croient toucher à l'heure du repas, qu'avant de manger il faut achever un ouvrage qui ne ſauroit être différé ; certainement cette annonce ne leur fera aucun plaiſir. Voilà quelle eſt notre poſition. Nous comptions n'avoir plus qu'à nous enrichir des dépouilles de nos ennemis, lorſque nous avons appris qu'il nous reſtoit encore une entrepriſe à terminer : à cette nouvelle, un mouvement de chagrin, cauſé non par l'effroi, mais par le deſir qu'elle fût déja exécutée, s'eſt peint ſur nos viſages. Depuis que nous ſavons que nous n'avons pas à combattre pour la ſeule poſſeſſion de la Syrie, bien que fertile en blés, en bétail, en palmiers chargés de fruits ; mais qu'il s'agit encore de nous rendre maîtres de la Lydie, qui abonde en vin, en figues, en huile, & qui reçoit par la mer qui l'environne, des richeſſes

qu'on ne voit nulle part ailleurs; notre dépit & notre chagrin ſont entiérement diſſipés. Plus réſolus que jamais, nous ſommes impatiens de marcher à la conquête de cet opulent royaume. ——

Le diſcours de Chryſante plut extrêmement aux alliés; tous y applaudirent.

Lorſque Cyrus vit ſes troupes reprendre leur premiere aſſurance, il fit toutes les diſpoſitions néceſſaires pour ſe mettre en marche & aller à la rencontre des ennemis, afin de livrer le combat. Parmi les femmes qui avoient été priſes dans le camp des Aſſyriens, étoit Panthée, épouſe d'Abradate, roi de la Suſiane, d'une beauté & d'une vertu diſtinguée. Cyrus l'avoit traitée avec beaucoup d'égard; il l'avoit miſe ſous la garde d'Araſpe, ſeigneur perſe, qui, s'étant épris d'amour pour elle, & n'ayant pû la ſéduire, avoit voulu lui faire violence. Cyrus, à qui elle avoit fait porter ſes plaintes, avoit fait avertir Araſpe de reſpecter celle qui avoit été confiée à ſa garde. On faiſoit craindre au jeune ſeigneur le courroux du prince; ſes amis même lui conſeilloient de s'y ſouſtraire par la fuite. Cyrus, avec lequel il eut un entretien, lui parla avec douceur; mais il fut convenu entre eux qu'il paſſeroit du côté des Aſſyriens, comme s'il craignoit ſa colere, & qu'immédiatement avant le combat, il viendroit lui faire ſon rapport de

l'ordre de bataille des ennemis, & de tout ce qu'il lui importoit de connoître. Panthée croyoit avec les autres, qu'Araspe avoit réellement abandonné le parti de Cyrus; elle fit dire à ce prince que, s'il lui permettoit d'envoyer un courier à son époux, il lui arriveroit bientôt un ami plus fidele qu'Araspe. Le roi de la Susiane, sur la lettre de la reine son épouse, étoit parti aussi-tôt avec environ deux mille chevaux pour se rendre auprès de Cyrus, qui le reçut avec joie & le traita avec distinction.

Adieux d'Abradate & de Panthée.

Au moment du départ, lorsqu'il alloit endosser la cuirasse, faite de lin, suivant l'usage de son pays, Panthée lui apporta un casque d'or, des brassarts & de larges bracelets du même métal, une tunique de pourpre, plissée par le bas, qui descendoit jusqu'à terre, & un panache de couleur d'hyacinthe. Abradate fut surpris en voyant ces armes : elles avoient été faites à son insu, par ordre de Panthée, sur la mesure de celles dont il se servoit ordinairement. Ma chere Panthée, lui dit-il, tu t'es donc dépouillée de tout ce qui sert à te parer, pour me faire cette armure? Non pas du moins, répondit la princesse, du plus précieux de mes ornemens. Tu me restes, & si tu parois aux yeux des autres tel que tu es aux miens, tu seras ma plus riche parure. En profé-

rant ces paroles, elle l'armoit elle-même, & ſes joues étoient baignées de ſes larmes, quelque violence qu'elle ſe fît pour les cacher. Abradate, déja ſi digne d'attirer les regards par la beauté de ſa figure, parut encore plus beau & avoir l'air plus noble, lorſqu'il fut revêtu de ſes nouvelles armes. Il avoit pris des mains de ſon écuyer les rênes de ſon char, & ſe préparoit à y monter, lorſque Panthée ayant fait éloigner ceux qui les entouroient :

Mon cher Abradate, lui dit-elle, s'il y eut jamais des femmes qui aimaſſent leurs époux plus qu'elles-mêmes, ſans doute tu me mets au nombre de ces femmes. Mais à quoi bon te parler ici de ma tendreſſe ? mes actions te la prouvent mieux que tout ce que je pourrois dire. Cependant, quels que ſoient mes ſentimens pour toi, j'en jure par mon amour & par le tien, j'aimerois mieux te ſuivre au tombeau où t'auroit précipité une mort glorieuſe, que de vivre ſans honneur avec un mari déshonoré ; tant je ſuis perſuadée que nous devons l'un & l'autre ne reſpirer que pour la gloire. Tu ſais encore quelles obligations nous avons à Cyrus. Captive & deſtinée à lui appartenir, loin de me traiter en eſclave, ou de me propoſer ma liberté à des conditions honteuſes, il m'a conſervée pour toi, depuis que je ſuis en ſon pouvoir, comme ſi j'avois été la

femme de ſon frere. Tu ſais que, lorſque Araſpe, auquel il m'avoit confiée, eut abandonné ſon parti, je lui promis que, s'il me promettoit de t'envoyer un courier, tu ne manquerois pas de le venir joindre, & qu'il trouveroit en toi un ami plus fidele & plus utile qu'Araſpe.

Abradate, tranſporté de ce qu'il venoit d'entendre, poſa la main ſur la tête de ſa femme, & levant les yeux au ciel: Puiſſant Jupiter, s'écria-t-il, fais que je me montre digne mari de Panthée & digne ami de Cyrus, qui nous a traités l'un & l'autre avec tant d'égards! A ces mots il monte ſur ſon char. Quand il y fut entré & que ſon écuyer l'eut fermé, Panthée qui ne pouvoit plus embraſſer ſon mari, baiſoit le char. Mais bientôt le char s'éloigne: Panthée le ſuit quelque temps ſans être apperçue d'Abradate, qui, tournant la tête, & voyant ſa femme ſur ſes pas: Prends courage, ma chere Panthée, lui dit-il; adieu: il faut nous quitter. Auſſi-tôt ſes femmes & ſes eunuques la prirent dans leurs bras, & la conduiſirent à ſon chariot, où, l'ayant couchée, ils la recouvrirent d'un pavillon. Tous les yeux ſe tournerent alors vers Abradate; car perſonne n'avoit ſongé à le regarder, tant que Panthée avoit été préſente, quoique ce guerrier & ſon char méritaſſent bien d'attirer l'attention. ——

Le

Le roi de la Susiane mourut en combattant avec courage. Sa fidelle épouse ne pouvant lui survivre, se poignarda sur son corps, & lui fut unie dans un tombeau magnifique que Cyrus fit ériger en leur honneur.

Mais revenons au roi de Perse. Arrivé près de Thymbrée, dans la Lydie, il étoit déterminé à livrer la bataille. Lorsqu'il eut sacrifié, & que les sacrifices eurent donné des présages favorables, il assembla les chefs & leur parla en ces termes:

Braves & fideles amis, quoique les dieux nous donnent dans les sacrifices les mêmes présages qui nous ont annoncé notre premiere victoire; je ne me dispense pas néanmoins de vous rappeller les différens motifs qui doivent redoubler votre ardeur. Souvenez-vous donc que vous êtes beaucoup plus aguerris que nos ennemis; qu'après avoir été formés ensemble à la même discipline, vous êtes depuis plus long-temps réunis en un même corps d'armée; que vous avez presque tous participé à la victoire remportée sur eux, & que le plus grand nombre de leurs alliés a partagé leur défaite. Quant aux soldats des deux partis qui ne se sont pas trouvés à la derniere bataille, ceux de l'armée Assyrienne ne peuvent ignorer qu'ils n'ont pour compagnons que des lâches accoutumés à fuir: vous, au contraire, qui marchez sous

Discours de Cyrus avant le combat.

nos étendarts, vous êtes bien assurés que nous vous seconderons vaillamment. De cette confiance mutuelle naît un courage général, qui rend les combattans intrépides dans l'action ; au lieu que, s'ils se défient les uns des autres, chacun ne songe qu'aux moyens de se dérober promptement au danger. Marchons aux ennemis, braves guerriers ; allons opposer nos redoutables chars à des chars sans défense ; allons combattre de près avec nos cavaliers armés de toutes pieces, ainsi que leurs chevaux, contre une cavalerie presque sans armes. Vous aurez en tête la même infanterie que vous avez déja eu occasion de connoître. Quant aux Egyptiens, leur armure n'est pas plus avantageuse que leur ordonnance : leurs grands boucliers les empêchent non-seulement d'agir, mais de voir ce qui se passe autour d'eux ; & leur ordre est si profond, qu'il n'y a que très-peu de soldats en état de combattre. S'ils tentent de nous enfoncer par l'effort de leur masse, il faudra qu'ils soutiennent auparavant celui de nos chevaux, que le fer dont ils sont bardés, rend encore plus terribles. Si quelques-uns résistent à ce premier choc, pourront-ils se défendre à la fois contre notre cavalerie, notre infanterie & nos tours ? Je compte beaucoup sur les soldats dont ces tours sont garnies : les traits dont ils accableront l'ennemi, le fatigueront au point de le

déconcerter entiérement. Si vous trouvez que j'aie oublié quelque chose, dites-le moi : j'espere qu'avec l'aide du ciel nous ne manquerons de rien. Si vous avez quelque avis à me donner, parlez; sinon, allez adorer les dieux à qui nous venons d'offrir des sacrifices, invoquez-les, retournez à vos postes, & faites part à ceux qui sont sous vos ordres de tout ce que je viens de vous dire. Que votre contenance, votre air, vos discours, que tout annonce en vous une noble assurance, & vous montre dignes de l'honneur de commander. ——



LIVRE VII.

Paroles de Cyrus à plusieurs de ses soldats, au moment de la bataille.

AU moment de la bataille, après avoir fait toutes ses dispositions & donné pour mot de ralliement, *Jupiter sauveur & conducteur*, le prince, passant entre les chars & l'infanterie pesamment armée, parcouroit des yeux tous les rangs, & adressoit successivement la parole aux soldats: Amis, disoit-il aux uns, que j'aime à voir votre contenance! il disoit à d'autres: Songez qu'aujourd'hui il s'agit de combattre, non-seulement pour gagner une victoire, mais pour conserver les fruits de celle que vous avez déja remportée; & que cette journée va décider du bonheur de toute votre vie. A d'autres encore: Camarades, nous n'aurons pas désormais à nous plaindre des dieux; ils nous offrent tous les biens que nous pouvons desirer; c'est à nous à les mériter par notre valeur. Et plus loin: A quelle fête plus magnifique que celle qui se prépare, pourrions-nous mutuellement nous inviter? il ne tient qu'à vous de vous procurer réciproquement des richesses immenses; vous n'avez besoin que de votre courage. Vous savez, disoit-il ailleurs, quels prix nous sont proposés. Poursuivre l'ennemi, frapper, tuer, s'emparer de tout, s'en-

tendre louer, être libre, commander aux autres; voilà le partage des vainqueurs : un ſort tout contraire eſt réſervé aux lâches. Que ceux donc qui s'aiment eux-mêmes viennent combattre ſous mes drapeaux : loin de moi la molleſſe & la lâcheté. Quand il rencontroit des ſoldats qui s'étoient trouvés à la premiere bataille : Braves compagnons, leur diſoit-il, à quoi ſerviroient mes diſcours ? vous ſavez comment les braves gens & les lâches paſſent leur temps un jour de combat.——

Cyrus remporta une victoire complette qu'il dut à ſa prudence & à ſon activité, ainſi qu'au courage des troupes qu'il avoit exercées & formées lui-même. Du côté des ennemis, il n'y eut que les Egyptiens qui firent une vigoureuſe réſiſtance, & qui mériterent des éloges. Créſus s'enfuit à Sardes avec ſon armée; le prince victorieux ne tarda pas de l'y ſuivre, il emporta la ville, & prit Créſus dans ſon palais. Lorſqu'il eut réprimé l'ardeur de ſes troupes & empêché le pillage, il fit amener en ſa préſence le roi de Lydie.

Entretien de Cyrus & de Créſus.

Dès que celui-ci apperçut ſon vainqueur : Je te ſalue, mon maître, lui dit-il; car la fortune t'aſſure déſormais ce titre, & me réduit à te le donner. Je te ſalue auſſi, répondit Cyrus, puiſque

tu es homme ainſi que moi. Je veux, continua-t-il, te demander un conſeil; me le refuſeras-tu? Puiſſé-je, dit Créſus, t'en donner un qui te ſoit utile! je croirois travailler pour mes propres intérêts. Ecoute-moi donc, reprit Cyrus. Mes ſoldats, après avoir eſſuyé des fatigues & des périls ſans nombre, ſe voient les maîtres de la plus opulente ville de l'Aſie, ſi on en excepte Babylone: il me paroît juſte qu'ils recueillent le fruit de leurs travaux. S'il ne leur en revenoit aucun avantage, je doute que je puſſe compter long-temps ſur leur obéiſſance. Cependant mon projet n'eſt pas de livrer la ville au pillage: outre qu'elle ſeroit vraiſemblablement ruinée ſans reſſource, il arriveroit que les méchans auroient la meilleure part au butin.

Permets-moi, ſeigneur, repartit Créſus, de faire ſavoir à quelques Lydiens dont je ſuis ſûr, que tu m'as accordé de ne point piller la ville, de leur laiſſer leurs femmes & leurs enfans, & que, pour prix de cette grace, je me ſuis engagé à te remettre de leur part tout ce que Sardes renferme de beau & de précieux. Je ſuis aſſuré que, dès qu'ils ſeront avertis de ce moyen d'échapper à une ruine entiere, ils s'empreſſeront, hommes & femmes, de t'offrir tous les effets de quelque valeur qu'ils ont en leur poſſeſſion. Une autre année, tu retrouveras la ville remplie de la

même quantité de richesses : au lieu qu'en la livrant à l'avidité du soldat, tu détruirois jusqu'aux arts qui sont regardés comme la source de l'opulence. D'ailleurs, quand tu verras ce que t'auront remis les habitans, tu seras le maître de changer d'avis & de te décider pour le pillage. En attendant, charge quelqu'un des tiens d'aller retirer mes trésors des mains de ceux à qui j'en ai confié la garde.

Cyrus approuva le conseil de Crésus & résolut de s'y conformer : puis lui adressant la parole, Dis-moi maintenant je te prie, à quoi ont abouti les réponses que tu as reçues de l'oracle de Delphes ; car on dit que tu as toujours honoré particulierement Apollon, & qu'en toutes choses tu te conduis par ses inspirations.

Plût au ciel, repartit Crésus ! ... J'ai consulté ce dieu, mais je n'ai pas suivi le sage précepte qu'il m'a donné. Je lui avois envoyé demander ce qu'il falloit que je fisse pour vivre heureux jusqu'à la fin de ma carriere. Voici quelle fut sa réponse : Connois-toi, Crésus ; tu vivras heureux. Cet oracle me combla de joie : il me sembla que les dieux m'accordoient le bonheur, en le faisant dépendre d'une chose très-facile. On peut, me disois-je, connoître ou ne connoître pas les autres ; mais il n'y a personne qui ne se connoisse lui-même. Depuis ce moment, & tant que j'ai vécu

en paix, il ne m'eſt rien ſurvenu, excepté la mort de mon fils, qui m'ait donné lieu d'accuſer le ſort. Ce n'eſt qu'en prenant les armes contre toi, à la ſollicitation du roi d'Aſſyrie, que je me ſuis vu environné de dangers. Cependant, comme je m'en ſuis heureuſement garanti, loin de me plaindre du dieu, je crois devoir à ſon aſſiſtance le bonheur d'avoir échappé moi & les miens, à un ennemi à qui nous n'étions pas en état de réſiſter (1). Peu de temps après, enflé de mes richeſſes, gagné par les prieres & par les dons de pluſieurs peuples qui me preſſoient d'être leur chef, ſéduit par les inſinuations de quelques flatteurs qui ne ceſſoient de me répéter que tous les alliés, ſi je voulois commander l'armée, étoient diſpoſés à m'obéir, & que je deviendrois le plus grand des mortels; enivré de ces propos, j'acceptai le commandement général que les rois alliés vinrent m'offrir; & j'étois perſuadé que j'allois me couvrir de gloire. C'étoit bien mal me connoître, que de me croire capable de ſoutenir une guerre contre Cyrus; Cyrus iſſu des dieux, le ſang des rois, & formé dès l'enfance à la vertu; tandis que le premier de mes aïeux

(1) Créſus veut parler du bonheur qu'il eut d'avoir échappé à la pourſuite des troupes perſes, après la premiere victoire, remportée par Cyrus ſur les Aſſyriens réunis aux Lydiens.

qui ait régné, paſſa, ſi on en croit l'hiſtoire, de l'eſclavage ſur le trône (1). Oui, ſans doute j'ai mérité ce que j'éprouve, pour m'être méconnu juſqu'à ce point. Je me connois donc mieux aujourd'hui; mais juges-tu pour cela, ſeigneur, qu'Apollon ait dit la vérité, lorſqu'il m'annonça que je ſerois heureux ſi je pouvois me connoître? Je te fais cette queſtion, parce qu'il me ſemble que perſonne ne peut mieux expliquer le ſens de l'oracle que toi, qui peux le juſtifier.

Toi-même, lui dit Cyrus, conſeille-moi ce que je dois faire; car je ne puis conſidérer ta félicité paſſée, ſans être attendri ſur ta ſituation préſente. Je te rends ta femme, tes filles (j'ai appris que tu en avois), tes amis, tes ſerviteurs; & je veux que ta table ſoit ſervie comme elle l'a été juſqu'à ce jour : ſeulement, je t'interdis la guerre.

Par Jupiter, dit Créſus, ne cherche plus à me répondre ſur l'article de mon bonheur. Car ſi tu fais ce que tu viens de dire, je jouirai déſormais de cette vie paiſible qu'on a grande raiſon de regarder comme la plus heureuſe. Eh! qui jamais, reprit Cyrus, a joui de cette vie fortunée? Ma

(1) Créſus parle, ſans doute, de Gygès, le premier de ſes ancêtres qui occupa le trône de Lydie. Gygès étoit ſimple garde du roi légitime qu'il fit périr pour régner à ſa place.

femme, repliqua Créfus. Elle a toujours partagé mes biens, mes plaifirs, mes amufemens, fans être obligée de fe donner aucune peine pour fe les procurer, ni d'effuyer les fatigues de la guerre. Puis donc que tu parois me vouloir mettre dans le même état dont je faifois jouir ce que j'avois de plus cher au monde, je me crois tenu d'envoyer à Delphes de nouveaux témoignages de ma reconnoiffance.——

Cyrus admira dans ces paroles la tranquillité d'ame de Créfus; & depuis ce jour, il le menoit avec lui dans tous fes voyages, foit pour en tirer quelque fervice, foit pour s'affurer de fa perfonne.

Cyrus quitta Sardes, & y laiffa une forte garnifon d'infanterie. Il en partit accompagné de Créfus, & fuivi d'un grand nombre de chariots richement chargés. Il marcha contre Babylone qu'il fit entourer d'une circonvallation. Il n'auroit jamais pris cette grande ville que l'art & la nature avoient fortifiée, & qui étoit remplie de vivres pour plus de vingt ans, fi le fleuve même, qui en faifoit la plus grande défenfe, ne lui eût ouvert un paffage. Il fit creufer un canal à force de bras, & l'eau s'épanchant dans ce nouveau lit, la partie du fleuve qui traverfoit la ville fut rendue guéable. Dès que cette opération fut achevée, le jour même où l'on célébroit à Babylone

une fête, durant laquelle les habitans passoient la nuit dans les festins & dans la débauche, il assemble les chefs de la cavalerie & de l'infanterie, & leur parle en ces termes :

Discours de Cyrus pour entrer dans Babylone.

Mes amis, le fleuve nous offre une route pour pénétrer dans la ville : entrons-y avec assurance. Les ennemis que nous allons chercher, sont les mêmes que nous avons déja vaincus, lorsqu'ils étoient soutenus d'un grand nombre d'alliés, qu'ils n'étoient appesantis ni par le sommeil ni par le vin, qu'ils étoient couverts de leurs armes & rangés en ordre de bataille. Nous allons maintenant attaquer des hommes dont la plupart sont ivres ou endormis; la confusion parmi eux est générale, & ne manquera pas d'augmenter par la frayeur dont ils seront saisis, quand ils apprendront que nous sommes dans leurs murs. Quelqu'un de vous pourroit-il craindre le danger que courent, dit-on, les troupes qui entrent dans une ville ennemie, d'être accablés de traits que lancent les assiégés du haut de leurs maisons. Ce prétendu péril ne doit servir qu'à ranimer votre ardeur. Si les Babyloniens montent sur leurs toits, nous appellerons Vulcain à notre secours (1). Leurs portiques qui sont de matiere combustible,

(1) C'est-à-dire, nous mettrons le feu à leurs maisons : personne n'ignore que Vulcain étoit le dieu du feu.

& leurs portes de bois de palmier enduites de bitume, prendront aisément feu : nous sommes munis de torches qui auront bientôt produit un grand embrasement ; nous avons de la poix, & tout ce qui est propre à communiquer la flamme avec rapidité. Nous verrons donc les assiégés réduits à s'enfuir précipitamment de leurs maisons, ou à s'y laisser brûler. Allons, mes amis, prenez vos armes : je marche à votre tête, sous la protection des dieux. Vous, Gadatas, & vous, Gobryas, qui connoissez les chemins, soyez nos guides : quand nous serons entrés dans la ville, conduisez-nous droit au palais du prince. ——

Les soldats de Gadatas & de Gobryas pénetrent dans la ville, & ensuite dans le palais où le monarque fut égorgé par la main de Gadatas lui-même. Cyrus étoit entré avec toutes ses troupes, il contint la ville & empêcha les habitans de sortir de leurs maisons. Ce fut là que pour le moment il borna ses conquêtes : avant que de passer à de nouvelles, il songea à s'assurer les anciennes par de sages réglemens. Il manda, outre les homotimes, tous ceux qu'il jugeoit dignes de partager ses travaux & ses prospérités, & leur adressant la parole :

Conseil de Cyrus à ses amis.

Chers compagnons, dit-il, rendons graces aux dieux de nous avoir accordé tous les biens aux-

quels nous pensions avoir droit par notre bravoure. Nous sommes maîtres d'un vaste & fertile pays : ceux qui le cultivent fourniront à notre subsistance : nous avons des maisons décorées de tous les meubles nécessaires ; & nul d'entre nous ne doit avoir de scrupule sur la légitimité de sa possession. C'est une maxime de tous les temps, & reconnue par tous les hommes, que dans une ville prise sur des ennemis en état de guerre, tout appartient aux vainqueurs, habitans & richesses. Loin donc que vous déteniez injustement les biens dont vous êtes saisis, ce que vous en laisserez aux vaincus, ils le devront à votre clémence. Quant à la conduite que nous devons tenir désormais, écoutez ce que je vais vous dire. Si nous nous livrons à la paresse, à la vie molle & délicate de ces hommes lâches qui regardent le travail comme le comble de la misere, & l'oisiveté comme le bonheur suprême ; je vous prédis qu'après avoir perdu insensiblement tout ressort pour agir, nous perdrons bientôt ce que nous avons acquis. Non, il ne suffit pas pour persévérer dans la vertu, d'avoir été vertueux : on ne s'y maintient que par une attention continuelle à la pratiquer. Qu'un artiste néglige de cultiver son art, il l'exercera avec moins de succès : les corps les plus dispos s'engourdissent par l'inaction. Ainsi dégénerent la prudence, la tempérance, la

force, ſi on ne les entretient par un fréquent exercice. Préſervons-nous donc du relâchement, & ne nous abandonnons point aux délices qui s'offrent à nous. Sans doute, il eſt beau de conquérir un empire; mais il y a plus de gloire encore à le conſerver : l'un n'exige ſouvent que de l'audace; l'autre demande beaucoup de ſageſſe, de modération & de vigilance. Concluons delà, mes amis, qu'il importe aujourd'hui plus que jamais d'être ſans ceſſe ſur nos gardes. Car vous n'ignorez pas que plus un homme poſſede de biens, plus il excite l'envie, & que les envieux devenus bientôt des ennemis déclarés, méditent continuellement ſa ruine; ſur-tout s'il eſt dans le cas où nous ſommes, s'il a établi par la force ſa fortune & ſa puiſſance. Ainſi, de ce que nous pouvons compter ſur l'aſſiſtance des dieux, ne devant nos conquêtes qu'à une défenſe légitime, & non à des attaques injuſtes; n'oublions pas, à cauſe de cela, d'employer un moyen qui, après la protection du ciel, ſera le plus ferme appui de notre autorité; c'eſt de ſurpaſſer en vertu les peuples qui nous obéiſſent, & de nous montrer dignes de leur commander. Nous ne pouvons empêcher que ceux qui nous ſont ſoumis n'éprouvent, ainſi que nous, la ſenſation de la chaleur & du froid, le beſoin de manger & boire; qu'ils ne ſentent, ainſi que nous, les fatigues du

travail & les douceurs du repos : mais dans ces chofes-là même nous devons tâcher de l'emporter fur eux par notre patience & notre tempérance. A l'égard de la fcience & des exercices de la guerre, évitons foigneufement d'y jamais initier des hommes que nous deftinons à labourer nos terres & à nous payer tribut. C'eft dans cet art, dont nous favons que les dieux ont fait préfent aux hommes pour être l'inftrument de la liberté & du bonheur, que nous devons nous piquer fur-tout de conferver notre fupériorité. Enfin, par la même raifon que nous avons dépouillé les vaincus de leurs armes, ne quittons jamais les nôtres, tenant pour maxime que plus on eft près de fon épée, plus on eft fûr d'emporter ce qu'on defire. Quelqu'un dira, peut-être : A quoi donc nous fert-il d'avoir réuffi dans toutes nos entreprifes, fi nous fommes encore obligés de fupporter la faim, la foif, la fatigue & les veilles ? Mais peut-on ignorer qu'on eft d'autant plus fenfible à la poffeffion d'un bien, qu'il en a coûté plus de peines pour l'obtenir ? le travail eft pour les hommes courageux l'affaifonnement de leurs repas ; il faut avoir fenti le befoin pour goûter le plaifir de manger ; autrement les plus excellens mets feroient infipides. Les dieux ont gratifié notre bravoure de tout ce que peuvent defirer les mortels ; il dépend de nous feuls de

nous en rendre la jouissance plus agréable. En nous réduisant librement à la condition des personnes qui souffrent des privations forcées, nous aurons sur elles l'avantage de pouvoir nous procurer des alimens plus délicats quand nous aurons faim, des liqueurs plus exquises quand nous aurons soif, & de reposer plus à l'aise quand nous serons fatigués. Ainsi, je persiste à dire que nous devons redoubler nos efforts pour nous assurer, par la pratique constante de la vertu, une jouissance aussi noble que douce de notre situation présente, & pour nous garantir du plus grand des maux : car il est infiniment moins fâcheux de ne pas acquérir un bien qu'on a desiré, qu'il n'est affligeant de le perdre après l'avoir acquis. Considérez, d'ailleurs, si nous avons aujourd'hui quelque raison d'être plus lâches qu'autrefois. Seroit-ce parce que nous sommes devenus les maîtres ? Mais quelle honte pour celui qui commande, s'il valoit moins que ceux qui obéissent ? Seroit-ce parce que notre fortune est meilleure ? Mais osera-t on dire que la bonne fortune autorise la lâcheté ? Seroit-ce parce que nous avons acquis des esclaves, & que nous avons droit de les châtier s'ils sont vicieux ? Mais qui peut avoir le courage de punir dans autrui des vices qu'il auroit lui-même à se reprocher ? Quant aux troupes que nous avons résolu de prendre à notre

notre solde, pour la garde de nos personnes & de nos maisons, pourrions-nous, sans rougir, penser que ce secours étranger est nécessaire à notre sûreté, & que nous ne saurions y pourvoir nous-mêmes ? Soyons bien persuadés qu'il n'y a point de meilleure garde que la vertu : c'est une escorte de toutes les heures; & rien ne réussit à quiconque se prive de cette compagne. Que nous reste-t-il donc à faire pour continuer d'être vertueux ; quelles doivent être nos occupations ? Ce que j'ai à vous proposer, mes amis, ne vous sera pas nouveau. Vous savez de quelle maniere les homotimes vivent en Perse sous les regards des magistrats : devenus tous homotimes, vous qui êtes ici présens, vous devez suivre le même plan de vie; & vous assujettir à la discipline de cette école. Ayez sans cesse les yeux sur moi pour juger si je remplis exactement mes devoirs : j'aurai de même l'œil sur vous, je vous observerai, & je récompenserai ceux que je verrai fideles à suivre les regles de l'honnêteté. Il faut que les enfans qui naîtront de nous soient élevés dans les mêmes principes. En nous efforçant de leur donner de bons exemples, nous en deviendrons meilleurs nous-mêmes ; & s'ils étoient nés avec des inclinations vicieuses, il seroit difficile qu'ils s'y livrassent, n'entendant ni ne voyant jamais rien que d'honnête, & passant les jours entiers dans l'exercice de la vertu. ——

LIVRE VIII.

CYRUS ayant cessé de parler, Chrysante se leva & dit :

Discours de Chrysante, au sujet du discours précédent de Cyrus.

Chers compagnons, ce n'est pas d'aujourd'hui seulement, ni dans cette seule circonstance, que j'ai reconnu qu'un bon prince ne differe pas d'un bon pere. Un pere s'occupe des besoins de ses enfans, & travaille à établir solidement leur fortune : de même Cyrus, par les conseils qu'il nous donne, montre assez qu'il cherche à nous procurer un bonheur durable. Mais il est un article sur lequel il me paroît avoir passé trop légérement, & dont j'essaierai d'instruire ceux qui n'en seroient pas suffisamment convaincus. Sans une obéissance parfaite, est-il possible de remporter des victoires, de prendre des villes aux ennemis, ou de défendre celles de ses alliés? une armée peut-elle jamais être plus aisément défaite, que quand chacun ne songe qu'à sa sûreté propre? en un mot, a-t-on jamais réussi dans quelque entreprise en refusant d'obéir à ses chefs? Sans subordination, quelles villes seroient bien gouvernées, quelles maisons seroient bien administrées, comment un vaisseau pourroit-il arriver

au terme ? Et nous, mes amis, n'eſt-ce pas à la ſoumiſſion aux ordres de notre général que nous devons les biens dont nous jouiſſons ? La ſoumiſſion faiſoit que nous allions ſans répugnance, la nuit comme le jour, par-tout où nous étions appellés ; que notre choc étoit terrible, quand nous marchions en bataille, précédés de notre chef; qu'enfin tout étoit ponctuellement exécuté. Mais ſi l'obéiſſance eſt néceſſaire pour acquérir, elle ne l'eſt pas moins pour conſerver ce qu'elle a procuré. Nous avions autrefois pluſieurs maîtres qui nous commandoient, & nous ne commandions à perſonne : préſentement nos affaires ſont en tel état, que nous avons tous des eſclaves, les uns plus, les autres moins. Comme donc nous voudrons qu'ils nous ſoient ſoumis, il eſt juſte que nous le ſoyons pareillement à nos ſupérieurs ; avec cette différence toutefois, entre nous & des eſclaves, que les eſclaves ne ſervent leurs maîtres que par force, & que nous, ſi nous voulons être libres en obéiſſant, nous devons obéir de bon gré & par la conviction des grands avantages de l'obéiſſance. Remarquons encore que, même parmi les états purement républicains, celui où l'on eſt le plus empreſſé à obéir aux magiſtrats, eſt celui où l'on eſt le moins expoſé à ſubir la loi d'un vainqueur. Trouvons-nous donc au palais de Cyrus comme il nous y invite

lui-même (1) ; exerçons-nous à tout ce qui peut nous garantir la possession des biens qu'il nous importe de conserver : montrons-nous toujours prêts à exécuter les ordres du prince. Songeons qu'il ne peut rien faire pour lui qui ne tourne à notre avantage, puisque nous avons les mêmes intérêts à défendre, & les mêmes ennemis à combattre. ——

Après le discours de Chrysante, plusieurs des assistans, Perses & alliés, se leverent en approuvant à haute voix ce qu'il venoit de dire : il fut arrêté que les grands se rendroient tous les jours à la porte du palais de Cyrus pour y recevoir ses ordres, & qu'ils y demeureroient jusqu'à ce qu'il les congédiât. Le monarque de Babylone (car dès qu'il fut maître de cette ville, Cyrus prit le nom de roi, & s'en fit accorder les honneurs) fit un grand nombre d'institutions civiles & religieuses, dont la plupart sont pleines de sagesse, & dictées par cet esprit de bonté & de clémence qui lui fit donner le nom de pere par ses sujets, & même par les peuples conquis ; mais dont quelques-unes furent le principe de la mollesse & de

(1) Cyrus, dans un discours qui précede & que nous n'avons pas traduit, invite ses principaux officiers à se rendre à son palais, & à n'y laisser entrer que ceux qu'ils auront introduits eux-mêmes.

la corruption des Perſes dans les regnes ſuivans. Retenu pour quelque temps à Babylone par ces occupations, il s'en éloigna pour ſe tranſporter en Médie, où Cyaxare, n'ayant point de fils légitime, lui donna ſa fille en mariage, & la Médie pour dot. Enſuite il retourna en Perſe où régnoit encore Cambyſe ſon pere. Ce prince ayant convoqué une aſſemblée des anciens & des principaux magiſtrats à laquelle il invita ſon fils, leur adreſſa ce diſcours :

Perſes, & vous Cyrus, vous ſavez avec quelle tendreſſe je vous aime. Ce ſentiment que je vous dois, à vous, comme à mes ſujets, à vous, comme à mon fils, me porte à vous propoſer des réflexions que je crois importantes pour vos intérêts communs. Si nous jettons les yeux ſur le paſſé, il eſt certain que ce ſont les Perſes qui, choiſiſſant Cyrus pour leur général, & lui formant une armée, ont été les premiers artiſans de ſa grandeur : mais il n'eſt pas moins vrai que c'eſt Cyrus qui, avec cette armée & l'aſſiſtance des dieux, a rendu notre nom célebre dans l'univers, & rempli l'Aſie de notre gloire ; que c'eſt par lui qu'ont été enrichis de braves gens qui ont ſervi ſous ſes ordres ; que c'eſt lui qui a ſtipendié & nourri les troupes ; qu'enfin c'eſt lui qui, en établiſſant un corps de cavalerie nationale, nous

Diſcours de Cambyſe à Cyrus & aux Perſes.

a mis en état d'être toujours les maîtres en rase campagne. Si donc vous persistez les uns & les autres dans ces dispositions, vous accroîtrez sans cesse votre bonheur mutuel : mais si vous, Cyrus, enflé de votre fortune, vous voulez gouverner tyranniquement la Perse, comme un pays de conquête ; si vous, Perses, jaloux de la puissance de Cyrus, vous cherchez à y porter atteinte ; vous arrêterez vous-mêmes le cours de vos prospérités. Un moyen de prévenir ce malheur, & de vous assurer pour l'avenir de nouveaux avantages, c'est d'offrir aux dieux un sacrifice commun, & de vous prometttre mutuellement en leur présence ; vous Cyrus, que, si quelqu'un entre à main armée dans la Perse, ou entreprend d'en détruire les loix, vous la défendrez de toutes vos forces ; vous, Perses, que, si quelqu'un cherche à dépouiller Cyrus de l'empire, ou à détacher de son obéissance les nations qu'il a soumises, vous volerez à son secours, au premier ordre que vous recevrez. Au reste, mon intention est de conserver ce royaume tant que je vivrai : après ma mort, le trône doit appartenir à Cyrus, s'il me survit. Quand ses affaires l'appelleront en Perse, faites-vous un devoir de religion de le laisser offrir pour vous aux dieux les sacrifices que je leur offre en ce jour : lorsqu'il ne sera point en ce pays, faites-vous une loi de

confier ce sacré ministere à celui de notre race que vous en jugerez le plus digne. ——

Après avoir satisfait aux devoirs de la piété filiale, Cyrus retourna à Babylone, où, après avoir fait encore quelques réglemens qui regardoient sur-tout les satrapes, ou gouverneurs de provinces, il assembla son armée, & fit de nouvelles conquêtes dans l'Egypte & dans l'Ethiopie. Devenu vieux, il fit un dernier voyage en Perse où il vouloit mourir. Sentant sa fin approcher, il fit appeller ses deux fils, avec ses amis & les principaux magistrats des Perses; & les voyant tous rassemblés, il leur adressa ce discours:

Discours de Cyrus mourant.

Mes enfans, & vous tous mes amis qui êtes ici présens, je reconnois à plusieurs signes que je touche au terme de ma vie. Quand je ne serai plus (1), regardez-moi comme un homme heureux; & faites voir par vos actions, comme par vos discours, que vous êtes persuadés que je le suis en effet. Dans l'enfance, j'ai recueilli tous les honneurs dont cet âge est susceptible: j'ai constamment joui du même avantage, dans l'a-

(1) *Quand je ne serai plus*, parce que, suivant cette maxime si connue, attribuée à Solon, *l'homme ne peut être appellé heureux qu'après sa mort.*

dolefçence & dans l'âge mûr. Il m'a toujours femblé que mes forces augmentoient avec le nombre de mes années ; enforte que dans ma vieilleffe je ne me fuis pas fenti moins vigoureux que je ne l'etois dans ma jeuneffe. Tous les deffeins que j'ai conçus, toutes les entreprifes que j'ai formées, m'ont réuffi felon mes defirs. J'ai vu mes amis heureux par mes bienfaits, & mes ennemis affujettis par mes armes. Avant moi, ma patrie étoit une province obfcure de l'Afie ; je la laiffe fouveraine de l'Afie entiere : je ne fache pas avoir jamais perdu une feule de mes conquêtes. Cependant, quoique ma vie ait été un enchaînement continuel de profpérités, j'ai toujours craint que l'avenir ne me réfervât quelque revers funefte : cette idée m'a préfervé de l'orgueil & des excès d'une joie immodérée. Dans ce moment où je vais ceffer d'être, j'ai la confolation de voir que vous me furvivrez, vous que le ciel m'a donnés pour fils. Je laiffe mon pays floriffant, & mes amis dans l'abondance ; la poftérité la plus reculée pourroit-elle, après cela, ne pas me regarder comme parfaitement heureux ?

Il faut maintenant, ô mes enfans, que je déclare qui fera mon fucceffeur à l'empire, afin de prévenir tout fujet de diffenfion entre vous. Je vous aime l'un & l'autre avec une égale tendreffe : je veux néanmoins que l'adminiftration des affaires

& l'autorité suprême appartienne, dans tous les cas, à celui qui, ayant plus vécu, est justement présumé avoir plus d'expérience. Accoutumé dans notre patrie commune à voir les plus jeunes, soit entre freres, soit entre concitoyens, céder le pas aux plus âgés, leur donner les places les plus honorables, les laisser parler les premiers, je vous ai formés, dès l'enfance, à honorer ceux qui avoient plus d'âge que vous; & j'ai voulu qu'à votre tour vous fussiez traités de même par ceux qui en avoient moins. La disposition que vous venez d'entendre, est donc conforme à nos loix, à nos mœurs, aux anciens usages. Ainsi, que la couronne soit à vous, Cambyse, les dieux vous la déferent, & autant qu'il est en mon pouvoir je vous en fais don. Vous, Tanaoxare, vous aurez le gouvernement de la Médie, de l'Arménie, & du pays des Cadusiens. Si je legue à votre frere une autorité plus étendue, avec le titre de roi, je crois vous assurer une condition plus douce & plus tranquille. Que manquera-t-il à votre félicité? vous jouirez de tous les biens qui peuvent rendre les hommes heureux, & vous en jouirez sans trouble. L'ambition d'exécuter des entreprises difficiles, la multiplicité fatigante des affaires, un genre de vie ennemi du repos, l'ardeur inquiete d'imiter mes actions ou même de les surpasser, des embûches à dresser ou à

éviter ; voilà le partage de celui qui régnera : vous ferez exempt de tous ces soins, qui sont autant d'obstacles au bonheur.

Vous, Cambyse, apprenez que ce n'est pas le sceptre d'or que je remets en vos mains, qui conservera votre empire : les amis fideles sont le véritable sceptre des rois, & leur plus ferme appui. Mais ne vous figurez pas que les hommes naissent fideles : si cette vertu leur étoit naturelle, elle se manifesteroit en eux à l'égard de tous, ainsi que certains sentimens que la nature donne à l'espece humaine. Il faut que chacun travaille à se faire de fideles amis ; & c'est par la bienfaisance, & non par la contrainte, qu'on y parvient. Au reste, dans le cas où vous jugeriez à propos de vous décharger sur quelqu'un d'une partie de l'administration de votre royaume, vous devez, par préférence, choisir votre frere. Si nous sommes plus étroitement unis à nos compatriotes qu'aux étrangers, à ceux qui demeurent avec nous sous le même toît qu'à de simples compatriotes ; comment des freres, formés du même sang, nourris par la même mere, élevés dans la même maison, chéris des mêmes parens, qui donnent aux mêmes personnes les noms de pere & de mere, ne seroient-ils pas encore plus intimement unis ? Ne relâchez pas ces doux nœuds dont le ciel lie ensemble les fils d'un même pere :

resserrez-les plutôt par les actes répétés d'une amitié mutuelle : c'est le moyen d'assurer pour toujours la durée de votre union. Songez qu'on travaille pour ses propres intérêts, en s'occupant de ceux de son frere : l'illustration d'un frere devient pour nous une décoration personnelle, & nul autre n'en sauroit être autant honoré. Par qui un homme constitué en dignité sera-t-il plus révéré que par son frere ? est-il quelqu'un qu'on craigne plus d'offenser que celui dont le frere est puissant ? Que personne donc ne soit plus disposé que vous, Cambyse, à servir le vôtre, & ne vole plus promptement à son secours, puisque sa bonne & sa mauvaise fortune vous touchent de plus près que personne. Examinez encore de qui vous pourriez espérer plus de reconnoissance pour vos bienfaits que de la part d'un frere ; ou qui vous seconderoit vous-même avec plus de chaleur, lorsque vous l'auriez défendu avec zele. Voyez s'il est quelqu'autre homme qu'il soit plus honteux de ne pas aimer, & plus louable d'honorer. Enfin, Cambyse, votre frere est le seul qui puisse occuper la premiere place auprès de vous, sans que l'envie ait droit de se plaindre.

Je vous conjure, mes enfans, au nom des dieux de notre patrie, d'avoir des égards l'un pour l'autre, si vous conservez quelque desir de

me plaire : car, ſans doute, vous ne croyez pas que tout mon être ſera anéanti au moment que je ceſſerai de vivre. Mon ame a été juſqu'ici cachée à vos yeux ; mais à ſes opérations, vous reconnoiſſiez qu'elle exiſtoit. N'avez-vous pas remarqué de quelles terreurs ſont agités les homicides par les ames des innocens qu'ils ont fait mourir, & quelles furies ces ames leur envoient pour les tourmenter & ſe venger ? Penſez-vous que le culte qu'on rend aux morts ſe fût conſtamment ſoutenu, ſi l'on croyoit que leurs ames ne peuvent plus rien ? non, mes enfans, je n'ai jamais pu me perſuader que l'ame qui vit lorſqu'elle eſt enfermée dans un corps mortel, s'éteigne dès qu'elle en eſt délivrée. Je vois au contraire que c'eſt elle qui vivifie des corps deſtructibles, tant qu'elle les habite. Je n'ai jamais pu croire non plus qu'elle perde ſa faculté de raiſonner, lorſqu'elle vient à ſe ſéparer d'un être incapable de raiſonnement : il me paroît bien plus naturel de dire que l'ame alors plus pure & plus dégagée de la matiere, jouit pleinement de ſon intelligence. Quand l'homme a fini & que ſa machine ſe diſſout, on voit les différentes parties qui la compoſoient, ſe rejoindre aux élémens auxquels elles appartiennent : l'ame ſeule échappe aux regards, ſoit lorſqu'elle anime le corps, ſoit lorſqu'elle le quitte. Conſidérez enfin que le ſommeil eſt la

plus parfaite image de la mort : &, c'eſt dans le ſommeil que l'ame donne le plus de ſignes de la divinité de ſon eſſence, c'eſt dans le ſommeil qu'elle prévoit ſouvent l'avenir ; ſans doute, parce qu'alors elle eſt plus libre. Si donc les choſes ſont comme je le penſe, & que l'ame ſurvive au corps qu'elle abandonne, faites, par reſpect pour la mienne, ce que je vous recommande (1) : ſi je ſuis dans l'erreur, ſi l'ame reſte avec le corps & périt avec lui, craignez du moins les dieux qui ne meurent point, qui voient tout, qui peuvent tout, qui entretiennent dans l'univers cet ordre immuable, inaltérable, invariable, dont la magnificence & la majeſté ſont au-deſſus de l'expreſſion ; craignez, dis-je, les immortels, & que cette crainte vous empêche de rien faire, de rien dire, de rien penſer qui bleſſe la piété ou la juſtice. Après

---

(1) Les critiques ont remarqué que Cicéron, en copiant, dans ſon traité de la vieilleſſe (chap. 22.), la partie de ce diſcours qui concerne l'immortalité de l'ame, a mal entendu ce paſſage. Suivant lui, Cyrus dit à ſes enfans : *Si les choſes ſont comme je me l'imagine, & que l'ame ſoit immortelle, honorez-moi comme un dieu*, SIC ME COLITOTE UT DEUM. Cette interprétation eſt également contraire au texte de Xénophon, & aux principes religieux qu'il prête à Cyrus dans le cours de ſon ouvrage. *La note eſt de M. Dacier.*

les dieux, craignez les hommes en général & les races futures. Comme le ciel vous a placés dans un rang élevé, toutes vos actions feront expofées au grand jour : fi elles font pures & droites, elles affermiront fur la terre votre autorité; mais fi vous cherchez réciproquement à vous nuire, vous perdrez toute confiance dans l'efprit des autres hommes. Qui pourroit, en effet, avec la meilleure volonté, fe fier à quelqu'un qu'on verroit injufte & perfide envers celui qu'il a le plus de raifons d'aimer ? Si les inftructions que je vous donne fur la maniere de vous comporter, l'un à l'égard de l'autre, ne vous paroiffent pas fuffifantes, confultez l'hiftoire des fiecles paffés : c'eft une excellente école. Vous y verrez des peres qui ont tendrement aimé leurs enfans, & des freres qui ont vécu dans l'union la plus intime; vous en verrez d'autres qui ont donné l'exemple d'une conduite abfolument oppofée. Confidérez lefquels de ces hommes fi différens fe font le mieux trouvés de leur conduite, & prenez ceux-là pour modeles, fi vous êtes fages. Mais je crois vous en avoir dit affez fur l'union fraternelle.

Ecoutez, mes enfans; lorfque je ne ferai plus, n'enfeveliffez mon corps, ni dans l'or, ni dans l'argent, ni dans quelque matiere que ce foit, rendez-le promptement à la terre. Eh! peut-

on rien desirer de plus satisfaisant que d'être réuni à cette mere commune qui produit & nourrit tout ce qui existe de bon ? J'ai toujours trop chéri les hommes, pour ne pas ressentir une sorte de joie, de savoir que je vais devenir une partie de la bienfaitrice du genre humain. Mais je sens que mon ame commence à m'abandonner : je le reconnois aux symptomes qui annoncent ordinairement notre dissolution. Si quelqu'un d'entre vous desire de toucher encore ma main, ou de voir encore dans mes yeux un reste de vie, qu'il approche. Quand je me serai couvert le visage, je vous prie, mes enfans, que mon corps ne soit vu de personne, pas même de vous. Invitez les Perses & nos alliés à se réunir autour de mon tombeau, pour me féliciter tous ensemble de ce que je serai désormais dans un état sûr, à l'abri de tout événement fâcheux; soit que j'existe dans le sein de la divinité, ou que je sois réduit au néant. Que tous ceux qui s'y rendront reçoivent de vous les dons qu'on a coutume de distribuer aux funérailles d'un homme opulent. Enfin, n'oubliez jamais ce dernier conseil que je vais vous donner : Si vous voulez être toujours en état de réprimer vos ennemis, attachez-vous vos amis par votre bienfaisance. Adieu, mes chers enfans, portez

mes adieux à votre mere. Adieu, tous mes amis présens & absens.——

Quand il eut cessé de parler, il présenta la main à tous ceux qui l'entouroient; puis, s'étant couvert le visage, il expira.

FIN.

NOTES

NOTES

SUR LE TEXTE DE THUCYDIDE;

D'après l'édition de Duker, à Amsterdam, 1731.

Le premier chiffre marque la page, & le second indique le chiffre entre les deux colonnes. On ne met qu'un chiffre, quand les notes continuent sur la même page.

239. 22 & 23. Πρὶν τὸν σῖτον ἐν ἀκμῇ εἶναι, le traducteur latin rend, *antequam frumenta essent matura.* Cette version n'est pas exacte. Il me semble qu'il auroit fallu traduire, *antequam frumenta spicas emisissent*, avant que le bled fût monté en épis. L'historien a dit dans le chiffre qui précede περὶ σίτου ἐκβολήν : or, dans le chiffre actuel il parle absolument de la même époque. Siège de Sphacterie.

240. 65. Περὶ στάσιν, *comme animés par un esprit de parti.*

78. Ὑπομενοῦντας, accusatif absolu : il faut sous-entendre τοὺς Ἀθηναίους. Σφᾶς est à l'accusatif, régime de ὑπομενοῦντας.

242. 29. Διάπλουν, accusatif régi par ποιεῖ qui précede.

34. Ἀντιπρῴρους. Je crois qu'il faut lire ἀντιπρῴροις avec d'autres éditions.

246. 55. Ἐπὶ πολὺ γὰρ ἐποίει τῆς δόξης ἐν τῷ τότε. Le sens de l'auteur est clair, quoiqu'il ne soit pas facile d'expliquer sa phrase. Quelques-uns conjecturent qu'il faudroit lire ἐπῄει au lieu d'ἐποίει. De quelque maniere qu'on lise, il faut rendre à-peu-près ainsi la phrase en latin, *magna enim tunc temporis de utrisque pervaserat opinio, quòd hi... quòd illi...*

65 & 66. Il eſt clair qu'au lieu de τεσσαράκοντα, il faut lire πεντήκοντα. Outre qu'il eſt dit ici que la flotte fut augmentée d'un certain nombre de navires, nous verrons bientôt qu'on envoya d'Athènes un renfort de vingt navires, ce qui fit monter la flotte à ſoixante & dix : il devoit donc y en avoir cinquante auparavant.

247. 95. Κεκωλῦσθαι, ſous-entendez τὸ ἔργον.

251. 61 & 62. Δεομένων ſe rapporte à Ἀθηναίων, & régit σπονδῶν.

252. 74. Au lieu de εἴ τε, je crois qu'il faudroit lire εἴ τι.

253. 39. Κάλω, génitif attique. Κάλως, génitif κάλω, *cable*.

254. 87. Après ἐπιγιγνόμενος, ſous-entendez ἀνδράσιν, ou Λακεδαιμονίοις, à quoi ſe rapporte l'οὓς qui ſuit.

255. 17. Mettez une virgule après ἐσομένην. Deux raiſons augmentoient la difficulté de vivre en hiver à Pylos & dans les environs. D'abord le lieu étoit déſert, & ne fourniſſoit pas les choſes néceſſaires à la vie : enſuite il étoit preſque impoſſible d'y en tranſporter par mer en faiſant le tour du Péloponèſe.

256. 43 & 44. Τὶ ὑποθορυβησάντων, le τὶ & la propoſition ὑπὸ, jointe au verbe, annoncent que les Athéniens murmuroient tout bas.

47. Τὸ ἐπὶ σφᾶς εἶναι, autant qu'il étoit en lui & les autres généraux ſes collegues.

257. 99. Τῶν δὲ στρατιωτῶν, ce ſont les ſoldats Lacédémoniens renfermés dans l'île. L'hiſtorien va parler ici de l'embraſement de la forêt. Le paſſage eſt un peu bruſque ; & il ſemble que Thucydide auroit dû ajouter entre deux une petite phraſe.

3. Τῆς ὕλης. Ce génitif paroît être gouverné par κατὰ μικρόν. La phraſe pourroit être ainſi rendue en latin, *quum aliquis miles incendiſſet invitus parvam ſylvæ portiunculam*.

7. A la place d'ἀυτοῦ, il faudroit peut-être lire ἀυτοὺς, sans doute les Lacédémoniens qui étoient campés sur la côte.

7, 8 & 9. Après τότε, il faut ajouter, ou du moins sous-entendre ἐκέλευεν, & alors la phrase doit être ainsi expliquée. Τότ' ἐκέλευεν τοὺς 'Αθηναίους μᾶλλον σπουδὴν ποιεῖσθαι ὡς ἐπ' ἀξιόχρεων (στρατίαν, καὶ ὡς) τὴν νῆσον...

258. 43 & 44. Πάντες, tous les rameurs, excepté ceux qu'on appelloit *Thalamioi*. 'Ως ἕκαστοι; on voit souvent dans Thucydide ὡς devant ἕκαστοι, comme devant les superlatifs le même ὡς en grec, et *quàm* en latin : ὡς πλεῖστοι, *quàm plurimi.*

259. 58. Il faut ôter la virgule après ψιλοὶ, & la mettre après ἀπορώτατοι. 'Απορώτατοι, doit ici s'entendre comme ἀοπλώτατοι. Les troupes légères qui n'avoient absolument aucune arme offensive, οἱ μάλιστα ἄνευ τῶν ὅπλων.

73. 'Εκεῖνοι, les soldats pesamment armés des Athéniens.

85 & suiv. Ξυνειθισμένοι ἀυτοὺς φαίνεσθαι. La pensée de l'auteur est claire, mais le tour de phrase est singulier. Mot à mot en françois, *accoutumés à ce que les Lacédémoniens ne leur parussent plus aussi redoutables.* Joignez ὁμοίως avec ὥσπερ ὅτε.

260. 99. Πῖλοι, en latin *pilei*; c'étoient les casques des Lacédémoniens.

1. Βαλλομένων, sans doute τῶν Λακεδαιμονίων.

9 & 10. Ξυγκλήσαντες, sous-entendez ἑαυτούς.

17. Otez l'iota souscrit sous πᾶν, & sous-entendez ἔρυμα.

261. 34. Κατὰ τὸ ἀεὶ παρῆκον τοῦ κρημνώδους τῆς νήσου, par les endroits escarpés de l'île qui donnoient un passage à mesure qu'il s'en présentoit. Voilà la force de l'ἀεὶ en grec dans cette phrase & dans plusieurs autres, où il doit s'entendre à-peu-près de même.

40 & 41. Βαλλόμενοι & γιγνόμενοι, ces deux participes n'ont pas de suite dans la phrase. C'est une irrégularité que Thucydide paroît avoir affectée à l'exemple des orateurs ; pour mettre plus de naturel dans le discours.

Discours indirect de Thémistocle dans le conseil de Lacédémone.

60. & 56. Σφῶν est ici pour αὐτῶν, ou σφῶν αὐτῶν ; & se rapporte aux Athéniens, ainsi que σφᾶς qui est un peu plus bas.

63. Ἔφασαν. 3. pers. plur. de l'imparfait dorien pour ἔφησαν. *Ils disoient*, sans doute, les Athéniens par la bouche de leurs députés.

64. Βουλέυεσθαι doit se rapporter à ἐδόκει. Φανῆναι & δοκεῖν qui suivent, se rapportent à ἔφασαν.

61. 71. Τάδε, ce qu'ont fait les Athéniens, le rétablissement de leurs murs.

Discours des députés de Corcyre aux Athéniens.

25. 65 & 66. Μήτε συμμαχίας προυφειλομένης. Je vais expliquer ces mots en latin pour les faire entendre plus aisément. *Neque prædebitâ societate*, c'est-à-dire, *quum neque præcesserit societas ob quam debeatur auxilium.* παρὰ signifie ici la même chose que πρός. Οἱ πέλας ou ὁ πέλας, qui revient souvent dans Thucydide, répond à ce que nous disons en françois, *les autres*, *autrui.*

71. Ὀργίζεσθαι se rapporte au premier mot du discours δικαίον.

26. 75. Ἐς τὴν χρείαν, pour le secours dont nous avons besoin & que nous vous demandons.

80. Περιέστηκεν se prend passivement, & répond au latin *accidit*, *contigit*, *extitit.*

83 & 84. Τὴν ναυμαχίαν, sous-entendez κατά.

89. Ἀνάγκη, sous-entendez ἐστι, ainsi que pour ξυγγνώμη qui vient après.

93 & 94. Ξυντυχία τῆς ἡμετέρας χρείας, en latin *participatio nostræ utilitatis*, c'est-à-dire, *societas facta nobiscum.*

97. Ὡς en grec comme en latin est souvent mis pour fortifier le superlatif; ὡς μάλιστα, *quàm maximè.*

97 & 98. Μετ' ἀειμνήστου μαρτυρίου, en latin *cum æterno testimonio*, c'est-à-dire, *cum æterno memoris animi pignore.*

5. Après ἑαυτὴν il faut un point en haut, & non un point en bas.

9. Οἷς ἐπικαλοῦνται, c'est-à-dire, τούτοις οὓς ἐπικαλοῦνται.

27. 15. Lisez παρ' αὐτοῖς avec un esprit doux, auprès des Lacédémoniens.

16 & 17. Ἐς τὴν ὑμετέραν ἐπιχείρησιν; en latin *in vestram aggressionem*, c'est-à-dire, *ut vos deindè aggrediantur.*

18 & 19. Μηδὲ δυεῖν (pour δυοῖν) φθάσαι ἁμάρτωσιν, en latin *&c. ut non amittant facultatem hæc duo præoccupandi, vel....*

21. A la place de τῶν, peut-être faudroit-il lire ἡμῶν.

28. Τοῖς λειπομένοις, à ceux qui sont laissés dans la ville mère, & qui ne partent pas pour la colonie.

29. Ἐκπέμπονται, sans doute οἱ ἄποικοι. Ἠδίκουν, οἱ Κορίνθιοι.

34 & 35. Ἐκ τοῦ εὐθέος, précipitamment, sans y faire assez d'attention.

41. Ἐξεῖναι, sous-entendez ταύτῃ.

28. 52. Ἐπιόντων, suppléez καθ' ἡμῶν.

53. Mettez un point en haut après περιόψεσθε, & après δίκαιον sous-entendez προσλαβεῖν περιόψασθαι.

59. A la place d'ἦσαν, je voudrois εἰσι, après quoi il faut sous-entendre καὶ ἡμῖν.

62. J'ai traduit comme s'il n'y avoit pas d'οὐκ. Si on laisse οὐκ, peut être ὁμοῖα signifie-t-il *indifférente.*

64 & 65. Un point en haut après *ναυς*, & une virgule après *μή*. Ἐᾶν, ſous-entendez *δεῖ*.

70. Μὴ *δεξαμένου*, ſous-entendez *αὐτοῦ ἡμᾶς*.

71. Ἀδεέστερον doit être pris dans le ſens actif, *moins propre à inſpirer la terreur*. Après *ἅμα*, ſous-entendez *γνώτο*.

74 & 75. Conſtruiſez ainſi la phraſe, *ὅταν περισκοπῶν τὸ αὐτίκα ἐς τὸν μέλλοντα.... Quandò conſiderans præſentem rerum ſtatum (pacem) ad bellum futurum & fermè præſens.*

78. Παράπλου, ſous-entendez *ἕνεκα*.

82 & 83. Il faut entendre comme ſi on liſoit *βραχυτάτῳ δ᾽ὡς κεφαλαίῳ τάτε ξημπάντα καὶ τὰ καθ᾽ ἕκαστον περιλάβωμεν, ut autem univerſa & ſingula in breviſſimam ſummam contrahamus.*

Diſcours des députés de Corinthe aux Athéniens, en réponſe à celui des députés de Corcyre.

29. 4 & 5. *Αυτάρκη θέσιν*, ſous-entendez *κατά*.

5 & 6. Παρέχει *αὐτοὺς....* En latin, *efficit ut ipſi ſint judices.... magis quàm ut fiant....*

9. *Κἂν τούτῳ, καὶ ἐν τούτῳ, et pour cette raiſon.*

30. 28. Ἐυπρεπῶς, latin *ſpecioſè*, c'eſt-à-dire, du moins à ce que je penſe, *magno cum apparatu.*

36 & 37. Il faut mettre un point en haut après *κρίνεσθαι*; *ἣν* ſe rapporte à *δίκην*, & eſt gouverné par *τηρεῖν*.

48. Ἐν *ᾧ*, ſous-entendez *καίρῳ*.

51. Πάλαι *δὲ*, il faut reprendre *χρῆν*, & enſuite lire *κοινωνήσαντας*.

31. 53. Poſt *ἔχειν* un point en haut ſeulement; *ἐγκλημάτων δὲ*, reprendre encore *χρῆν*, & ſous-entendre *ὑμᾶς*.

61 & 62. Il faut ſuppoſer ici qu'on liſe, *ἀλλὰ τούτῳ ὅστις μὴ ἄλλους ἑαυτοῦ ἀποστερῶν*.

67. Après *ἀνάγκη γὰρ*, ſous-entendez *ἡμᾶς*.

70. Je crois qu'il faut ſupprimer la virgule après *τοὐναντίον*.

79. Τιμωρήσετε, sous-entendez αὐτοῖς. Τιμωρεῖν τίνι, *secourir quelqu'un.*

79 & 80. Φανεῖται.... πρόσεισι, en latin, *videbuntur non pauciora negotiorum vestrorum quæ ad nos recurrent*, c'est-à-dire, *non pauciores populi qui sub vobis sunt ad nos recurrent.*

81. Je pense qu'il faut lire θήσεσθε. Θεῖναι νόμον, se dit du législateur qui compose & propose des loix; θέσθαι, du peuple ou du souverain qui les impose & qui oblige de s'y soumettre.

84. Τοιάνδε, sous-entendez, ἔχομεν, mettez un point en haut, & rapportez ἣν à χάριτος.

32. 90 & 91. Τὸ δὲ ἡμᾶς.... βοηθῆσαι est une espece d'apposition à ἣ ἐς Σαμίους.

100. Ὧν, sans doute τῶν εὐεργεσίων.

2. Ἀμύνεσθαι se prend ici en bonne part, dans le même sens que ἀμείβεσθαι qu'on lit dans quelques manuscrits, & qu'il faudroit peut-être introduire dans le texte.

5 & 6. Τὸ μέλλον τοῦ πολέμου, pour ὁ μέλλων πόλεμος.

14 & 15. Τοὺς ὁμοίους, mot à mot en françois, *ses semblables.*

44. 71. Τὸ πιστὸν se construit avec τῆς, & ὑμᾶς avec καθίστησι. Premier discours des députés de Corinthe aux Lacédémoniens.

79. Τῶν λεγόντων est ici une espece de génitif absolu: τοὺς λέγοντας seroit plus clair.

82. Après παρεκαλέσατε un point en haut.

87. Après ἂν, il faut sous-entendre ὑμῖν.

88. Avant ὧν, sous-entendez περὶ τῶν Ἑλλήνων.

45. 99. Ἐς τόδε, *jusqu'à ce jour.*

6. Φέρεται est dans le sens actif, & gouverne ἀξίωσιν.

13. Pour θαῤῥοῦσι, au présent, je voudrois θαῤῥήσουσι au futur.

19. Ὧν ὁ λόγος, en latin, quorum fama.

46. 26 & 27. Καταστῆναι, sous-entendez ὑμᾶς αὐτοὺς; ou plutôt prenez καταστῆναι dans le sens passif.

28 & 29. Αὐτὸν περὶ αὐτῷ, en latin, *ipsum per se ipsum*; c'est-à-dire, *suâ ipsius culpâ.*

34 & 35. Φίλων, ἐχθρῶν, sous-entendez κατά.

45. Pour Σώζειν & les autres infinitifs, sous-entendez οἷοί τε ou ἱκανοί, ou reprenez ὀξεῖς.

50. Τοῖς βεβαίοις est au neutre, & doit se construire avec τῆς γνώμης.

47. 58. Ἀλλοτριωτάτοις, sans doute ὡς ἀλλοτριωτάτοις.

60. Ἃ, sous-entendez κατά.

62 & 63. Ὀλίγα (ἡγοῦνται) πράξαντες πρὸς τὰ μέλλοντα τυχεῖν, *pauca se existimant fecisse in comparatione eorum quæ futura sunt consequi*, c'est-à-dire, *eorum quæ consecuturi sunt.*

70. Après κτᾶσθαι, il paroît qu'il manque un verbe; ἐπιθυμεῖν, ou quelque autre.

71. Ἡγεῖσθαι, sous-entendre οἷοί τε εἶσι.

72. Ξυμφοράν τε οὐχ ἧσσον, sous-entendez ἡγεῖσθαι.

48. 88. Mettre ὥσπερ τέχνης entre deux virgules, & sous-entendre τὸ πρᾶγμα γίνεται.

2. Τῶν αἰσθανομένων, suppléez ἃ γίγνεται.

8. Ici ἐξηγεῖσθαι doit être expliqué ἡγεῖσθαι ἐξ ὑμῶν πρὸς υἱέας, transmettre à vos enfans.

Discours des députés d'Athènes aux Lacédémoniens.

49. 28. Ἡμετέροις, lisez ὑμετέροις.

41. Αὐτοῖς, sous-entendez ἡμῖν.

42 & 43. Ἢ καὶ δι' ὄχλου.... En latin, *etiamsi magis proferentur molestiam creando quum ea semper proferamus.* Προβαλλομένοις, ἡμῶν αὐτὰ προβαλλομένων.

44 & 45. Construisez ainsi μετέσχετε τοῦ ἔργου ἧς.

46. Je lis στερισκώμεθα au subjonctif.

50. 55. Ἀδυνάτων ὄντων, sans doute ὑμετέρων πόλεων.

65 & 66. Τετρακοσίας, lisez τριακοσίας.

68. Après ἐγένετο un point en haut seulement.

82. Τὸ λοιπὸν, sous-entendez τοῦ χρόνου.

95 & suiv. Ἆρ' ἄξιοι.... En latin, *an igitur digni sumus; propter animi alacritatem & ingenii prudentiam quam tunc demonstravimus, qui non ità vehementer simus obnoxii græcorum invidiæ, imperii causâ quod nunc habemus.* Le τε qui est après ἀρχῆς doit être, suivant moi, supprimé, ou changé en χάριν, qu'il faut ajouter ou du moins sous-entendre.

51. 7. Καὶ οὐκ, je voudrois qu'on insérât γὰρ & qu'on lît καὶ γὰρ οὐκ.

11. Ἀνέντας, en latin, *remittentes*, sans doute, *de imperii severitate.*

17. Mettre un point en bas après ἐξηγεῖσθε.

24. Διαδιδομένην est ici le même que le simple διδομένην, que j'aimerois mieux.

31 & 32. Ὅν, sans doute δίκαιον λόγον. Προθείς, en latin, *præponens*, *præferens.*

52. 47. Sous-entendez οὗτοι avant δικάζεσθαι.

52. Τοῦ ἐνδέους, sous-entendez ὑπὲρ ou ἕνεκα.

53. Πρώτης, on sous-entend ἀρχῆς.

54. Ἐκείνως, de la maniere dont agissent plusieurs de ceux qui commandent.

53. 69. Εἷς ἕκαστος, *chacun de vous;* ἐξιὼν, *sortant de sa ville pour en aller gouverner d'autres.*

74. Τὸν παράλογον, se prend ici substantivement. J'aimerois mieux τὸ παράλογον ὅσον que quelques savans proposent.

75. Μηκυνόμενος.... En latin, *productum enim* (bellum) *solet plerumque in medios fortunæ casus adversos conjicere.*

Discours d'Archidame, roi de Lacédémone, aux Lacédémoniens.

54. 1. Ὁρῶ, sans doute ἐμπείρους.

25. Τοῖς δὲ, aux Athéniens.

32. Κἂν τούτῳ, καὶ ἐν τούτῳ, & dans le cours de la guerre.

55. 37. Ὑπολίπωμεν, j'aimerois mieux ἀπολίπωμεν, proposé par quelques savans.

38. Φρονήματι, il faut sous-entendre ἐπηρμένους, ou quelque autre mot.

41 & 42. Ἐπιβουλεύοντας se rapporte aux Athéniens.

44 & 45. Κἂν τούτῳ, καὶ ἐν τούτῳ τῷ χρόνῳ.

60 & 61. Καὶ οὐχ ἧσσον, en latin, *& non minùs*, c'est-à-dire, *& eò magis*.

70. Θέσθαι, signifie ici la même chose que ἀποθέσθαι, *mettre bas, finir*.

56. 79. Joignez τῶν ἀποβαινόντων avec ἐπ' ἀμφότερα, & τὸ πλέον avec τῆς αἰτίας.

85. Un point en bas après ἐγχειρεῖν.

87. Τοῦτ' εἶναι, sans doute εἶναι ἐλευθερία καὶ δόξα.

95. Un point en haut après γιγνόμεθα. Ensuite τὸ μὲν, sans doute πολεμικοὶ μέν.

97 & 98. Pro ἀμαθέστεροι, lisez ἀμαθέστερον, en latin, *simpliciùs educati quàm ut leges despiciamus*. Pour σωφρονέστερον, reprenez παιδευόμενοι, auquel se rapportent les infinitifs qui suivent ἐπεξιέναι & νομίζειν.

57. 21. Δοῦναι, je préférerois διδόναι suivant plusieurs. Δίκας διδόναι, proposer, demander qu'une chose soit décidée dans un jugement.

Discours de Sténélaïdas.

38. Avant οἱδ', je voudrois avec le Scholiaste qu'on ajoutât ἐπειδή.

Second discours des députés de Corinthe

76. 2 & 3. Καί ἡμᾶς. Ici καὶ à la même force que οὔτε, à cause de l'οὐ qui domine la phrase.

4. Τὰ ἴδια ἐξ ἴσου νέμοντας, en latin, *privata rectè administrantes.* dans l'assemblée des Lacédémoniens.

5 & 6. Les deux verbes προσκοπεῖν & προτιμῶνται, sont opposés l'un à l'autre : les chefs des confédérés doivent προσκοπεῖν, parce que προτιμῶνται. Ἐν ἄλλοις, c'est-à-dire, ὑπ' ἄλλοις. Ἐκ πάντων est la même chose, je crois, que ὑπὲρ πάντας.

7. Ἀθηναίοις ἐνηλλάγησαν, *ont eu commerce avec les Athéniens.* La métaphore est prise de l'échange des effets & denrées avant l'usage de la monnoie.

9. Ἐν πόρῳ, *dans les lieux maritimes*, comme s'il y avoit ἐν τοῖς ἐμπορίοις.

10. Τοῖς κάτω, c'est-à-dire, τοῖς παραλίοις. Οἱ κάτω, ceux qui habitent des régions maritimes : οἱ ἄνω, ceux qui habitent le milieu des terres.

17. Προελθεῖν, peut-être faudroit-il lire προσελθεῖν.

22. Παρασχὸν, accusatif absolu : ἐν παρασχὸν, *lorsque les choses réussissent.*

77. 33 & suiv. Ἐνθυμεῖται.... En latin, *nemo enim simul & animo concipit res quas sperat eventuras & opere exequitur*, c'est-à-dire, *nemo tanto animi ardore res gerendas exequitur, quantâ fiduciâ & spe de iisdem deliberat.*

58 & 59. Ὃ δ' ἐκεῖνοι.... Expliquez ainsi cette phrase καθ' ὃ δ' ἐκεῖνοι ἐπιστήμῃ προὔχουσι, τοῦτο καθαιρεθέον.

78. 62. Ἀπεροῦσιν est au premier ou second futur du verbe ἀπειρέω. Le Scholiaste l'explique par ἀπαγορεύσουσιν.

72 & suiv. Ἐν ᾧ, se rapportent à τὸ παρατυγχάνον, comme αὐτῷ & αὐτὸν à πόλεμος.

82. Ἴστω, sans doute ἕκαστος ἡμῶν.

85. Ἐν ᾧ, ἐν τῷ κακοπαθεῖν.

89. Αὐτὸ, τὴν ἐλευθερίαν. Τύραννον, suppléez πάσης τῆς Πελοποννήσου.

90. Ἐν μιᾷ, ſous-entendez πόλει, *dans chaque ville en particulier.*

90 & 91. Un point en haut ſeulement après καταλύειν.

93. Ou il faut changer les deux ἢ en καὶ, ou il faut leur donner le ſens de καί.

94 & 95. Suppoſez, pour entendre la phraſe, qu'on lit dans Thucydide, οὐ γὰρ δὴ πεφεύγατε ταῦτα, ἐπὶ τ. π. δ. β. κ. κεχωρηκότες.

79. 2 & 3. Voici comme je ponctue ἐπιταλαιπωρεῖν (πάτριον.... κτᾶσθαι)· καὶ μή....

18. Βεβαιότατον, ſous-entendez ἐστι.

22. Μετελθεῖν, proprement ici *courir après*, c'eſt-à-dire, *recouvrer.*

23. Le Scholiaſte dit que περιμενόντας eſt pour περιμενόντων; pour moi je penſe qu'il faut le réſoudre en περιμένειν, εἰδότας....

30. Διὰ πλείονος, ſous-entendez χρόνου.

35 & 36. Παραστησώμεθα, *ſoumettons*, *réduiſons.*

36. Après ἐπελθόντες une virgule ſeulement.

Diſcours indirect de Thémiſtocle à Admete.

88. 22. Χρείας τινὸς, ſous-entendez περὶ ou ἕνεκα.

23. Rapportez τὸ à σώζεσθαι & non à σῶμα.

Lettre de Thémiſtocle à Artaxerxès.

89. 55. Après ἐμοὶ, il paroît qu'il manque ou qu'on doit ſous-entendre ces mots, τὰ πράγματα ἦσαν.

57. Γράψας, ſous-entendez γὰρ ἔτυχε. On voit qu'ici l'hiſtorien raconte.

Portrait de Thémiſtocle.

90. 78 & 80. Τῶν μελλόντων eſt régi par τοῦ γενησομένου, & peut ſe rendre en latin par *eventûs rerum futurarum.*

81 & 82. Je conſtruis & j'explique ainſi la phraſe, οὐκ ἀπήλλακτο δὲ τοῦ ἱκανῶς κρίναι ταῦτα ὧν ἄπειρος εἴη.

92. 35. Τὰς γνώμας, ſous-entendez κατά. Premier diſcours de Périclès aux Athéniens.

40. Τῆς ξυνέσεως μεταποιεῖσθαι, tranſporter la choſe ou le ſuccès à la prudence, c'eſt-à-dire, les lui attribuer.

63. Οἷς, τοῖς Λακεδαιμονίοις.

71 & 72. Εἴξοντες, ἕξοντες, ces deux futurs ſont à la place des infinitifs εἴξειν, ἕξειν, & ſe conſtruiſent avec διανοήθητε.

93. 75. Τὰ δὲ, κατὰ τὰ δέ.

76 & 77. Οὐκ ἀσθενέστερα ἕξομεν, le Scholiaſte explique, οὐκ ἀσθενεστέρως διακεισόμεθα.

81 & 82. Ἐπιφέρειν, ſous-entendez τὸν πόλεμον. Πληροῦντες eſt ici pour πληρεῖν.

81 & ſuiv. Τὸ μὲν, τὰ σώματα. Τὸ δὲ, τὰ χρήματα. Οὐ βέβαιον, ſous-entendez ἔχοντες.

3. Un point en haut ſeulement après φθεῖραι.

4. Μορίῳ, ſous-entendez χρόνου.

94. 15. Τὴν, ſans doute ἐπιτείχισιν.

17 & 18. Réſolvez ainſi la phraſe, καὶ ἡμῶν οὐχ ἧσσον ἀντιτετειχισμένων ἐπ' ἐκείνοις.

20. Après οὐ μέντοι, ſous-entendez τοῦτο τὸ φρούριον.

32. Ἄξιον eſt ici le même que ἀξιόλογον.

35 & 36. Ἐν τῷ μὴ μελετῶντι, pour ἐν τῷ μὴ μελετᾶν.

44 & 45. Un point en haut après ναυτῶν.

95. 51. Τὴν αὐτοῦ, πατρίδα ou κατοίκιαν.

70. Ὑπὲρ αὐτῶν, ὑπὲρ τῆς γῆς καὶ τῶν οἰκιῶν ἐν τοῖς ἀγροῖς.

76. Ποιεῖσθαι, ſe rapporte à χρή.

89. Τούτοις, aux députés de Lacédémone. La phraſe auroit été plus claire ainſi, νῦν δὲ τούτους ἀποπέμψωμεν, ἀποκρινάμενοι.

96. 93. Κωλύει ſe prend ici neutralement ou paſſivement, & a la même force que κωλύεται.

5. Δεχώμεθα, sous-entendez τὸν πόλεμον.

13. Αὐτά, τὰ ὑπάρχοντα. ὧν, τῶν πατέρων.

Discours d'Archidame aux généraux & principaux officiers.

104. 44. Une virgule seulement après ἐπῆρται. A la place d'εὔνοιαν, quelques savans, d'après l'explication du Scholiaste, croient qu'il faut lire ἔννοιαν. Je le pense comme eux; ἔννοίαν ἔχουσα, a le même sens qu'ἐλπίζουσα.

47. Εἶναι, sous-entendez δοκεῖ, qui est comme renfermé dans δοκοῦμεν.

53. Ἐξ ὀλίγου, χρόνου, en latin, *confestim*, *extemplò*.

67 & 68. Suivant la regle on devroit lire πάσχουσι, au lieu de πάσχοντας, ce participe devant se construire avec πᾶσι qui précede.

74. Δόξαν, ne signifie pas ici, pour m'exprimer en latin, *gloriam*, mais *existimationem bonam vel malam*.

75. Otez la virgule après αὐτοῖς, & mettez-la après ἀμφότερα.

Eloge des guerriers morts, par Périclès.

118. 69. Le Scholiaste explique ainsi la phrase, ἐπαινοῦσι τὸν νομοθέτην τὸν προσθέντα ἐν τῷ αὐτοῦ νόμῳ τὸν λόγον....

70. Ὡς καλὸν, accusatif absolu, *comme étant une chose belle que ce discours soit prononcé....*

73. Après τὰς τιμὰς, suppléez καὶ ταῦτα, ou bien sous-entendez ἐστι après οἷα.

76 & 77. Avant πισθευτῆναι, mettez une virgule, & ajoutez ou sous-entendez τό.

82. Πλεονάζεσθαι doit être rapporté à νομίσεις qui précede.

86. Αὐτῶν, τῶν ἐπαίνων, ou τούτων ὧν ἤκουσε. Il n'est pas besoin d'avertir que τῷ ὑπερβάλλοντι est au datif du participe neutre.

94. Ἐν τῷ τοιῷδε, ἐπαίνῳ, λόγῳ.

119. 1. J'ôte la virgule qui est après ἀρχῆς, & je la mets après ἀπόνως.

2. Αὐτῆς, τῆς ἀρχῆς.

6. A la place de ὧν, je voudrois lire ἐκείνων, sans doute τῶν προγόνων.

7 & 9. Εἴ τι ἠμυνάμεθα, c'est-à-dire, εἴ.τι ἀμυνόμενοι ἐποιήσαμεν. Ἕλληνα se prend adjectivement, & se rapporte à πόλεμον.

14. Τῶνδε, τῶν κειμένων, τῶν τελευτησάντων. En général, dans tout ce discours, οἵδε, τῶνδε, τοῖσδε, τούσδε, signifient les morts dont on fait l'éloge.

15 & suiv. Καὶ τὸν πάντα.... *Et qu'il est utile que toute la multitude des citoyens & des étrangers entendent ces choses.*

21 & 22. Διὰ τὸ.... En latin, *propterea quòd nos habitamus* (i. e. res administramus) *non in paucorum cœtu, sed in plurium multitudine*, ou, *non in paucorum, sed in plurium utilitatem.* Il y a des livres qui portent ἥκειν au lieu de οἰκεῖν.

120. 25 & 26. Οὐκ ἀπὸ τοῦ μέρους, *non parce qu'il est d'une partie, d'une classe de citoyens*, c'est-à-dire, non parce qu'il est d'une famille noble ou riche. Τὸ πλεῖον est pris ici adverbialement, *plus, plutôt.* Ἐς τὰ κοινὰ, *dans les affaires publiques.*

* 34. Προστιθέμενοι. Quelques savans proposent προτιθέμενοι que je préférerois.

36. Μάλιστα, doit se joindre avec τὰ δημόσια, & non avec διὰ δέος.

36 & 37. Οἱ ἀεὶ ἐν ἀρχῇ ὄντες, signifie les citoyens qui tous les ans en remplaçoient d'autres pour gérer les charges.

42. Νομίζοντες, *ordonnant*, *réglant*, sans doute, les divertissemens & les fêtes.

53. Un point en haut seulement après ὠφεληθείη.

121. 60 & suiv. Je crois que le texte ici est altéré; & qu'il faudroit lire καθ' ἑκάστους, ἀλλὰ μετὰ πάντων ἐς τ. γ. η. στρατεύουσι· ἡμεῖς δὲ τὴν τῶν.

71. Je voudrois qu'on ajoutât καὶ après εἰ.

77. Ἀξίαν εἶναι se rapporte à περιγίγνεται qui précede: Peut-être cependant vaudroit-il mieux lire ἄξιόν ἐστι.

80. Il faut joindre ἔργου avec κόμπῳ.

85. Ici ἔργα signifie *l'agriculture*: de-là le titre du poëme d'Hésiode sur l'agriculture, ἔργα καὶ ἡμέραι.

86. Γνῶναι est gouverné par ἔνι (ἔνεστι) qui précede.

87. Τῶνδε, τῶν πολιτικῶν.

88. Αὐτοὶ, ἡμεῖς αὐτοί.

89. Ἢ ἐνθυμούμεθα. A la place de ἢ, je lis καί.

90. Après ἀλλὰ, ajoutez dans votre esprit μᾶλλον βλάβην ἡγούμενοι, en plaçant ainsi le μᾶλλον qui suit.

91 & 92. Πρότερον ἢ ἐλθεῖν ἔργῳ ἐπὶ ἃ δεῖ. Remarquez πρότερον ἢ ἐλθεῖν. Nous disons pareillement en françois, *avant que d'en venir*.

122. 94. A la place de ὃ, Etienne croit qu'il faut lire ὅπου ou ὅπουγε; certainement ici il faut donner à ὃ le sens de καίτοι, sans qu'il soit possible d'expliquer grammaticalement cet hellenisme.

99. Καὶ τὰ, sous entendez κατά. *Quant à ce qui regarde la bienfaisance.* Car ici ἀρετὴ signifie *bienfaisance.*

2 & 3. Ὁ δράσας τὴν χάριν, celui qui a accordé un bienfait.

3 & 4. Construisez ainsi la phrase ὥστε ὀφειλομένην (χάριν) σώζειν ᾧ δέδωκε δι' εὐνοίας.

5. Ici τὴν ἀρετὴν est la reconnoissance du bienfait, à moins

moins qu'on n'entende τὴν ἀρετὴν ἀποδώσων, *qui rendra le bienfait, qui le reconnoîtra.*

10 & 11. Καθ' ἕκαστον est opposé à πᾶσαν πόλιν; toute la ville en général, chaque citoyen en particulier.

17. Τῶν νῦν, sous-entendez πόλεων.

123. 24. Suppléez οὔτε τούτου ὅστις.

25 & 26. Τῶν ἔργων se construit avec ἡ ἀλήθεια. *La vérité des faits infirmera la pensée* de celui qui loue.

36. Ἐφ' οἷς, résolvez τούτοις ἐφ' οἷς, *pour les hommes en l'honneur desquels....*

37. Αὐτῆς, τῆς εὐλογίας.

40. Τῶνδε, je voudrois ici τοῖσδε, & parce qu'il iroit mieux avec πολλοῖς, & parce que τῶνδε revient trop souvent.

45. Προτίθεσθαι, mettre devant comme pour couvrir.

47. Joignez οὔτε τὶς avec τῶνδε, aucun des morts que nous célébrons.

49. Πενίας ἐλπίδι, par l'espérance d'éviter la pauvreté; ou bien, par l'espérance qu'on a dans la pauvreté.

50. Αὐτῶν, sans doute τοῦ πλούτου καὶ τοῦ φυγεῖν τὴν πενίαν.

124. 53. Μετ' αὐτοῦ, τοῦ κινδύνου.

54. Τῶν δὲ ἐφίεσθαι, *obtenir les choses qu'ils ont obtenues*; sans doute, la gloire de mourir pour la patrie.

57 & 58. Καὶ ἐν αὐτῷ.... Cela peut s'entendre absolument, et on peut l'expliquer ainsi en latin, *& plus ponentes in eo ipso.... quàm in eo....* Mais j'aimerois beaucoup mieux lire ainsi, καὶ αὐτὸ τὸ ἀμύνασθαι.... ἢ τὸ ἐνδόντες. Alors μᾶλλον ἡγησάμενοι s'expliquera en latin, *potius ducentes, præponentes.*

60 & suiv. Καὶ δι' ἐλαχίστου.... En latin, *& per brevissimum discriminis spatium cum summâ gloriâ potiùs*

quàm cum summo timore è vitâ discesserunt. ἢ (ἀκμῆ) τοῦ δέους.

67. Ὠφέλειαν, *l'utilité*, sans doute, qu'on retire de la victoire.

71. Joignez ἔργῳ avec καθ' ἡμέραν, *par les actions qu'elle fait tous les jours.*

72 & 73. Après αὐτῆς un point en haut seulement. Ensuite à la place d'ἐνθυμουμένοις, lisez ἐνθυμουμένους, qu'on trouve dans plusieurs livres & manuscrits : c'est la suite de tous les participes qui précedent.

74. Αὐτὰ, τὰ τῆς πόλεως μέγαλα. Mettez une virgule après ἄνδρες.

78. Κόινη, εἰς τὴν κόινην ὠφέλειαν.

125. 81. Παρὰ τῷ.... καίρῳ, *à mesure qu'il se présente une occasion de parler & d'agir.*

84. Σημαίνει, sans doute τὴν αὐτῶν ἀρέτην. Τῇ οἰκείᾳ, τῇ μὴ προσηκούσῃ, sous-entendez γῇ.

85 & 86. Μνήμη τῆς γνώμης μᾶλλον ἢ τοῦ ἔργου, en latin, *memoria animi magis quàm sepulchri.*

95. Supprimez ἐν τῷ qui embarrasse la phrase, & qui ne se trouve pas dans quelques livres.

97. Ἀναίσθητος θάνατος, une mort qu'on ne sent pas, parce qu'elle vient fort vîte. C'est le *cita mors venit* d'Horace.

1 & 2. Ἐπίσταυται, l'orateur passe de la seconde personne à la troisieme, & ensuite il revient à la seconde.

2. Τὸ δ' εὐτυχὲς, je voudrois lire οἱ δ' εὐτυχεῖς, en sous-entendant εἰσι. En conservant εὐτυχὲς, il faut suppléer ἔστι τούτοις.

4 & 5. Αὐτῆς, reprenez εὐπρεπεστάτης ; ensuite καὶ ἐν ὅις.... on peut expliquer ainsi cette phrase en latin, *& in quibus ità commensurata fuit vita ut & finiret simul & felix esset.*

6. Il paroît qu'après ὃν il manque quelques mots, par exemple, *μὴ ὀδύρασθαι παῖδας*, ou bien *περὶ τούτων*.

8 & suiv. Λύπη, sous-entendez ἐστι, & construisez λύπη avec les génitifs ὧν & οὗ. Ἀλλ' οὗ, résolvez *ἀλλὰ τούτου ὃ*.

14. Τῇ *πόλει διχόθεν*, sous-entendez ὄφελος ἔσται: ou encore mieux, *λήθη τῶν οὐκ ὄντων ἔσεται*. Après *καὶ*, sous-entendez *ἐκ τοῦ*.

15. A la place de ἤ, je voudrois lire *καί*.

16. Suppléez *βουλεύεσθαι τούτους οἵ*.

16 & 17. Ἐκ *τοῦ ὁμοίου*, *pareillement*, c'est-à-dire, ainsi que ceux qui ont des enfans.

126. 18 & 19. Lisez & ponctuez, *κέρδος, ὃν εὐτυχεῖτε βίον, ἡγεῖσθε, καὶ τόνδε*.

29 & 30. Résolvez ainsi la phrase, *εἰ δέ με δεῖ τι ἀρετῆς γυναικῶν, ὅσαι νῦν*.

33. Καὶ *οἷς*, résolvez *καὶ ἐν τούτοις ἐν οἷς*, en sous-entendant *μεγάλη δόξα ἐστι*. Quelques livres au lieu d'*οἷς*, portent *ἧς*, que l'on pourroit adopter en le rapportant à *δόξα*.

37 & 38. Τὰ *μὲν, τὰ δὲ*, répond au latin *partim*; *partim*.

127. 44. Ὃν *προσήχει ἑκάστῳ*, sans doute *ὀλοφύρασθαι*.

134. 11. Προσδεχομένῳ a ici le même sens que *προσδοκήσαντι*. Second discours de Périclès aux Athéniens.

135. 25 & 26. Je voudrois lire et ponctuer ainsi, *ἀμύνειν αὐτῇ, καὶ μὴ δρᾶν ὃ νῦν ὑμεῖς δρᾶτε; ταῖς γὰρ κατ' οἶκον κακοπραγίαις ἐκπεπληγμένοι, τοῦ κοινοῦ....*

33. Ἐν ἴσῳ, sous-entendez ἐστι.

37. Τούτου ἑνὸς, sous-entendez *ἕνεκα*.

38. Μᾶλλον ἑτέρων, résolvez ainsi, *μᾶλλον ἢ ἑτέροις*.

46. Οὐκ *ἐξίσταμαι*, sous-entendez *ὧν ἔγνωκα*.

50. *Φαίνεσθαι* est gouverné par *ξυνέβη*.

53. *Ἐξ ὀλίγου*, *tout coup*, *inopinément.*

53 & 54. *Ταπεινὴ* gouverne *ἐγκαρτερεῖν*. Il faut sous-entendre *ἐστι*.

136. 59. *Ἀντιπάλοις*, *τῷ μέγεθει τῆς πόλεως ἴσοις*.

60. *Ὑφίστασθαι* se construit avec le datif & avec l'accusatif. Il y a des exemples de l'un & de l'autre.

61. Supprimez le point en bas après *ἀφανίζειν*, & 64, après *ὀρεγόμενον*.

66. *Τὸν δὲ πόνον* sous-entendez *κατὰ*, *quant au travail....* Après *πόλεμον*, suppléez dans votre esprit *καὶ φόβον*, que vous joindrez avec *μή*.

71. Mettez une virgule après *ὑμῖν*.

72. *Οὔτ' ἐγὼ*, sous-entendez *ἐδήλωσα*.

74. *Ἔχοντι* se rapporte à *λόγῳ* qu'on doit sous-entendre.

77. *Τὰ φανερὰ*, signifie en grec *les biens fonds*, *les biens*, comme on dit, *exposés au soleil.*

83 & 85. *Ὀυ κατὰ τὴν.... ἄυτη ἡ δύναμις φαίνεται*, en latin, *hæc potentia non apparet æquiparanda usui.*

86. *Ἀυτῶν*, il semble qu'il manque ici un mot, *στέρησιν*, ou quelque autre. *Μᾶλλον* doit se construire avec *ἢ ὀυ*, *plutôt que de ne pas négliger ces possessions*, *les regardant* (car avant *νομίσαντας*, il faut sous-entendre *ἀυτὰ*) *vis-à-vis de la puissance maritime comme de petits jardins....* Le Scholiaste prétend que *ἢ ὀυ* est ici pour *ἀλλὰ*, & que quelques interpretes expliquent *κήπιον*, une maniere de tondre les cheveux.

91. *Φιλεῖν ἐλασσοῦσθαι*, en latin, *solere imminui.*

92. *Φανῆναι*, reprenez *εἰκός*. *Κατ' ἀμφότερα*, *dans ces deux points*, c'est-à-dire, l'avantage d'acquérir & de transmettre ce qu'on a acquis.

96. *Κτωμένους ἀτυχῆσαι*, *manquer d'acquérir.* Ἰέναι, reprenez encore *εἰκός*.

137. 99. *Καταφρόνησις δὲ*, sous-entendez *τούτῳ* ou *ἐκείνῳ*.

5. Ἀπὸ τῶν ὑπαρχόντων, sous-entendez *πιστεύει*.

7 & 8. Τῷ τιμωμένῳ est ici la même chose que τῇ τιμῇ.

11. *Δουλείας ἀντ' ἐλευθερίας* est l'explication des mots qui précedent *περὶ ἑνὸς μόνου*.

14 & 15. Τόδε, sans doute *τὸν κίνδυνον*. Je crois qu'avant *δεδιὼς*, il manque la négation *μή*. Ἀπραγμοσύνη ἀνδραγαθίζεται, en latin, *vitæ tranquillitate gloriatur*.

18. Οἱ τοιοῦτοι, οἱ ἀπράγμονες.

32. Παρὰ λόγον τι, lisez, comme dans plusieurs livres, *παράλογόν τι*.

138. 57 & 58. Μὴ αἰσχρόν. Je supprime, d'après l'opinion de plusieurs savans, ce *μὴ*, qui évidemment embarrasse la phrase.

58. Ἀμφότερα, τοῦ καλοῦ ἐπιτεύξιν, καὶ τοῦ αἰσχροῦ ἀποφύγην.

143. 68 & 69. Ou il faut ôter la virgule après Πλαταιεῦσι, & la mettre après *σφετέραν*, en sous-entendant *ὥστε* devant *ἔχοντας*; ou bien *ἀπεδίδου* ne doit pas être rendu en latin par *reddidit*, mais par *concessit*, comme si on lisoit *παρεδίδου*. C'est à *ἀπεδίδου*, entendu dans ce dernier sens qu'il faut rapporter *στρατεῦσαι* & *ἀμύνειν* qui suivent. Discours des Platéens à Archidame, & réponse d'Archidame.

80. Post. *οἰκεῖν*, sous-entendez *ἡμᾶς*.

90. Αὐτῶν, *eorum qui nunc Atheniensibus subjiciuntur.*

155. 22 & 23. Οὐχὶ ναυμαχίαν.... Le nominatif de cette phrase est *ναυμαχία* qui précede: *ce combat n'a pas une juste raison d'épouvanter*. Discours de Brasidas aux soldats Péloponésiens.

24. Ἐγένετο, sans doute ἡ ναυμαχία.

27. Ἔσφηλεν, σφαλῆναι ἐποίησεν.

29. Τὸ τῆς γνώμης, pour τὴν γνώμην: ainsi 31, τῷ ἀποβάντι τῆς ξυμφορᾶς, pour τῇ ἀποβάσῃ ξυμφορᾷ.

34. Ὀρθῶς, atticisme pour ὀρθοὺς.

36. Γενέσθαι, cet infinitif & d'autres de la phrase se rapportent à δίκαιον.

48. Τὰ πολλὰ, pris adverbialement, *pour l'ordinaire.*

53 & 54. Τὸ καθ' ἑαυτὸν ἕκαστος ἕπεσθε, j'ai traduit, *remplissent chacun leurs fonctions;* j'aurois pu aussi traduire, *suivent chacun leur chef.*

57 & 58. Ἤν δέ τις ἄρα καὶ βουληθῇ, γενέσθαι κακός.

Discours de Phormion aux soldats Athéniens.

156. 82 & suiv. Avant ὦ, sous-entendez τοῦτο. Ouvrez une parenthese avant οὐ δὲ, & fermez-la après ἐμπειρίαν. Καὶ οἴονται (τοῦτο) σφίσι.... En latin, *arbitrantur quoque hoc facturum ipsis idem etiam in rebus nauticis.*

88. Ἐν ἐκείνῳ, ἐν τῇ πεζομαχίᾳ.

91. Διὰ τὴν σφετέραν δόξαν, *à cause de l'opinion qu'ils ont de vous.*

97. Mettez une virgule après ἡγοῦνται.

98. Ἄξιον τοῦ παραπολὺ, a le même sens que ἀξιολογώτατον.

1. Οἱ δ' ἐκ πολλῷ ὑποδεεστέρων, en latin, *qui verò constant ex multò inferioribus*, sans doute, *numero.*

157. 9. Εἶναι se joint ordinairement à ἑκὼν & ἄκων, sans rien ajouter à leur signification.

23. Δι' ὀλίγου, διαστήματος, en latin, *brevi intervallo.*

25 & suiv. Supprimez les marques de parentheses, lisez ὥς τε, en divisant le mot; & à τὰ πολλὰ, sous-entendez κατά. En latin, *ut in multis rebus bellicis expedit, & in prælio navali non minimè.*

Discours des députés de Mitylène aux Lacédémoniens.

172. 51. Διακρίνοιντο. Le Scholiaste explique ce mot par celui de ἀφίσταιντο.

55. Εἰ, signifie ici la même chose que ὅτι.

61. Εἰ μὴ.... En latin mot à mot, *nisi sint inter se cum virtute existimatâ*, c'est-à-dire, *nisi habeant de se invicem virtutis opinionem.*

173. 79 & 80. Construisez ainsi, χρώμενοι τοῖς προγιγνομένοις παραδείγμασι, *se servant des faits passés comme d'exemples.*

86. Ἂν ἦσαν, οἱ Ἀθηναῖοι.

89 & 90. Καὶ πρὸς τό.... Mot à mot en latin, *etiam in comparatione majoris partis jam cedentis, nostrâ parte adhuc solâ se ipsis exæquante*, c'est-à-dire, *nos solos jam ipsis exæquari, quum etiam major pars aliorum jam cedat.*

92 & suiv. Je ponctue ainsi la phrase, ἐρημότεροι, τὸ δὴ ἀντίπαλον δέος μ. π. ε. συμμαχίαν· ὁ γάρ.... Βουλόμενος, τὸ μὴ προέχων ἂν ἐπελθεῖν, ἀποτρέπεται, sous-entendez διὰ devant τό. *Il est détourné d'enfreindre le traité, parce qu'il n'attaqueroit pas avec des forces supérieures.*

174. 99. Ἐχρῶντο, οἱ Ἀθηναῖοι. Ensuite, d'après l'avis de plusieurs savans, je lis ἑκόντας à la place d'ἀκόντας.

2 & suiv. Τὰ κράτιστα, τοὺς κρατίστους; τὰ τελευταῖα, τοὺς τελευταίους; τοῦ ἄλλου, τῶν ἄλλων.

13. Δυνηθῆναι, il faut sous-entendre περιγίγνεσθαι.

30 & 31. Ἀντεπιμελῆσαι, je lis ἀντεπιμελῆσαι, qui se trouve dans quelques manuscrits & dans les scholies. Ἐκ τοῦ ὁμοίου, *si nous leur étions semblables*, c'est-à-dire, si nous étions aussi puissans qu'eux.

175. 44 & 46. Μὴ ποιεῖν, μὴ διαφθαρῆναι, sous-entendez ὑπὲρ τοῦ. Joignez ξὺν avec μετ', & cela répondra à l'*unà cum*, des latins.

49. ᾗ, *pour cela, pour cette raison.* Ἡμᾶς συμμάχους

est régi par δεξαμένους, pour lequel participe il faut sous-entendre ὑμᾶς.

52 & 56. Ἐφθάραται, ἐφθάρμενοι εἶσι; τετάχαται; τετάγμενοι εἶσι.

59. Ἡμᾶς, je lis ὑμᾶς, d'après plusieurs livres.

65. Devant δι' ὧν, sous-entendez ἐν τῇ χώρᾳ ἡμετέρᾳ.

70. Πρὶν, πρὶν ἀποστῆναι.

176. 75. Προσχωρήσεται, sans doute ὑμῖν.

82. Ἶσα καὶ a le même sens que ὥσπερ.

83. Il faut entendre la phrase comme si Thucydide avoit écrit, ἰδίῳ μὲν τῷ κινδύνῳ τὰ σώματα παραβαλλομένους.

Discours de Teutliape à Alcidas.

183. 89. Mettez une virgule après γενέσθαι. Ὥσπερ ἔχομεν, *dans l'état où nous sommes.*

184. 2. Τὸ καινὸν τοῦ πολέμου, en latin, τὸ, *mutabile belli*, c'est-à-dire, *id quod in bello multas gignit mutationes.*

Discours de Cléon aux Athéniens, contre la ville de Mitylene.

188. 32. Προσεπιβουλεύοντας, sous-entendez ἔχετε. Αὐτοὺς, τοὺς ξυμμάχους.

41. Après ἀκολασίας un point en haut seulement.

52. Ἀπὸ τοῦ ἴσου, *selon la justice, comme il est juste.*

54. Παρὰ δόξαν, *contre ce qui a été résolu.* Δόξαν, au lieu du participe δόξας.

61. Ἀμύνεσθαι est le nominatif de la phrase.

62. Mettez une virgule après κείμενον. Ἀντίπαλον, en latin, *adversarium*, c'est-à-dire, *ità congruum ut*, τὸ ἀμύνεσθαι, *respondeat*, τῷ παθεῖν.

189. 66. Avant τοῖς, j'ajoute la négation οὐ, que l'on trouve dans un manuscrit.

77 & 78. Un point seulement en haut après γίγνεσθαι. Ensuite suppléez & construisez ainsi, τὰ δὲ πεπραγμένα

ἤδη (σκοποῦντες) ἀπὸ των λ. κ. ἐπιτιμησάντων, ὀυ τὸ θεαθὲν.... ἀκουσθέν.

79. Un point en bas après ἐπιτιμησάντων.

82. Un point en haut feulement après εἰωθότων.

84 & 85. Τὰ τοιαῦτα, des chofes telles que vous voudriez le dire. Mettez un point en haut feulement après λέγουσι.

85 & fuiv. Δοκεῖν, προεπαινέσαι, εἶναι, ou font des infinitifs abfolus pour des indicatifs, ou font gouvernés par ἄριστοι qui a précédé.

90 & 91. Un point en haut feulement après ἱκανῶς.

190. 95. Μίαν, fous-entendez πάντων, en latin, *unam omnium.* Ainfi Virgile a dit, *juftiffimus unus qui fuit in Teucris.* Ἠδικηκότας fe rapporte à Μιτυληναίους, & gouverne ὑμᾶς.

10 & 11. Un point en bas après ἀντεπολέμησαν.

18. Ἐν ᾧ a ici le même fens qu'ὅτι, à moins qu'on n'aime mieux fous-entendre χρόνῳ ou καίρῳ.

19 & fuiv. Conftruifez ainfi la phrafe, εἴωθε δὲ εὐπραξία τρέπειν εἰς ὕβριν τὰς τῶν πόλεων αἷς ἂν μάλιστα καὶ δι' ἐλαχίστου ἀπροσδόκητος ἔλθῃ.

21 & 22. Τὰ πολλὰ ἐυτυχοῦντα, αἱ πολλαὶ ἐυτυχίαι.

191. 26. Διαφέροντας, je lis avec plufieurs livres διαφερόντως.

27 & fuiv. Otez les fignes de parenthefe, & mettez un point en bas après θαυμάζειν. Καὶ ἄλλως, en latin, *etiam aliàs, non hîc folùm.*

30. Mettez un point en bas après ἀδικίας.

49 & 50. Οὔτε λόγῳ πιστὴν, en latin, *neque oratione perfuafam.* Πιστὴν a ici le même fens que πεπεισμένην.

50 & 51. Après συγγνώμην, il faudroit peut-être

ajouter τοῦ, en latin, *veniam hujus peccasse humanitùs*; c'est-à-dire, *veniam quasi peccaverint humanitùs.*

57 & 58. Πρὸς τοὺς ὁμοίους, en latin, *ergà similes*, c'est-à-dire, *ergà eos qui simili ergà nos misericordiâ movebuntur.*

192. 66. Πρὸς τοὺς ὁμοίους, se prend ici dans un sens différent que nous l'avons pris plus haut, *ergà eos qui simili semper ergà nos affectu erunt*, c'est-à-dire, envers ceux qui seront toujours mal intentionnés pour nous.

68 & 69. Καὶ τὰ ξύμφορα, sous-entendez εἰς ὑμᾶς.

71 & 72. Οὐ χρεὼν, accusatif absolu, *quum non fas esset.* Οὐ προσῆκον, autre accusatif absolu.

73. Τοῦτο δρᾷν, sans doute, ἄρχειν.

75. Ἐκ τοῦ ἀκινδύνου ἀνδραγαθίζεσθαι, en latin, *sine periculo virum bonum se præstare*, affecter une vertu paisible.

75 & 76. Τῇ αὐτῇ ζημίᾳ, *de la même peine*, sans doute, qu'ils vous auroient fait subir s'ils avoient réussi.

81. Otez la virgule après ἐπεξέρχονται, & mettez-la après ποιοῦντες.

81 & 82. Διόλλυνται, *ils le perdent*, autant qu'il est en eux. Τὸν κίνδυνον τοῦ ὑπολειπομένου, *le péril de la part de l'ennemi qu'il s'est fait.*

84. Ὁ ἀπὸ τῆς ἴσης ἐχθρὸς, un ennemi qui a des raisons pour l'être, *un ennemi ordinaire*, comme je l'ai rendu dans ma traduction.

85 & 86. Γενόμενοι δ'.... En latin, *animo autem proximè assistentes ad mala quæ passuri eratis*, c'est-à-dire, vous traçant le tableau le plus fidele des maux que vous pouviez souffrir.

Discours de Diodote en faveur de la ville de Mitylene.

193. 7. Ἀπαιδευσίας. Le Scholiaste explique ce mot par celui d'ἀπειρίας.

10 & 11. Ἄλλῳ τινὶ, sans doute τρόπῳ.

16 & 17. Résolvez ainsi la phrase, *οἱ κατηγοροῦντες ἐπὶ χρήμασι πρὸς ἐπίδειξίν τινα*, ceux qui, pour se faire valoir, pour faire parade d'intégrité, accusent les autres de recevoir de l'argent.

19. Joignez *ἂν* avec *ἀπεχώρει*, *il se retireroit.*

20. *Ἀδικίας*, *δωροδοκίας.*

23. Un point en bas après *ξυμβούλων.*

25. Un point en haut seulement après *πολιτῶν.*

194. 30. *Ἐλασσοῦν τῆς τιμῆς*, ôter à quelqu'un un honneur, le rendre moindre en le lui ôtant.

35. *Τῷ αὐτῷ*, *τρόπῳ.*

40. *Δοκήσεως*, sous-entendez *ἕνεκα.*

41 & 42. *Καθέστηκε*, *il est établi par l'usage*, *il arrive.*

47. *Πόλιν*, *τὴν ἡμετέραν.*

48. *Περινοίας*, *ὑπονοίας.*

52. *Καὶ ἐν τῷ τοιῷδε ἀξιοῦντι*, en latin, *etiam in tali vestro sentiendi modo.*

195. 65. *Περὶ τῆς ἡμετέρας εὐβουλίας*, en latin, *de rectâ nostrâ consultatione*, *de eo ut benè nobis consulamus.*

68. Après *εἶεν*, il faut sous-entendre *οὐ ξυγγνώμην δοῦναι κελεύω.*

71. *Καὶ τοῦτο ὅ*, *& quant à ce que.*

72. Une virgule après *ἰσχυρίζεται.*

74. *Προθεῖσι*, je préférerois *προσθεῖσι*, qui se trouve dans plusieurs livres. *Προθεῖσι* ou *προσθεῖσι*, se rapporte à *ὑμῖν* qu'il faut sous-entendre. Le participe *προσθεῖσι* équivaut à l'infinitif *προσθεῖναι*; c'est une construction grecque fort ordinaire.

81. *Ὥστε τῶν δικαίων δεῖν*, en latin, *itâ ut de jure quæri oporteat.*

82 & 83. *Ὅπως χρησίμως ἕξουσιν*, sans doute *ἡμῖν.*

84. Joignez *πολλῶν* avec *ἁμαρτημάτων* qui suit.

89 & suiv. Il faut, ou lire οὔτε πόλις, ou mettre un point d'interrogation après ἐπεχείρησε. Le Scholiaste prétend que τίς πω équivaut à οὐδεμία.

196. 97. Un point en haut seulement après κακούργων.

6. Une virgule seulement après φρονήματι.

8. Ἐξάγουσιν, τοὺς ἀνθρώπους.

9. Ἐπὶ παντὶ, πράγματι πάρεισι.

11. Τὴν ἐπιβολὴν, τὴν ἐγχείρησιν.

16 & 17. Ἐκ τῶν ὑποδεεστέρων, en latin, *ex opibus infirmioribus, quamvis opes sint infirmiores.*

28 & 29. Joignez ὅτι avec βραχυτάτῳ, en latin, *in quàm brevissimo, quàm levissimo*, sans doute, *supplicio.*

31. Il est évident que la négation μὴ embarrasse la phrase: il faut la supprimer ou la changer en δή.

33. Ἐκείνως δὲ, en latin, *illo verò modo quo postulat Cleon.*

197. 41. Τῷδε, τῇ προσόδῳ.

58. Un point en bas après πειθόμενοι.

60. Τοῖς ὀλίγοις, τοῖς δυνατοῖς.

198. 78. Ἐν αὐτῷ, dans cette affaire, dans cette circonstance.

84 & 85. Κρῖναι est un infinitif absolu, à moins qu'on ne veuille qu'il soit régi par ὥστε sous-entendu, ou par πείθεσθέ μοι.

Discours des Platéens dans le conseil de guerre des Lacédémoniens.

200. 74 & 75. Construisez ainsi la phrase, καὶ δεξάμενοι ἐν δικασταῖς.... En latin, *& conditionem accipientes nos non futuros esse coràm aliis judicibus, sicut & sumus, quàm coràm vobis.*

76. Après ἡγούμενοι, il faut ajouter, ou du moins sous-entendre οὕτως ou ὡς, *ainsi, par-là.*

82. Τὸ, τε ἐπερώθημα est un accusatif que gouverne κατὰ sous-entendu.

83. Τὰ ἀληθῆ ἀποκρίνασθαι, en latin, *vera responderi, vera data in responso*. Peut-être cependant est-ce en latin *vera respondere ?* & alors ἐναντία sera pour ἐναντίον. Il faut convenir que l'une & l'autre explication est un peu forcée.

90. Ἀγνῶτες ὄντες est une espece de nominatif absolu.

201. 91. Ἐπεισενεγκάμενοι, sans doute ἡμεῖς Πλαταιῆς.

99. Πρὸς τὰ Θηβαίων, πρὸς τοὺς Θηβαίους. Il semble qu'il manque ici quelque chose, & qu'il faudroit lire, πρός τε τὰ Θηβαίων τὰ διάφορα ἐροῦμεν.

6 & 7. Ἐυ παθόντας, sans doute ὑφ' ἡμῶν. Φίλους δὲ νομίζοντας, φαμὲν δὲ ὑμᾶς νομίζοντας ἡμᾶς φίλους.

8. Τὰ δ', sous-entendez κατά.

202. 37. Ἃ δὲ, sous-entendez κατά.. Ἑκάτεροι, οἵ τε Ἀθηναῖοι καὶ οἱ Λακεδαιμόνιοι.

42 & 43. Avant δι' ἅπερ, sous-entendez ταῦτα ἠδίκησαν.

49. Je lis ὑμῶν, καὶ τῷ ἐκείνων πολεμίῳ.

53. Δοκοῦσιν, οἱ Θηβαῖοι.

60. Μείζω, sans doute προθυμίαν. Ἐλάσσω, sans doute ἁμαρτίαν.

63. Μᾶλλον est ici pour μάλιστα. Ensuite construisez ainsi la phrase οἱ μὴ πρὸς τὴν ἔφοδον ἀυτοῖς πράσσοντες τὰ ξύμφορα ἀσφαλείᾳ, en latin, *qui in incursu Barbarorum contrà ipsos non faciebant utilia suæ ipsorum saluti.*

70 & suiv. Γιγνώσκοντας, sous-entendez ἀνθρώπους. Un peu plus bas, au verbe ἔχωσι, il faut sous-entendre ἄνθρωποι. Enfin à la place d'ἡμῖν, qui est avant ὠφέλιμον, lisez μή. C'est ici une maxime générale. On pourroit conserver ἡμῖν, & ajouter μὴ, qui a pu se perdre dans ἡμῖν. J'oubliois de dire qu'il faut supprimer la virgule après ἀγαθοῖς.

79. Ἐπαινούμενοι δὲ, peut-être vaudroit-il mieux lire ἐπαινούμενοι δή.

81. Αὐτοὺς, sous-entendez ὑμᾶς.

86 & 87. Τὴν πόλιν, ἡμέτεραν.

88. Πανοικησίᾳ, en latin, *cum totâ domo*, c'est-à-dire, *prorsus, funditùs*.

90. Je voudrois ajouter ἂν devant ἀπολλύμεθα.

97. Ἀτιμώρητοι, en latin, *omni vindice destituti*.

3. Τῆς ἀρετῆς, τῆς ἡμετέρας.

204. 11. Αὐτοῦ, τοῦ διαφθεῖραι τὰ ἡμέτερα σώματα.

35 & 36. Ἑσσαμένων, ἱδρυσαμένων dit le Scholiaste.

37 & suiv. Οὐ πρὸς τῆς ὑμετέρας.... En latin, *non vestræ gloriæ congrua sunt hæc quæ sequuntur, neque in.... neque nos....*

41 & 42. Φείσασθαι δὲ.... En latin, *illud verò gloriæ vestræ congruum est, parcere & frangi animo....*

205. 50. Πεῖσαι τάδε, de vous persuader ce que nous desirons. Προφερόμενοι doit se joindre avec αἰτούμεθα.

51. Μὴ ἀμνημονεῖν, ὥστε μὴ ἀμνημονεῖν ὑμᾶς.

52. Il faut corriger & lire ὑμετέρων τῶν πατέρων τάφων, d'après le discours des Thébains, *page 209. 38.*

53. Τοὺς κεκμηῶτας, τοὺς νεκρούς.

60. Μετ' αὐτοῦ, *avec la fin du discours.*

Discours des Thébains en réponse au précédent.

206. 82. Αὐτοὶ, οἱ Πλαταιῆς. Τὸ ἐρωτηθὲν, sous-entendez πρός.

85 & 86. Ἀπολογίαν, ἔπαινον, reprenez ἐποιήσαντο. Otez la virgule après ἔπαινον. Ἔπαινον τούτων ἃ οὐδεὶς.

90 & 91. Αὐτοῖς, τοῖς Πλαταιεῦσι.

97. Προσηναγκάζοντο, sans doute ἐμμένειν τοῖς πατρίοις ἔθεσι.

11. Τῷ σωφρονεστάτῳ, au neutre est ici pour τῇ σωφροσύνῃ.

16. Αὐτὸν, τὸν Μῆδον, τὸν Βάρβαρον.

20. Ἔλαβε, ἡ πόλις ἡμῶν.

25. Τοὺς ἄλλους, Ἕλληνας.

207. 34. Τὰ pourroit être retranché sans faire tort au sens de la phrase, & ne doit être conservé que comme un hellénisme.

36. Ὑπάρχον τε, je corrige avec un savant ὑπαρχούσης.

42. A la place d'ἔτι, je préférerois τι, qui se trouve souvent dans Thucydide pour donner un ton à la phrase.

47 & 48. Αὐτοῖς, τοῖς Ἀθηναίοις.

50. Ἐπηγάγεσθε, *vous les avez amenés*, pour vous secourir.

52. Il est clair que pour le sens il faudroit lire ου μᾶλλον αἰσχρὸν, ou bien ἧσσον αἰσχρόν.

57 & 58. Τοῖς μὲν, *Atheniensibus*. Τοῖς δὲ, *Græcis*.

208. 70. Ὑμῶν, on lit dans quelques livres ἡμῶν, qui vaudroit peut-être mieux en le joignant à πρόκλησιν. Si l'on conserve ὑμῶν, il faut le joindre à ἡσυχίαν, *une exhortation pour que vous restiez tranquilles*.

74. Καὶ ἃ, καὶ καθ' ἅ.

75. Οὐ προσήκοντα, τῇ ὑμετέρᾳ φύσει.

82 & 83. Ἱερομηνίαις, je voudrois ἱερομηνίᾳ, qui se trouve dans le discours des Thébains.

85. Ἡμεῖς αὐτοὶ, en latin, *nos ipsi*, c'est-à-dire, *nostrâ sponte*.

93. Οὐθ' ἡμεῖς, sous-entendez ἀδικοῦμεν.

97. γενέσθαι, sans doute κάκους.

1. Ἀλλοτριοῦντες, στερίσκοντες. Après ἀλλὰ, sous-entendez ὑμᾶς. Ἐς τὴν ξυγγενείαν, ἐς τοὺς ξυγγενεῖς.

209. 13. Μήτε νεωτερίσειν, sous-entendez ὥστε.

15. Ἐν χερσὶν, *dans le combat, dans l'action.*

26. Οὗτοι, οἱ Λακεδαιμόνιοι.

36. Οὐκ ἐκ προσηκόντων, en latin, *non convenienter suæ virtuti.*

41. Ὧν se rapporte à ἡλικίαν, & est mis à la place de ἧς.

44. Suppléez ainsi, καὶ αἱ αὐτῶν οἰκίαι ἔρημοι.

46 & 47. Οἱ τῶν ἀνθρώπων, locution assez ordinaire dans Thucydide, pour οἱ ἄνθρωποι.

47 & 48. Suppléez ainsi, οἳ δὲ δικαίως (πάσχουσιν), ὥσπερ οἵδε, τὰ ἐναντία ἀξιώτεροι (εἰσι) ἐπίχαρτοι εἶναι. Je lis οἵδε & non οἱ δὲ, on voit pourquoi.

52. Il faut, je crois, ou lire le futur ἀνταποδώσοντες, ou prendre l'aoriste ἀνταποδόντες pour le futur.

210. 63. Ἁμαρτανομένων δὲ, κακῶν δὲ ὄντων διὰ τὰ ἁμαρτήματα.

65 & 66. Κεφαλαιώσαντες, en latin, *rem brevi interrogatione concludentes.*

Réflexions de Thucydide, sur la nature des factions dans la Grèce, & sur les effets pernicieux qu'elles produisirent, sur-tout dans Corcyre.

216. 21. Ἔδοξε μᾶλλον, sous-entendez ὠμή.

22. Ἐν τοῖς, ἐν Κερκυραίοις.

25. Ἐπάγεσθαι, sous-entendez βουλομένοις, à moins qu'on ne veuille que cet infinitif soit régi par διαφορῶν οὐσῶν.

27. Ἐχόντων & ἑτοίμων, génitifs absolus qu'il faut entendre comme si on lisoit, οὐκ ἂν εἶχον, οὐκ ἂν ἕτοιμοι ἦσαν.

217. 28 & suiv. Πολεμουμένων δὲ, sous-entendez αὐτῶν, c'est-à-dire, ἐν πολέμῳ δέ. Ensuite καὶ, *etiam.* Construisez ainsi la phrase, αἱ ἐπαγωγαὶ συμμαχίας ἐπορίζοντο ῥαδίως τοῖς νεωτερίζειν τι βουλομένοις ἅμα

ἑκατέροις

ἑκατέροις τῇ τῶν ἐναντίων κακώσει, καὶ σφίσιν αὐτοῖς προσποιήσει ἐκ τοῦ αὐτοῦ, en latin, *adductiones societatis facilè suppeditabantur iis qui rerum novarum erant cupidi simul utrisque* (c'est-à-dire, *fautoribus vel democratiæ vel oligarchiæ*) *ad oppressionem adversariorum, & suæ ipsorum potentiæ auctionem ex eâdem re*, c'est-à-dire, *ex eâdem societate*.

32. Κατὰ στάσιν, διὰ στάσιν.

34. Μᾶλλον δὲ καὶ, ajoutez καὶ ἧττον d'après le Scholiaste: en latin, *magis vel minùs*.

40. Τοῦ καθ' ἡμέραν, sous-entendez βίου.

42 & 43. Τὰ τῶν πόλεων, αἱ πόλεις.

44. Τοῦ est régi par ὑπερβολήν.

47 & 48. Ἀντήλλαξαν, αἱ πόλεις, οἱ στασιάζοντες. Joignez τῇ δικαιώσει avec ἐς τὰ ἔργα, par leur manière de penser des choses.

50. Après εὐπρέπης & πρόσχημα, mettez un point en haut, & sous-entendez ἐνομίσθη, ainsi que pour ἀργόν.

52. Ἐμπλήκτως, μανιωδῶς. Ἀνδρὸς, τῆς ἀνδρείας.

218. 53 & 54. Il faut lire ἀσφαλείᾳ (διὰ τὴν ἀσφαλείαν), ou bien ἀσφαλεία τοῦ. Ensuite ἐπιβουλεύσασθαι, *délibérer à plusieurs reprises*. Πρόφασις εὔλογος, reprenez ἐνομίσθη.

55. Αὐτῷ, τῷ χαλεπαίνοντι.

57. Αὐτῶν, ἐπιβουλίας, ὑπονοίας. Il est inutile d'avertir qu'à tous les nominatifs il faut sous-entendre ἐνομίσθη.

62 & 63. Διά τὸ ἑτοιμότερον εἶναι, sans doute τὸ ἑταιρικόν.

64. Ὠφελείας, sous-entendez ἕνεκα. Ξύνοδοι, sous-entendez ἐγίγνοντο.

66. Τῷ θείῳ νόμῳ, ὅρκοις.

68. Ἀπὸ, ὑπό. Voici en latin l'explication de cette phrase, *& rectè ab adversariis dicta approbabant si præstarent*

operum munimine (c'est-à-dire, *si reipsâ viribus præstarent*); *non generositate*, c'est-à-dire, *non fide verbis habitâ.*

72 & 73. Mettez une virgule après ξυναλλαγῆς, & sous-entendez ἕνεκα. Ἑκατέρῳ, je lis ἑκατέρων, auquel je rapporte ἐχόντων qui suit.

75. Εἰ ἴδοι ἄφρακτον, sans-doute τὸν ἐναντίον.

82 & 83. Αὐτῶν, πλεονεξίας καὶ φιλοτιμίας. Ἐκ δ' αὐτῶν, καὶ ἐς τὸ.... En latin, *& præter hæc etiam constituta alacritas in suarum partium studio.* Au lieu de καθισταμένων je lis καθιστάμενον.

219. 86 & 87. Τὰ κοινὰ λόγῳ.... La version latine rend bien ici le texte, & le fait parfaitement entendre.

89 & 90. Otez la virgule après τε, & mettez-la après τούς.

91 & 92. Προτιθέντες, ὁρίζοντες, sous-entendez αὐτάς; sans doute τὰς τιμωρίας.

95. Ἐνόμιζον, *se régloient.*

96. Ἐπιφθόνως est ici pour ἐπίφθονον. Ἐπίφθονον τι, en latin, *aliquid invidendum*, *aliquid cui possit invideri*, c'est-à-dire, *aliquid magnum.*

97. Lisez ἀμφοτέρων.

2. Τὸ εὔηθες, *la franchise.*

7. Κρείσσους, *plus puissans*, ici, *plus portés*, *plus enclins.*

9. Γνώμην, κατὰ γνώμην.

10. Τὸ αὐτῶν ἐνδεὲς, en latin, *quod in ipsis deerat*; c'est-à-dire, *suam ipsorum inscitiam.*

12 & 13. Αὐτῶν, τῶν ἐναντίων.

15. Lisez καὶ νομίζοντες ἂν ἔργῳ.... pour le sens & d'après le Scholiaste.

220. 20 & 21. Ὑπὸ τῶν est la suite d'ἀρχόμενοι, par ceux qui les punissoient en appesantissant sur eux le joug qu'ils vouloient secouer.

24. Παρὰ δίκην γιγνώσκοιεν, ἀδίκως ἕξειν ἐλπίζοιεν.

33. Πρόυτίθεσαν, οἱ Κερκυραῖοι.

33 & 34. Τοῦ τε ἀδικεῖν.... Τὸ φθονεῖν. Le ſens de cet endroit eſt difficile à ſaiſir, je l'ai éclairci le mieux que j'ai pu dans ma traduction.

37. Ἐν ἄλλων τιμωρίαις, *brûlant de ſe venger des autres.*

59. Ἀυτῶν, τῶν νόμων.

243. 79. Οἱ ξυναράμενοι τοῦ κινδύνου, ainſi les latins diſent, *amans virtutis.* Diſcours du général Démoſthène à ſes troupes de Pylos.

86. Κινδύνου τοῦ ταχίστου προσδεῖται, en latin, *indigent periculo celerrimo*, c'eſt-à-dire, *poſtulant ut periculum celerrimè ſubeatur.*

88. Ἀυτῶν, τῶν ἐναντίων.

93. Ὑποχωρήσασι, je lis ὑποχωρησάντων, & j'explique ainſi la phraſe, ὑποχαρησάντων δὲ (ἡμῶν), καίπερ χαλεπὸν ὂν, εὔπορον ἔσται (τοῖς Λακεδαιμονίοις).

244. 96. Εἶσιν, οἱ πολέμιοι.

97. Mettez un point en bas après ἤδη, ſous-entendez ἡμῖν ἔσονται, & liſez enſuite τό, τε πλῆθος.

1 & 2. Καὶ ὀυκ ἐν.... En latin, *& hoſtium major exercitus non eſt in terrâ æquè ac noſter.*

2 & 3. J'explique en latin πολλὰ τὰ καίρια, *multi incerti caſus.*

5. Πλήθει, ſans doute, ὀλίγῳ.

248. 53 & ſuiv. Πράξοντας ο, τι.... Πείθωμεν, c'eſt comme ſi Thucydide avoit écrit, πράξοντας καὶ πείσοντας ὅ, τι ἂν ὑμῖν τε ὠφέλιμον ᾖ το ἀυτό. Diſcours des députés de Lacédémone aux Athéniens, au ſujet des guerriers aſſiégés dans Sphactérie.

60 & 61. Mettez une virgule après ᾖ, & ſous-entendez λέγειν. Enſuite conſtruiſez ainſi la phraſe, διδάσκοντας λόγοις τὶ τῶν προὔργου τὸ δέον πράσσειν, en latin,

edocentes verbis aliquid eorum quæ sunt majoris momenti quod oporteat facere. Ἀυτοὺς, τοὺς λόγους.

249. 66. Un point en haut seulement après δόξαν.

68. Τοῦ πλέονος est régi par ὀρέγονται. Ἐλπίδι, sous-entendez ἐπαιρόμενοι.

70. Ἀπιστότατοι, se prend activement, en latin, *minimè fidentes.*

75. Résolvez ἡμετέρας ξυμφόρας, en ξυμφόρας ἡμῶν, de sorte que ὅιτινες qui suit, se rapporte à ἡμῶν.

86 & suiv. Σωφρόνων δὲ ἀνδρῶν.... Voici comme j'explique la phrase en latin : *illi verò sunt inter sapientes, qui res secundas quæ sunt in incerto collocant in tuto, iidemque cum adversis sapientiùs conversantur, & existimant bellum non sequi eam partem, prout aliquis hanc belli partem tractare velit, sed sicuti fortuna ipsos (homines) ducit.*

93. Τῷ ὀρθουμένῳ, τοῖς κατορθώμασιν. Ensuite rapportez ἀυτοῦ au nom πόλεμος. Peut-être faudroit-il lire ἀυτῶν. En latin, *suis ipsorum successibus.*

98. Νομισθῆναι, régi par καλῶς ἔχει.

99. Un point en haut seulement après κρατῆσαι.

250. 5. Ὑπάρχειν doit se joindre avec διδόντες, en latin, *dantes esse.*

7. Διακινδυνεύεσθαι, en latin, *periculum facere*, en françois, *tenter.*

9. Otez la virgule après ἐκπολιορκηθέντες.

13. Ἐγκαταλαμβάνων, sans doute τὸν ἐναντίον.

14 & 15. Mettez une virgule après δρᾶσαι & après νικήσας. Peut-être à la place de τὸ ἀυτὸ, vaudroit-il mieux lire ἀυτὸ τὸ, *hoc ipsum.*

15 & 16. Παρὰ ἃ προσεδέχετο, ὁ ἐναντίος.

23. Καὶ παρὰ γνώμην, *même contre leur propre volonté.*

28 & 29. Ὑμῖν, ἡμᾶς, je lis ἡμῖν & ὑμᾶς.

30. Ουτων, τῶν πραγμάτων.

32. Ξυμφόρας· μετρίως κατατιθεμένης, en latin, *calamitate moderatè impositâ.*

36 & 37. Πολεμοῦνται.... En latin, *bello enim premuntur quum res in incerto sit* (*nescientes*, *incerti*) *utri nostrûm bellum inceperint.*

251. 39. Ἢν τε γνῶτε, *si vous examinez bien la chose*; *si vous y faites attention.*

44. Ταυτὰ λεγόντων, en latin, *eadem dicentibus*, c'est-à-dire, *consentientibus.*

271. 60 & suiv. Καὶ περὶ μὲν τοῦ.... En latin, *ac bellum quidem gerere quàm triste sit* (*ut doceatur*), *cur aliquis omne quod inest in re colligens apud scientes oratione longâ utatur?* Discours du Syracusain Hermocrate dans l'assemblée des Siciliens.

272. 66. Un point en bas après ἐλασσοῦσθαι.

69. Ὃ, *id quod*, sans doute ξυναλλαγῆναι. Πειθομένοις, *obedientibus*, sans doute *prudenti consilio.*

80. Καὶ διαλλακτὰς, reprenez χρὴ qui précede.

89 & 90. Il est évident qu'ici προκόπτειν τινὶ τῆς ἀρχῆς veut dire, *ouvrir à quelqu'un le chemin à l'empire.* Le Scholiaste explique προκοπτόντων, par προοδοποιούντων. Τὸ προκοπτόντων, dit-il, προοδοποιούντων καὶ εὐτρεπιζόντων. Ἤγουν προκοπὴν καὶ ἐπίδοσιν ποιούντων ἡμῶν τῆς ἀρχῆς ἐκείνων.

94. Τῇ ἑαυτῶν, sans doute ἀρχῇ.

273. 4. Παρεστάναι, sous-entendez χρὴ ὁ τοιοῦτος νοῦς.

7. Je crois qu'après δίχα, il faut ajouter τι, en sous-entendant ἔθνος.

12 & 13. Μᾶλλον doit se joindre avec προθύμως, devant lequel je voudrois qu'il fût placé.

20. Πρεσβύτατον, en latin, *antiquissimum*, c'est-à-dire,

antè omnia efficiendum. C'eſt dans ce même ſens à-peu-près que les latins diſent *antiquius.*

23. Ἀυτοῦ, τοῦ κοινῶς φοβέρου.

27. Il faut lire πάυσονται, ou donner la ſignification du futur au préſent πάυονται.

274. 31. Ἄριστον, ſans doute πρᾶγμα, ἀγαθόν.

32 & ſuiv. Il faut changer δοκεῖτε en δοκεῖ ὑμῖν, ou ἡσυχία & πόλεμος en ἡσυχίαν & πόλεμον, autrement il n'y a pas de phraſe. Ἑκατέρῳ, *utrique*, ſans doute, *parti pugnanti.*

36. Ἔχειν eſt régi par δοκεῖτε ou δοκεῖ.

37. Ἀλλα τε, reprenez ἔχειν.

42. Μὴ, ſous-entendez ἴδῃ, ou quelque autre verbe; en latin, *caveat ne.* Cet ἴδῃ peut être mis à la place de τῷ, ou bien il faudroit peut-être changer τῷ en εἰδέτω.

45. Ὀυχ ὅσον, ὀυ μόνον.

48. Ἀδικεῖται ſe rapporte à τιμωρία; car ici la vengeance ſe prend pour l'homme qui ſe venge.

57 & 58. Mettez une virgule après Ἀθηναίους, & ôtez-la après γνώμης. Κατ' ἀμφότερα, καὶ διὰ τὸ ἀτέκμαρτον δέος τοῦ ἀφανοῦς τόυτου, καὶ διὰ τὸ ἤδη φοβεροὺς παρόντας Ἀθηνάιους. Ὧν eſt gouverné par εἰρχθῆναι, & doit ſe réſoudre en τούτων ἅ.

275. 67. Ἀμύνομαι ſe prend ordinairement en mauvaiſe part; ici il ſe prend en bonne & en mauvaiſe part. Ἀρετὴ, reconnoiſſance, quand il faut payer un bienfait; courage, quand il faut venger une injure.

68. Ἀπιστήσαντες, ſans doute ἐμοί.

69 & 70. Ὀυ περὶ τοῦ.... Le texte ici eſt évidemment altéré; peut-être pourroit-on le rétablir ainſi: ὀυ περὶ τοῦ τιμωρήσασθαί τινα ἡμῖν ἄγων ἔσται, ἀλλὰ καὶ ἐς

τύχοι, φίλοι μέν. Le Scholiaste, le sens & le texte même conduisent à cette restitution.

75. Τῷ, τίνι; τίνι pour ἄλλῳ.

75. Ἀυτῶν, ὑμῶν ἀυτῶν, en latin, *vobismet ipsis providentes.*

78. Ἡγεῖσθαι, sous-entendez ἀξιῶ, *existimare volo.*

80. Suppléez ainsi, ἀλλ' ὅσον εἰκός (ἐστὶ ἀξιῶ) ἡσσᾶσθαι.

81 & 82. Je mets une virgule après ποιῆσαι, & j'ajoute καὶ avant ὑφ'.

83. Τοῦτο παθεῖν, κατὰ τὸ εἰκὸς ἡσσᾶσθαι καὶ ξύμβασιν πρὸς ἀλλήλους ποιεῖσθαι.

97. Un point seulement en haut après πολέμου.

287. 60 & 61. Mettez une virgule après προείπομεν & après Ἑλλάδα. Discours de Brasidas aux Acanthiens.

65. Ὅτε παρέσχεν, ὅτε τὰ πράγματα ἐξουσίαν παρέσχεν.

67 & 68. Τῇ ἀποκλείσει, sous-entendez ἐπί.

288. 71. Mettez une virgule après γνώμη, & joignez τῇ γοῦν γνώμη avec συμμάχους. Ensuite καὶ βουλομένοις εσεσθαι, sans doute ὑμῖν, en latin, *& vos volituros esse*, c'est-à-dire, *& vos libenter accepturos esse nostrum adventum.* On dit en grec, εἰ σοὶ βουλομένῳ ἔστι, *si vis, si cupis.*

77. Καὶ γάρ, sous-entendez δεινὸν ἂν εἴη.

78. Après τις, sous-entendez τούτων, à quoi se rapporte οἷς.

79. Ποιούμεναι, il faut sous-entendre ἔσονται. Ποιούμενοι ἔσονται, ποιήσονται: en latin, *& hanc mihi difficultatem objicient.*

83. Ἀλλ', sous-entendez δόξω, qu'il faudroit peut-être ajouter au texte.

88 & 89. Νήϊτῃ στρατῷ, en latin, *navali exercitui.*

91 & 92. Joignez ὅρκοις avec τοῖς μεγίστοις. Τὰ τέλη; τοὺς ἄρχοντας.

94. Καὶ ἅμα, ſous-entendez ἐπέμφθην, ou ἦλθον.

99. Προσχωρεῖν ſe rapporte à ἀξιῶ.

4. ἀσαφῆ, liſez ἀσφαλῆ qui ſe trouve dans pluſieurs livres.

6. Χαλεπωτέρα, ἡ τοιαύτη ἐλευθερία.

289. 9 & ſuiv. Ἀιτία μᾶλλον, reprenez καθίσταιτο. Enſuite conſtruiſez ainſi toute la phraſe αὐτοί τ'ἂν φαινοίμεθα κατακτώμενοι (τὰ ἐγκλήματα) ἐχθίονα ἢ ὁ μὴ ὑποδείξας ἀρετὴν, οἷς ἐγκλήμασι τοὺς Ἀθηναίους καταπολεμοῦμεν.

13. Οἱ ἐν ἀξιώματι, *ceux qui jouiſſent d'une grande réputation de vertu.*

15. Οὕτω, *ainſi, c'eſt pourquoi.*

17. Διαφορῶν, je lis διαφόρων de διάφορα, qui ſignifie la même choſe que διαφέροντα.

19. Ἢ οἷς, réſolvez ainſi, ἢ οὗτοι λάβοιεν οἷς.

21. Ἀδύνατοι, en latin, *non potentes*, ſans doute *nobis aſſentiri.*

23. Κακούμενοι, ὑφ' ἡμῶν. Διωθεῖσθαι, ἡμᾶς.

31. Τῶν Λακεδαιμονίων, ſous-entendez ἕνεκα.

32. Τῷ ὑμετέρῳ εὔνῳ, en latin, *cum iſtâ veſtrâ benevolentiâ*, eſt une eſpece d'ironie.

33. Φερομένοις παρ' Ἀθηναίους, *latis apud Athénienſes.*

39. Τοὺς πλείους, ſans doute Ἕλληνας.

43. Καταθέσθαι, ὑμῖν αὐτοῖς, *vobiſmet ipſis acquirere.*

Diſcours de Pagondas aux principaux de Béotie.

291. 9. A la place de τινα, je voudrois lire τινος.

12 & 13. Mettez une virgule après ἐνοικοδομησάμενοι.

16. Ἔδοξεν εἶναι, ſous-entendez τὸ μὴ διὰ μάχης ἐλθεῖν.

17 & 18. Οἷς, τούτοις οἷς. Περὶ τῆς σφετέρας, γῆς. Καὶ ὅστις, καὶ τούτῳ ὅστις.

292. 23. Δεῖ, sous-entendez ἀμύνεσθαι.

24. Καὶ ἐλεύθερον, ici, comme mille fois ailleurs, καὶ *etiam*. Expliquez ainsi la phrase, πᾶσι διὰ τὸ δύνασθαι ἀντιμάχεσθαι ἐλευθερία καθίσταται.

25. Πρὸς τούτοις, je lis πρὸς τούτους, πρὸς Ἀθηναίους.

30. Διάκειται, je lis ὑπόκειται, que l'on trouve dans le Scholiaste. Ὑπόκειται est au ſigulier, à cauſe du dernier ſubſtantif; mais il tombe auſſi ſur les Eubéens. Γνῶναι, χρή.

32. Εἷς, le ſens demande οὐδεὶς, à moins que οὐκ ne doive ſe joindre également avec εἷς & avec ἀντίλεκτος.

34. Ἐπικινδυνωτέραν ἑτέρων, en latin, *periculoſiorem quàm eſt aliorum vicinitas.*

40. Κατέχειν, *preſſer*, *pourſuivre.*

41. Ἀυτοῦ, *de cela*, *de cette choſe*. Ἐς τούσδε, ἐς Ἀθηναίους.

293. 53 & 54. Οἷς δὲ γενναῖον, c'eſt-à-dire, οἷς πάτριον καὶ ἀπὸ γένους.

55 & 56. Conſtruiſez ainſi, οὐκ ἀπίασι ἀναγώνιστοι ἀπ' ἀυτῶν οἷς γενναῖον.

294. 96. Δι' ὀλίγου, λόγου. Diſcours d'Hippocrate, général d'Athènes, à ſes guerriers.

97 & 98. Τὸ ἴσον δύναται, en latin, *idem valet*, ſans doute *brevis oratio ac longa.*

2. Τούτων, τῶν Βοιωτῶν.

4. Ἄνευ τῆς τῶνδε ἵππου, les Péloponéſiens deſtitués de la cavalerie des Béotiens, ne....

7 & ſuiv. Joignez ἀξίως avec τῆς πόλεως & τῶν πατέρων.

369. 47. Il me femble qu'il faudroit lire & ponctuer; *καί τι καὶ, ἐκτὸς τοῦ ἀκριβοῦς, πείσοντας, τινὰ ὠφεληθῆναι*. Πείσοντας fe rapportera à *ἡμᾶς*, *τὶ* doit fe joindre avec *πείσοντας*, & *τινὰ* au plurier neutre avec *ὠφεληθῆναι*.

49. Mettez une virgule après *τιμωρίᾳ*.

55 & 56. *Τῶν ἀρξάντων, ἡμῶν*.

60. *Ἀπόνως*, en latin, *nullum vobis negotium faceſſentes*.

69. *Εἶναι*, fous-entendez *ὥστε*.

72. Je crois qu'il manque ici quelque chofe, & qu'il faudroit lire, *ὅσον ἡ φιλία· ἡ γὰρ μὲν ἀσθενείας....*

74. *Δηλούμενον* eft ici la même chofe que *δῆλον*, & il faut fous-entendre *ἔσται*.

370. 78 & 80. *Δικαιώματι γάρ....* En latin, *neque enim putant (populi nobis ſubditi), per jus nos non imperare, vos non obedire* : c'eft ainfi que j'explique l'*ἐλλείπειν* du grec.

80 & 81. *Περιγίγνεσθαι*, en latin, *ſupereſſe*, *ſervari*; c'eft-à-dire, *imperio noſtro non ſubjici*.

83 & fuiv. J'ai traduit comme fi on lifoit, *ἄλλως τε καὶ νησιῶται καὶ ἑτέρων ναυκρατόρων ἀσθενέστεροι ὄντες ἐὰν μὴ περιγένοισθε*. *Ναυκρατόρων* fe troûve dans plufieurs livres.

86. *Ἐν ἐκείνῳ*, *dans ce que nous vous conſeillons*, fans doute, de ne pas attaquer les pays qui ne font point de votre obéiffance.

87. Depuis *δεῖ* jufqu'à *πείθειν*, enfermez toute cette phrafe entre deux fignes de parenthefe.

90 & 91. Au lieu d'*εἰ* je voudrois *ὅτι*, & à *τυγχάνοι* je préférerois *τυγχάνει* qui fe trouve dans plufieurs livres. *Ξυμβαῖνον* a ici le même fens que *ξύμφορον*.

94 & 95. *Κἂν τούτῳ*, réfolvez *καὶ ἐν τούτῳ*, & fous-entendez *τρόπῳ*.

99. Τῷ ἐλευθέρῳ, τῇ ἐλευθερίᾳ, *propter libertatem.*

1 & 2. Πολλὴν τὴν διαμέλλησιν τῆς πρὸς ἡμᾶς φυλακῆς ποιήσωνται, c'est-à-dire, μελλήσουσιν ἀκριβῶς φυλάττεσθαι ἡμᾶς, en latin, *sibi à nobis diligenter cavebunt.*

371. 17 & 18. Τὰ τῶν πολεμίων, τὰ πολεμικὰ, *res bellicas.*

22. Κινδύνῳ, κινδυνεύοντι.

25. Ἀναῤῥιπτοῦσι, sous-entendez τοὺς κύβους. Ensuite le Scholiaste explique le mot δάπανος par celui de δαπανηρὰ, en latin, *sumptuosa*, en françois, *dépensiere.*

26. Σφαλέντων, sous-entendez αὐτῶν.

27 & 28. Je lis αὐτὴν avec un esprit rude, & je rapporte ἐλλείπει à ἐλπίς.

37. Εἰ μὴ ἀπὸ τοῦ ἴσου ἔσται, en latin, *si non ex æquo erit*, c'est-à-dire, *cum non æquis viribus.*

38. Τῇ τύχῃ ne doit pas se construire avec πιστεύομεν, comme l'a fort bien compris l'interprete latin, *quantùm ad fortunam attinet.*

40. Τῷ ἐλλείποντι τῆς δυνάμεως, τῇ ἡμῶν ἀσθενείᾳ.

372. 42. Mettez une virgule après ἔχουσαν.

46 & suiv. Οὐδὲν γὰρ ἔξω τῆς.... Dans tout cet endroit τὸ θεῖον se dit pour οἱ θέοι, & τὸ ανθρώπειον pour οἱ ανθρωποι. Τῶν μὲν, τῶν δ' se rapportent à ἄνθρωπος renfermé dans ἀνθρωπείας. Au reste, voici comme j'explique en latin οὐδὲν γὰρ ἔξω.... *Nihil enim postulamus vel facimus quod non homines de diis sentiant, & quod non ipsi homines pro se ipsis cupiant.*

50. Mettez une virgule après σαφῶς.

58 & 59. Τῆς δόξης, sous-entendez ἕνεκα. Ἣν, sous-entendez κατά.

65 & 66. Ἐπιφανέστατα se prend adverbialement, en latin, *manifestissimè omnium quos novimus.*

71. Otez la virgule après πιστεύομεν, & ſous-entendez αὐτοὺς avant τῷ. Τῷ ξυμφέροντι αὐτῶν, *propter ſuam ipſorum utilitatem.*

75. Ὀυκοῦν, je lis ὄυκουν, *non igitur.*

76. Μετὰ ἀσφαλείας, ſuppléez τῆς ἑαυτοῦ.

373. 80 & ſuiv. Liſez en ſuppléant, ἕνεκα (τοσούτῳ μᾶλλον.... αὐτοὺς, καὶ (ἡμᾶς) βεβαιοτέρους (ἐς ἐκείνους) ἢ ἐς ἄλλους νομιεῖν, ὅσῳ (μᾶλλον) πρὸς μὲν τὰ ἔργα (τοῦ πολέμου); τῆς Πελοποννήσου....

83. Τῆς γνώμης, ſous-entendez ἕνεκα.

87. Τῶν ἔργων, ſous-entendez ἕνεκα.

91. Je lis ναυκρατόρων comme plus haut.

94. Πολὺ δὲ, ἔστι.

95 & 96. Τῶν κρατούντων pour τοῖς κρατοῦσι, ſans doute τῆς θαλάττης. Ἀπορώτερος ἡ λῆψις, τῶν ἡμῖν βοηθούντων. Enſuite τῶν λαθεῖν βουλομένων eſt pour τοῖς λαθεῖν βουλομένοις.

2 & 3. Τούτων μὲν καὶ.... En latin, *poſſet evenire etiam vobis aliquid horum (malorum quæ urbes obſeſſæ patiuntur) & expertis & non neſcientibus quòd....* c'eſt-à-dire, *per quæ experiremini & non neſciretis quòd....*

10. Περιγίγνεσθαι, ὥστε περιγίγνεσθαι.

12. Ετι ne ſe trouve pas dans quelques livres, & j'aimerois mieux qu'il fût retranché ici.

374. 15. Τρέψεσθε, c'eſt un futur pour l'impératif.

15 & 16. Πολλοῖς eſt gouverné par ἐπεσπάσατο. Le verbe ἐπισπάομαι ſe conſtruit ordinairement avec l'accuſatif, il ſe conſtruit ici avec le datif.

19. Περιπεσεῖν, ſous-entendez ὥστε.

20. Τύχης, reprenez μετά.

24. Un point en haut ſeulement après ὑποτελῆ.

30 & 31. Ἣν μῶς.... Le texte eſt ici évidemment altéré.

Un ſavant propoſe cette reſtitution que j'adopte : ἢ μιᾶς (βουλῆς) περὶ καὶ ἐς μίαν βουλὴν, τυχοῦσά τε καὶ μὴ κατορθώσασα ἔσται, en latin, *quæ ex unâ & in unâ conſultatione felix erit vel infelix.*

35. Παραπλήσια καὶ ἀντέλεγον, παραπλήσια οἷς ἀντέλεγον.

37. Otez la virgule après πόλεως, & mettez-la près χρόνῳ.

49 & 50. Τῷ βούλεσθαι, διὰ τὸ βούλεσθαι. Nous croyons volontiers ce que nous deſirons.

51 & 52. Παραβεβλημένοι, en latin, *vos ipſos permittentes*, ou *vos ipſos munientes;* car παραβεβλημένοι peut ſe prendre également dans ces deux ſens.

383. 26. Ici δι' ἑαυτὸν ne ſignifie pas *per ſe ipſum*, mais *propter ſe ipſum.* Premier diſcours de Nicias aux Athéniens, pour les détourner de l'expédition de Sicile.

39. Mettez un point en haut ſeulement après ἔσονται. Enſuite ouvrez une parentheſe, que vous fermerez après ἐναντίων.

384. 41. Je lis σφαλέντων δέ που, en ſous-entendant ὑμῶν, & en ajoutant δέ.

44. Mettez un point en bas après ποιήσονται.

51. Τάχα ἴσως, ces deux mots ſe fortifient l'un l'autre, & ſignifient *peut-être.* Ainſi les latins diſent *forte fortunâ*, *ſæpè ſæpiùs.*

55. Τινὰ, *aliquem.* 'Αυτὰ, *hæc quæ priùs dicta ſunt.*

56. Μετεώρῳ πόλει κινδυνεύειν, *periclitari cum civitate cujus res ſuſpenſæ & incertæ ſunt.*

65. Réſolvez κἂν en καὶ & ἂν potentiel.

66 & 67. Διὰ πολλοῦ, διαστήματος, *longo à nobis intervallo diſtantes.*

70 & 71. Μὴ ἐν τῷ ὁμοίῳ..., *non in eodem ac priùs erit*

invadere, c'est-à-dire, *non eamdem ac priùs invadendi facultatem habebit.*

76. Joignez *χάριτι* avec *Λακεδαιμονίων*, & à *ἕκαστοι* sous-entendez *τῶν Σικελιωτῶν*. *Ἐκείνως*, c'est-à-dire, *εἰ ἀρχθεῖεν οἱ Σικελιῶται ὑπὸ Συρακουσίων.*

385. 78 & 79. *Ἡμετέραν*, *σφετέραν*, sous-entendez *ἀρχήν*.

80. *Διὰ τοῦ αὐτοῦ*, *τρόπου.*

83. *Δι' ὀλίγου*, *ταχέως.*

85 & 86. Construisez ainsi la phrase, *ἴσμεν γὰρ τὰ διὰ πλείστου, καὶ τὰ π. η. τ. δόντα, θαυμαζόμενα.*

88. Un point en haut après *πεπόνθατε.*

92. *Τὰς τύχας*, *τὰς δυστυχίας.*

93. *Τὰς διανοίας*, *τῶν ἐναντίων*. Après *θαῤῥεῖν*, un point en haut seulement.

93 & 94. Construisez & suppléez ainsi, *μηδὲ* (*χρὴ*) *ἡγήσασθαι Λακεδαιμονίους ἄλλο τι ποιεῖν ἢ διά....*

97 & 98. *Περὶ πλείστου*, sous-entendez *ποιούμενοι*. *Διὰ πλείστου*, *χρόνου.*

2. *Πόλιν*, *Λακεδαίμονα*. *Δι' ὀλιγαρχίας*, *propter oligarchiam.*

386. 16 & 17. Otez la virgule après *πολυτέλειαν*. *Καὶ*, *etiam.*

21 & 22. *Καὶ μὴ οἷον* (car il faut lire *οἷον*) *νεωτέρῳ....*: c'est-à-dire, *καὶ μὴ οἷον ὥστε νεώτερον βουλεύσασθαι περὶ αὐτοῦ καὶ ὀξέως αὐτὸ μεταχειρίσαι.*

30. *Τῶν ἀπόντων*, génitif neutre, en latin, *eorum quæ absunt*, c'est-à-dire, *eorum quæ non ipsi habent.*

35 & 36. *Πρὸς ὑμᾶς οὐ μεμπτοῖς*, *dont vous ne pouvez pas vous plaindre.*

36. Otez la virgule après *γῆν*, *si quis navigando terram legat*, c'est ainsi que l'interprete latin rend & a raison de rendre *παρὰ γῆν ἤν τις πλέῃ.*

39. Ἐιπεῖν se rapporte à ἀντιπαρακελεύομαι qui a précédé.

45. Joignez ταῦτα avec ἐπιψήφιζε qui suit, en latin; *cura ut hæc per suffragia populi comprobentur.*

387. 59. Ἀντέλεγον, τῇ στρατείᾳ. Discours d'Alcibiade aux Athéniens, en réponse à celui de Nicias, précédé de quelques réflexions de l'historien.

62. Ἐμνήσθη, ὁ Νικίας.

64. Ἀνήψεσθαι, τοὺς Ἀθηναίους.

72. Τῆς παρανομίας ἐς τὴν δίαιταν, c'est-à-dire, τῆς διαίτης παρὰ τοὺς νόμους. Ensuite, τῆς διανοίας, reprenez τὸ μέγεθος, & ôtez la virgule.

75. Διαθέντα, accusatif absolu, mis ici pour le génitif διαθέντος.

288. 90. Ἐνίκησα, πρῶτα ἐφέρομεν, πρῶτος ἐγενόμην. En expliquant cet endroit, le Scholiaste écrit, ἐνίκησα τά τε πρῶτα, καὶ τὰ δεύτερα, καὶ τὰ τέταρτα.

92. Νόμῳ μὲν γὰρ τιμὴ τὰ τοιαῦτα, νόμιμος τιμὴ εἰσὶ τὰ τοιαῦτα. Otez la virgule après γάρ.

93. Otez la virgule après δρωμένου. Δύναμις, τῆς πόλεως.

96. Je lis ἅυτη avec un esprit rude.

97. Lisez Διάνοια comme dans plusieurs livres, & sous-entendez τούτου, à quoi se rapportera ὅς qui suit.

5. Τοὺς τοιούτους, en latin, *tales*, c'est à-dire ici, *eos qui magnificè de se sentiunt.*

289. 24. Ἐς τὴν Πελοποννησίων δύναμιν, en latin, *ergà potentissimas Peloponnesiorum civitates.*

26 & 27. Ἀυτὴν, τὴν ἐμὴν νεότητα καὶ ἀνόιαν.

34. Καὶ ἐπιδόχας, *& receptiones*, sans doute *advenarum.* Δι' ἀυτὸ, *hâc ipsâ de causâ.*

35 & 36. Τὰ περὶ τὸ σῶμα, *quantùm ad corpus.* Τὰ ἐν τῇ χώρᾳ, *quantùm ad ea quæ sunt in regione.*

37 & ſuiv. Cette phraſe eſt très-embarraſſée ; voici comment elle doit être ponctuée, du moins à ce que je penſe ; ὅ, τι δὲ ἕκαστος, ἢ ἐκ.... ἢ στασιάζων, ἀπὸ τοῦ κοινοῦ λαβών. Ὅ, τι doit ſe joindre avec λαβὼν, en latin, *quodcumque*, *cuncta arripiens*. Οἰκήσειν ſe rapporte à ἑτοιμάζεται, de maniere que ταῦτα pourroit être ſupprimé ſans nuire au ſens de la phraſe. Ταῦτα ἑτοιμάζεται, *ad hoc ſe comparat*.

42. Je crois qu'il faudroit ajouter ἡμᾶς après ὡς. Ὡς ἡμᾶς, πρὸς ἡμᾶς.

43. Λέγοιτο, ὑφ' ἡμῶν.

45. Ἐκείνοις, ſous-entendez εἰσι. Περικομποῦνται, ὑπ' αὐτῶν.

47. Αὐτοὺς, τοὺς Βαρβάρους. Peut-être faudroit-il lire τοὺς ἄλλους à la place d'αὐτούς.

53. Αὐτοῖς, ἡμῖν αὐτοῖς. Après αὐτοῖς mettez un point en bas.

390. 60. Mettez un point en bas après ἐῤῥῶνται.

69. Après ἡμῖν, ſous-entendez βοηθήσουσι.

77. Αὐτῇ, τῇ ἀρχῇ.

80. Joignez μὴ avec ἔπεισι.

84 & 85. Otez la virgule après ἑτέρων. Αὐτοῖς, ἡμῖν αὐτοῖς.

86. Ἐκ τοῦ αὐτοῦ, ſous-entendez τρόπου, & joignez ces mots avec τοῖς ἄλλοις.

391. 97. Ἀσφαλὲς, adverbe, *tutò*.

98. Αὐτοκράτορες, ſans doute κατὰ τὴν θάλασσαν.

5. Αὐτὰ, τῆς πόλεως πράγματα.

8 & 9. Τὸ πάνυ ἀκριβὲς, a le même ſens que τὸ πάνυ ἄκρον, *ſummi viri*.

19. Ἥκιστα διαφόρως, en latin, *minimè diverſâ ab eâ quam ſequi ſolent methodo*.

392. 49. Ἐν τοῖς ἱεροῖς, *dans les temples*, où beaucoup de villes dépoſoient les fonds de l'épargne. Second diſcours de Nicias aux Athéniens.

59. Ἀντιπαράσχωσιν gouverne ἱππικὸν qui ſuit.

64. Ἐπιέναι, ſous-entendez χρή.

66. Ἐν τῷ ὁμοίῳ, τρόπῳ, en latin, *eodem quo hìc militamus modo*. Enſuite pour καὶ οὐκ, je voudrois lire οὐ γάρ.

69. Ἀπαρτήσαντες, ſous-entendez ὑμᾶς αὐτοὺς, *voſmet ipſos abducentes.*

393. 80 & ſuiv. Καὶ σιτοποιοὺς.... *& piſtores ex piſtrinis mercede conductos, coactos dare operam, juxtà numerum navium.*

84. Il ſemble qu'il faut lire πολλὴν γὰρ οὖσαν, accuſatif qui ſera régi par ὑποδέξασθαι. Οὖσαν pour ἐσομένην.

85 & 86. Ἑτοιμάσασθαι, pour cet infinitif & les autres, reprenez δοκεῖ χρῆναι.

90 & ſuiv. J'ai traduit comme ſi on liſoit, μὴ ἀντίπαλον μόνον πρὸς τὸ ἱππικὸν παρασκευασάμενοι, ἀλλὰ καὶ πρὸς τὸ μάχιμον αὐτῶν τὸ ὁπλιτικὸν, οὐδὲν ἔσται ὄφελος, πλήν γε καὶ ὑπερβάλλοντες....

94. Τῶν μὲν, τῶν πολεμίων. Τὰ δὲ, τοὺς συμμάχους.

96. Ἰέναι, ſous-entendez τοὺς ἡμετέρους στρατιώτας.

97. Κατάσχωσιν, τὴν νῆσον.

4. Ἀπὸ τῶν εἰκότων, *ſelon les regles de la raiſon & de la prudence.*

398. 3. Ἐπισχήσω, ſous-entendez ἐμαυτόν. Diſcours d'Hermocrate aux Syracuſains.

399. 15. Καὶ πιστὰ, εἰπεῖν δόξω.

24. Un point en bas après ξυμβήσεται. Ἔμοιγε, δοκεῖ τὸ εὐτύχημα.

28 & 29. Ξυνίσταται, préſent pour le futur.

31. Περὶ σφίσιν αὐτοῖς, *par leur propre faute.*

32. Ὅπερ, ſous-entendez κατά.

33. Παρὰ λόγον, *contrà opinionem*, *contrà rationem*, c'est-à-dire, *suâ ipsorum temeritate.*

35. Un point en bas après ηὐξήθησαν.

37. Ἀυτοῦ, *ibi*, ici.

38. Ἐς τοὺς Σικελοὺς, proprement ἐς τοὺς Βαρβάρους τῆς Σικελίας.

40. Ἐς τὴν ἄλλην Σικελίαν, dans la Sicile habitée par les Grecs.

400. 63. Il me semble qu'il faut lire περὶ τῆς Σικελίας, & sous-entendre ce περὶ avant τοῦ.

54. Τὸν Ἰόνιον, πόντον.

66. Φύλακες, gardiens, défenseurs du pays même d'où nous partirons.

67. Ὑποδέχεται, présent pour un futur.

68. Περαιοῦσθαι, *trajici*, c'est-à-dire, *trajiciendum esse.*

70. Ἐνεπίθετος, sans doute ἡ πολεμίων παρασκέυη.

71. Κατὰ λόγον, par parties, par divisions.

74. Μὴ δοκοίη, τοῖς πολεμίοις προσβαλεῖν.

85. Τῇ ὥρᾳ, τοῦ πλοῦ.

401. 91 & 92. Joignez τῶν ἀνθρώπων avec αἱ γνῶμαι.

95. Ἰσοκινδύνους, en latin, *pares ad subeundum periculum.*

3. Ἑτοιμάζειν, sous-entendez δεῖ, ou quelque autre verbe.

4. Καὶ παραστῆναι παντὶ, *& oportet cuilibet vestrûm hoc in mentem venire.*

7 & 8. Je lis ἐπὶ κινδύνου avec plusieurs livres, en mettant une virgule après ἀσφελεστάτας & après κινδύνου : *itâ decernentes, itâ statuentes, quasi in periculo essemus.*

10. Ὅσον οὔπω, *fermè*, *tantùm non.*

402. 31. A la place de τὸ, lisez τὸν, φόβον. Le Scholiaste explique, τὸν ἴδιον φόβον ἀποκρύψωνται. Discours d'Athénagoras aux Syracusains.

56. Οὐκ ὀλίγην οὖσαν, soit qu'on rapporte ces mots à παρασκευὴν ou à πόλιν, je crois qu'également inutiles, ils ne font qu'embarrasser la phrase, & qu'on doit les supprimer.

56 & 57. Παρὰ τοσοῦτον, en latin, *tàm discrepanter. Itaque tantùm à quibusdam dissentio, ut....* Sous-entendez ὥστε devant μόλις.

59. Ὅμορον, πόλιν.

61. Ἥπου γε δὴ, διαφθαρήσονται, *multò magis interimentur.*

62. Ξυστήσεται, ἡ στρατία ἐκείνων, *consistet illorum exercitus.*

63 & 64. Ἀναγκαία παρασκευὴ, *res paratæ pro temporis necessitate.* Οὐκ ἐπὶ πολὺ, *non longè.*

403. 73 & 74. Mettez une virgule après ἔργοις.

77 & suiv. Κακοὶ régit les infinitifs προφυλάξασθαι & ἐπεξελθεῖν, *ignavi ad præcavendum & ad persequendum.*

82. Ἀναιρεῖται régit ἀγῶνας & τυραννίδας: pour l'un il signifie *suscipit*, & pour l'autre *sustinet.*

83. Joignez ὧν avec τὶ 85 : *quarum rerum aliquam.*

85. Un point en haut seulement après γενέσθαι.

88. Χαλεπὸν γὰρ (ἂν ἦν τότε) ἐπιτυγχάνειν, *difficile enim esset tunc scopum attingere*, c'est-à-dire, *difficile esset eos ad pœnas devocare, quia tunc pœnis essent superiores.*

89. Ὧν, ἕνεκα τούτων ἅ. Résolvez de même l'ὧν de la ligne suivante. Un point en haut seulement après ὄν.

91 & 92. Εἴ περ καὶ.... *Si quis non vult pati antè quia non præcavit.* Mettez un point en haut seulement après προπείσεται, & joignez la phrase suivante τοὺς δ' ἂν... avec la phrase précédente ὧν ἐγὼ πειράσομαι....

Nn 3

96. Ἐσκεψάμην, πρὸς ἐμαυτόν.

99. Ἀτιμάζειν, reprenez ἐκ τοῦ.

1. Ἰσονομεῖσθαι, se rapporte à βούλεσθε.

5. Ἴσον, δικαίον.

6. Καὶ ἄρχειν ἄριστα βελτίστους, *etiam esse optimos ad optimè imperandum.*

404. 11. Ταῦτα pour τούτους, c'est-à-dire, τοὺς πλουσίους, τοὺς ξυνέτους, τοὺς πόλλους.

16. Un point en haut après ἔχει. A", lequel avantage; l'avantage d'avoir seuls tout.

24 & 25. Τοῦτο, je lis τούτου, τοῦ τῆς πόλεος ἀγαθου, en latin, *arbitrati eos qui ex vobis sunt boni* (c'est-à-dire, *optimates*), *commodi publici partem æquam, atque adeò majorem, quàm cetera reipublicæ multitudo obtenturo; si verò....*

30 & 31. Un point en haut après ἀυτῆς & après ἀυτά.

35. Ἐπιβαλεῖται, sous-entendez ἑαυτῆ, en latin, *sibimet ipsi injiciet, imponet.*

39. Μὴ ἐπιτρέπειν, sans doute ἑαυτὴν ὑμῖν οὐδὲ πολεμίοις.

Discours d'un des généraux de Syracuse aux Syracusains.

405. 48 & 49. Μηδὲν δεήσῃ, τῆς παρασκευῆς. Τοῦ; ἕνεκα τοῦ. Τε pourroit être supprimé sans nuire à la phrase. Peut-être faudroit-il lire τοῦτο, τὸ κοινόν....

54. Τὰ δὲ καὶ, *sunt etiam quæ.* Τὰ est ici pour τινά.

Premier discours de Nicias à ses troupes.

421. 55. Il semble qu'avant ἐξ ἧς, il faudroit ajouter ἀλλ' ἐν ᾗ ἐξ ἧς κρατεῖν δεῖ, en latin, *ex quâ vincere oportet*, c'est-à-dire, *ex quâ exire oportet vincendo.*

Discours indirect d'Hermocrate aux Syracusains.

423. 42. Λειφθῆναι, sous-entendez ἀυτούς.

43. Εἶναι pour ἦν.

55. Ἐπιδώσειν ἀμφότερα ἀυτὰ, en latin, *hæc utraque*

(*fortitudinem & disciplinam*) *simul juncta auctionem & incrementum acceptura esse.*

60 & 61. Ὅπῃ ἂν ἐπίστωνται, comme ils le sauroient, comme ils l'entendroient.

425. 31. Καὶ ὅσοι, καὶ τούτων ὅσοι. Discours d'Hermocrate aux habitans de Camarine.

33. Λειποστρατίαν, régi par ἐπενεγκόντες, ainsi que ἐπ' ἀλλήλους στρατεύειν, en sous-entendant τό.

34 & 35. Je crois qu'il faut lire & ponctuer, τοὺς δ', ὡς ε. τ. ε. α. εὐπρεπῆ, ἐπενεγκόντες....

426. 48. Σοφίσματα à l'accusatif gouverné par ἔχοντες παραδείγματα.

51. Τάδε, *hæc*, c'est-à-dire, *græci siculi.*

57. Ἀυτοὺς, τοὺς Ἀθηναίους.

60 & 61. Je lis & ponctue, τοῖς δὲ, ὡς ἑκάστοις δύνανται, τὶ προσηνὲς λέγοντες, κακουργεῖν; en sous-entendant τούτους pour régime à κακουργεῖν.

70. Καὶ τῆς, sous-entendez περὶ ou ἕνεκα.

73. Τόν τε Ἀθηναῖον, reprenez ἐνθυμηθείτω.

75. Ἐκείνου doit être rapporté à celui, quel qu'il soit, auquel se rapporte ἐνθυμηθείτω.

77 & 78. Je construis & j'explique ainsi la parenthese; τὰ γὰρ μείζω (οἱ μείζονες) πάσχει ἀμφότερα τάδε (τον φθόνον καὶ τὸν φόβον).

427. 87 & 88. Τοὺς ἀυτοὺς κινδύνους, ὀυ περὶ τῶν ὀνομάτων, ἀλλὰ περὶ τῶν ἔργων, en latin, *pericula quæ sunt eadem, non verbis, sed reipsâ.* C'est-là, je crois, le sens de cette phrase.

4. Ἐπὶ τοῖς φίλοις, κατὰ τῶν φίλων.

6. Βοηθεῖν, ὥστε βοηθεῖν. Ὑπ' ἄλλων, ἀδικῶνται.

428. 11. Ἀλόγως, παρὰ λόγον, *contrà id quod consentaneum videtur.*

12. Ἐν εὐλόγῳ προφάσει, *quum habeatis causam rationi consentaneam sapienter agendi.*

16. Un point en bas après ἀυτῶν.

19. Une virgule après περιγενόμενοι.

24. Οἱ se rapporte à τῶν Πελοποννησίων, renfermé dans Πελοποννήσου.

25 & 26. Καὶ μὴ ἐκείνην.... Le texte est ici visiblement altéré : je crois qu'on peut le restituer ainsi, καὶ μὴ ἐκείνην τὴν προμηθείαν δοκείτω, ἡμῖν μέν....

28 & 29. Οὐ γὰρ ἔργῳ.... En latin, *non enim reipsâ justum est ut est specie justi.*

32. Σωθῆναι, ὥστε σωθῆναι.

36. Φίλους δὴ ὄντας, προφασιζομένους εἶναι φίλους ὑμῖν.

40 & 41. Suppléez ainsi ce qui est sous-entendu, δεόμεθα δὲ (ὑμῶν πείθεσθαι ἡμῖν, καὶ μαρτυρόμεθα....

429. 46. Une virgule seulement après τιμηθήσονται.

47. On dit ordinairement τὸ ἆθλον, & non ὁ ἆθλος ; *prix du combat.*

50 & 51. Ἢ κἂν. Après ἢ il faut sous-entendre τὸ & le joindre avec λαβεῖν & διαφυγεῖν. Ensuite κἂν est composé de καὶ *etiam* & d'ἂν potentiel.

Discours des députés d'Athènes aux mêmes habitans de Camarine.

61. Εἶπεν régit μαρτύριον en même temps qu'il se construit avec ὅτι. Εἶπεν, εἴπων ὅτι.

63 & suiv. Πελοποννησίοις.... Ou ce sont ici des datifs ou ablatifs absolus pour des génitifs ; ou bien il faudroit supprimer ἀυτῶν ligne 65, & alors les datifs seroient gouvernés par ὑπακουσόμεθα. Ὑπακούειν se construit également avec le datif & avec le génitif.

68. Προσῆκον, accusatif absolu, comme ἔξον, δέον. Οὐδὲν προσῆκον μᾶλλον, *quum non conveniret magis.* Le τὶ suivant ne fait que donner un ton à la phrase.

72. Ὀικοῦμεν, *nous habitons*, ſans doute, notre ville. Καταστάντες οἰκοῦμεν, c'eſt comme ſi l'auteur avoit dit ſimplement κατεστήμεν.

74. Ἐς τὸ ἀκριβὲς εἰπεῖν, ὡς ἀληθῶς εἰπεῖν.

75. Καταστρεψάμενοι, ſous-entendez ἐτύχομεν.

80 & 81. Ἐβούλοντο, ſous-entendez φέρειν. Liſez enſuite ἡμῖν comme dans pluſieurs livres. Τὸ αὐτὸ, τὴν δουλείαν.

430. 82. A ce premier ἅμα, répond un autre ἅμα, ligne 86.

85. Τοῦτο δρῶντες, *faiſant cela*, c'eſt-à-dire, faiſant pour les Perſes ce que faiſoient les Athéniens pour la liberté des Grecs.

87 & ſuiv. J'ai traduit comme ſi on liſoit, ὀρεγόμενοι, καὶ ὅπως μὴ ἄλλῳ ἑπώμεθα, ὡς ἤ.... Εἰκότως ἄρχομεν, ces deux derniers mots doivent être retranchés du texte, où ils ont été introduits mal à propos.

89. Τῶνδε, τῶν Ἰώνων.

94. Ταῦτα, *hæc*, c'eſt-à-dire, *noſter in Siciliam adventus.*

95. Οἵδε, les députés de Syracuſe.

96. Conſtruiſez εἰδότες avec ἀποφαίνομεν qui précede.

1. Εἰρήκαμεν, *nous diſons*; c'eſt un parfait pour un préſent.

3 & 4. Conſtruiſez, Μᾶλλον δὲ κωλύσοντες (αὐτοὺς) τοῦτο παθεῖν. Τοῦτο παθεῖν, καταδουλωθῆναι.

5. Οὐδὲν προσῆκον, accuſatif abſolu comme plus haut; en latin, *quum nihil ad nos pertineat.*

7. Μὴ ἀσθενεῖς ἀντέχειν, *non infirmos ad reſiſtendum.*

10 & 11. Καὶ ἐν τούτῳ.... *& ob iſtam cauſam pertinetis ad nos ſecundùm maxima*, c'eſt-à-dire, *noſtra ſalus maximè è re noſtrâ eſt.* Mettez un point en bas après μέγιστα.

12. Suppléez ainſi, μὴ (ὡς) ὑπηκόους (ἡμῖν ἐσομένους)

14. Mettez une virgule après σφετέρας, & sous-entendez γῆς ou χώρας.

431. 20. Après φίλοι, sous-entendez ἡμῖν ξύμφοροι εἶσι.

28 & 29. Ἀπιστεῖν, ἡμῖν. Τοὺς ἐκεῖ συμμάχους est régi par ἐξηγούμεθα, lequel verbe se construit ordinairement avec le génitif.

36. Construisez & suppléez, καὶ (πρὸς τὸ) ἐς Συρακουσίους δέος ὃ λέγομεν.

39. Otez les virgules après βία & ἐρημίαν.

432. 56 & 57. Καὶ ἀπορία.... En latin, *& quia nos non facilè possumus custodire magnas urbes, & quia hæ urbes copiis terrestribus sunt munitissimæ.*

61. Ἑκάστου, πράγματος.

62. Un point en bas après Λεοντίνους.

67. Τὴν ὑπάρχουσαν, σωτηρίαν.

72. Ἦν, ἐπικουρίαν.

83 & 84. Un point en haut seulement après βλαπτώμεθα & φυλασσόμεθα.

433. 90. Τὶ se construit avec les génitifs suivans; *aliquid (aliqua pars) nostræ industriæ & ingenii.*

91. Il me semble qu'il faudroit retrancher τὸ devant αὐτὸ, & alors αὐτὸ signifieroit *ipsum.*

93. Αὐτὰ, τὴν ἡμετέραν πολυπραγμοσύνην καὶ τρόπον.

97. Ἀντιτυχεῖν, *obtinere contrà impugnantes.*

98. Il me semble qu'à la place d'ἐνδεεῖς, il faudroit lire ἐνδεὴς en le rapportant à τῷ δέ.

3 & 4. Ἀλλ' ἐξισώσαντες.... En latin, *sed vosmet ipsos pares facientes aliis nobiscum juncti.*

Discours d'Alcibiade exilé, aux Lacédémoniens.

435. 77. Ἄλλα τε, sous-entendez κατὰ ou περί.

80 & 81. Mettez une virgule après δύναμιν & après ἀτιμίαν. Πράξαντες, sous-entendez τὴν διαλλάγην.

83 & 84. Καὶ ὅσα ἄλλα, expliquez, καί καθ' ὅσα ἄλλα καθ' ἅ.

90. Διάφοροί ἐσμεν, *nous avons été contraires*, sans doute, ma famille & moi.

91. Δῆμος, *populus*, c'est-à-dire, *populi fautor*.

5 & 6. Ὅσον καὶ λοιδορήσαιμι, en latin, *quantùm etiam conviciarer*, sans doute, *democratiæ*; c'est-à-dire, *eâ proportione ego possem conviciari democratiæ, quâ proportione hanc ipsam cognosco*. Le Scholiaste semble croire qu'il manque ici quelque chose; car voici la phrase qu'il donne: καὶ αὐτὸς ἂν ἐγὼ οὐδενὸς ἧττον λοιδορήσαιμι αὐτὴν, ὅσῳ καὶ μέγιστα ὑπ' αὐτῆς ἠδίκημαι.

436. 6. Ἀγνοίας, je préférerois ἀνοίας qu'on trouve dans plusieurs livres.

25. Οἷς, lisez αἷς, en le rapportant à τριήρεις.

26. Je voudrois lire καὶ τῷ πεζῷ ἅμα, ταῖς ἐκ γῆς ἀφορμαῖς, de façon que le dernier membre soit comme une apposition du premier.

31. Εὐπορώτερον, *plus abondamment*, ou, *plus facilement*. Τινὰ au plurier neutre. Αὐτῶν, χρημάτων καὶ σίτου.

37. Ὁμοίως, ὥσπερ εἶπον.

437. 55. Τοὺς μὴ ἐθέλοντας, παρεῖναι.

57 & 58. Καὶ τὰ ἐνθάδε.... En latin, *& hic* (in Peloponneso) *oportet simul apertiùs bellum efferre in Atticam*.

59. Ἐπιμελεῖσθαι, αὐτῶν.

76 & 77. Un point en haut seulement après ἀποστερήσονται. Μάλιστα δὲ τῆς, ἀποστερήσονται. Ἀποστερέομαι se construit également avec le génitif & avec l'accusatif; on le voit ici avec l'un & l'autre.

83. Δυνατὰ, sous-entendez εἰσι τὰ ὑπ' ἐμοῦ λεγόμενα.

84. Un point en bas après θαρσῶ.

438. 87 & 88. Οὐδὲ ὑποπτεύεσθαι.... Reprenez ἀξιῶ.

Peto etiam ne oratio mea veniat in suspicionem studii quo exules uti solent.

93 & 94. Τὸ φιλόπολι, à l'accusatif gouverné par ἔχω. Ἐν ᾧ, χρόνῳ.

95. Ἀλλ', sous-entendez εἶχον.

8. Un point en haut seulement après εἴκαζον. Καὶ αὐτοὺς, reprenez ἀξιῶ.

10. *Μὴ ἀποκνεῖν, ne pas craindre, entreprendre avec ardeur.*

Lettre de Nicias aux Athéniens.

451. 22. Οὐχ ἧττον, sans doute ἢ πρότερον.

452. 28. Ἔστιν ὧν, τινῶν.

40. Ἐπὶ πολὺ τῆς χώρας, en latin, *ad multum regionis spatium.*

52. Πληρωμάτων, ναυτῶν.

56. Καί τῷ πλήθει. Supprimez le καὶ qui ne se trouve pas dans quelques livres, & le point en haut.

58. Φανεραὶ se rapporte aux vaisseaux, & on dit des vaisseaux ce qui devroit être dit des hommes.

59 & suiv. Αἱ ἐπιχειρήσεις, εἰσι. Ἐπ' ἐκείνοις, ἐπὶ τοῖς πολεμίοις. Ἐξουσία, ἔστι. Ἀλλήλοις, lisez ἄλλοις qui se trouve dans plusieurs livres. Ἐφορμοῦσιν ἄλλοις, *adversùs alios stationem habent.*

453. 70 & 71. Θεραπεύοντες, lisez θεράποντες qui se trouve dans plusieurs livres.

78. Προφάσει ne signifie pas ici *par prétexte*, mais *par occasion.*

80 & 81. αὐτοῦ, *ibi*, *in Siciliâ.* Otez la virgule après ἐμπορευόμενοι, & mettez-la après Ὑκκαρικά.

84. Joignez ὅτι avec ἐπισταμένοις.

92 & 93. Ἀφ' ὧν, ἀπ' ἐκείνων ἀφ' ὧν, sans doute ἀπ' Ἀθηναίων. Τάτε ὄντα, sans doute πληρώματα. Mettez une virgule après ἐπαναγκαζόμενα.

94. Ἀδύνατοι, sans doute τὰ πληρώματα ἡμῖν πορίσαι.

454. 24. Δι' ὀλίγου, χρόνου, c'est-à-dire, ταχέως.

457. 55. Je pense qu'il faudroit ou retrancher le τοῦ, ou le changer en τό. Discours indirect de Gylippe & d'Hermocrate, aux Syracusains.

56. Ἀθυμεῖν, ὀκνεῖν.

64 & 65. J'ai traduit comme si on lisoit, καὶ σφᾶς ἂν τῷ αὐτῷ ὁμοίως τοὺς ἐναντίους κατασχήσειν.

485. 68. Τῳ est pour τινὶ, & τινὶ pour ἑκάστῳ. Second discours de Nicias à ses troupes.

486. 71 & 72. Τὴν ἐλπίδα τοῦ.... En latin, *habent expectationem timoris similem calamitatibus*, c'est-à-dire, *timent ne eædem calamitates quæ jam evenerunt rursùs eveniant.*

75. Τὸ τῆς τύχης, τὴν τύχην. Joignez ὑμῶν αὐτῶν avec τοῦ πλήθους.

85. Καὶ ὄχλος, ἐπιβήσεται.

86. Ἐν πελάγει, *en pleine mer.*

87. Διὰ τὸ (αὐτοὺς) βλάπτειν.... *quia ipsi impedirent peritiam nauticam onere navium.*

89 & 90. Je sais qu'on peut sous-entendre ταῦτα, à quoi se rapporte πρόσφορα; mais j'aimerois mieux lire πρόσφορος, en le rapportant à ὄχλος.

90 & 91. J'ai traduit comme si on lisoit εὕρηται δ' ἡμῖν ὅσα χρὴ, μὴ ἔξον ἀντιναυπηγεῖθαι.... quelques livres ont μὴ sans χρὴ, d'autres ont χρὴ sans μὴ; j'ai pris tous les deux & j'ai ajouté ἔξον. Μὴ ἔξον ἀντιναυπηγεῖσθαι, en latin, *quum non liceret naves ædificare iisdem instructas quibus naves hostium.*

94 & 95. Τὰ ἐπὶ τούτοις, *hæc quæ ad istam rem perficiendam attinent.*

3. Αὐτὴν, τὴν γῆν.

4. Ἄξιον, sous-entendez ἐστι.

7. Ἧσσον τῶν ναυτῶν ; ἧσσον ἢ τοῖς ναύταις.

9. Τῶν ἄνωθεν, *eorum qui desuper erunt*, c'est-à-dire, *in tabulatis.*

11. Καὶ ἐν τῷ αὐτῷ τῷδε, καὶ ἅμα.

14. Ἐκείνην τὴν ἡδονὴν, ce sont tous les avantages dont il est parlé ensuite.

487. 15 & 16. Joignez οἱ avec ὑμῶν, *ceux d'entre vous.*

19 & suiv. Οὐκ ἔλασσον, πολὺ πλεῖον, *non moins, beaucoup plus*, sans doute, que nous-mêmes Athéniens.

34. Τούς τε.... sous-entendez ὑπομιμνήσκω.

42 & 43. Ὅτι οἱ ἐν ναυσὶν.... mot à mot, *que ceux d'entre vous qui seront dans les vaisseaux, sont pour les Athéniens, les troupes de terre, les vaisseaux, &c.*

Discours de Gylippe & des chefs Syracusains à leurs troupes.

488. 65. Αὐτῶν, τῶν νυνὶ πραγμάτων, τοῦ ἀγῶνος.

76 & 77. Τό γ' ὑπόλοιπον.... En latin, *reliqua pars ipsorum opinionis infirmior ipsa se ipsâ est, quàm si....*

78 & 79. Construisez ainsi, καὶ σφαλλόμενοι παρ' ἐλπίδα τῷ τοῦ αὐχήματος, *& frustrés contre leur espérance de ce qu'attendoit leur orgueil.*

79 & 80. Παρὰ ἰσχὺν τῆς δυνάμεως, *infrà vires potentiæ.*

84. Νῦν, sous-entendez ἐστι.

86. Ἐλπὶς, sous-entendez encore ἐστι.

89. Τά τε, sous-entendez κατά.

91. Ἑκάστην, ναῦν.

94 & 95. Le ὡς εἰπεῖν tombe sur ἀκοντισταὶ χερσαῖοι, qui étoit une expression extraordinaire.

489. 97 & 98. Τὰς ναῦς, ἑαυτῶν. Ensuite καὶ, reprenez πῶς οὐ.

3. Ἐν ὀλίγῳ, διαστήματι.

15. Παραδεδωκυῖαν, ἡμῖν.

17 & 18. Conſtruiſez ainſi, οἳ ἂν δικαιώσωσιν ὡς ἐπὶ τιμωρίᾳ τοῦ προσπεσόντος, en latin, *qui juſtitiam prætendunt quaſi venerint ad ultionem hoſtis qui ſuam ipſius regionem aggreſſurus eſſet.*

20. Ἐγγενησόμενον, ἐγγενήσεσθαι.

21. Καὶ τό. Après καὶ reprenez ἐγγενησόμενον. Τὸ λεγόμενόν που ἥδιστον εἶναι, *ce qu'on dit ordinairement être ſi doux*, ſans doute, de ſe venger d'un ennemi.

22. Καὶ ἔχθιστοι, ſous-entendez εἰσί.

26. Αἰσχίστην ἐπίκλησιν, δουλείαν.

29 & ſuiv. Joignez τὸ δὲ avec κολασθῆναι & παραδοῦναι. Πραξάντων, ἡμῶν. Καρπουμένη καὶ πρὶν, ſous-entendez ἐλευθερίαν.

497. 10 & 11. Μήτε ταῖς ξυμφοραῖς, μήτε ταῖς, μήτε διὰ τὰς ξυμφόρας, μήτε διὰ τάς. Troiſieme diſcours de Nicias à ſes troupes.

19. Ὅμως, *cependant*; c'eſt-à-dire, quoique nos affaires ſoient dans le plus triſte état.

20 & 21. Joignez Οὐ avec φοβοῦσι. *Les malheurs ne m'épouvantent pas autant qu'ils le pourroient.*

498. 39. Ἔσται, mis pour l'impératif ἔστω.

44. Εἰρημένον, accuſatif abſolu, en latin, *quum ipſis dictum ſit.* Joignez εἰρημένον avec ἀπαντᾶν, & avec κομίζειν, & entendez ce mot comme ſi on liſoit, ἐροῦντα, κελεύσοντα.

Fin des Notes.

TABLE

DES PRINCIPAUX TITRES.

Discours

Fin du second volume.

FAUTES

A corriger dans ce volume.

PAGE 5, ligne 22, vu, *lisez* dans.
— 154, lig. 18, les, *lis.* le.
— 209, lig. 7, sût, *lis.* fût.
— 307, lig. 14, Tasques, *lis.* Taoques.
— 351, lig. 14, Médosate, *lis.* Médosade.
— 352, lig. 23, Etéonice, *lis.* Etéonique.
— 361, lig. 13, Prynisque, *lis.* Phrynisque.
— 362, lig. 19, fis, *lis.* fais.
— 366, lig. 26 & 27, à toi-même, *lis.* à toi moi-même.
— 367, lig. 24, Charmins, *lis.* Charmin.
— 412, lig. 4, tu lui, *lis.* tu le lui.
— 518, lig. 6, *γνώτο*, *lis.* *γνώτω.*
— *ibid.* lig. 26, Post, *lis.* Après.
— 522, lig. 20, Pro, *lis.*, Au lieu d'.
— 524, lig. derniere, *ἀππήλλακτο*, *lis.* *ἀπήλλακτο.*
— 525, lig. 14, *βέβαιων*, *lis.* *βέβαιον.*
— 531, lig. 21, *προσήχει*, *lis.* *προσήκει.*
— 534, lig. 20, *ἡγῦνται*, *lis.* *ἡγοῦνται.*
— 550, lig. 22, *ἔδη*, *lis.* *ἤδη.*
— 554, lig. 25 & 26, *ἐκφοσῆσαι*, *lis.* *ἐκφοβῆσαι.*

Extrait des Regiſtres de l'Académie Royale des Inſcriptions & Belles-Lettres, du Vendredi 6 Juillet 1787.

Messieurs de Rochefort & Brotier, Commiſſaires nommés par l'Académie pour l'examen d'un ouvrage intitulé : *Harangues tirées des principaux Hiſtoriens grecs, traduites par M. l'Abbé Auger, Académicien*, ont dit que cette traduction leur a paru digne de l'impreſſion. Sur leur rapport qu'ils ont laiſſé par écrit, l'Académie a cédé ſon Privilege à M. l'Abbé Auger, pour l'impreſſion dudit ouvrage. En foi de quoi j'ai ſigné le préſent extrait. Fait à Paris, au Louvre, ledit jour Vendredi 6 Juillet 1787.

DACIER, *Secrétaire perpétuel de l'Académie.*

A Paris, de l'Imprimerie de Stoupe.

Ouvrages de M. AUGER, qui se trouvent chez MM. Debure; *rue Serpente;* Nyon l'aîné & fils, *rue du Jardinet;* Barrois jeune, *quai des Augustins;* Crapart, *rue d'Enfer;* Didot fils, *rue Dauphine.*

Traduction françoise d'Isocrate, 3 vol. in-8. br.	12 l.
Le même, Grec & Latin, 3 vol. in-4. br.	108
Idem, 3 vol. in-8. br.	24
Traduction françoise de Lysias, 1 vol. in-8. br.	4
Le même, Grec & Latin, 2 vol. in-4. br.	72
Idem, 2 vol. in-8. br.	16
Traduction françoise des petits orateurs grecs, 1 vol. in-8. br.	4
Choix de Lettres & Homélies de S. Jean Chrysostôme, 4 vol. in-8. br.	16
Discours choisis de Cicéron, traduits en françois, avec le latin, 3 vol. in-12.	

Ouvrages du même Auteur qui se trouvent seulement chez M. Crapart, *rue d'Enfer.*

Traduction françoise de Démosthène & d'Eschine, nouv. édit. 3 vol. in-8.

La suite qui formera 3 vol. in-8. *sous presse.*

Choix de Lettres & Homélies de S. Basile, traduites en françois, in-8. *sous presse.*

